

LE
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE

Feuille d'édification chrétienne.

Que le Seigneur veuille diriger
vos cœurs à l'amour de Dieu et à
l'attente de Christ!

2 Thess. III, 5.

Sixième année

1865.

VEVEY

P. Recordon.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Christ le serviteur.*Jean I, 1-18; 1 Jean I, II, 1-16.*

« Au commencement était la Parole, et la Parole était auprès de Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement auprès de Dieu. Et la Parole fut faite chair, et habita au milieu de nous; et nous vîmes sa gloire, gloire comme d'un Fils unique de la part du Père, pleine de grâce et de vérité » (Jean I, 1, 2, 14).

« Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, et que nos mains ont touché, de la Parole de la vie, (et la vie a été manifestée, et nous avons vu et nous déclarons et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée); ce que nous avons vu et entendu nous vous l'annonçons, afin que vous aussi vous ayez communion avec nous; or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ » (1 Jean I, 1-4).

Cette manifestation du Fils — « la vie éternelle qui était auprès du Père, » venant dans le monde — avait pour but de faire connaître le Père, et de nous introduire avec le Fils dans une même communion avec le

Père. Celui qui était « auprès de Dieu » et qui « était Dieu, » s'abaissa Lui-même, prenant la forme d'un serviteur, et descendit jusqu'à nous, afin que nousussions être rendus participants de sa nature. Quant à la manière dont eut lieu la venue de Christ dans le monde, elle fut certainement inattendue. Jean Baptiste avait rendu témoignage de sa grandeur; mais que celui qui était « le resplendissement de la gloire du Père, l'empreinte de sa substance » (Hébr. I), apparaîtrait sous cette forme si humble, prenant à lui notre chair, on ne pouvait certainement pas s'y attendre.

Il y a plusieurs motifs pour que Jésus revêtît la chair, à part du motif principal de répandre son sang pour la rémission du péché. Comme un grand Prophète, il vint pour nous parler, dans un langage qui nous fût familier, de toutes les grandes choses cachées du Père : Dieu suscita un prophète « semblable à nous, » afin, que les mystères du sein du Père nous fussent révélés par des lèvres d'homme. Ensuite Jésus vint pour faire les œuvres du Père, marchant parmi les fils des hommes dans le seul but de « révéler » Dieu. Il était le pain vivant descendu du ciel — « fait chair, » non pas seulement pour qu'il répandît son sang pour la rémission du péché, mais pour communiquer aussi sa propre vie. « Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; or le pain que je donnerai, c'est ma chair, laquelle je donnerai pour la vie du monde. » — « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, a la vie éternelle ; » — « celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi et moi en lui » (Jean VI, 51, 54, 56).

Ce personnage extraordinaire, révélé à notre foi

comme étant le Fils de Dieu, venant du sein du Père, du ciel, — dit constamment en parlant de Lui-même, qu'il n'a aucune relation avec la terre, si ce n'est pour bénir un monde rebelle. Sans cesse il dit n'avoir d'autre but ici-bas que d'accomplir le « sacrifice pour le péché, » afin de sauver ceux qui Lui appartiennent, et, comme Celui qui est « envoyé, » de révéler ce qui avait été tenu caché jusqu'alors, communiquant en même temps la capacité de connaître et de comprendre le Père. Il venait du ciel pour parler du ciel. — Toujours et toujours il redit ces paroles mystérieuses : « Vous êtes d'en bas (celui qui est de la terre parle des choses de la terre » Jean III, 54) « moi je suis d'en haut » (Jean VIII, 25) Il ne cessait pas d'être « le Fils de l'homme qui est dans le ciel » (Jean III, 45) et comme tel, il « révélait » le Père qui est dans le ciel. Il ne parlait de Lui-même que comme étant « l'envoyé » de Dieu, le serviteur du Père. C'était le message qu'il mettait en avant, jamais le messager; toutes ses pensées étaient tournées vers Celui qu'il venait révéler. « Je ne cherche pas ma gloire; il y en a un qui cherche et qui juge » (Jean VIII, 50). Jamais il ne se cherchait Lui-même. Comme étant un avec le Père avant que le monde fût, — étant les délices du Père de toute éternité, il venait dans le monde pour parler de ce qui était dès le commencement, — de toute éternité, — pour révéler les secrets du sein du Père qui n'étaient connus que de Lui, et pourtant, il n'était pas autant le messager de la grâce, que la grâce même du message.

Passant ainsi sur la terre, étranger, mystérieux, l'homme naturel ne pouvait le connaître. Ses concitoyens demandaient : « celui-ci n'est-il pas le fils du

charpentier? » D'autres disaient : « nous ne savons d'où il est. » Mais quelques-uns étaient rendus capables, par l'Esprit de Dieu, de discerner en Lui l'envoyé de Dieu, » le Fils unique du Père plein de grâce et de vérité, et il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom ; lesquels ne sont nés ni de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu » (Jean I, 12, 13). — L'œil qui le voyait, contemplait la gloire ; l'oreille qui l'écoutait, entendait parler du ciel ; la main qui le touchait saisissait la vie éternelle. Le Fils fut manifesté, afin de communiquer cela même qu'il venait révéler. Il se présentait à la fois au regard, à l'ouïe, au toucher ; la vie éternelle était là pour ceux qui voyaient, qui entendaient, qui touchaient cette Parole de vie. Quand le regard du pauvre pécheur, rendu intelligent par la foi, s'arrêtait sur Lui, il recevait la lumière du ciel, la vie même de Celui qu'il avait appris à discerner ; quand l'oreille l'écoutait, elle apportait au cœur ce qu'elle avait entendu ; quand la main le touchait, une vertu sortait de Lui.

Toutefois en parlant de ces choses, il ne faut pas oublier qu'elles nous sont révélées comme à des pécheurs graciés, la vie éternelle ne pouvant être donnée avant que la culpabilité n'eût été ôtée et que l'on ne possédât une justice parfaite. Avant que le sang n'eût été répandu, les disciples ne pouvaient guère comprendre la portée de ces paroles : « Bienheureux sont vos yeux, car ils voient etc. » — Et que voyaient-ils ? « La gloire du Fils unique du Père, pleine de grâce et de vérité, » et ce qu'ils voyaient, ce qu'ils entendaient,

ce qu'ils touchaient de leurs mains, leur était donné — « la vie éternelle qui était dans le sein du Père. »

Et venant d'auprès du Père, Jésus n'avait rien à faire avec le monde, ni avec ce qui était du monde. Il était dans le monde, mais il n'était pas du monde. Venu ici-bas pour un peu de temps, chargé d'un message d'amour, il était séparé du monde, de toutes ses maximes, de toutes ses habitudes. Ce n'est pas qu'il ne se mêlât quelquefois à ses scènes bruyantes, mais ses pensées étaient toujours auprès du Père. Il était d'en haut ; sa place était la présence du Père. — Bien-aimés, remarquez, je vous prie, ces paroles du Seigneur au sujet des siens : « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde » (Jean XVII). Ce n'est pas un commandement qu'il leur donne, pour qu'ils s'efforcent d'être comme des hommes du ciel ; mais il dit : « Ils ne sont pas du monde, » par naissance, de fait, ils sont célestes, ils sont nés d'en haut. « Ce qui est né de la chair est chair ; ce qui est né de l'Esprit, est esprit » (Jean III, 6). L'homme à qui ce souffle du ciel a été communiqué, cet homme est devenu un être céleste. Que de fois Jésus a dit aux Juifs : « Je suis d'en haut. Je ne suis pas du monde. Vous ne savez d'où je viens. » Il savait d'où il venait et où il allait ; les autres ne le savaient pas. Il en est de même des chrétiens. « Voyez quel amour le Père nous a accordé, que nous soyons appelés enfants de Dieu : C'est pourquoi le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu. Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; mais nous savons que lorsqu'il sera manifesté, nous Lui serons semblables, car nous Le verrons comme il est. »

(1 Jean III, 1, 2). Nous possédons réellement la vie de Dieu, nous sommes nés d'en haut, et nous y allons, quoique les autres ne le voient pas; et n'est-ce pas là la signification de ce passage : « le vent souffle où il veut, et tu en entends le son, mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va; il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit » (Jean III, 8). Nous sommes d'en haut; nous ne sommes plus du monde, pas plus que Christ n'était du monde. Si l'on demande à un chrétien d'où il est, sa réponse devrait être dans le langage de Christ : « Je suis d'en haut. » Ce qui est vrai de Christ, est vrai de ceux qui sont à Lui, quoique les autres ne sachent pas discerner d'où ils viennent ni où ils vont. Chers frères, ceci n'est pas simplement une manière de parler, c'est une vérité; ce n'est pas une ombre, c'est quelque chose de réel. Nous ne sommes pas seulement des êtres corrigés — changés — de manière à avoir de meilleures pensées, de meilleurs sentiments; nous sommes « nés de Dieu, fils et filles du Seigneur tout-puissant » (2 Cor. VI, 18); et nous sommes véritablement en possession de cette vie qui était au commencement dans le sein du Père. Nous avons une origine céleste, et nous devrions nous en souvenir, quand nous avons affaire à ce monde, au milieu duquel nous nous trouvons.

Que dit Jésus dans le XVII^me chapitre de l'Évangile de Jean? « Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde » (vers. 18). D'où Jésus est-il venu dans le monde? De Nazareth? Non, d'en haut, — du ciel, — du sein du Père. Nous sommes envoyés d'où Lui-même est venu, nous ne sommes pas du monde, comme Lui n'était pas du monde, — nous sommes nés de Dieu; et le service pour lequel

nous sommes envoyés, est celui de Christ. Nous avons à servir ici-bas pour un peu de temps, dans l'amour et le renoncement à nous-mêmes, attendant, mes bien-aimés, comme étant venus de Dieu, que le Seigneur vienne nous prendre à Lui, afin d'être toujours avec Lui.

Dans l'épître aux Hébreux, il est fait mention de Melchisédek qui apparaît brusquement, sans que l'on sache d'où il vient, et qui se retire sans que l'on sache où il va. — Personnage entouré de mystère, il vient vers Abraham, épuisé par le combat, et lui donne du pain et du vin qui le restaurent, et après l'avoir béni, il est de nouveau perdu de vue. C'est ainsi que Christ est venu, « n'ayant ni commencement de jours, ni fin de vie » (Hébr. VII, 5); « fait chair, » mais Christ est la Parole éternelle, le Fils unique de Dieu. Il est inconnu de tous, sauf des fidèles dont Abraham est le type, quand il reçoit le corps rompu et le sang versé de l'Agneau de Dieu, et que, en payant la dime, il rend hommage à la fois à la sacrificature et à la royauté.

Ce qu'il faut comme objet à notre cœur, c'est quelqu'un qui connaisse parfaitement le Père, qui connaisse toutes ses pensées, tous ses sentiments, et qui pourtant soit capable de sympathiser avec nous. Unissez un homme venant de Dieu, venant du sanctuaire secret de sa demeure — un avec Dieu — à un autre homme, sortant du milieu des douleurs et des misères du peuple comme Aaron, — un avec l'homme, — et vous avez la sacrificature du Seigneur Jésus, « fait sacrificateur éternellement, selon l'ordre de Melchisédek. » — Unis à cette personne divine, — à cet être

humain, — ce Fils bienheureux de Dieu, que sommes-nous ? Ce que Lui-même était : « pas de ce monde. »

Il est bien vrai que toutes les agitations, tous les raisonnements du cœur doivent avoir pris fin, avant que nous puissions connaître à fond cette gloire ; mais, chers frères, tout en sentant notre profonde misère, si nous avons le sentiment distinct que nous sommes nés de Dieu, et ainsi unis à Christ, la puissance de cette vérité entrerait dans notre âme et nous nous demanderions ce que nous avons à faire, et quel devrait être le but de nos efforts dans ce monde. L'homme moral va son chemin d'une manière honorable, — le chrétien, comme homme corrigé, n'a-t-il pas autre chose à faire qu'à être plus moral qu'il ne l'était auparavant ? N'a-t-il qu'à se conduire avec plus de convenance ? Non ; du moment que nous savons que nous sommes nés d'en haut — nés de Dieu — nous sentons que par nature, par naissance, nous sommes placés plus haut que les anges, plus haut que Gabriel (Gabriel n'est qu'un serviteur quoiqu'il soit dans la gloire) : — nous sommes des enfants, les fils et les filles du Seigneur tout-puissant. Nous avons donc à savoir comment nous pouvons marcher d'une manière qui soit digne de notre position d'enfants de Dieu, et à nous demander pourquoi nous sommes laissés dans le monde comme n'étant pas du monde ? — « Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde. » — Quels sont les sentiments, les pensées, les besoins, quelle est l'activité d'un homme né d'en haut ? quels sont ses motifs ? Ah ! mes frères, si je pouvais faire pénétrer dans votre âme, ainsi que dans la mienne propre, ce que disent ces paroles : « envoyés dans le monde. » — Elles

expriment si clairement que nous en avons été sortis auparavant. Quoique laissés ici-bas, nous sommes des hommes placés dans le ciel, non pas seulement quant à nos affections, mais aussi quant à notre nature : elle est d'en haut, nous sommes nés d'en haut, rendus participants de la vie de Celui qui demeurait dans le sein du Père, qui était le Fils de l'homme qui est dans le ciel, quoiqu'il portât la chair ici-bas.

Et dans la mesure où cette vie est développée en nous, nous aurons des pensées, des sentiments, des motifs semblables à ceux de Christ ; ses désirs, ses jouissances, ses affections seront les besoins de la nouvelle nature. Ce sera Christ *en* nous. Et que faisait Christ ici-bas, sinon de paître, de conduire, de réunir ses brebis ? Il n'était occupé que de ceux que le Père Lui avait donnés, de ses brebis, de ses agneaux ; ils étaient les objets de sa sollicitude constante, de ses tendres soins. — Et quand son ministère fut près de finir, il dit au Père : « Père saint, garde-les en ton nom, ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Quand j'étais avec eux au monde, je les gardais en ton nom ; j'ai gardé ceux que tu m'as donnés etc » (Jean XVII). Dans sa vie comme dans sa mort, Christ est venu pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés, les recueillant hors du monde, les sortant du milieu du mal, veillant sur eux, priant pour eux, leur parlant du Père. — Voilà ce qu'il faisait quand il était sur la terre, et ce qu'il faisait alors, il le fait encore aujourd'hui. — Avant de quitter ce monde il dit à Pierre : « M'aimes-tu ? — Pourquoi lui demandait-il cela ? Pour Lui-même ? Non ; et quand Pierre répond : « Tu sais que je t'aime ! » Jésus lui dit : « Pais mes brebis ! Pais mes agneaux ! »

— Voilà ce qu'il dit à Pierre, et ce qu'il dit à chacun de nous. Il ne s'est pas seulement donné Lui-même, mais il voudrait que tout ce qu'il nous a communiqué de sa grâce, fût employé en faveur de ses brebis et de ses agneaux.

C'est pour cela qu'il est venu sur la terre, et nous qui connaissons sa pensée, si nous voulons agir comme Lui, nous avons à porter les regards autour de nous, et à chercher dans ce vaste monde quels sont les brebis et les agneaux de Christ. Sous quelque forme, dans quelque mesure de mal qu'ils soient plongés, ils sont les objets de la sollicitude et de la tendresse du grand Berger, et ils doivent l'être de nos soins. Christ demande de nous que nous passions ses brebis ; son désir est de les bénir, de les rassembler, afin de les amener dans une jouissance qu'un grand nombre d'entre nous ont appris à connaître, quoique au milieu de bien des misères — celle de « l'amour fraternel. » Nous n'avons pas à nous préoccuper du caractère des enfants de Dieu, pour les repousser ; ils sont aimés de Lui. Peut-être sont-ils bien ignorants, bien insensés, obstinés, méchants — ils n'en ont que d'autant plus besoin de notre ministère de grâce et d'amour.

Il est impossible que les impulsions de la « vie éternelle » puissent agir en nous en dehors du modèle que nous a laissé notre Maître, Celui qui est tout pour nous. Voyez Jésus se ceignant, supportant patiemment les ignorants, poursuivant son travail d'amour, lavant les pieds de ses disciples, jusqu'à faire dire à Simon Pierre : « Non pas mes pieds seulement, mais aussi mes mains et ma tête. » Voilà la place que nous sommes appelés à prendre. Il est plus doux de donner que de

recevoir. Nous sommes les débiteurs de Christ, nous Lui devons notre service — eh ! bien, sa grâce en nous fera de nous des serviteurs. Son amour sera répandu dans nos cœurs si abondamment, que l'Esprit nous pressera de servir ceux qui nous entourent, de leur laver les pieds. Il se peut qu'on nous dise : « tu ne me laveras pas les pieds ! » mais Christ ne cessa pas pour cela. Si Christ est en nous comme le serviteur, notre serviteur, nous ne pouvons faire autrement que de servir. Comment pouvons-nous contempler le Seigneur dans sa grâce infinie, se ceignant pour nous laver les pieds, sans être poussés à nous ceindre afin de faire comme Lui ! Comment pouvons-nous nous trouver en présence de ce Fils de Dieu qui s'abaisse et se courbe devant nous, sans nous abaisser profondément nous-mêmes ! Comment le voir ainsi et demeurer oisifs et indifférents ! Ah ! soyons ses débiteurs en effet pour toutes ces choses ! — aimons le, remplissons ses désirs, briguons le privilège de faire comme il a fait ! S'il nous lave les pieds, une vertu sort de son contact, et nos cœurs sont rendus conformes à son image sous cet aspect de grâce, dans l'exercice de cet amour. — Sa grâce qui nous est donnée devient en nous ce qu'elle est en Lui ; fait de nous des serviteurs, et nous remplit de ce qui remplit le cœur de Christ.

La vie de Dieu dans l'âme, c'est l'amour. Quand l'amour de Dieu est répandu dans le cœur, il détruit cet égoïsme affreux et toutes ces passions haineuses qui s'y trouvent, pour l'occuper de ceux que le Père a donnés à Jésus, ses brebis et ses agneaux. Nous avons été rendus participants de la nature divine, non pas seulement pour que nous soyons heureux d'être ainsi bénis, mais

pour que nous ayons la joie de voir rendus heureux les autres, car c'est en cela que consiste l'amour, cet amour divin qui aime lorsqu'il n'y a rien d'aimable dans l'objet aimé. Eh ! bien, soyons les serviteurs des autres quand ils voudront nous laisser les servir, et quand ils ne le voudront pas, que notre amour toutefois les suive. L'Eglise de Dieu est mêlée aux ténèbres ; au milieu d'une corruption de toute nature les saints reluisent comme des parcelles d'argent dans la poussière. Il est écrit : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde ; si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui » (1 Jean II, 15). Qu'avons-nous à faire ? A recueillir les saints hors du monde. Dans l'Evangile de Luc, XV, nous voyons Christ rassemblant ses brebis et restaurant leurs âmes ; dans l'Evangile de Matthieu chap. XVIII, vers. 12 et 13, il les cherche et les ramène. Notre service sera peut-être d'une nature différente, mais l'activité de l'amour ne se lasse jamais. Y a-t-il un enfant de Dieu qui s'égare ? l'impulsion de la « vie éternelle, » de l'amour, sera de Lui laver les pieds. Supposons qu'il rejette notre service — ne nous décourageons pas, jusqu'à ce qu'il nous soit dit : « non pas seulement mes pieds, mais aussi mes mains et ma tête. » Y a-t-il des saints qui vont mal ? veillons sur eux si nous sommes assez près ; s'ils sont éloignés, écrivons-leur ; s'ils se trouvent au bout du monde, envoyons vers eux, mais que de toute manière la circulation de la vie et de l'amour ait lieu, active et saine. Il est certain que le caractère de notre service sera différent de celui de Christ, toutefois son désir doit être le nôtre : de « rassembler en un tous les enfants de Dieu dispersés. » Partout où se trouve un

enfant de Dieu, et quel que soit le préjugé qui l'aveugle, l'impulsion de la vie éternelle doit parvenir jusqu'à lui. Il est dit : *tous* les enfants de Dieu dispersés, tous les saints ; le cœur de Christ, son amour, les embrassent tous. Tandis qu'en esprit nous reposons sur son sein, nous sommes dans bien des misères — Christ porte tous les saints devant le Père, sur le pectoral, où ils resplendissent comme des pierres brillantes, montrant ainsi à quoi ils sont prédestinés comme héritiers de la gloire.

Nous n'avons rien à faire avec les circonstances ; Satan n'est pas plus puissant que Christ et la « vie éternelle » ne peut être empêchée. Marchons en avant, non pas dans un esprit de secte, mais comme les serviteurs de tous les saints. Là où il y a un enfant de Dieu, quel que soit l'état ou la situation dans lesquels il se trouve, il nous est dit : « Pais mes brebis — pais mes agneaux. » La « vie éternelle » comprend tous ceux qui sont de Christ, qu'ils soient près ou éloignés, ce sont des brebis qu'il faut paître.

Ce service d'amour n'est pas exigé seulement de ceux qui ont reçu un don spécial ; il n'est aucun d'entre nous qui ait connu l'amour dont il a été aimé, à qui cette parole ne soit adressée : « Pais mes brebis ! » Ah ! si nous avons compris quelque chose de cet amour de Christ qui le fait s'abaisser devant nous, tout ce qu'il y a de ce même amour dans notre cœur ne répondra-t-il pas à cette parole : « Pais mes brebis ! » — C'est ainsi que notre égoïsme, notre indifférence seront vaincus : la pensée de l'amour de Christ étant en nous, il nous souviendra de ce qu'il a dit : « Pais mes brebis. » — Nous rencontrerons peut-être du mépris, un dur accueil, eh ! bien quoi ! — L'amour de Christ

fut dépensé tout entier envers des ingrats, des indignes. — La « vie éternelle » manifestée parmi les hommes, de quelle manière a-t-elle agi ? Comment fut employée sa puissance ? Dans quel chemin a-t-elle marché ? Dans un chemin facile, négligeant les brebis, se laissant repousser par le dédain et la froideur ? Non ; l'amour de Christ a cherché les ingrats enfants de Dieu, les a gardés, a lavé leurs pieds. Ah ! ne cherchons, ne prenons pas de repos ! Souvenons-nous que Christ est ceint, et qu'il nous dit, à chacun de nous : « Si moi, votre Seigneur et votre Maître, j'ai lavé vos pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres » (Jean XIII, 14).

Je ne parle pas de ce à quoi nous pouvons parvenir : nous attendons le Seigneur qui viendra du ciel. N'aimerions-nous pas être trouvés de Lui, ayant nos reins ceints, occupés à laver les pieds de ses disciples ? L'amour, semblable à une pierre jetée dans l'eau, forme un cercle, puis un autre autour de celui-là, puis un autre encore. — Le principe qui unit étroitement deux cœurs doit les embrasser tous. Dès qu'une seule brebis du troupeau de Christ s'égaré ou souffre, pensons à cette parole : « Pais mes brebis ! » Que le Seigneur nous donne de voir quelle est notre place, afin que nous puissions dire : « la mort opère en nous, mais la vie en vous » (2 Cor. IV, 12). Ne souhaiterions-nous pas en effet que l'amour de Christ fût tellement répandu dans nos cœurs, que pas une seule pensée égoïste n'y demeurât ?

Que la grâce nous soit donnée de nous oublier entièrement nous-mêmes ! —



Les jours de Noé.

« Et comme il arriva aux jours de Noé, il en sera de même aux jours du Fils de l'homme aussi : on mangeait, on buvait ; on se mariait, on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche ; et le déluge vint et les fit tous périr » (Luc XVII, 26, 27).

Si ces paroles n'exprimaient que des opinions d'hommes, nous pourrions ne pas y ajouter foi, mais puisque ce sont les paroles du Fils de Dieu, elles doivent s'accomplir et elles s'accompliront à la lettre. Examinons donc attentivement ce qui se passait aux jours de Noé.

« Dieu vit que la malice des hommes était très-grande sur la terre, et que toute l'imagination des pensées de leur cœur n'était que mal en tout temps » (Gen. VI, 5).

Oui, Dieu *vit*. Il n'est pas question de ce que l'homme pensait, mais de ce que Dieu *voyait*. On ne peut tromper Dieu. Dieu voit tout ce qui se passe sous le soleil. Représentez-vous Dieu voyant l'imagination des pensées du cœur ! Pourriez-vous supporter de vous trouver en présence d'un de vos semblables, qui connaîtrait toutes les pensées que vous ayez jamais eues ? Or, qu'était la méchanceté des hommes alors, comparée à la méchanceté des hommes maintenant ? Les hommes n'ont-ils pas mis à mort le Fils de Dieu, ne le rejettent-ils pas depuis plus de 1800 ans ? Et Jésus a prédit que ce rejet de lui-même continuera jusqu'au jour où Christ sera révélé.

Sans doute les hommes pensaient que les jours de Noé étaient une époque de progrès extraordinaire. Mais « la terre était corrompue DE VANT DIEU et remplie d'extorsion ; » où en est-elle maintenant ? qu'elle réponde elle-même. Les journaux du monde disent qu'ils n'ont pas plus tôt rapporté un acte de violence, qu'ils sont appelés à en citer un autre.

Mais qu'est la terre aux yeux de Dieu ? et que sera-t-elle bientôt, quand la vraie Église de Dieu sera enlevée

à la rencontre de Christ, et que Satan séduira le monde entier? Alors la paix sera ôtée de la terre (Apoc. VI). Et les hommes s'entretueront au jour de la grande tribulation, tribulation telle qu'il n'y en a jamais eu et qu'il n'y en aura jamais de semblable. Cela sera aussi littéralement vrai que dans les jours de Noé, alors que la terre était remplie d'extorsion; oui, beaucoup plus littéralement vrai que les hommes ne le pensent.

Je considère l'enlèvement d'Enoch comme un type de l'enlèvement de l'Eglise de Dieu (1 Thess. IV). Et alors le monde entier devient impie, rempli de méchanceté et de blasphèmes, à l'exception d'un petit résidu de Juifs pieux, qui seront sauvés comme Noé et sa famille. De sorte qu'on peut se demander : quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il de la foi sur la terre?

Dieu révéla à Noé son intention de détruire les hommes de dessus la surface de la terre. « Par la foi, Noé, étant divinement averti des choses qui ne se voyaient pas encore, craignit et bâtit une arche pour la conservation de sa maison, et par cette arche il condamna le monde et devint héritier de la justice qui est selon la foi » (Hébr. XI).

Et pourtant le monde allait son train : ses bâtiments, son commerce, ses plaisirs et ses péchés; — les hommes ne voulaient pas croire Dieu. La construction de l'arche avançait chaque jour — c'était là un témoin du jugement qui s'approchait; il n'y avait du reste aucune apparence de déluge. La raison humaine aurait sans doute affirmé qu'un déluge était impossible. — Quoi! Dieu détruirait ce monde si beau qui en était encore à son enfance? Les hommes sages de ce temps-là auraient dit : Oh! non, Noé; tu te trompes tout à fait; c'est seulement ton opinion personnelle; d'ailleurs un grand nombre de prophéties doivent encore s'accomplir — toute la terre doit être bénie et remplie de justice, de sorte qu'il faut bien que tu sois dans l'erreur, Noé; tu ferais mieux de ne plus travailler à ce grand vais-

seau et de laisser la prédication de vues aussi particulières que celles que tu as adoptées : Noé, jouis de la vie, ne sois pas si étroit ni si bigot; peux-tu croire que tous aient tort excepté toi? Mais le déluge vint et les fit tous périr. « Et il entra de toute chair, deux à deux, vers Noé dans l'arche, et l'Eternel ferma l'arche sur eux. » Toute âme qui ne fut pas enfermée avec Noé fut laissée dehors. Alors il n'y eut plus d'espérance; c'était trop tard. Oui, et il en sera de même au jour du Fils de l'homme. Nous lisons dans la Parabole des dix vierges: « Et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces; et la porte fut fermée. Ensuite les autres vierges vinrent aussi, disant: « Seigneur, Seigneur, ouvre-nous! » mais c'était trop tard.

Un Juif, en entendant le discours dans lequel Jésus, en Luc XXI, prédisait la destruction de Jérusalem, et la dispersion des Juifs parmi toutes les nations, aurait pu dire: « Ah! ce doit être une erreur, puisque cette ville doit être le centre de toute la terre, et que la bénédiction doit découler d'elle sur tous les peuples! et quant à notre dispersion parmi toutes les nations, cela non plus ne peut avoir lieu, puisque toutes les nations doivent monter et adorer à Jérusalem! » Mais le jour de la terrible destruction est arrivé; et la cité de David est foulée aux pieds des Gentils, et les Juifs sont dispersés parmi toutes les nations!

De même, les hommes peuvent dire aujourd'hui: Quoi! comme aux jours de Noé, la terre serait remplie de violence et de méchanceté jusqu'au jour même où le Fils de l'homme viendra? — Cela ne peut être que votre opinion particulière — puisque l'homme, le monde doit être converti! « La chrétienté apostate serait détruite? » — tandis que le christianisme doit s'étendre et se propager, jusqu'à ce que le monde entier soit chrétien; oui, tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants!

Ainsi l'homme rejette la Parole de Dieu, avec le mé-

me aveuglement et d'une manière tout aussi funeste que dans les jours de Noé, ou que lorsque Jésus annonçait l'épouvantable jugement de Juda. Oui, de même ils diront : « Paix et sûreté » jusqu'au jour même du Seigneur. Il est parfaitement vrai que le monde sera rempli de bénédiction ; mais cela n'empêcha pas le déluge, n'est-ce pas ? Il est parfaitement certain que Jérusalem sera un jour la métropole de toute la terre, (Esaïe II). Mais est-ce que cela empêcha sa terrible ruine ? Il est parfaitement certain, que la connaissance du Seigneur couvrira un jour toute la terre ; mais cela empêchera-t-il l'accomplissement des paroles de Jésus : « Comme il arriva aux jours de Noé, il en sera de même aux jours du Fils de l'homme aussi ? » Comment le règne futur de Christ, en bénédiction sur la terre, qui doit avoir lieu *après* sa venue, pourrait-il empêcher les redoutables jugements, qui auront infailliblement lieu *à sa venue* ? Non, le monde ira en empirant, jusqu'à ce que Christ vienne.

Assurément ses paroles s'accompliront. Il en sera exactement comme il en fut jadis, le monde sera surpris d'une manière aussi subite, qu'il le fut aux jours de Noé.

Oh ! mon cher lecteur, êtes-vous prêt pour aller à la rencontre du Seigneur ? Comme Noé, croyez-vous Dieu ; ou comme le monde, rejetez-vous son témoignage ? êtes-vous gardé en Christ, comme Noé était enfermé dans l'arche ? ou êtes-vous encore dehors ? Dieu *a vu* et Dieu *voit* chacune de vos pensées ; l'évangile retentit encore à vos oreilles. Que Dieu vous fasse la grâce d'entendre, de croire et de vivre. Si vous êtes chrétien, lecteur, permettez-moi de vous engager à examiner les Ecritures et à voir si les choses sont bien ainsi. Jésus dit : « Voici, je viens bientôt » (Apoc. XXII).

C. S.



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Le témoignage de Dieu,*ou l'épreuve de l'homme, la grâce et le gouvernement
de Dieu.*

A part le salut personnel et la communion de l'âme avec Dieu, rien n'a plus d'importance et ne peut avoir plus d'intérêt pour le chrétien que le témoignage que Dieu a rendu de Lui-même dans le monde de ténèbres au milieu duquel nous vivons ; le salut même et la communion, nous le savons, dépendent de ce témoignage. Quelle serait la condition de l'homme sans lui, et quelle est cette condition là où ce témoignage n'a pas pénétré ? N'est-ce pas un privilège immense que de posséder les pensées de Dieu lui-même, par-dessus tout relativement à ce qui nous concerne nous-mêmes moralement, d'être appelés ses amis, et de jouir de fait de cette précieuse relation avec Lui par la possession des plus vrais et plus intimes témoignages de ses pensées et de ses affections ? Or, c'est l'homme qui

est le grand objet des affections divines, et celles-ci se déploient et se manifestent dans les voies de Dieu envers lui, en sorte que les anges désirent regarder de près dans ces voies (comp. 1 Pierre I, 5-12).

Comme nous venons de le dire, l'homme, selon les conseils de Dieu, est l'être au sujet duquel le caractère et toutes les voies morales de Dieu se manifestent le plus complètement et de la manière la plus parfaite et la plus admirable, non pas que l'homme soit redevable, en aucune manière, de ce privilège à sa capacité intellectuelle ou à sa puissance morale, car en ne tenant même pas compte de la chute, ce n'est pas le jugement que l'homme peut se former sur ce que Dieu est qui est capable de révéler Dieu. Ce jugement, en effet, par le fait que l'homme est une créature faible et imparfaite, sera toujours inférieur à la vérité dans la proportion même dans laquelle l'homme est inférieur à Dieu. De plus, l'homme, s'il était innocent, n'aurait ni le besoin ni le désir de prononcer un jugement au sujet de Dieu, car il jouirait de la bonté de Dieu avec actions de grâces. Mais si l'homme est pécheur, il est absolument incapable de juger justement de sa propre condition ou de sa position devant Dieu ; il n'en a même pas le désir. Si Dieu doit être connu il faut qu'il se révèle Lui-même, et il le fait dans ses propres voies à l'égard de l'homme : un ange ne Lui en fournit pas l'occasion de la même manière. Un ange, en effet, n'a aucun besoin de miséricorde, de grâce, de pardon, de justice divine, d'un sacrificeur, d'une puissance qui, tandis qu'elle le soutient dans sa faiblesse, le ressuscitera d'entre les morts ; un ange n'est pas, en conséquence de toutes ces choses, fait semblable à Christ, l'homme glorieux, iden-

tifié avec ses intérêts par l'incarnation. Les anges sont un témoignage de la puissance créatrice et conservatrice de Dieu ; ils « excellent en force » (Ps. CIII, 20) ; ils sont des créatures que Dieu a gardées, en sorte qu'ils n'ont pas perdu leur état originare. Or, la grâce et la rédemption, la patience, la miséricorde, la justice divine n'ont pas d'application à un état de ce genre, mais elles sont pour l'homme déchu, et les anges sont appelés à sonder les voies merveilleuses de Dieu à l'égard de l'homme. L'homme est descendu au plus bas de l'échelle des êtres intelligents ; vil esclave de ses passions, il ressemble, hélas ! à la brute dans ses désirs, à Satan dans son orgueil, il a de hautes prétentions en fait de science et d'intelligence ; il a la connaissance du bien et du mal, mais dans une conscience qui le condamne ; il souffre avec la création déchue, et il soupire après un monde meilleur, sans toutefois pouvoir y atteindre, et en craignant d'y parvenir ; il a le sentiment qu'il devrait être en relation avec Dieu, seul objet digne d'une âme immortelle, mais il est séparé de Dieu par ses passions et par un tel désir d'indépendance qu'il refuse à Dieu la seule place qui lui appartienne, s'il est réellement Dieu, et qu'il cherche, par conséquent, à démontrer qu'il n'y a point de Dieu ; il est capable des plus hautes aspirations dont son orgueil même se nourrit, et il est capable en même temps des convoitises les plus dégradantes, que sa conscience cependant réproouve et flétrit : mais Dieu a choisi le cœur de l'homme pour en former la harpe divine sur laquelle toute l'harmonie de ses louanges pourra résonner et résonnera aux siècles des siècles.

Par l'introduction de la grâce et de la puissance

divine qui se déploie dans une nouvelle vie communiquée à l'homme, et par la manifestation du Fils de Dieu dans la nature humaine, l'homme déchu est amené à juger tout le mal selon les affections divines qui ont été formées en lui par la foi, et à jouir du bien selon la parfaite révélation du bien en Dieu Lui-même manifesté en Christ : en même temps l'homme donne avec joie à Dieu la place qui lui appartient, parce qu'il le connaît comme un Dieu qui est amour. L'homme reprend ainsi sa position de dépendance, la seule qui convienne à une créature, et il en jouit dans l'intelligence de toutes les perfections de Dieu, duquel il dépend et dépend avec joie, comme un fils dans sa relation avec son père, comme Christ lui-même qui a pris cette position afin de nous y amener avec lui.

Mais pour que le caractère de Dieu, tout ce que Dieu est, puisse être manifesté dans la condition de l'homme, et pour que nos cœurs et nos consciences puissent en prendre connaissance, il faut que l'homme passe par les différentes phases qui fournissent à Dieu l'occasion de se manifester ainsi en grâce. Il faut que l'homme soit, de par Dieu, une créature innocente et heureuse, déchue par sa propre volonté, et coupable et placée ainsi dans un état dans lequel toute la grâce de Dieu se manifeste, et dans lequel Dieu déploie toutes les richesses de cette grâce en justice, tandis que sa souveraine bonne volonté élève l'homme à une hauteur qui dépend entièrement de cette bonne volonté et glorifie Dieu lui-même dans le résultat qui est produit, mais glorifie un Dieu qui est amour. La souveraine bonté est manifestée à l'égard de la plus parfaite misère, et amène à sa communion la plus parfaite excellence.

Ce sont ces voies de Dieu à l'égard de l'homme que nous nous proposons d'examiner brièvement.

Dieu créa l'homme innocent, c'est-à-dire sans méchanceté, ni corruption, ni convoitise, et sans le discernement du bien et du mal, discernement dont il n'avait nul besoin, puisqu'il n'avait qu'à jouir avec gratitude du bien qui l'environnait. En même temps l'homme devait être obéissant, et son obéissance fut mise à l'épreuve par la défense qui lui fut faite de manger d'un seul des arbres qui était au milieu du jardin (comp. Gen. II).

On a supposé, faute de saisir l'enseignement divin, que l'homme avait la connaissance du bien avant la chute, et qu'il acquit par celle-ci la connaissance du mal. Mais c'est là une grande erreur : ce que l'homme n'avait pas, et ce qu'il acquit, c'est la connaissance de la différence qu'il y a entre le bien et le mal, en lui-même. L'homme commença à juger touchant ce qui est bien et ce qui est mal. Manger du fruit défendu n'était mal que parce que le fruit était défendu ; ce n'était pas un mal en soi-même comme le meurtre ou le mensonge. Dieu a pris soin que, dans une condition de péché, l'homme eût la conscience avec lui.

Dans l'état d'innocence l'homme eût eu l'occasion de jouir des visites de Dieu (comp. Gen. III, 8) et de soutenir un commerce avec Dieu ; mais Dieu n'habitait pas avec l'homme, ni l'homme avec Dieu.

L'homme ne tomba pas sans avoir été tenté. Le serpent suggéra à son esprit un doute à l'égard de Dieu, et ce doute, séparant son cœur de Dieu, donna lieu à sa propre volonté et à sa convoitise, aussi bien qu'à cet orgueil qui voudrait être égal à Dieu (comp. Gen.

III, 4-6). Or la volonté propre, la convoitise et l'orgueil, sont les caractères de la condition actuelle de l'homme naturel. L'homme donc se sépara de Dieu en se rendant lui-même, pour autant qu'il s'agissait de sa volonté, indépendant de Dieu, c'est-à-dire aussi indépendant que le péché peut rendre de Dieu et que la dégradation morale peut rendre du souverain bien. Dans cet état, l'homme ne pouvait pas supporter la présence de Dieu : loin de là, cette présence qui venait éclairer de sa lumière la condition de l'homme et lui faire sentir ce qu'il était devenu, cette présence qui lui rappelait sa faute et ce qu'il avait perdu, ne pouvait qu'être pour lui la plus intolérable de toutes les choses. Il pouvait se couvrir à ses propres yeux pour se soustraire à la honte du péché, mais devant Dieu, il savait qu'il était nu, comme s'il ne s'était pas trouvé une feuille de figuier dans le jardin (comp. Gen. III, 7-10).

La question de Dieu : « Adam, où es-tu ? » — était à la fois touchante et accablante pour l'homme. Pourquoi, en effet, l'homme, lorsqu'il entendait la voix de Dieu qui se promenait dans le jardin, à la fraîcheur du jour, avec cette divine familiarité d'une bonté qui pouvait entrer en communication avec une créature innocente, ... pourquoi l'homme ne courait-il pas au-devant de Lui ? Où était Adam ? — Il était dans le péché et la nudité.

Tel est l'effet de la parole de Dieu : elle met l'homme à découvert devant Dieu (comp. Hébr. IV, 12-13). Vérité terrible quand la conscience est mauvaise ! Devant elle se dissipe, comme la fausseté devant la vérité, toute prétention à l'indépendance, et une seule chose demeure : la honteuse cupidité du vain orgueil de

l'homme, sa folie et son ingratitude qui ont voulu trouver l'indépendance, l'indépendance du souverain Bien.

Mais Dieu fit une promesse (Gen. III, 15) : mais la promesse fut faite au « dernier Adam, » à « la semence de la femme, » ce que le « premier Adam » n'était pas ; en même temps, la promesse fut faite avant qu'Adam déchu eût été chassé du paradis. L'homme s'enfuit loin de Dieu, avant que Dieu l'eût mis hors de la paisible demeure dans laquelle il l'avait placé. Mais il fallait que l'autorité de Dieu fût maintenue ; il n'était pas possible que le péché restât impuni ; il fallait que le jugement intervînt. La sainteté de Dieu abhorre le péché et le repousse ; la justice de Dieu maintient l'autorité de Dieu selon sa sainteté, en exécutant un juste jugement contre celui qui fait le mal (Gen. III, 24).

L'homme fut ainsi banni du paradis, et *le monde commença*. L'homme pécha contre son frère dans le monde, comme il avait péché contre Dieu dans le paradis, et la mort d'Abel le « juste » devint l'image frappante de celle du vrai « Juste, » le Seigneur lui-même (comp. Gen. IV, 1-15). Chassé de la présence de Dieu, l'homme, accablé sous le sentiment de sa peine, cherche à embellir la terre et à mettre de l'ordre dans le monde, car il ne lui restait rien autre (Gen. IV, 16-24) : la civilisation, les arts et les plaisirs d'une vie de luxe occupèrent et développèrent l'intelligence d'un être qui, n'ayant plus aucune relation avec la sainteté et les perfections divines, se perdit lui-même dans ce qui était plus bas que lui, tandis qu'il s'enorgueillissait des fruits de son intelligence pervertie. Mais là où la volonté de l'homme n'est pas réprimée par un pouvoir supérieur, la civilisation, bien qu'elle puisse, pour un moment,

tromper le jugement de l'homme quant à l'état de son cœur, en occupant son intelligence, ne peut pas mettre un frein à l'ardeur des convoitises, ni à la violence de la volonté qui cherche à les satisfaire et à ouvrir une voie à ses passions à travers tous les obstacles. « Et la terre était corrompue devant Dieu et remplie de violence » (Gen. VI, 11).

Mais la grâce de Dieu ne se laissa pas sans témoignage. Le jugement que Dieu avait prononcé sur le Serpent annonçait « la semence de la femme ; » Abel qui, quoique étant mort, parle encore » (Hébr. XI, 4), rendait témoignage de la puissance du mal et de Satan dans le monde, mais rendait témoignage aussi à la réception que Dieu réservait au juste qui s'approchait de Lui par un sacrifice, qui reconnaît le péché et qui en fait l'expiation, et il pose ainsi la base d'une espérance étrangère à ce monde, dans lequel celui que Dieu a reçu a été rejeté et sacrifié à la haine des méchants. L'enlèvement d'Hénoch qui « marcha avec Dieu » (Gen. V, 24-24 : Hébr. XI. 5-6), confirma cette espérance et tendit à assurer la foi, qui croit que Dieu est et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le craignent, qu'il y a une félicité dans sa présence pour le juste que Dieu aime, une félicité que le monde ne donne ni n'ôte. Ces choses, quoiqu'elles fussent obscures, nourrirent et soutinrent la foi de ceux qui cherchèrent à marcher avec Dieu, tandis que le mal allait toujours croissant ; et quand celui-ci fut près de son apogée, Dieu suscita encore un autre témoignage dans la personne de celui qui dut traverser le jugement qui mit fin à l'effrayant développement du mal, prévalant en dépit des témoignages déjà donnés. Ce témoignage (Gen. VI, 8-22 ;

VII-IX ; Hébr. XI, 7) n'était pas pour les affections des saints, il n'était pas d'une nature qui les menât hors du monde, mais il était un témoignage du jugement du monde lui-même, jugement devenu nécessaire selon les principes du gouvernement divin, mais qui fut le moyen de préserver de la ruine générale un petit résidu juste, dans l'arche du salut que Dieu lui avait révélée

Durant toute cette longue période, qui s'étend depuis l'expulsion d'Adam du paradis terrestre jusqu'au déluge de Noé, l'humanité ne formait qu'une seule famille, une seule race unique ; il n'y avait point d'idolâtrie dans le monde ; Dieu abandonnait l'homme à ses propres voies, non pas qu'il se laissât sans témoignage, mais il n'y avait pas de répression extérieure du mal. Il en fut ainsi jusqu'à ce que le mal devint insupportable et que le déluge y mit fin.

Après ce jugement de Dieu, dont les eaux du déluge sont l'expression, un monde nouveau commença, et le principe du gouvernement fut introduit sur la terre. L'homme qui verserait le sang de l'homme devait être mis à mort (Gen. IX, 5-6). Dieu mettait un frein à la violence et à la pratique du mal ; mais le cœur de l'homme, dans un monde éloigné de Dieu, demeurait ce qu'il était. S'il n'y avait pas encore de nations, la formation et les destinées des diverses races, telles qu'elles existent encore aujourd'hui, apparaissaient déjà, au moins prophétiquement. Comme Adam avait fait dans le paradis, comme il est arrivé toujours à l'homme, à toute créature qui n'a pas été directement soutenue par Dieu, Noé faillit à la position dans laquelle il avait été placé après le déluge*.

* Je ferai remarquer ici, en passant, qu'Adam est la figure de

Deux grands principes, qui subsistent encore de nos jours, caractérisent le monde qui se forma après Noé. Ces principes sont liés à l'histoire de la tour de Babel. Jusqu'à elle, soit avant, soit après le déluge, il n'y avait eu qu'une seule race humaine, une seule famille. Désormais, en conséquence du jugement de l'homme qui cherche à s'élever lui-même sur la terre et à se faire un nom, ou un centre qui lui donne de la force, Dieu, ayant dispersé ceux qui bâtissaient la tour de Babel, il y eut « des peuples, des familles et des langues. » La forme actuelle du monde fut établie, pour ce qui est des divisions de l'humanité en tribus et en nations. De plus l'énergie individuelle forma un empire qui eut Babel pour centre et pour point de départ (Gen. X, 8-12).

Le monde est maintenant constitué et nous avons à faire désormais avec le témoignage et les voies de Dieu.

Il y avait, dans ce grand ensemble de peuples, « des langues, des familles et des nations, » (Gen. X, 5); le jugement de Dieu avait ainsi disposé le monde. Mais un fait d'une importance immense apparaît dès maintenant dans l'histoire du monde : le péché de l'homme n'est plus seulement le péché contre Dieu, manifesté dans la corruption et dans l'activité d'une volonté indépendante, mais des démons prennent la place de Dieu lui-même devant les yeux et l'imagination des hommes. L'idolâtrie paraît et règne au milieu des nations, même dans la race que Dieu avait le plus rapprochée de Lui, la race de Sem. Quoiqu'au fond, cette idolâtrie fût par-
Celui qui devait venir, le dernier Adam (Rom V, 14) et quo Noé est aussi une image de Christ, pour autant que le gouvernement du monde et la répression du mal étaient désormais confiés à l'homme.

tout la même, cependant chaque nation avait ses dieux; mais l'ordre de choses tout entier que Dieu avait établi depuis le jugement de la race humaine, à la tour de Babel, reconnut des démons pour ses dieux.

Ce fait donne lieu à la vocation d'Abraham. Le Dieu de gloire apparaît à Abraham et l'appelle à quitter son pays, sa famille et la maison de son père (Gen. XII, 4-5; comp. Actes VII, 2-3 et Jos. XXIV, 2-5). Il faut qu'Abraham rompe entièrement avec tout l'ordre de choses établi par Dieu dans les plus intimes de ses relations : il faut qu'Abraham soit pour Dieu et pour Dieu seul. La grâce souveraine l'a choisi : étant appelé de Dieu, il marche par la foi et les promesses lui sont données; et ici apparaît un autre principe important. Il y avait eu déjà d'autres fidèles qui avaient « marché avec Dieu, » les Abel, les Hénoch, les Noé; mais aucun d'eux n'était semblable à Adam, le chef du mal, la souche d'une race. Or Abraham, étant appelé, devint le chef d'une race qui devait hériter des promesses, en dehors du monde. Le principe ainsi posé peut trouver son application en une manière spirituelle dans les chrétiens, ou selon la chair dans le peuple d'Israël, mais en quelque manière que ce soit, même lorsqu'il s'agit de Christ lui-même, l'héritier de la promesse tient ses droits de ce qu'il est « la semence d'Abraham » (Rom. IV, 9-18; Gal. III, 7-18, 29; Actes III, 25 etc.) Si « les langues, les familles et les nations » ont pris des démons pour dieux, Dieu prend un homme dans sa grâce et en fait le chef d'une famille, la souche d'une race qui lui appartienne en propre (comp. Rom, XI, 16 et 17). La graine de l'olivier se retrouve dans ceux qui croissent sur la racine d'Abraham, que ce soit dans un peuple

la semence selon la chair, ou dans une semence qui a part aux bénédictions promises parce qu'elle est « de Christ, » la vraie semence de la promesse.

Cet appel et cette vocation demeurent toujours fermes; quelles que soient d'ailleurs les phases que traversent ceux qui en sont les objets (comp. Rom. XI, 29). Christ lui-même vint pour accomplir les promesses faites aux pères, comme témoin de l'immuable vérité de Dieu (Rom. XV, 8).

L'état des premiers héritiers, toutefois, change, et bientôt nous avons devant nous un peuple qui se soucie peu des promesses, et qui, bien éloigné de a foi d'Abraham, soupire sous le joug d'une impitoyable tyrannie (Ex. I).

Cet état du peuple de Dieu amène un événement, dans lequel un principe de la plus haute importance est manifesté, - savoir le principe de la rédemption ou de la délivrance du peuple de Dieu des conséquences du péché et de l'esclavage sous lequel il était retenu. Les fruits de la rédemption nous montreront d'autres faits d'un grand intérêt pour nous.

Le cri du peuple monta jusqu'à Jéhovah des armées, et il descendit pour délivrer les siens (Ex. III, VI, 2-9; comp. Actes VII, 32 et suivants). Mais le Sauveur est le juste Juge, et il fallait que, dans ses voirs envers les siens, il maintint ces deux caractères: s'il doit sauver, il faut que sa justice soit satisfaite, car un Dieu qui ne serait pas juste, ne pourrait pas, moralement, être un Sauveur, et c'est sous ce caractère que Dieu apparaît quand il veut délivrer son peuple. Il avait manifesté sa puissance en sommant Pharaon de laisser aller son peuple, en déclarant les droits qu'il avait sur

ce peuple ; mais il faut nécessairement que la délivrance soit accomplie sans la bonne volonté de l'homme et par le jugement de Dieu, par la pleine manifestation de ce qu'il est à l'égard du mal et dans son amour aussi, en sorte qu'il soit connu. Or les enfants d'Israël étaient, en un sens, plus coupables que les Egyptiens. et Dieu intervient comme un Juge ; mais le sang de l'Agneau pascal est placé sur les linteaux des portes (Ex. XI-XII) et Israël échappe au jugement qu'il avait mérité, selon la valeur que le sang de la Pâque avait aux yeux de Dieu (Ex. XII, 7 ; 12-13 ; 25). Dieu juge et, à cause du sang reconnu par la foi, passe par-dessus son peuple coupable. Mais Israël était encore en Egypte : sa délivrance n'était pas encore effectuée, quoique le prix de la rédemption, en figure, eût été payé. A la mer Rouge il faut que le sort du peuple se décide, il sera sauvé ou il périra. Pharaon sûr de la victoire le poursuit ; Israël n'a que le désert autour de lui, il semble perdu, car nulle issue ne s'offre pour lui et la Mer Rouge, figure de la mort et du jugement, était droit devant lui. Mais le matin, Israël vit les corps morts de ses ennemis que la mer avait engloutis (Ex. XIV ; XV, 1-21) : ainsi la mort et la résurrection de Christ nous font passer « à sec » bien loin du lieu où nous étions esclaves, car la rédemption est plus que le simple fait que nous sommes mis à l'abri du jugement de Dieu ; elle est une délivrance opérée par Dieu. Dieu Lui-même intervient pour nous et nous place dans une position toute nouvelle par l'exercice de sa propre puissance (comp. Rom. I-VIII ; 2 Cor. VI, 47 ; Col. I, 12-14 etc.).

La délivrance d'Israël nous présente les figures des grands faits sur lesquels notre bénédiction éternelle est

fondée. Elle nous montre la propitiation, la rédemption, la justification sous un double aspect. D'un côté nous voyons la propitiation par le sang qui nous délivre de toute imputation du péché dans la présence de la justice de Dieu ; de l'autre, nous pouvons contempler notre introduction, en vertu de la valeur du même sang, dans une position toute nouvelle par la résurrection. Christ a été livré pour nos offenses et est ressuscité pour notre justification (Rom. IV, 25 et V, 1-2).

Mais, nous l'avons déjà dit, d'autres principes importants sont placés sous nos yeux en conséquence de la délivrance par la rédemption. Dieu habite avec les rachetés, il habite au milieu d'eux. Dieu n'habitait ni avec Adam innocent, ni avec Abraham appelé par sa grâce et héritier de la promesse ; mais aussitôt qu'Israël est racheté et délivré par la rédemption, Dieu habite au milieu du peuple (comp. Ex. XV, 2 ; XXIX, 43-46 ; XL, 34-38)

La *sainteté* de Dieu et de ses relations avec son peuple apparaît alors pour la première fois. A part le seul passage où il est question de la sanctification du septième jour dans le paradis, la Genèse ne fait jamais mention de la sainteté d'aucune chose, ni de celle du caractère de Dieu. Mais les chap. XV et XIX de l'Exode et XIX, vers. 26, du Lévitique, nous montrent qu'une fois que la rédemption est accomplie, Dieu se présente sous ce caractère et en manifeste la nécessité pour tout ce qui est en relation avec Lui (comp. Ex. III, 5).

Une autre vérité, qui se lie immédiatement à celle-ci, découle de la rédemption, savoir le fait que les rachetés ne sont plus à eux-mêmes, mais à Dieu qui les a ac-

quis pour Lui ; ils sont consacrés à Dieu, mis à part pour Lui. Ensuite ils sont amenés jusqu'à Lui (comp. Ex. XIX, 4).

Après la rédemption Israël entre dans le désert, qui nous présente l'image du caractère du monde pour le peuple de Dieu qui a la conscience de sa rédemption ; et la fidélité de Dieu prend, là, soin de son peuple. Puis Dieu fait entrer ce peuple en Canaan, dont il l'appelle à prendre effectivement possession, nous montrant que les victoires, que nous sommes appelés à remporter là, sont celles que nous devons gagner pour *jouir* dans ce monde des privilèges célestes qui nous appartiennent. Ces privilèges sont nôtres avant que nous ayons livré un seul combat, remporté une seule victoire ; mais pour que nous en jouissions, il faut que nous en prenions possession par des victoires.

Le désert et Canaan préfigurent ainsi les deux parties de la vie chrétienne : dans l'une, il s'agit de patience sous la main de Dieu qui nous conduit ; dans l'autre, il s'agit de victoires dans nos combats contre Satan, afin que nous jouissions de nos privilèges spirituels et que nous devenions des instruments pour que d'autres encore en jouissent.

Ce n'est pas tout ce que nous apprend le séjour d'Israël au désert. Un examen attentif des chap. XV à XVIII de l'Exode, montrera que tout, dans cette portion de l'histoire d'Israël, est grâce de la part de Dieu pour son peuple ; mais au chapitre XIX le peuple se place lui-même sous la loi, acceptant de jouir des promesses sous la condition d'obéir d'abord à tout ce que Jéhovah dirait. L'obéissance était un devoir : nul doute à cet égard ; mais faire dépendre la bénédiction de cette

condition, c'était pour Israël oublier sa faiblesse et assurer sa perte qui ne se fit pas attendre ; car avant même que Moïse fût redescendu de la montagne de Sinaï, le peuple avait déjà fait le veau d'or.

Dieu, dans sa patience, maintint néanmoins dès lors ses relations avec son peuple par le moyen de l'intercession de Moïse, jusqu'à ce que, selon l'expression de Jérémie, il n'y eût plus de remède.

Les promesses de Dieu avaient été faites à Abraham *sans condition*, et, en conséquence, Dieu n'avait pas soulevé la question de la justice. Mais, à Sinaï, la question est soulevée ; et d'abord, comme cela devait être, Dieu exige la justice de la part de l'homme, car la justice était le devoir de la créature. La question ne pouvait pas ne pas être soulevée, mais le résultat qu'elle produisit et qu'elle devait produire, puisque l'homme était un pécheur, c'est qu'elle aggrava l'état de l'homme qui viola la loi au lieu d'accomplir la justice que celle-ci exigeait. Avec une règle qui eût fait son bonheur s'il l'avait gardée, l'homme fut seulement un transgresseur de la loi et devint d'autant plus coupable devant Dieu. Mais la loi qui traduisit ainsi le péché en transgressions positives, avait été donnée à l'homme, au fond, afin de le convaincre de son état de péché (comp. Rom. III, 19-20 ; IV, 15 ; Gal. III, 19-21 ; etc.). Dieu n'eut jamais la pensée de sauver par une loi, et l'homme a besoin d'être *sauvé*. La loi de Dieu doit proposer une règle qui soit l'expression de la perfection d'un homme, et plus que cela, de toute créature intelligente. Mais une règle de cette nature, alors que l'homme était déjà un pécheur, ne pouvait produire d'autre résultat que de mettre à découvert le péché : trop sou-

vent, on l'oublie, quand on parle de la loi ! En même temps la loi doit être la parfaite expression de ce que l'homme devrait être, ce qui revient à dire qu'elle doit condamner l'homme, qui est un pécheur. Une mesure juste et exacte n'ajoute rien à l'insuffisance d'une pièce d'étoffe ; elle ne fait que manifester cette insuffisance : « par la loi, est la connaissance du péché » (Rom. III, 29). La question de la justice humaine a été posée et résolue par la loi. Ordonnée avec une promesse de vie en faveur de celui qui aurait obéi, la loi, de fait, a été un ministère de mort et de condamnation pour ceux qui en ont porté le joug (2 Cor. III, 6-11 ; Gal. III, 10-12 ; Actes XV, 10). Elle a démontré que la justice humaine n'existait pas et a manifesté la culpabilité de l'homme : c'est là un fait et un principe de la plus haute importance.

Nous voyons, dans l'histoire d'Israël, que Dieu manifesta toute sa patience envers l'homme sous la loi, le préparant pour une meilleure espérance. Il envoya ses prophètes pour avertir son peuple et pour chercher du fruit dans sa vigne ; mais ils furent tous rejetés. A la fin, il envoya son Fils ; tout fut inutile ; les cultivateurs le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. Un autre caractère du péché apparaît ainsi : les hommes ont rejeté la miséricorde de Dieu, alors qu'ils avaient failli aux justes exigences de la loi. « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui même, ne leur imputant pas leurs offenses » (2 Cor. V, 19). Mais l'homme n'avait aucun désir de cette réconciliation, aucun désir de Dieu : il ne voulait de Dieu à aucun prix. En réponse à son amour, Christ trouva la haine ; lorsqu'il apparut, les hommes ne virent aucune beauté en Lui pour qu'ils

le désirassent (comp. Es. LII, 14 ; LIII, 2-3 ; Jean XII, 37-45).

Le péché de l'homme est ainsi mis entièrement à découvert. Innocent, il a abandonné Dieu ; laissé à lui-même après la chute, sans loi, quoique Dieu ne se laissât pas sans témoignage ; il a fait de ce monde une scène de corruption et de violence que Dieu a dû effacer de devant Lui par le deluge ; placé sous la loi, il a violé la loi et s'est prosterné devant d'autres dieux, l'œuvre de ses mains ; enfin, quand Dieu vint dans sa miséricorde visiter ce monde de péché, manifestant le plus parfait amour et une puissance qui était capable de rétablir l'homme dans la bénédiction sur la terre, l'esprit charnel de l'homme, qui est inimitié contre Dieu, s'est manifesté dans la réjection et la mise à mort de Jésus. La croix de Jésus est la preuve que l'homme hait Dieu, et elle exprime cette haine de l'homme dans la réjection du Sauveur.

Moralement parlant, la croix est la fin de l'histoire de l'homme, qui est désormais, après la plus complète épreuve, démontré un pécheur corrompu et violent, un transgresseur coupable, et bien plus, un être qui hait le Dieu de bonté.

Nous avons parcouru jusqu'ici l'histoire de l'homme au point de vue de sa probation, il nous reste à faire de même maintenant pour l'histoire de la grâce de Dieu envers l'homme et le gouvernement du monde de la part de Dieu.

(A suivre.)

Courte esquisse des Livres de la Bible

GENÈSE.

Nous avons, dans ce livre, les grands principes des relations de Dieu avec l'homme, sans pourtant que cela aille jusqu'à la rédemption, qui fait un peuple pour Dieu et une habitation de Dieu dans l'homme. Les mots *saint* (mis à part), *sainteté*, *sanctifier* (sauf pour ce verbe au chap. II, 5) ne se trouvent jamais dans la Genèse; vous n'y voyez pas non plus Dieu habitant avec les hommes.

La Genèse s'ouvre par le récit de la création; puis vient l'état de l'innocence de l'homme et de sa suprématie sur toutes les choses créées, et le mariage, figure de l'union de l'Eglise avec Christ. Après cela, nous avons la chute, le péché de l'homme contre Dieu, et plus tard, en Caïn, le péché de l'homme contre son frère. En même temps il y a un témoignage rendu par certains justes : Abel par son sacrifice, Enoch par sa vie, et Noé comme prédicateur du jugement prochain. Ensuite nous voyons la totale corruption de l'humanité et le déluge qui en est la conséquence.

Si Enoch est une figure de l'Eglise, nous voyons en Noé la délivrance à travers le jugement; puis commence le nouveau monde avec lequel Dieu entre en alliance, et le gouvernement est établi pour prévenir la violence; mais le chef de ce gouvernement tombe, et les plans de Dieu quant aux diverses lignées des hommes sont manifestés. Nous voyons Dieu formant des nations, en conséquence du fait, que les hommes avaient voulu demeurer ensemble, afin d'être indépendants. Parmi ces nations, nous avons, en Nemrod, le pouvoir impérial, autocrate et despotique, en connexion avec Babel, la place de la méchanceté et de l'iniquité de

l'homme (Zachar. V, 8-11). De fait, la division de l'humanité en nations est le résultat d'un jugement.

La famille de Sem ayant été reconnue de Dieu sur la terre — car il est appelé « l'Éternel, Dieu de Sem » (IX, 26), l'existence nationale est aussi reconnue comme le principe constitutionnel de la terre, la disposition de Dieu. Puis il accomplit quelque chose de tout nouveau. Il appelle, en dehors de ce qu'il a constitué, un individu pour être le chef d'une race bénie, soit selon la chair, soit selon l'Esprit. Jusqu'alors, parmi tous les justes, considérés individuellement, qui ont pu exister, il n'y en avait eu aucun qui, à l'exemple d'Adam, eût été le chef d'une race. C'est ce que fut Abraham. A cela se lie l'élection, la vocation et la promesse; en conséquence, nous voyons Abraham, étranger et voyageur, n'ayant, pour le distinguer, rien que sa tente et son autel. Il tombe, comme tout homme, mais, à cause de lui, Dieu juge le monde — la maison de Pharaon. Nous trouvons ensuite le contraste entre l'homme aux affections célestes, et l'homme aux affections terrestres: le monde ayant domination sur celui-ci (Lot), et le premier (Abraham) ayant domination sur le monde. En rapport avec cela, nous voyons, en Melchisédec, le sacrificateur futur, sur son trône, ce qui se lie avec la suprématie de Dieu dans le ciel et sur la terre. La séparation du monde, chez Abraham, ayant été manifestée, Jéhova se présente à lui comme son bouclier et sa récompense. Nous avons ensuite l'héritage et le peuple terrestres, mais en promesse seulement. Abraham recherche l'accomplissement de la promesse par un moyen charnel, et le résultat en est rejeté. Puis nous avons encore la promesse, faite à Abraham, d'être le père de plusieurs nations, Dieu se révélant à lui comme le Dieu Tout-Puissant; nous voyons aussi l'alliance de Dieu avec Abraham, et le principe de la séparation pour être à Dieu par la circoncision.

A suivre.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Méditations
sur la seconde venue de Christ

MÉDITATION III.

Apocalypse XII.

Le sujet dont je veux parler ce soir, et dont ce chapitre contient allégoriquement l'idée, est d'abord le rassemblement de l'Eglise de Dieu, des saints célestes, pour être avec Christ; ensuite les promesses que nous avons et la certitude infaillible de la restauration des Juifs, comme nation sur la terre. Ces deux sujets se lient à la manifestation de divers jugements sur ce monde, avec cette différence, que l'enlèvement des saints les met hors de l'atteinte de ces jugements, tandis que les Juifs — restant, ainsi que des Gentils, sur la terre, — devront les traverser, comme à Sodome, Lot échappa à travers le feu, tandis qu'Abraham considérait d'en haut les jugements qui fondaient sur les cités de la

plaine ; — comme Noé aussi fut sauvé à travers le déluge, tandis qu'Enoch fut enlevé au ciel. Il est parlé de ces deux derniers faits comme étant analogues à ce qui arrivera lors de la venue du Fils de l'homme. Nous avons là les deux choses dont j'ai parlé : Une classe de personnes mises hors de l'atteinte des jugements à venir et ainsi épargnées ; l'autre classe conservée à travers ces mêmes jugements. J'ai dit que cette dernière classe se compose de Juifs et de certains Gentils, mais, sans entrer maintenant dans des détails à ce sujet, je désire seulement présenter la pensée générale. Nous avons vu l'autre jour que l'Eglise forme le centre de la gloire céleste, naturellement sous Christ qui est le centre de toutes choses — et que les Juifs sont le centre de la domination et des bénédictions terrestres ; voilà ce qui fait l'importance des deux points que je désire traiter aujourd'hui : 1° L'enlèvement des saints, aux derniers jours, pour être avec le Seigneur lui-même dans le ciel, et leur participation à sa gloire et à sa bénédiction. 2° Les Juifs introduits dans la bénédiction avec cette terre, sous le gouvernement de Christ et ne régnant pas avec Lui, quoiqu'ils soient une grande nation sur la terre. Ces deux faits forment les deux grands centres des voies de Dieu.

Dans le chapitre que nous venons de lire, nous avons d'abord Christ et l'Eglise personnifiés dans l'enfant mâle, puis, dans la femme qui fuit la persécution pendant 4260 jours, le résidu juif — ceux qui, épargnés dans le temps du jugement, ne sont pas encore introduits dans la gloire. C'est ainsi que vous trouvez, dans ce chapitre, les deux sujets dont j'ai parlé. J'ajoute que la considération de la bénédiction de l'Eglise

nous conduira nécessairement à démontrer que ce qu'on nomme *une résurrection générale, commune à tout le monde*, est une chose entièrement inconnue à l'Écriture. J'établis dès maintenant cette vérité. Je ne nie point que c'était une notion entretenue parmi les Juifs, au moins par les Pharisiens, qu'en tout cas tous les Juifs ressusciteraient ensemble — quant aux Gentils, ils les considéraient comme des chiens ; mais notre Seigneur redressa cette erreur. Une vue juste là-dessus est nécessairement liée à l'intelligence de l'enlèvement de l'Église au ciel, puisque, pour être enlevés, les saints qui sont morts devront ressusciter. En disant *saints*, j'entends tous les saints, ceux de l'Ancien Testament, aussi bien que ceux du Nouveau.

Je veux mentionner un autre point pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec ces sujets-là ; c'est que maintenant, pendant que Christ est assis à la droite de Dieu dans le ciel et pendant que Dieu rassemble les cohéritiers de Christ pour régner avec Lui, lorsqu'Il prendra l'héritage, Dieu ne s'occupe pas de ce monde comme Il s'en occupera plus tard, quoiqu'il le gouverne d'une manière providentielle. Dieu seul connaît le moment où Christ prendra son héritage ; alors, lorsqu'Il aura mis les ennemis de Christ pour son marchepied, Christ quittera le trône de son Père, pour s'asseoir sur son propre trône. Mais pendant que Christ est assis sur le trône de son Père, le Saint-Esprit, ayant été envoyé après l'ascension de Christ, rassemble hors du monde un peuple pour son Nom, peuple qui soit héritier de Dieu et cohéritier de Christ. Ce laps de temps, cette parenthèse dans les voies de Dieu, est indiqué très-clairement à la fin du chap. IX de Daniel, et j'y fais allusion, parce que, sans

cela, nous ne comprendrions jamais les voies de Dieu envers l'humanité. A la fin du chap. IX de Daniel, l'Esprit de Dieu montre qu'un certain laps de temps doit s'écouler, avant que Jérusalem entre dans sa pleine bénédiction ; c'est là cette parenthèse à laquelle je fais allusion. Il est dit au 24^{me} verset : « Il y a soixante et dix semaines déterminées sur ton peuple, et sur ta sainte ville, pour abolir l'infidélité, consumer le péché, faire propitiation pour l'iniquité, pour amener la justice éternelle, pour sceller la vision et la prophétie et pour oindre le Saint des Saints. Sache donc et entends, que depuis la sortie de la parole, portant qu'on s'en retourne et qu'on rebâtisse Jérusalem, jusqu'au Christ le Conducteur (Messie, le Prince), il y a sept semaines et soixante-deux semaines ; et les places et la brèche seront rebâties, et cela en un temps d'angoisse. » — Ceci a eu lieu ; vous savez que cela a duré 46 ans : « Et après ces soixante-deux semaines, le Christ sera retranché, » — les soixante-deux semaines et les sept, en faisant soixante-neuf — « mais non pas pour lui, » ou plutôt, » au lieu de cela, prenons la leçon marginale qui est, sans contredit, le vrai sens : « Et il n'aura rien ! » Le Christ n'a point eu le royaume ; il a été retranché et n'a rien eu ; au ciel, il a bien eu toute la gloire, mais il n'a pas encore reçu le royaume : « Et le peuple du Conducteur (Prince) qui viendra détruira la ville et le sanctuaire, et la fin en sera avec débordement, et les désolations sont déterminées jusqu'à la fin de la guerre. » Presque tout le monde sait que cette prophétie fut accomplie par la venue de Titus et la destruction de la ville, jusqu'à ne laisser aucune pierre debout.

Mais il reste encore une semaine. Nous n'en avons eu que soixante-neuf ; et ici, sans entrer dans les détails, je veux vous faire remarquer un grand principe : Nous avons donc soixante-neuf semaines, puis un laps de temps. Le Messie arrive, il est rejeté, retranché, ne reçoit pas le royaume, n'a rien, — il a la croix, il est vrai, mais c'est tout. Il monte au ciel et c'est pourquoi nos cœurs doivent le suivre en haut, là où Il est.

Puis vient le temps de la fin : « Et il confirmera l'alliance à plusieurs dans une semaine. » Or souvenez-vous de ce qui est dit avant, que : « jusqu'à la fin de la guerre, les désolations sont déterminées, » — quant à l'époque tout est laissé dans le vague. Ces désolations doivent continuer, on ne sait combien de temps, après la désolation de Jérusalem, le Messie s'en étant allé et n'ayant rien eu.

« Et il confirmera l'alliance à plusieurs dans la semaine, et à la moitié de cette semaine il fera cesser le sacrifice et l'oblation * ; puis pour le débordement des abominations » (les abominations signifient *idolâtrie*, dans l'Ancien Testament) « il le rendra désolé même jusqu'à la consommation, et celle-ci déterminée sera répandue sur le désolé. » Là donc nous avons le fait simple, mais important pour l'interprétation de la prophétie, qu'il y avait un terme de 70 semaines, déterminé sur la sainte cité — sur les nations aussi, mais spécialement sur les Juifs — jusqu'à ce que toute la prophétie qui les concerne fût accomplie. Mais après les 69 semaines, le Messie arrive et il est retranché (ceci est accompli) il n'a rien, puis viennent des guerres, la cité

* Depuis ici nous donnons la version textuelle de l'auteur.

est détruite, alors les temps des Gentils continuent leur cours et, suivant le XI^me aux Romains, un aveuglement partiel arrive à Israël jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis. Dans l'Évangile de Luc, notre Seigneur aussi, après avoir parlé de la destruction de Jérusalem par Titus, ajoute que cette ville sera foulée aux pieds par les Gentils jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis. Ceci a encore lieu maintenant ; Jérusalem est encore foulée aux pieds. Christ n'a pas encore pris en main sa grande puissance et son royaume, dont il est parlé dans un des chapitres suivants de l'Apocalypse. Jérusalem est encore désolée et les temps des Gentils ont encore leur cours, quoique, je n'en doute pas, ils s'approchent de leur fin ; et Christ est assis à la droite de Dieu le Père, selon cette parole : « Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds. » Mais tandis qu'il est assis là, le Saint-Esprit est descendu du ciel, afin de déclarer que, si l'homme l'a rejeté, le ciel l'a accepté et que, la rédemption ayant été accomplie, ainsi que la Grâce qui apporte le salut, il est assis là, afin d'associer à Lui-même les cohéritiers dont nous venons de parler. Mais pendant ce temps les Juifs sont mis de côté, « les temps des Gentils » ont leur cours, et rien n'est accompli, parce qu'il est occupé à rassembler les saints célestes. Or, ces saints célestes, comme nous l'avons vu dernièrement, sont complètement identifiés avec Christ lui-même ; il n'a pas honte de les appeler ses frères ; il est le premier-né d'entre plusieurs frères qui seront rendus conformes à l'image du Fils de Dieu et sont « membres de son corps, de sa chair et de ses os. » « Car, est-il dit, personne n'a jamais eu en haine sa propre chair.

mais il la nourrit et la chérit, comme aussi le Christ l'assemblée. Car nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os.» Les saints sont aussi l'Épouse de Christ. Telle la place d'Ève vis-à-vis d'Adam, telle aussi celle de l'Église de Dieu vis-à-vis de Christ ; et ce dont il est occupé maintenant, c'est de rassembler les saints pour qu'ils remplissent cette place. Ce n'est pas l'accomplissement des voies de Dieu relativement à la terre, mais c'est le rassemblement des saints pour le ciel ; et pendant qu'il rassemble les saints pour le ciel, Christ est assis à la droite de Dieu. « Il est assis à la droite de Dieu jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour son marchepied. » L'Apôtre exprime cela dans le chap. II des Hébreux, en citant le Ps. VIII. « Nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujetties, mais nous voyons Jésus, qui a été un peu moindre que les anges, à cause de la souffrance de la mort, couronné de gloire et d'honneur. » Il y a une fort belle pensée qui se rapporte à cela, mais je ne puis m'y arrêter maintenant, c'est que si vous cherchez l'Église dans l'Ancien Testament, vous ne trouvez que Christ ; mais lorsque vous trouvez la bénédiction et la gloire de Christ, l'Église y participe. Il s'ensuit que l'Église doit être enlevée au ciel avant l'accomplissement des prophéties de Dieu, parce que Dieu ne peut pas commencer ses voies avec les Gentils, dans la dernière semaine, avant que le rassemblement des saints pour être cohéritiers de Christ ne soit achevé. Jusqu'à ce qu'il ait ses cohéritiers, Christ ne peut pas entrer en possession de l'héritage ; c'est pourquoi toutes ces voies de Dieu (ou de Christ, si vous voulez, qui est la puissance de Dieu ; nous ne parlons naturellement

pas de la providence de Dieu, car pas un moineau ne tombe à terre sans sa permission) envers le monde, par les Juifs, sont suspendues jusqu'à ce que l'Eglise soit enlevée. Mais, dans la prophétie jusqu'à la fin de l'Apocalypse, vous ne trouverez jamais l'Eglise révélée, excepté en connexion avec Christ. En voici quelques preuves : par exemple, je n'ai aucun doute que le fils mâle de notre chapitre ne se rapporte à l'Eglise aussi bien qu'à Christ. Mais c'est Christ qui est principalement représenté, car l'Eglise ne serait rien sans Christ : ce serait un corps sans tête. C'est Christ qui a été enlevé (vers. 5), mais l'Eglise y est comprise, car dès que Christ commence à agir publiquement, même lorsqu'il s'agit de précipiter Satan, il faut qu'Il ait son corps, son Epouse avec Lui ; il faut qu'Il ait ses frères, ses cohéritiers. Si vous examinez ce que nous avons ici, vous verrez que l'Eglise y est certainement aussi comprise. Nous lisons : « Et elle enfanta un fils mâle qui doit paître toutes les nations avec une verge de fer ; et son enfant fut enlevé vers Dieu et vers son trône ; » le fils mâle doit paître toutes les nations avec une verge de fer, mais il y a une interruption. De même que nous avons vu que Christ — venu sur cette terre — fut retranché et n'eut rien, de même aussi nous avons l'autre côté du tableau. Il n'a rien reçu, mais il a été enlevé vers Dieu et vers son trône et il est assis à la droite de la Majesté, dans les cieux. Cette position n'appartient personnellement qu'à Christ, mais lorsqu'il s'agit de paître les nations avec une verge de fer, les saints sont associés avec Lui. Le Psaume II dit : « Demande-moi, et je te donnerai les nations pour ton héritage, et pour ta possession les bouts de la terre ; tu les briseras

avec une verge de fer, tu les mettras en pièces comme un vaisseau de potier. » Cela n'a pas encore été demandé. Il a prié pour les saints, non pas pour le monde : « Je prie pour eux ; je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés » Il fera des demandes pour le monde seulement lorsqu'Il en demandera la domination, et il va sans dire qu'elle lui sera donnée ; c'est dans les conseils de Dieu. Il prendra le jugement dans sa main, la verge de fer, mais alors les saints aussi jugeront le monde : cela est positivement révélé : « Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ? » Or, cela n'est pas dit seulement d'une manière générale, mais en détail, surtout en ce qui concerne la verge de fer. A la fin du chapitre II de l'Apocalypse, nous voyons que cette verge est donnée à l'Église tout comme à Christ : « Celui qui vaincra et qui gardera mes œuvres jusqu'à la fin, — je lui donnerai autorité sur les nations : et il les paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vases d'un potier, selon ce que moi aussi j'ai reçu de mon Père. » La même chose est dite dans le VII^me chap. de Daniel : « Jusqu'à ce que l'Ancien des jours vînt, et que le jugement fût donné aux saints du Souverain, » — les saints qui seront dans les lieux célestes avec Christ, lorsqu'Il arrivera, le jugement signifiant ici le jugement. Ce n'est pas la portion la plus bénie ; celle-ci consiste à être avec Lui. Cependant il est vrai que c'est une partie des choses que nous avons à attendre. Il est dit de même au chap. XX de l'Apocalypse qui parle de ce temps-là : « Et je vis des trônes ; et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné. » Il est triste de voir combien les saints

ont perdu le sentiment de cette bénédiction et de cette gloire, de leur identification avec Christ, de leur position de cohéritiers, de membres de son corps, son Epouse; l'Eglise a perdu le sentiment de tout cela. On dit communément qu'il est suffisant d'être assis au pied de la croix. Or je considère bien comme une bénédiction de voir une personne venir au pied de la croix; mais c'est affreux d'en rester là, parce que c'est comme si une telle personne disait qu'elle ne reconnaît pas que tout est accompli. C'est un manque de hardiesse « pour entrer dans les lieux saints... à travers le voile, c'est-à-dire la chair de Christ. » C'est comme si l'on disait qu'on est indigne de traverser le voile déchiré, pour être sacrificateur dans le lieu saint. On dit : Non, il faut que je reste en dehors. A mon avis, c'est là une bien triste position; il faut bien venir vers la croix pour entrer, cela est parfaitement sûr; on ne saurait entrer par un autre chemin. Mais toujours rester dehors, toujours dire : Je reste au pied de la croix, ne sachant pas si j'ai le droit d'entrer ou non, c'est là une grande faute. Si vous dites que vous ne pouvez pas *affirmer* que vous êtes sauvé, comment pouvez-vous donc vous appeler chrétien? Il va sans dire que les chrétiens sont sauvés, pourquoi donc prenez-vous le nom de chrétien, tandis que vous êtes incapable de dire si vous êtes sauvé ou non?

Dans le chapitre de l'Apocalypse que nous venons de lire, il est positivement révélé que tout ce qui concerne les épreuves des saints et les accusations contr'eux est terminé avant le temps où commencera l'épreuve du peuple Juif, pendant la dernière demi-semaine de Daniel.

Dans les six premiers versets de ce chapitre, vous

trouvez ceux que concernent ces derniers jours. D'abord vous avez la femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. Ceci, je n'en doute pas, est le peuple Juif, parce que Christ n'est pas né de l'Eglise, mais que, considéré comme glorieux et régnaant dans ce monde, il était né des Juifs : « desquels, pour ce qui regarde la chair, est sorti le Christ. » L'idée que Christ est né de l'Eglise n'a aucun sens. « Être revêtu du soleil » signifie être revêtu de la suprême autorité. Elle a la lune sous ses pieds, c'est-à-dire la représentation de tout son état précédent. « Et sur sa tête une couronne de douze étoiles. » Ce nombre douze indique toujours la puissance de l'administration de Dieu parmi les hommes. Vous avez les douze apôtres assis sur douze trônes; la cité bâtie sur douze fondements et ayant douze portes, etc., ce nombre étant usité pour exprimer la puissance administrative de Dieu sur l'homme. Christ devait donc naître, et la femme « étant enceinte, criait étant en travail d'enfant et en grand tourment pour enfanter. » Et dans le chap. IX d'Esaië les Juifs disent : « Un fils nous est né : » l'Eglise ne peut pas dire cela du tout. Nous pouvons dire que nous croyons qu'il est le Fils de Dieu, mais nous ne disons pas qu'il nous est né; pour ce qui concerne la chair, il était né en Israël. Puis nous en venons à la puissance qui s'oppose, — le pouvoir de Satan qui s'exerce par l'Empire romain. « Et il parut un autre signe dans le ciel; et voici, un grand dragon roux, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes dix diadèmes; et sa queue entraîne la troisième partie des étoiles du ciel, et elle les jeta sur la terre. Et le dragon se tenait devant la femme qui

allait enfanter, afin que lorsqu'elle aurait enfanté, il dévorât son enfant. » C'est là la puissance de Satan résistant à Christ et cherchant à mettre fin à son autorité. Naturellement, il ne le pouvait pas ; mais pendant un temps il avait l'air de l'avoir fait. « Et elle enfanta un fils mâle, qui doit paître toutes les nations avec une verge de fer, » — Christ évidemment. — « Et son enfant fut enlevé vers Dieu et vers son trône. » Il ne reçut pas le pouvoir, il ne reçut rien, mais il fut enlevé vers Dieu. Maintenant ayant vu qui sont les personnes en scène, vous apprenez ce que devient la femme. « Et la femme s'enfuit dans le désert, où elle a un lieu préparé par Dieu, afin qu'on la nourrisse là, 1260 jours. » Vous voyez maintenant pourquoi j'ai parlé d'une interruption toujours signalée par la prophétie, quoique sans indication de date, comme existant dans les voies de Dieu envers ce monde, entre le temps où Christ est enlevé, et celui où il enlève l'Eglise pour la réunir à Lui-même. Je l'ai déjà dit, cela n'est point simplement une doctrine humaine, mais il est positivement révélé comme un plan de Dieu, dans le chap. IX de Daniel — que le Messie serait manifesté, retranché et n'aurait rien — qu'un aveuglement partiel frapperait Israël jusqu'à ce que les temps des Gentils fussent accomplis, et qu'alors les Juifs seraient amenés à la repentance, comme Jésus-Christ le dit dans l'Evangile de Matthieu : « Maintenant vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur. » Nous venons de voir l'Eglise unie à Christ, enlevée vers Dieu et la femme qui s'est enfuie dans le désert ; viennent ensuite des événements qui ne concernent point l'Eglise, mais Israël et le monde. « Et il

y eut un combat dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait, ainsi que ses anges ; et ils ne furent pas les plus forts, et leur place ne fut plus trouvée dans le ciel. » Toute la puissance de Satan sera mise dehors du ciel ; ce qui est en contraste direct avec le résultat de la vie militante de l'Eglise ici-bas : « Notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre les puissances spirituelles de la méchanceté qui sont dans les lieux célestes. » Voilà notre lutte comme conséquence de notre privilège d'être assis dans les lieux célestes avec Christ. Le résultat de ce combat spirituel est le rejet de la puissance de Satan. Dans la prophétie que nous étudions, tout cela est terminé ; puis vous voyez la joie qui en résulte parmi les habitants du ciel, les saints célestes : « Et le grand dragon fut précipité, le serpent ancien, appelé Diable et Satan, qui séduit le monde habitable tout entier ; il fut, dis-je, précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui. Et j'ouïs une grande voix dans le ciel, disant : Maintenant est venu le salut, la puissance, le royaume de notre Dieu, et le pouvoir de son Christ, car l'accusateur de nos frères, qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit, a été précipité. Et ils l'ont vaincu à cause du sang de l'Agneau et à cause de la parole de leur témoignage ; et ils n'ont point aimé leur vie, même jusqu'à la mort. C'est pourquoi réjouissez-vous, eieux, et vous qui y habitez. Malheur à la terre et à la mer ! Ici nous voyons que, lorsque tout le peuple céleste, c'est-à-dire l'Eglise de Dieu (parce que notre conversation est dans les cieux et que nous sommes un

avec Christ dans le ciel) est appelée à se réjouir de ce que l'accusateur des frères est rejeté et qu'ils l'ont vaincu, c'est à ce moment même que Satan descend sur la terre, avec « une grande fureur, sachant qu'il a peu de temps. » Voilà donc à la fois des réjouissances dans le ciel et de terribles lamentations sur la terre. Cela dessine nettement le contraste entre ceux qui sont dans les cieux et ceux qui habitent sur la terre, lesquels dans toute l'Apocalypse se trouvent en contraste avec les héritiers des cieux, dont le droit de bourgeoisie est dans les cieux. « C'est pourquoi réjouissez-vous, cieux, et vous qui y habitez. Malheur aux habitants de la terre et de la mer, car le diable est descendu vers vous, étant en grande fureur, sachant qu'il a peu de temps. »

« Or quand le dragon vit qu'il avait été précipité sur la terre, il persécuta la femme qui avait enfanté le mâle. » Ici nous voyons clairement que la femme ne représente pas l'Eglise de Dieu, puisque l'Eglise de Dieu est appelée à se réjouir de ce que ses afflictions et de ce que les accusations qu'on portait contre elle sont terminées. Elle est appelée à se réjouir, parce qu'elle a vaincu par le sang de l'Agneau et par son propre témoignage. Mais la femme est dans une position bien différente, puisque toute la fureur de Satan se dirige maintenant contre elle. L'Eglise de Dieu a été mise hors d'atteinte et la fureur de Satan s'adresse à un autre objet qui est le peuple Juif. C'est, pour ce dernier, le temps de la grande tribulation dont il est parlé ailleurs. Christ disait aux Juifs : « Je suis venu au nom de mon Père et vous ne m'avez pas reçu, si un autre vient en son propre nom, celui-là, vous le recevrez. » Puisqu'ils ne voulaient pas accepter le vrai Christ, ils seraient

obligés, d'en avoir un faux. J'ai lu ce chapitre de l'Apocalypse, afin de montrer que, tandis qu'une classe de personnes — ceux qui sont associés à Christ — sont enlevés vers Dieu, et qu'il y a parmi eux un triomphe et des réjouissances, lorsque Satan est précipité, c'est précisément le moment où la tribulation commence sur la terre : « Or quand le dragon vit qu'il avait été précipité sur la terre, il persécuta la femme qui avait enfanté le mâle. Et deux ailes d'un grand aigle furent données à la femme, afin qu'elle s'envolât dans le désert, en son lieu, où elle est nourrie un temps, des temps, et la moitié d'un temps, loin de la face du serpent. » Là, dans le désert, pendant le temps de la tribulation, Dieu a soin d'elle. Elle échappe à la tribulation, au moyen d'une grande puissance qui lui est donnée pour s'enfuir, puissance qui est ici figurée par les ailes d'un grand aigle ; Dieu la met en sûreté, non point comme il le fit pour Abraham qui voyait la destruction de Sodome du haut de la montagne, mais comme Lot qui échappa par la fuite. Le peuple qui se réjouit dans le ciel est comme Abraham, tandis que la femme sur la terre est comme Lot, — sauvée par Dieu qui lui donne les grandes ailes d'un aigle, pour qu'elle s'échappe, pendant que toute la puissance et toute la fureur de Satan se déploient : « Et le serpent jeta de sa bouche de l'eau, comme un fleuve, après la femme, afin de la faire emporter par le fleuve. Et la terre aida la femme, car la terre ouvrit sa bouche, et engloutit le fleuve que le dragon avait jeté de sa bouche. » C'est-à-dire que des moyens providentiels seront employés pour sauver les Juifs des violentes persécutions auxquelles ils seront en butte : « Et le dragon fut irrité contre la femme,

et s'en alla faire la guerre contre le résidu de la semence de la femme, qui garde les commandements de Dieu et qui a le témoignage de Jésus. »

Je ferai maintenant allusion à une prophétie plus littérale, qui nous aidera à comprendre cet intervalle dont nous avons parlé, ces temps des Gentils en tant qu'ils ont leur cours actuellement, car je ne doute point qu'ils n'aient commencé aux jours de Nébucadnetzar. Ouvrez le chap. VIII d'Esaië, dans lequel il est dit : « Sanctifiez le Seigneur des armées, lui-même, » après avoir parlé des circonstances qui amènent ce témoignage béni, rendu à la divinité du Seigneur Jésus et de Jéhova : « Et qu'Il soit votre crainte et votre épouvantement ; et Il vous sera pour sanctuaire ; mais il sera une pierre d'achoppement et un rocher de trébuchement aux deux maisons d'Israël ; en piège et en filets aux habitants de Jérusalem ; et plusieurs d'entre eux trébucheront et tomberont, et seront froissés, et seront enlacés, et seront pris. » Vous savez que le Seigneur se disait être Lui-même cette pierre d'achoppement et que « quiconque tomberait sur elle serait brisé : » « Empaquette le témoignage, cache la loi parmi mes disciples. J'attendrai donc l'Éternel, qui cache sa face de la maison de Jacob, et je m'attendrai à Lui. Me voici, moi et les enfants que tu m'as donnés. » Ces dernières paroles sont citées dans le chap. II des Hébreux. Malgré que Dieu cache sa face loin de la maison de Jacob, Christ dit : « Je m'attendrai à l'Éternel, » ou bien — comme dans les LXX, — « j'ai mis ma confiance dans le Seigneur. » Puis : « Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés. » Ces derniers sont les disciples de Christ dans tous les âges. Enfin, au chapitre IX, vous

avez la fin de tout cela : « Car tu as mis en pièces le joug dont il était chargé, et le bâton dont on lui battait ordinairement les épaules, et la verge de son ex-acteur, comme au jour de Madian ; parce que tout choc de ceux qui se battent se fait avec tumulte, et que les vêtements sont vautrés dans le sang ; mais ceci sera comme un embrasement, quand le feu dévore quelque chose. Car l'Enfant nous est né, le Fils nous a été donné ; et l'empire a été posé sur son épaule ; et on appellera son Nom, l'Admirable le Conseiller, le Dieu Fort et puissant, le Père d'éternité, le Prince de paix. Il n'y aura point de fin à l'accroissement de l'empire (son gouvernement) et à la prospérité sur le trône de David, pour l'affermir et l'établir en jugement et en justice, dès maintenant et à toujours : la jalousie de l'Eternel des armées fera cela. » Nous avons dans ce chapitre le fait de la venue de Christ et de ce qu'Il est une pierre d'achoppement ; puis Il dit : « Je m'attendrai au Seigneur qui cache sa face de la maison de Jacob. » Ensuite vient une période de terribles calamités pour Israël : « Ils regarderont vers la terre et voilà la détresse et les ténèbres, et une effrayante angoisse, et il sera enfoncé dans l'obscurité. » Que vient-il ensuite ? Une terrible bataille ; mais elle contient en elle-même le feu du jugement de Dieu. « Ceci sera comme un embrasement, lorsque le feu dévore quelque chose, » symbole du jugement de Dieu. Puis il est dit : « Car l'enfant nous est né ; » Christ est cet Enfant qui est né ; mais quand Il reviendra, on dira de Lui — comme au chap. LIII^m d'Esaië : « Nous avons estimé qu'étant ainsi frappé, il était battu de Dieu et affligé. » Je fais allusion à ce passage, parce qu'il contient la révélation

de la venue de Christ et de son rejet, de sa confiance en l'Éternel, lequel cache sa face de la maison de Jacob, et du fait qu'à la fin il sort en puissance dans la terrible bataille du jugement de Dieu : « Il jugera et fera la guerre en justice. » Puis il est dit : « Le Fils nous est né, l'Admirable, etc. » et Il est assis sur le trône de David pour donner la paix à la terre. Tout cela arrive après l'époque pendant laquelle Il a attendu. Il attend depuis son rejet, pendant que Dieu cache sa face de la maison de Jacob, comme Il le fait maintenant ; mais cela n'aura pas toujours lieu. J'en parle, afin que nos âmes puissent avoir une idée générale de l'ensemble des voies de Dieu ; c'est-à-dire que Christ vient, est rejeté et pris vers Dieu, puisqu'Il est assis sur le trône de son Père, avant de prendre en main son grand pouvoir et son royaume. En attendant, « les temps des Gentils » ont leur cours ; Dieu a caché sa face loin de la maison de Jacob ; et Jérusalem est foulée aux pieds des Gentils, jusqu'à ce que leurs temps soient accomplis. Pendant ce temps-là, pendant l'interruption des voies de Dieu pour ce qui concerne le gouvernement du monde, Christ, ayant envoyé le Saint-Esprit, s'occupe de rassembler ses cohéritiers, afin qu'ils soient associés à Lui lorsqu'Il prendra en main sa grande puissance.

Considérons maintenant l'accomplissement de ces choses en rapport avec l'Église, c'est-à-dire quant à son enlèvement pour être réunie à Christ ; puis, si le temps le permet, nous considérerons l'accomplissement de ces choses, par rapport aux Juifs. Je tâcherai de prouver que la résurrection des saints est une chose entièrement distincte, par sa nature, son époque et son caractère, de la résurrection des méchants, et que ces deux

résurrections sont entièrement contraires ; que la résurrection des saints est une faveur spéciale de Dieu, comme le fut celle de Christ Lui-même, parce qu'ils sont déjà sauvés, parce qu'ils ont la vie éternelle, parce qu'ils sont les délices de Dieu — non point en eux-mêmes, mais en Christ. Enfin les saints seront enlevés et considérés à part, comme n'appartenant pas au gouvernement de ce monde, sauf en ce qu'ils en sont les Rois, tandis que les méchants — quoi qu'il soit parfaitement vrai qu'ils ressusciteront, puisque Christ doit ressusciter tout le monde — ressusciteront non point parce qu'ils sont les délices de Dieu, mais précisément à cause du contraire ; non parce qu'ils ont leur vie en Christ, car ils ne l'ont pas, mais ils ressusciteront pour le jugement, ce qui n'est pas autre chose que la condamnation. Que le jugement des nations et de la terre soit pour leur condamnation, c'est une autre partie de notre sujet, sur laquelle je ne m'arrêterai pas pour le moment. *(A suivre.)*



Courte esquisse des Livres de la Bible

GENÈSE.

Suite de la page 40.

Le chapitre XVIII nous donne la promesse de l'héritier, et le jugement du monde (Sodome), et la relation avec Dieu, à ce sujet, du peuple céleste (Abraham) par l'intercession ; tandis qu'au chapitre suivant nous avons la relation avec le jugement, du peuple terrestre (Lot), sauvé comme à travers le feu et en passant par la tribulation. Ce qui vient après, au chapitre XX, est la parfaite appropriation de la femme, que ce soit Jérusalem ou l'épouse céleste, à être l'épouse du Seigneur. L'ancienne alliance (Agar) est chassée, et l'héritier (Isaac) étant venu, c'est à lui qu'appartient le pays (XXI).

Le chapitre XXII commence une série de tout autres faits. L'héritier promis ayant été offert en sacrifice, et la promesse ayant été confirmée à la semence, Sara meurt (XXIII). C'est là la disparition de l'ancienne association avec Dieu, sur la terre ; et au chapitre XXIV, Elibézer (figure du Saint-Esprit, ou de son œuvre sur la terre) est envoyé chercher une femme pour Isaac (figure de Christ) qui est héritier de toutes choses ; pour Isaac il ne doit absolument pas retourner en Mésopotamie. Christ, en prenant l'Eglise, ne peut descendre sur la terre ; tandis que, du moment que Jacob est là, nous avons le chef des douze tribus, qui va en Mésopotamie pour Rachel et pour Léa, types d'Israël et des Gentils. Jacob est le peuple élu, mais non le peuple céleste ; il revient en Canaan, obtient la promesse, avec des épreuves de tout genre ; mais en le faisant, il doit abandonner le vieil Israël (Rachel), pour obtenir Benjamin, le fils de sa main droite.

Dans la courte notice qui nous est donnée des descendants d'Esau, nous voyons le monde déjà plein de vigueur et d'énergie, avant même qu'il y ait un peuple de Dieu ; puis commence une autre histoire, celle de Joseph, présentant un développement spécial, en figure, de ce qui devait plus tard arriver au Christ, en connexion avec Israël, rejeté par Israël, et vendu aux Gentils. C'est par là qu'il en vient à être chef, à avoir un trône et à gouverner toute l'Égypte. Il en a fini avec Israël, il prend une femme d'entre les Gentils, et donne à ses enfants des noms typiques de la réjection du Christ et de la bénédiction portée en dehors d'Israël à la suite de cette réjection ; mais il revoit et reçoit ses frères dans la gloire. Cette dernière partie de la Genèse se termine par deux témoignages spéciaux : l'ordre de Joseph mourant touchant ses os, et la prophétie de Jacob, annonçant qu'ils retourneraient tous dans leur terre, et que les promesses faites à Israël seraient accomplies.

A suivre.



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

**Méditations
sur la seconde venue de Christ****MÉDITATION III.***Apocalypse XII.**(Suite et fin de la page 59.)*

Je me propose de parcourir tous les passages qui parlent de la résurrection et de montrer que celle des saints est tout à fait distincte dans sa nature, son époque et son caractère, qu'elle est la conséquence de la rédemption, de sorte que nous pouvons l'attendre dès maintenant, puisque nous sommes sauvés ; qu'elle aura lieu à l'arrivée de Christ, tandis que, lorsque les méchants ressusciteront, Christ ne viendra point du tout. Quand Il viendra, Il ressuscitera les saints seuls, pour qu'ils soient avec Lui dans la bénédiction et la gloire. Remarquez, chers amis, combien il est solennel et pratique pour nous tous, que cette distinction soit si clairement

établie : que Christ lorsqu'il arrivera prendra dans sa propre gloire ceux qui ont part à sa vie et à la rédemption, et que ceux qui sont rachetés et ont part à la vie éternelle apparaîtront avec Lui en gloire, tandis que ceux qui n'ont pas de repentance et qui n'ont pas reçu Christ dans leur cœur, seront ressuscités en leur temps, seulement pour le jugement ; et que tandis que tous doivent comparaître devant Christ, dès qu'une personne a affaire au jugement, elle est infailliblement condamnée. C'est pourquoi nous trouvons ces mots familiers à nous tous : « N'entre pas en jugement avec ton serviteur, ô Eternel, car en ta présence aucune chair vivante ne sera justifiée. » Chers amis, vous sentez combien tout ceci est important. Le sujet que nous considérons maintenant est ainsi directement appliqué à l'état de nos âmes. Il n'y a pas de jugement sans condamnation. Aucun homme avec lequel Dieu entre en jugement ne peut être sauvé, car la sentence a déjà été prononcée aussi clairement que Dieu peut la prononcer : « Il n'y a pas un juste, non pas même un seul. » Je ne sais pas ce que le grand trône blanc peut dire de plus clair. Telle est la déclaration qui est mise devant nos consciences ; mais avant le jour du jugement qui exécutera « cette colère à venir, » Christ vient pour nous délivrer. Et dès que Christ est reçu dans le cœur, nous en sommes délivrés, et nous sommes à la même place que Lui, Il est notre justice, notre vie, notre tout.

Avant d'examiner les passages qui parlent de la résurrection, j'ajouterai en passant qu'en réalité le jugement de Dieu ne saurait être autre chose que la condamnation. Je parle du jugement sur les hommes, non pas sur les anges rebelles, quoique cela soit vrai aussi,

relativement à ceux-ci. De Dieu nous avons fait un juge par le péché; Dieu n'aurait pas pu juger Adam s'il était resté tel que Dieu l'avait créé; car, s'Il jugeait les choses qu'Il a créées, Il se jugerait Lui-même. Il ne pouvait donc juger Adam à moins que celui-ci n'eût péché. Dieu avait fait Adam tel qu'il était et il vit que cela était très-bien; et aussi longtemps qu'Adam est resté tel, Dieu ne pouvait pas le juger. Ce qui amena Adam en jugement, ce fut qu'il avait abandonné Dieu, écouté Satan, et s'était tourné vers le péché. Que peut donc être le jugement, si ce n'est la condamnation. Dieu peut nous en délivrer par le moyen de Christ; c'est autre chose; mais notre prière doit être: N'entre pas en jugement avec nous, car il n'y a point de juste, non pas même un seul. La résurrection des saints est le résultat et la puissance de la délivrance de Christ, tandis que l'autre résurrection est la juste exécution du jugement sur ceux qui ont roidi leur cou contre la miséricorde de Dieu en Christ, « amassant contre eux-mêmes, un trésor de colère, pour le jour de la colère et de la révélation du juste jugement de Dieu. » Maintenant, quant au caractère et à la nature de la résurrection des saints, ouvrez le chap. VIII des Romains, au vers. 11: « Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, habite en vous, » c'est-à-dire si vous êtes chrétiens, car « si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il n'est pas de Christ, » — « Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera aussi vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous. » Cela n'est pas vrai pour les méchants. Les motifs de leur résurrection et ceux de la nôtre — si nous sommes des saints — sont tout à fait différents, car nous ressuscitons en

vertu du Saint-Esprit habitant en nous, c'est-à-dire parce que nous sommes déjà sauvés et scellés par l'Esprit de Dieu.

Voilà le principe; voyez maintenant comment le chap. V de l'Évangile de Jean le met en évidence. Il n'est rien dit du temps, comparativement immatériel; mais ce passage est excessivement solennel et instructif par rapport au point que nous examinons. Christ dit dans le 21^{me} vers. : « Car comme le Père réveille les morts, et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut. Car aussi le Père ne juge personne; mais il a donné tout jugement au Fils. » Ils vivifient tous les deux; mais le Père ne juge pas; tout jugement est remis entre les mains du Fils : « Afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père, » les méchants eux-mêmes, ils ne pourront s'empêcher de le faire : « Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé. En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et croit à Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle. » Vous voyez qu'après avoir dit que le Père et le Fils vivifient, mais que le jugement est donné au Fils, Il nous présente l'alternative : Serai-je l'objet de cette puissance vivifiante en Lui, ou bien serai-je l'objet du jugement? Voilà ce qu'Il nous demande ici : « Celui qui entend ma parole et qui croit à Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle. » — Elle lui est donnée — « et il ne viendra pas en jugement, — mais il est passé de la mort à la vie. » Christ a exercé sa puissance vivifiante, et Il ne la reniera pas, en amenant en jugement ceux sur lesquels Il l'a exercée : « En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient, et qu'elle est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de

Dieu et l'ayant entendue, ils vivront.» Il s'agit sans doute ici de la vivification spirituelle. « Car, comme le Père a la vie en lui-même, ainsi Il a donné au Fils aussi d'avoir la vie en lui-même. Et Il lui a donné autorité aussi de juger, parce qu'il est Fils de l'homme. Ne vous étonnez pas de cela ; car l'heure vient en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres, entendront sa voix : et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie ; et ceux qui auront mal fait, en résurrection de jugement.» Il s'agit donc d'une résurrection de vie et d'une résurrection de jugement. Quel espace de temps peut séparer ces deux résurrections l'une de l'autre, c'est une question qui n'a rien à faire avec le fait qu'il y aura une résurrection de vie et une résurrection de jugement. Là où une vivification spirituelle a eu lieu, là où il y a la vie éternelle, on ne viendra pas en jugement, mais on a passé de la mort à la vie ; mais alors, si le corps est mort, il faut qu'on soit ressuscité pour que cette vie soit complète, les corps devant être en harmonie avec l'état dans lequel ils vont entrer. En revanche, ceux qui ont fait le mal ressusciteront pour le jugement.

Il est dit : « L'heure vient dans laquelle... etc. » Mais ceci ne signifie nullement que les deux résurrections arrivent au même moment. C'est comme si je disais : « L'heure de la grandeur de Napoléon, » voulant parler de la période de sa grandeur, en contraste avec celle de sa décadence. De même, quand il est dit : « L'heure vient et elle est maintenant, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu et l'ayant entendue, ils vivront, » nous savons qu'elle a déjà duré plus de 1800 ans, depuis que Christ a prononcé ces paroles. Le vrai but du Sei-

gneur était de mettre l'époque de sa vie en contraste avec celle qui allait suivre. C'est comme s'il disait qu'il y a un temps pour vivifier et un temps pour juger, par conséquent un temps aussi pour ressusciter. Ce passage montre deux caractères distincts de la puissance de Christ : vivifier et juger ; ceux auxquels la vie spirituelle est donnée par grâce, ont part à la résurrection de vie ; ceux auxquels elle n'est pas donnée ont part à la résurrection de jugement, c'est-à-dire de condamnation. Voilà le grand principe qui s'y trouve, et je vais m'occuper d'autres passages qui développeront d'autres parties du même sujet.

Au chapitre XX de Luc, les Sadducéens, s'appuyant sur la loi de Moïse, qui voulait que lorsqu'un homme était mort sans enfants, son frère épousât sa femme, supposent le cas où sept frères auraient eu la même femme l'un après l'autre, et demandent de qui celle-ci serait la femme lors de la résurrection ; ils faisaient une querelle au Seigneur en l'éprouvant, et Celui-ci leur répondit : « Les fils de ce siècle se marient et sont donnés en mariage ; mais ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là et à la résurrection d'entre les morts... » Or que signifie : être « estimés dignes d'avoir part à ce siècle et à la résurrection d'entre les morts ? » Nous voyons que c'est une faveur spéciale. Pourvu que vous obteniez la résurrection d'entre les morts, vous serez « pareils aux anges ; » cela ne peut pas signifier que si vous ressuscitez pour être condamnés vous deviendrez pareils aux anges. Mais il est dit que si vous obtenez la résurrection d'entre les morts, vous serez pareils aux anges. « Et ils sont fils de Dieu, étant fils de la résurrection. » Il est impossible que cela

soit dit de ceux qui ressuscitent pour la condamnation. Si vous ouvrez le chapitre XV de la 1^{re} aux Corinthiens, vous y trouverez cela énoncé fort clairement : « Car comme dans l'Adam tous meurent, de même aussi, dans le Christ, tous seront vivifiés : mais chacun dans son propre rang. » Puis voici l'ordre dans lequel la résurrection a lieu ; voyons un peu si tout le monde y aura part à la fois : « Chacun dans son propre rang, Christ les prémices, puis ceux qui sont de Christ à son arrivée. » Il n'y a rien de plus clair : « Ensuite la fin. » Il vient donc un autre temps où d'autres ressusciteront. Mais ceux qui sont de Christ ressusciteront à son arrivée. Voilà ce que l'Écriture révèle touchant la résurrection ; et le fait dont je parle est intimement uni au fondement même des vérités de la rédemption. Beaucoup de personnes sont rachetées sans connaître cela, je l'admets ; mais il n'en est pas moins vrai que c'est l'effet de la rédemption ; et vous pouvez voir la lumière qui est ainsi jetée sur le fait, que je ne viens pas en jugement, parce que j'ai passé de la mort à la vie (Jean V), et ce que l'Église a perdu en perdant cela de vue. Au chap. III, vers. 9, des Philippiens, l'Apôtre parle de cela comme de son espérance : « Et que je sois trouvé en Lui, n'ayant pas ma justice qui est de la loi, mais celle qui est par le moyen de la foi en Christ, la justice qui est de Dieu, moyennant la foi ; pour Le connaître, Lui, et la puissance de sa résurrection ; » — vous voyez que c'est une chose présente — « et la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort ; si en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts. » Maintenant quelle est la chose qui a assez d'importance pour que

l'Apôtre désire être rendu conforme à Christ, si en quelque manière il peut atteindre quelque chose de très-spécial, qui est la résurrection d'entre les morts? Lorsque l'Apôtre se sert d'un pareil langage, est-il possible que tous les hommes, tant les méchants que les justes, soient confondus ensemble dans la résurrection, pour qu'il y ait ensuite une séparation entre les justes et les méchants? La vérité est que l'Apôtre invente un nouveau mot, qui n'appartient pas au grec classique, pour exprimer une résurrection d'entre les morts, afin d'établir une distinction entre la résurrection des justes et celle des saints, d'entre les morts. Je n'aime pas à m'occuper de critique, mais le fait est que, dans une quantité de passages, la force est perdue lorsqu'on traduit : « résurrection des morts, » là où le grec dit : « résurrection d'entre les morts. » C'était le caractère de la résurrection de Christ, lorsqu'Il fut déclaré Fils de Dieu en puissance en étant ressuscité d'entre les morts. Or nous serons semblables à Christ, en ce qu'Il nous ressuscitera d'entre les morts, parce que nous avons l'Esprit de Christ et la vie de la part de Christ. La raison pour laquelle j'insiste là-dessus est que cela touche à la racine même de la question de notre rédemption. Rien n'est plus absurde, pardonnez-moi cette expression, que l'idée d'un jugement général; non que nous ne devions pas être manifestés devant le tribunal de Christ, ce qui est vrai. Prenez Paul lui-même. Voici 1800 ans qu'il est absent du corps et présent avec le Seigneur; comblez-vous encore le juger après cela? Il est avec le Seigneur, parce qu'il avait qualité pour cela, et parler de jugement après est une absurdité. Cela montre seulement que l'Eglise de Dieu, c'est-à-dire les vrais saints, ont perdu

le sentiment de leur rédemption, comme d'une chose qui est déjà accomplie. Si la mort de Christ a ôté mes péchés et m'a donné une place avec Lui-même, si, ayant reçu le Saint-Esprit, je suis uni au Seigneur comme un seul esprit, dois-je, malgré cela, être encore jugé? En l'affirmant j'oublie ma vraie position.

Je m'en vais maintenant fournir des preuves : ouvrez de nouveau le XV^me chapitre de la 1^{re} aux Corinthiens. Après y avoir vu l'ordre de la première résurrection, l'Apôtre, afin de montrer que les saints seuls ressusciteront alors et personne autre, ajoute : « Ainsi aussi est la résurrection des morts : le corps est semé en corruption, il ressuscite en incorruptibilité ; il est semé en déshonneur, il ressuscite en gloire. » Comment peut-on appliquer cela à une résurrection générale? « Ressusciter en gloire, » peut-on appliquer cela aux méchants? Il est impossible de lire un seul passage relatif à la première résurrection, sans voir — non pas que les autres ne ressusciteront pas, — mais que c'est distinctement et définitivement de la résurrection des saints qu'il est question, parce qu'ils sont rachetés et qu'ils ont la vie en Christ. Prenez encore le chap. IV de la 1^{re} aux Thessaloniens ; je l'ai cité l'autre jour par rapport à la venue de Christ ; et aujourd'hui nous y avons déjà vu « ceux qui sont de Christ à son arrivée. » Il est dit au 16^me verset : « Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, et une voix d'archange, et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement » — nul autre. C'est en effet une vérité capitale du Nouveau Testament que, de même que Christ, par sa résurrection d'entre les morts, a été déclaré Fils de Dieu en puissance selon

l'Esprit de sainteté, de même nous aussi, par la grâce, nous serons,— non pas comme Christ personnellement, mais comme ayant été adoptés — déclarés être les fils de Dieu en atteignant la résurrection du corps, lorsque le moment arrivera.

Mon seul but, en citant encore l'Apocalypse, est de montrer qu'il y aura mille ans entre les deux résurrections. Mais, qu'il s'agisse de mille ans ou de mille jours, le point important est que ce sont deux choses totalement distinctes l'une de l'autre. La résurrection des saints consiste dans le fait que Dieu prend ceux dans lesquels Il a ses délices, qui sont déjà rachetés et vivifiés par l'Esprit, parce que son Esprit habite en eux; dans le fait, dis-je, que Dieu les prend pour être avec Christ dans la gloire. L'autre résurrection, qu'elle ait lieu cent jours ou cent années plus tard, est la résurrection pour le jugement, chose tout à fait différente.

Il y a encore un passage que je veux vous citer, afin de montrer comment la même vérité est partout affirmée; c'est le chapitre XIV de Jean : « Je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où je suis, moi, vous y soyez aussi. » Voilà comment Christ nous prendra; à sa venue, Il nous prendra pour que nous soyons avec Lui, là où Il est. Il y a un passage que l'on cite pour prouver la doctrine erronée d'une résurrection générale. On ne peut pas faire servir à cet usage un seul des passages qui parlent de la résurrection, mais on cite le chapitre XXV de Matthieu, dans lequel il est parlé de la séparation entre les brebis et les boucs. Or il n'y a pas là une seule syllabe sur la résurrection. Au chapitre

XXIV, le Seigneur a parlé des voies de Dieu envers le peuple Juif, jusqu'à la venue du Christ; puis, en trois paraboles, il décrit ses voies envers les saints; ensuite il décrit ses voies envers les nations; enfin Il parle du temps où il vient en gloire, pour s'asseoir sur le trône de sa gloire, et pour rassembler devant Lui toutes les nations afin de les juger; et c'est là le jugement dont tant de personnes ont étrangement oublié l'existence. Elles ignorent qu'il y a un jugement des vivants aussi bien que des morts, et ce jugement des vivants sera terrible aussi.

Je m'occuperai maintenant du passage de l'Apocalypse qui parle des mille ans. Je viens de parler d'un autre passage, parce qu'on est disposé à croire que cette « première résurrection » est simplement l'exposition de quelques idées symboliques que nous avons trouvées dans l'Apocalypse. Mais, ainsi que je vous l'ai montré, il n'y a pas de passage dans l'Écriture, parlant de la résurrection qui n'enseigne, au fond, qu'il y a une première résurrection des saints. Ouvrons le chapitre XX de l'Apocalypse. Remarquez d'abord que, dans les chapitres précédents, Babylone a été détruite; « dans laquelle fut trouvé le sang des prophètes et des saints. » Ensuite nous trouvons le jugement des méchants, sur la terre; puis les noces des saints avec l'Agneau et leur arrivée avec Lui lorsqu'Il vient pour détruire la Bête: « Les armées qui étaient dans le ciel le suivaient; » lorsque Christ viendra, ses saints célestes viendront avec Lui, selon qu'il est dit: « Le Seigneur mon Dieu viendra, et tous ses saints avec Lui. » « Voici le Seigneur avec ses saintes myriades. » « Lorsque Christ qui est notre vie apparaîtra, alors nous

apparaîtrons aussi avec Lui, en gloire.» Ici, dans l'Apocalypse, on les voit figurément s'avancer revêtus de vêtements blancs qui sont la justice des saints. Je parle de cela, seulement pour montrer la place qu'ils occupent. Alors Christ arrive avec ses saints, comme Roi des rois, et Seigneur des seigneurs, et la Bête et le faux prophète sont pris et détruits. Satan est lié et Jean ajoute : « Et je vis des trônes ; et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné ; et je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus, et pour la parole de Dieu, et ceux qui n'avaient pas rendu hommage à la Bête, ni à son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main, et ils vécutent et régnèrent avec le Christ les mille ans. » Nous voyons là les saints, ceux auxquels le jugement est donné et qui l'exécutent, assis sur des trônes et régnant avec Christ mille ans : « Mais le reste des morts ne revécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis. C'est la première résurrection. Voyez comme tout cela montre la parfaite absurdité de ce que l'on nomme le millénium spirituel. C'est une triste et solennelle chose que de voir l'influence qu'une telle erreur exerce sur les esprits, — non point que le Saint-Esprit n'y ait rien à faire, car il y sera — mais vous voyez avant tout cela que les noces de l'Agneau avec l'Eglise, l'épouse de Christ, sont arrivées. Tout ce qui concerne l'Eglise est achevé, et Christ arrive pour exécuter le jugement sur la Bête et le faux prophète, accompagné des armées de ses saints, l'Epouse s'étant préparée, et les noces de l'Agneau ayant eu lieu auparavant. Malgré cela, on veut encore considérer le millénium comme un état futur de l'E-

glise ici-bas. J'admets qu'il y ait ici une figure ; mais il est certain que si l'Épouse est en haut et que les noces de l'Agneau soient accomplies, il ne s'agit pas de l'état de l'Église ici-bas. Car nous lisons aussi que Satan doit être lié alors, tandis que ce qui nous caractérise ici-bas, c'est que nous avons à vaincre Satan. « Satan sera bientôt écrasé sous vos pieds. » Notre place ici est de combattre, non point contre la chair et le sang, mais contre les méchancetés spirituelles dans les lieux célestes ; tandis que lorsque l'Agneau arrive avec ses saints, Satan est lié et la période de mille ans commence.

Je désire vous faire remarquer la connexion qui existe entre le passage du chap. XV de la 1^{re} Epître aux Corinthiens, et le chap. XXV d'Ésaïe, parce que le rapport entre ces deux choses — la résurrection des saints et la restauration d'Israël — ressortiront ainsi d'une manière fort claire. L'Apôtre dit que, « lorsque ce corruptible aura revêtu l'incorruptibilité et que ce mortel aura revêtu l'immortalité, alors la parole qui est écrite s'accomplira : La mort a été engloutie en victoire. » Si vous ouvrez maintenant le chapitre XXV d'Ésaïe, vous verrez que cela arrive au temps que nous appelons le millénium, lorsque les Juifs, ayant été rétablis dans leur pays sur la terre, arrive cette ère de bénédiction parmi les nations, appelée communément millénium. Il est dit là : « Tu abaisseras la tempête éclatante des étrangers, comme le hâle est rabaissé dans un pays sec, le hâle, dis-je, par l'ombre d'une nuée ; le branchage des terribles sera abattu. Et l'Éternel des armées fera à tous les peuples en cette montagne un banquet de choses grasses, un banquet de vins purifiés,

de choses grasses et moelleuses, de vins sans aucune lie, bien purifiés. Et il enlèvera en cette montagne l'enveloppe redoublée qu'on voit sur tous les peuples et la couverture qui est étendue sur toutes les nations. Il engloutira la mort en victoire. » Cela arrive lorsque la résurrection a lieu, car il est dit dans les Corinthiens : « Alors la parole qui est écrite s'accomplira : La mort a été engloutie en victoire. » Il paraît ainsi que l'époque où cette résurrection aura lieu est aussi celle où le Seigneur rétablira Israël, lorsqu'Il l'établira en Sion et qu'Il ôtera le voile de dessus la face de toutes les nations. Il est dit : « Voici, n'est-ce pas de par l'Eternel, que les peuples travaillent pour nourrir abondamment le feu, et que les nations se fatiguent très-inutilement ? Mais la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de l'Eternel, comme les eaux comblent la mer » (Habac. II, 13, 14). Telle sera la condition de la terre au temps du millénium, — après que « les nations auront travaillé pour le feu et se seront fatiguées pour la vanité. » — Il est dit de nouveau (Esaïe XXVI) : « Est-il fait grâce au méchant ? il n'en apprend point la justice, mais il agira méchamment en la terre de la droiture, et il ne regardera point à la majesté de l'Eternel. Eternel, ta main est-elle haut élevée ? ils ne l'aperçoivent point ; mais ils l'apercevront et ils seront honteux à cause de leur jalousie contre ton peuple ; et le feu dont tu punis tes ennemis les dévorera. » Nous voyons ainsi que quoique la faveur soit montrée aux méchants, ils ne veulent pas apprendre la justice, mais « lorsque les jugements de Dieu sont en la terre, les habitants de la terre habitable apprennent la justice » (vers. 9).

J'ajoute ces quelques textes pour montrer que le millénium n'est pas spirituel. Chaque fois que Dieu parle de la terre comme étant pleine de la connaissance de la gloire de l'Eternel, c'est toujours en connexion avec le jugement. Vous trouvez dans les Nombres que, lorsque Dieu dit qu'il veut détruire Israël, il est écrit ensuite : « Toute la terre sera remplie de la gloire du Seigneur, » et vous avez la même chose dans le passage d'Habacuc que je viens de citer. Jamais vous ne trouvez l'idée de l'Evangile répandu et amenant toutes les nations à son obéissance. Dans le chapitre XI des Romains, l'Apôtre dit : « Or, je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère-ci, afin que vous ne soyez pas sages à vos propres yeux ; c'est qu'un endurcissement partiel est arrivé à Israël jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée ; et ainsi tout Israël sera sauvé. » C'est-à-dire qu'il traite leur attente, que l'Eglise professante ne sera pas retranchée, comme l'effet de leur propre sagesse. Dans un autre passage, il est déclaré que ce qui rassemble en bataille les rois de la terre, ce sont les trois esprits immondes qui sortent de la bouche du Dragon, de celle de la Bête et de celle du faux Prophète. Je n'entre pas actuellement dans les détails, mais il doit être évident pour vous que, lorsque ces trois esprits immondes sortent afin de réunir toute la terre pour la bataille du grand jour du Dieu Tout-Puissant, il ne peut pas être question là du rassemblement des saints. C'est le rassemblement de la puissance de Satan.

Je crois avoir parcouru tous les passages du Nouveau Testament qui parlent de la résurrection ; et il me semble que vous devez comprendre clairement que

tous ces passages démontrent positivement que la résurrection des saints est entièrement distincte de celle des méchants, puisqu'elle est fondée sur leur rédemption et sur le fait qu'ils ont reçu la vie de la part de Christ, vie dont la puissance est démontrée par la résurrection de leurs corps ; puis que cette résurrection de vie est complètement distincte de la résurrection de jugement, puisqu'un laps de temps de mille ans les sépare — et enfin que tandis que la première résurrection est le résultat de la rédemption, l'autre est le résultat du rejet de la rédemption. Je n'ai pas le temps d'entrer dans le sujet de la restauration des Juifs ; mais permettez-moi d'employer encore quelques mots à ces solennelles vérités : avant que le jugement n'arrive, Christ est venu pour sauver. S'il entre en jugement, personne ne peut être sauvé ; lorsqu'Il viendra en jugement, aucune chair vivante ne pourra être justifiée, parce qu'il n'y a pas de juste, non pas même un seul. Et, à cause de cela, le Seigneur a envoyé un parfait salut, afin que nous puissions échapper au jugement ; un salut qui nous délivre de la colère à venir ; il y a une colère à venir, mais il y a une délivrance de cette colère. Lorsque Dieu intervient de cette manière pour nous délivrer de la colère à venir, Il ne nous sauve pas seulement de la colère, mais Il nous donne une place avec son propre Fils ; non-seulement nos péchés nous sont pardonnés, mais encore nous sommes unis à Christ, un seul Esprit avec Lui, Christ étant le premier-né entre plusieurs frères qui sont membres de son corps, de sa chair et de ses os, de sorte qu'Il nourrit l'Eglise comme un homme nourrit et soigne sa propre chair, et Il dit : « Père, je veux que ceux que tu m'as donnés soient avec

moi, là où moi, je suis ; » de sorte que, lorsqu'Il apparaîtra, nous apparaîtrons aussi avec Lui, et que, s'Il est juge, les saints aussi seront assis avec Lui sur des trônes et le jugement leur sera donné, car, dit l'Apôtre : « Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ? »

Chers amis, est-ce là l'idée que vous avez de la rédemption ? Vos âmes ont-elles cru que ce monde est un monde condamné ? Je sais bien que le monde ne peut pas supporter d'entendre cela ; mais il faudra bien qu'il le supporte, lorsqu'Il ressuscitera pour le jugement. Les âmes sont éprouvées individuellement, mais il n'est pas vrai que le monde soit dans un état d'épreuve. Christ est venu pour chercher et pour sauver ce qui est perdu ; or un homme qui est perdu n'est pas dans un état d'épreuve. Lorsque nous sommes jugés, nous sommes jugés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. Quant à celui-ci, sa condamnation est une chose résolue. Comment vos cœurs acceptent-ils que toute cette scène active, au milieu de laquelle vous vivez, est un monde condamné ? que c'est ce même monde qui a dit : « Voici l'héritier ; venez, tuons-le ? » que ce monde a rejeté Christ et que Christ a dit : « Maintenant est le jugement de ce monde ? » Il dit : « Le monde ne me verra plus, » et « lorsque le Consolateur viendra, il convaincra le monde de péché, de justice et de jugement : de justice, parce que je vais vers mon Père et que vous ne me voyez plus ; » mais parce que le monde est ainsi condamné, une rédemption nous est offerte, une nouvelle vie, un second Adam au lieu du premier, et toutes les promesses de Dieu sont en Lui ; en Lui, oui, et en Lui, amen. Lorsque Adam pécha la promesse ne lui fut pas donnée, c'est à

la semence de la femme que Dieu promet qu'elle briserait la tête du serpent. C'est-à-dire que la promesse fut donnée au second Adam et non point au premier. En Christ, nous n'avons pas seulement le pardon, mais la gloire. Nous sommes un avec Christ, l'Épouse de Christ, et nous avons notre place, non pas selon les démerites du premier Adam, mais selon les mérites du second. Saisissez-vous cette vérité bénie? Que le Seigneur vous donne de sentir plus profondément que vous ne l'avez encore fait, ce que c'est que d'être dans un monde qui a rejeté le Seigneur et de savoir, avec des cœurs joyeux, que vous lui avez rendu hommage et que vous l'avez reçu vous-mêmes comme votre Sauveur qui, dans son indicible amour, souffrit et mourut pour nous.



Courte esquisse des Livres de la Bible

Suite de la page 60.

EXODE.

Dans ce livre, nous voyons Dieu visitant son peuple; puis la rédemption et l'établissement de relations avec son peuple, soit par la pierre de touche de la loi, soit par les institutions de la grâce, par lesquelles il pouvait les supporter, dans le but spécial de demeurer avec eux, et, en outre, de les faire demeurer dans un lieu qu'il leur avait préparé. Tout cela est lié à quatre grands principes : la rédemption, l'accès à Dieu, l'habitation de Dieu au milieu de son peuple et, en conséquence, la sainteté. La sacrificature est établie pour

maintenir les relations avec Dieu, quand le peuple ne peut être en relation immédiate. En rapport avec tout cela, vous avez, en outre, le jugement du monde et la délivrance finale du peuple terrestre. Avec Moïse, l'homme de la grâce, vous avez Séphora, qui représente l'Eglise, mais leurs enfants sont témoins des relations permanentes de Christ avec Israël.

De la mer Rouge à Sinaï, nous avons le tableau complet des dispensations de Dieu selon la grâce, en Christ, par l'Esprit, jusqu'au millénium et le millénium lui-même.

LE LÉVITIQUE

nous présente Dieu dans le tabernacle, comme au milieu de son peuple, ordonnant tout ce qui se rapporte et convient à leurs relations avec Lui. Les fêtes montrent aussi Dieu, au milieu du peuple, rassemblé autour de Lui.

LES NOMBRES

contiennent le voyage à travers le désert, avec un aperçu de l'héritage (pour nous céleste), et une vaste perspective de toutes les voies de Dieu en introduisant les Israélites en Canaan, et de Christ lui-même comme de Celui qui doit régner. Cette dernière pensée est une allusion au Pisgah et à la prophétie de Balaam.

LE DEUTÉRONOME

est une récapitulation de toutes les voies et les dispensations de Dieu envers Israël, comme motifs pressants à obéir et à placer le peuple, sur un terrain moral, en relation directe avec Dieu. C'est là ce qui ressort de ce qui est dit des trois grandes fêtes (chap. XVI). Le caractère de la loi, comme pierre de touche, est aussi présenté, et, en même temps, est révélé le conseil de

Dieu en bénédiction, malgré la chute sous la loi. Ce livre se termine par les bénédictions prophétiques d'Israël, en rapport avec leur condition d'alors.

JOSUÉ.

L'établissement du peuple dans le pays sous la conduite et par la puissance de Dieu, selon la promesse, mais par le combat, dans lequel la fidélité de la marche du peuple avec Dieu est mise à l'épreuve.

La carrière de Josué commence par la traversée du Jourdain dans la puissance de la résurrection ; elle a aussi sa place de puissance pour le combat, à Guilgal, — où est la circoncision — la mort à la chair.

Les enfants d'Israël mangent du blé du pays avant de livrer aucun combat.

LES JUGES.

Si Josué est un livre de puissance victorieuse, les Juges sont celui de la chute quant à la fidélité, en sorte que cette puissance est perdue. Seulement Dieu intervient, de temps en temps, en miséricorde, pour délivrer et vivifier de nouveau. Guilgal fait place à Bokim. Guilgal, le renoncement à la chair, quoique en apparence de peu d'importance, était le lieu de la force ; Bokim était la place des larmes, mais l'ange de Dieu y était.

RUTH.

L'intervention du Seigneur en grâce pour amener l'étrangère dans la lignée de la semence promise ; puis la restauration d'Israël, mais dans les voies de la miséricorde, sur un nouveau pied. Une famine en Israël ; Nahomi, qui représente Israël, sort du pays et perd tout. Ruth revient avec elle, et Booz (la force) rachète l'héritage. C'est, en un sens, l'ancien Israël : le fils était né à Nahomi, mais sur le principe de la grâce, car Ruth n'avait aucun droit à la promesse.

A suivre.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Le témoignage de Dieu.*ou l'épreuve de l'homme, la grâce et le gouvernement
de Dieu.**(Suite et fin de la page 38.)*

Il ne peut pas y avoir de question plus sérieuse pour une âme que celle-ci : Où trouverai-je la justice devant Dieu ? Nous avons montré plus haut que la loi soulevait cette question ; mais il est nécessaire d'examiner ce sujet de plus près.

Dès l'origine de l'existence de l'homme sur la terre, la question entre la responsabilité et la grâce a été posée. Il y avait, dans le paradis terrestre, « l'arbre de vie » qui communiquait seulement la vie ; et « l'arbre de la connaissance du bien et du mal » (Gen. II, 9). L'homme innocent ne mangea pas de l'arbre de vie, et une fois qu'il fut devenu un pécheur, la miséricorde de Dieu, aussi bien que sa justice et l'ordre moral de son gou-

vernement, lui en fermèrent le chemin (comp. Gen. III, 22-24). Un pécheur immortel sur la terre eût été une anomalie insupportable dans l'ordre du gouvernement de Dieu ; l'homme avait d'ailleurs mérité d'être chassé du paradis, il avait failli à sa responsabilité. Avant la chute, il ne connaissait pas le péché, mais il se trouvait avec Dieu dans la relation d'une créature vis-à-vis du Créateur. Il n'y avait pas de péché dans le fait de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, si ce n'est parce que Dieu l'avait défendu, car le fruit de l'arbre était réellement « très-bon. »

Aussitôt après la chute, celui qui devait être la « semence de la femme, » « le dernier Adam » fut annoncé. Les espérances de la race humaine se trouvèrent placées désormais sur un terrain nouveau ; la délivrance présentée ne devait pas consister en quelque chose qui deviendrait un moyen de relèvement fondé sur l'activité morale de l'homme déjà déchu, mais Dieu annonçait une autre personne qui, tout en étant de la race humaine, deviendrait une source de vie indépendante d'Adam, et qui détruirait la puissance de l'ennemi ; une personne qui ne représenterait pas Adam, mais qui le remplacerait devant Dieu, qui serait la semence de la femme, ce qu'Adam n'était pas, et qui en même temps serait un objet de foi pour Adam et pour ses enfants, objet qui, reçu dans le cœur, deviendrait la vie et le salut de quiconque l'aurait ainsi reçu. Le premier homme, Adam, fut fait âme vivante, et il fut perdu ; le dernier Adam est un esprit vivifiant (comp. 1 Cor. XV, 45). Jusqu'à Christ, la promesse seule était la source d'espérance ; elle seule, par la grâce, engendrait et

soutenait la foi. Nous, chrétiens, nous croyons à l'accomplissement de la promesse. Quand Dieu appela Abraham, il lui donna la promesse qu'en lui toutes les nations de la terre seraient bénies (Gen. XII). Plus tard (Gen. XXII) cette promesse fut confirmée à sa semence. Celui qui devait être la semence de la femme devait être aussi la semence d'Abraham. Les voies de Dieu envers l'homme étaient ainsi établies sur une indéfectible promesse. La promesse était inconditionnelle, une simple promesse; par conséquent elle ne soulevait pas la question de la justice ni celle de la responsabilité de l'homme.

Quatre cent trente ans après, la loi intervient (comp. Gal. III, 17), et pose, comme nous l'avons dit, la question de la justice, et cela sur le pied de la responsabilité de l'homme, en donnant à celui-ci une règle ou mesure parfaite de ce que, comme homme et comme enfant d'Adam, il devrait être. Or l'homme était un pécheur, il faut bien se le rappeler.

La loi avait un double aspect : elle avait un principe de vérité absolue que le Seigneur Jésus a été capable de tirer de son obscurité, savoir l'amour pour Dieu et l'amour pour le prochain (comp. Matth. XXII, 34-40); elle était la règle parfaite de la bénédiction de la créature comme créature : les anges la réalisent dans le ciel, mais l'homme est aussi loin que possible de l'avoir accomplie sur la terre. D'un autre côté, cette loi est développée dans les détails des divers devoirs, qui découlent pour l'homme de la relation dans laquelle il se trouve de fait devant Dieu, et de la relation dans laquelle il se trouve vis-à-vis de ses semblables dans le monde d'ici-bas. Or dans les circonstances dans lesquelles l'homme était ainsi placé, ces détails se rappor-

taient nécessairement à l'état moral dans lequel il se trouvait ; ils supposaient le péché et les convoitises et les défendaient. La loi de Dieu, donnée à l'homme dans son état actuel, condamne nécessairement le péché, d'un côté, et le démontre nécessairement, de l'autre. Comment la loi, en un cas pareil, serait-elle autre chose qu'un « ministère de mort et de condamnation » (comp. 2 Cor. III, 6-11) ? Elle exigeait la justice selon une règle que la conscience de l'homme ne pouvait qu'approuver et qui, en même temps, démontrait sa culpabilité ; et c'est en cela que consiste, de fait, l'utilité de la loi : elle donne la connaissance du péché. Jamais Dieu ne la donna pour produire la justice : celle-ci ne peut être le fruit que d'une puissance morale intérieure, mais la loi écrite sur des tables de pierre n'est pas cette puissance. La loi exige de l'homme la justice et prononce le juste jugement de Dieu ; elle rend le péché excessivement pécheur et amène la colère de Dieu ; mais aucune loi ne produit une nouvelle nature. Or la nature de l'homme était pécheresse ; et le commandement vient démontrer que l'homme cherchera à satisfaire cette nature, en dépit de la défense de Dieu. La loi devient ainsi, et cela parce qu'elle est « juste et bonne, » la « puissance du péché ; » elle est intervenue afin que l'offense abondât. Ceux qui sont des œuvres de la loi (non pas ceux qui font de mauvaises œuvres ; l'Apôtre parle de tous ceux qui marchent d'après ce principe) sont sous la malédiction qu'elle prononce contre ceux qui lui désobéissent. La chair ne se soumet pas à la loi de Dieu, et elle ne le peut pas (comp. Rom. III, 19-20 ; IV, 15 ; VII, 7-15 ; VIII, 5-8 ; 1 Cor. XV, 56 ; Gal. III, 10 ; 19-21). Les promesses de

Dieu demeurent fermes et assurées ; mais l'homme est mis à l'épreuve, afin que la question de savoir s'il peut produire une justice humaine soit tranchée.

La loi fut présentée à l'homme sous un double aspect : la première fois, au Sinaï, la loi est donnée purement et simplement ; plus tard elle est donnée, unie à la grâce, elle est donnée à l'homme après l'intervention de la grâce, laissant l'homme à sa propre responsabilité après un pardon accordé par la grâce.

L'histoire de la loi au premier de ces deux points de vue n'est pas longue : avant que Moïse fût descendu de la montagne de Sinaï, Israël avait fait le veau d'or (Ex. XXXII). Les tables de la loi n'entrèrent jamais dans le camp ; elles n'étaient pas capables de former jamais la base des relations de l'homme avec Dieu. Comment réconcilier les commandements avec le culte du veau d'or ?

A la suite de ce péché du veau d'or, Moïse intercède pour le peuple, et Dieu, agissant en grâce selon sa souveraineté et proclamant sa grâce et sa miséricorde, donne la loi une seconde fois (Ex. XXXII, 30-35 ; XXXIII ; XXXIV). La relation du peuple avec Dieu est fondée sur le pardon que Dieu accorde, et elle n'existe plus comme relation immédiate, mais elle repose sur la médiation de Moïse. Le peuple toutefois est placé sous la loi, et chacun est effacé du livre de Dieu par son propre péché, s'il se rend coupable. En même temps, la loi est cachée dans l'arche, et Dieu lui-même habite dans l'obscurité derrière un voile, au dedans duquel l'aspersion du sang devait se faire sur le propitiatoire qui formait, avec les chérubins, le trône de Dieu.

Mais l'union de la grâce et de la loi ne pouvait pas

plus que la loi toute seule, servir à établir entre Dieu et l'homme des relations qui pussent subsister. Elle pouvait servir à démontrer que, quelle que fût la patience de Dieu, l'homme, responsable de sa conduite, ne pouvait pas obtenir la vie par une justice qu'il aurait à accomplir lui-même. Elle pouvait faire ressortir aussi dans une figure remarquable (voyez 2 Cor. III, comp. avec Ex. XXXIV, 29-35) l'impossibilité qu'il y avait pour l'homme de subsister en présence des exigences de la gloire de Dieu, quelque faible qu'en fût la révélation. Le peuple pria Moïse de voiler sa face qui resplendissait encore de la réflexion de la gloire de Jéhovah, avec lequel il avait été en communication sur le mont Horeb. L'homme est incapable de supporter la révélation de Dieu, quand Dieu exige de l'homme qu'il soit ce qu'il devrait être devant Lui. Le voile, au fond, proclamait la même vérité : il faut que Dieu reste caché ; le chemin du lieu très-saint n'était pas encore manifesté (comp. Hébr. IX et X). Dieu donnait une loi pour diriger la vie de l'homme, il établissait une sacrificature pour maintenir les relations du peuple avec Lui, en dépit des fautes dont le peuple pouvait se rendre coupable ; mais l'homme ne pouvait pas s'approcher de Dieu. Quel triste état que celui-là ! La révélation de la présence de Dieu, seule source de toute bénédiction, ne pouvait que repousser celui qui avait besoin de la bénédiction ! Nous verrons que, dans le christianisme, c'est tout juste le contraire qui a lieu : le voile est déchiré !

Mais nous en sommes encore aux voies de Dieu envers l'homme sous la loi. Nous avons vu déjà que, sous le régime que nous considérons dans ce moment, la

vie était proposée à l'homme comme fruit de sa fidélité. Quelle que soit d'ailleurs la patience et la grâce de Dieu, tout dépend de cette fidélité, et non-seulement la responsabilité de l'homme est entièrement en jeu, mais tout dépend de la manière dont l'homme satisfait à cette responsabilité. Sans doute, Dieu usa de patience et manifesta sa grâce; il supporta Israël au désert et l'introduisit dans le pays de Canaan en dépit de toutes les infidélités du peuple, le mettant en possession du pays et lui donnant la victoire sur ses ennemis (voyez les livres des Nombres et de Josué). Il lui suscita ensuite des juges pour le délivrer, quand ses infidélités l'avaient fait tomber sous le joug de ses puissants voisins (voyez le livre des Juges et, en particulier, chap. II, 6-25). Plus tard il lui envoya des prophètes pour le rappeler à l'observation de la loi (2 Rois XVII, 42 et suiv.); puis enfin, avec une bonté qui ne voulait pas le juger avant d'avoir usé de tous les moyens pour gagner son cœur, il envoya son Fils pour recevoir le fruit de sa vigne, objet de tous ses soins et de tant de témoignages de son amour. Mais la vigne de Dieu ne rapporta que du verjus et les cultivateurs, ceux auxquels il l'avait confiée, rejetèrent ses serviteurs les prophètes et jetèrent son Fils hors de la vigne et le tuèrent (comp. Matth. XXI, 33-46). Telle fut la fin de l'épreuve à laquelle l'homme fut soumis sous le régime de la loi, toute la grâce et toute la patience de Dieu ayant été mises en œuvre pour engager Israël à obéir et pour le maintenir dans l'obéissance : mais tout fut en vain !

Si nous considérons la portée de la loi sur la conscience, nous trouverons que la loi apporte la condamnation et la mort, aussitôt qu'elle est comprise spiri-

tuellement ; et avant d'aller plus loin dans notre étude des voies de Dieu , je voudrais exhorter mon lecteur à bien peser ce fait. Si la loi est appliquée à votre conscience et à votre vie devant Dieu, si vous êtes vous-même responsable, et vous l'êtes assurément, si tout ce que vous pouvez faire est de reconnaître la justice et l'excellence de ce que la loi requiert, quelle sera pour vous la portée de la loi ? Si vous voyez que vous devriez éviter ce que la loi condamne, et que les deux commandements qui forment la partie positive de la loi (voyez Matth. XXII, 34-40), sont les deux piliers de la bénédiction de la créature ; si vous reconnaissez que vous avez constamment fait et aimé ce que la loi et votre propre conscience condamnent, et que vous avez entièrement failli dans ce que votre conscience est forcée de reconnaître comme la perfection de la créature : si tout cela est vrai, où est la vie promise à l'obéissance ? Comment échapper à la condamnation qui est prononcée contre la violation de la loi, si vous vous placez vous-même sur le terrain de votre propre responsabilité et si vous devez être jugé selon une règle dont vous reconnaissez vous-même la perfection ? Trouver une autre loi est impossible ! Être sans loi ? — dans ce cas le bien et le mal deviendraient indifférents, la corruption est d'autant plus grande, la conscience naturelle même est détruite, le bien n'existe plus et l'homme vit sans frein dans le mal, sauf pour autant que la violence de son voisin ou le juste jugement de Dieu, dans un événement comme le déluge, lui posent une barrière. Non, — la loi est « sainte, juste et bonne, » et l'homme le sait ; sa conscience le lui dit. Mais si la loi est sainte, juste et bonne, l'homme, sur le pied de

sa propre responsabilité, est perdu. La vie que la loi promettait à l'obéissance, l'homme ne l'a pas obtenue ; le jugement, qui donnera satisfaction à l'autorité et à la justice de la loi, attend celui qui lui a désobéi et sera prononcé en même temps contre l'audacieuse impudence d'une volonté sans frein. Tous les coupables seront atteints ; et quant à la loi, selon les paroles mêmes de l'Écriture — (et heureusement pour une conscience réveillée), ce qui était donné pour la vie a été trouvé pour l'homme pour la mort (Rom. VII, 10).

Mais revenons à notre sujet. La venue du Fils de Dieu dans ce monde n'avait pas seulement pour objet d'exiger, de la part de Jéhovah, du fruit de sa vigne : cette venue avait un but autrement vaste et glorieux. Elle était nécessaire, sans doute, pour mettre en évidence l'état dans lequel l'homme se trouvait comme fils d'Adam, responsable devant Dieu, mais ce n'était pas là tout le but des conseils de Dieu dans l'envoi de son Fils, ni même le principal objet qui fut révélé par sa manifestation en chair. D'ailleurs le fait que l'homme n'a pas donné le fruit que Dieu avait le droit d'attendre de lui, ne mettait pas encore le comble au péché de l'homme. Dieu a été manifesté en chair ; il est apparu ; il est amour, et l'amour a été manifesté. Il a été manifesté en rapport avec les besoins, la faiblesse, la misère, les péchés de l'homme. Il était divin dans sa perfection, mais il montra cette perfection en s'adaptant parfaitement à la condition, dans laquelle il trouvait l'homme. Son amour était au-dessus de toutes nos misères, mais il s'adaptait à toutes ces misères et ne se fatiguait d'aucune d'elles. Le Sauveur a manifesté ici-bas dans sa vie une puissance qui anéantissait entièrement la

puissance de Satan sur les hommes : il guérissait tous les malades, il chassait les démons, ressuscitait les morts, nourrissait ceux qui avaient faim. Christ, comme homme, avait lié l'homme fort, et il pillait ses biens (comp. Matth. XII, 28-29), mais ce qui est plus important encore, il ouvrait pour l'homme, le plus abandonné au péché, un chemin par lequel celui-ci pouvait retourner à Dieu. Dieu était venu chercher ce qui était perdu ; il montrait qu'aucun péché n'était trop grand pour son amour, aucune souillure trop repoussante pour son cœur. Satan avait perdu l'homme en détruisant sa confiance en Dieu ; Dieu, avec une condescendance parfaite, ne négligeait rien pour rétablir cette confiance ; son intervention était l'expression d'un amour qui ne pouvait agir autrement, elle était l'expression de son cœur qui trouvait, dans les misères, les fautes, la faiblesse des hommes, l'occasion de donner à ceux-ci l'assurance qu'il y avait un amour sur lequel ils pouvaient toujours compter.

Nous voyons, en effet, dans l'histoire de la pécheresse qui entra chez Simon (Luc VII, 36 et suiv.) et dans celle de la Samaritaine que le Seigneur rencontra au puits de Jacob (Jean IV, 1-42), combien l'amour du Sauveur attirait les cœurs vers lui, une fois que le réveil de la conscience avait créé le besoin de sa bonté. L'amour de Jésus produisait une confiance qui faisait revivre les cœurs et les détournait du mal, une confiance qu'aucun homme ne sait comment inspirer et qui délivre l'âme de la crainte des hommes et de l'influence pernicieuse des choses qui l'entourent et qui la possèdent, la tournant vers Dieu avec une sincérité qui prouve qu'elle est dans la lumière avec Lui, mais qui

démontre en même temps que la grâce de Dieu a trouvé le chemin du cœur, de telle manière que l'âme n'a aucun désir de sortir d'une position, dans laquelle toute sa misère est manifestée, mais manifestée là où tout est amour, et où on peut se reposer, parce que tout est connu. C'est un amour qui inspire de la confiance, parce que, quand tout est connu, Dieu demeure toujours amour. La divinité de Christ apparaît ici, en ce qu'il est *la lumière* qui manifeste tout, et *l'amour* qui aime quand tout est manifesté, qui connaît tout à l'avance, qui produit la parfaite intégrité dans le cœur, parce que c'est une consolation et un repos pour celui-ci qu'un tel amour sache toutes choses.

Tel a été Christ sur la terre : Un avec Dieu (Jean X, 30 ; XIV, 10, etc.). Le pécheur, qui eût eu honte de paraître devant l'homme, pouvait cacher sa face dans le sein de Jésus, certain qu'il était de ne pas trouver là un reproche. Aucun péché, s'il y en avait eu, n'était toléré, car autrement la confiance n'aurait pu exister, puisque Christ n'eût pas révélé le Dieu saint, mais il y avait là un cœur qui, au milieu du péché qui l'entourait, recevait le pécheur dans ses bras, et ce cœur, c'était le cœur de *Dieu*. Christ a été tout cela ici-bas ; il a été plus que ma pauvre plume ne peut dire, et les hommes l'ont rejeté ; il a été tout cela au travers de l'opposition, de la haine, des outrages et de la mort, et tout a été en vain pour ce qui regarde l'homme. C'est là ce qui a définitivement démontré l'état dans lequel l'homme se trouve. L'homme n'est pas seulement un pécheur, il n'a pas seulement violé la loi et rejeté les appels des prophètes ; mais lorsque Dieu lui-même est apparu en grâce, il n'a pas voulu de Dieu ; son cœur

s'est montré ennemi de Dieu pleinement manifesté, non dans sa gloire qui accablera tous ceux qui s'élèvent contre Lui, mais dans tout l'attrait de la parfaite bonté.

La gravité de la condition de l'homme ne consiste pas tant en ce que Dieu a chassé l'homme du paradis, mais plutôt en ce que, pour autant qu'il dépendait de lui, l'homme a rejeté de cette terre Dieu venu en grâce dans un monde tel que l'avait fait le péché de l'homme. « Pourquoi suis-je venu, et il ne s'est trouvé personne ? J'ai crié, et il n'y a personne qui ait répondu » (Es. L, 2). « La pensée de la chair est inimitié contre Dieu » (Rom. VIII, 7). Au commencement de son ministère, nous l'avons fait remarquer, Christ avait lié l'homme fort et avait pillé ses biens ; mais le résultat de l'exercice de ce ministère fut que l'homme ne se souciait pas d'un Dieu-Sauveur et ne voulait de Dieu à aucun prix. L'homme, enfant d'Adam, fut entièrement condamné dans la mort de Jésus ; toute espérance pour lui fut ensevelie là ; il n'y avait plus en Dieu lui-même aucune ressource ou aucun moyen à employer, avec l'espoir de réveiller le désir du bien dans le cœur de l'homme. Non-seulement celui-ci était un pécheur, mais encore rien ne pouvait plus le ramener à Dieu. Tous les moyens avaient été mis en œuvre, sauf le moyen exceptionnel, fondé sur l'intercession de Jésus à la croix, intercession à laquelle le Saint-Esprit répond par la bouche de Pierre, en annonçant aux Juifs le retour de Jésus pour le cas où ils voudraient se repentir ; mais Israël refusa cette offre aussi. Dieu épuisa toutes les ressources de la grâce souveraine ; et le cœur de l'homme les repoussa toutes.

Il fallait à l'homme une nouvelle nature et la ré-

demption ; il lui fallait une justification valable pour un pécheur devant le trône d'un Dieu juste, et une justice qui rendit l'homme recevable devant Dieu, sans qu'il restât, de quelque côté que ce fût, du péché dont Dieu eût à s'occuper en jugement, et qui fit bien plus, qui rendit l'homme parfaitement agréable aux yeux de Dieu et propre pour la gloire que Dieu avait préparée pour lui. Il fallait à l'homme un nouvel état qui ne laisserait subsister sur lui aucune trace de son précédent état de péché, un état qui satisfît à la gloire de Dieu et qui rendit l'homme parfaitement capable de jouir de cette gloire.

Selon la doctrine du christianisme, la question de la responsabilité de l'homme est entièrement vidée. Le christianisme reconnaît pleinement cette vérité, mais il déclare que l'homme est perdu. L'Évangile est un message de pur amour, mais d'un amour qui trouve le point de départ de son exercice dans le fait, que l'homme a déjà été mis à l'épreuve et qu'il est perdu. L'Évangile annonce que « le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu » (Luc XIX, 10). Le jour qui verra l'exécution du juste jugement de Dieu, a été anticipé, pour la foi, par la déclaration claire et positive de l'évangile : « la colère de Dieu est révélée du ciel contre toute impiété et iniquité des hommes qui possèdent la vérité, tout en vivant dans l'iniquité » (Rom. I, 18) : mais la justice de Dieu est aussi révélée sur le principe de la foi pour la foi » (Rom. I, 17).

Ce sont la mort et la résurrection de Jésus qui nous apprennent ces choses : sa mort clôt l'histoire de l'homme responsable ; sa résurrection recommence à nouveau l'histoire de l'homme selon Dieu. La mort de Jé-

sus est le point où le bien et le mal se rencontrent dans toute leur puissance pour le triomphe du bien. La résurrection de Jésus est l'exercice et la manifestation de la puissance qui place l'homme dans la personne de Christ qui a triomphé, et en vertu de ce triomphe, dans une nouvelle position, digne de l'œuvre par laquelle Christ a remporté la victoire, digne de la présence de Dieu. Dans ce nouvel état l'homme est quitte du péché (comp. Rom. VI, 7 et suiv.) et en dehors de son empire et de l'atteinte de Satan.

Dans la nouvelle position, dans laquelle la résurrection de Jésus nous a introduits, nous voyons l'homme dans la vie de Dieu, là où la rédemption, la purification et la justification l'ont placé ; nous le voyons propre pour l'état dans lequel les conseils de Dieu veulent l'introduire, c'est-à-dire propre pour la gloire qui est attachée à cette résurrection de Jésus. L'homme est, aussi, agréable à Dieu, comme nouvelle création de sa main, le fruit de l'œuvre dans laquelle Dieu s'est parfaitement glorifié Lui-même. Il vaut la peine de nous arrêter un moment sur ce point.

J'ai dit que le bien et le mal se rencontrèrent dans toute leur puissance à la croix, et il faut bien saisir ce fait pour comprendre l'importance morale de la croix dans les voies éternelles de Dieu. La croix est l'expression de la haine, sans cause, de l'homme contre Dieu manifesté en grâce (comp. Jean XV, 22-25 ; Luc XXII, 35). Christ, qui était l'expression parfaite de l'amour de Dieu au milieu de la misère que le péché avait amenée dans le monde, avait apporté sur la terre le remède à cette misère partout où il la rencontrait. En lui l'amour divin était en continuel

exercice en dépit du mal ; Christ n'était jamais las, jamais arrêté par l'excès du mal ou par l'ingratitude de ceux qui avaient profité de sa bonté. Le péché, quelque repoussant qu'il fût, n'arrêta jamais le cours de l'amour de Christ ; il ne fut que l'occasion de l'exercice de l'amour divin. Dieu était manifesté en chair ; attirant la confiance de l'homme en le cherchant, là où il était dans son péché et en montrant qu'il y avait quelque chose de supérieur au mal, à la misère et à la souillure, savoir Dieu lui-même. Christ parfaitement saint, saint d'une sainteté que rien ne pouvait jamais ternir, pouvait porter son amour au milieu du mal, de manière à inspirer de la confiance au misérable. Si un homme touchait un lépreux, il devenait souillé lui-même (comp. Lévit. XIII, 46 ; Nomb. XIX, 22) ; mais Christ étend sa main, et touche le lépreux, disant : « Je le veux, sois net, » et incontinent il fut nettoyé de sa lèpre (Matth. VIII, 3).

L'homme, qui pouvait craindre d'approcher de Dieu à cause de son péché, trouva dans la grâce qui le cherchait et qui faisait du péché une occasion pour rendre témoignage à l'amour de Dieu pour l'homme, ce qui était propre à lui inspirer de la confiance. Le cœur du pécheur pouvait se soulager en déversant dans le cœur de Dieu, qui connaissait tout, le fardeau d'une conscience coupable. Tout fut inutile : la croix fut la récompense de cet amour de Christ ; l'homme ne voulait pas de Dieu.

Mais la croix manifesta la puissance du péché sous d'autres faces : La conséquence du péché, *la mort*, règne à la croix : elle *règne* à la croix. Gethsémané, qui n'est qu'une autre partie de cette scène solennelle,

l'anticipation de la croix dans l'âme de Jésus, en rend témoignage : « Mon âme est de toute part saisie de tristesse jusqu'à la mort » (Matth. XXVI, 58). La mort comme puissance du mal pesait de tout son poids sur l'être de Jésus tout entier. La mort est le jugement actuel de l'homme dans la chair, exercé par la puissance de Celui qui en a ainsi la puissance ; mais elle implique le péché de l'homme et la colère de Dieu contre le péché. Or c'est cette mort que Jésus a soufferte : il est vrai qu'en se soumettant absolument à la volonté de son Père, il accepta la coupe de sa main dans une parfaite obéissance qui ne prêtait aucun côté à Satan, mais c'était là la perfection du Sauveur. Il fut mis à l'épreuve de la manière la plus complète. La mort était la puissance de Satan sur l'homme à cause du péché, mais elle était en même temps le jugement de Dieu : elle était aussi la faiblesse de l'homme jusqu'à l'anéantissement, pour ce qui regarde son existence dans ce monde. Si nous considérons la croix de plus près, nous voyons le péché se développer sous le pouvoir de Satan à cette heure de son pouvoir (comp. Luc XXII, 55 ; Jean XIV, 50) : s'agit-il d'un juge, il condamne l'innocent et se lave les mains disant : Je suis innocent du sang de ce juste... ; s'agit-il d'un sacrificateur, de quel qu'un qui devait intercéder pour les égarés, il s'élève en accusateur contre l'innocent et le juste ; s'agit-il d'amis, l'un trahit, l'autre renie, les autres abandonnent Celui qui avait incessamment manifesté l'abondance de son affection ! Dans les hommes, il n'y a point de crainte de Dieu, point de compassion pour l'homme. Le Sauveur descendit assez bas pour qu'un misérable

brigand, qui souffrait la juste punition de ses crimes, l'insultât dans sa mort !

En un mot, le bien avait été pleinement manifesté en Jésus, et le mal atteignit son apogée moral dans la réjection du Sauveur. Jésus meurt, mais il est mort au péché (Rom. VI, 10) ; il n'admit jamais le péché dans sa nature, mais maintenant il a laissé la vie dans laquelle il a soutenu la lutte ; il a abandonné toute relation avec l'ordre de choses dans lequel le péché se trouve, le brisant par la mort qui détruit cette relation. Christ n'a plus désormais de lien avec l'homme dans la chair, pas même extérieurement, ou dans la ressemblance de la chair de péché, et c'est là ce que Paul veut dire en 2 Cor. V, 16. L'homme a brisé tout lien entre lui et Dieu, et Christ en a fini avec ces relations, dans lesquelles il ne permit jamais au péché d'entrer dans sa sainte nature, mais dans lesquelles il eut affaire avec le péché et l'homme. L'homme et le péché ont trouvé leur fin. L'homme est laissé dans le péché, pour autant qu'il est dans la chair, et il y a un nouvel homme, un homme entièrement en dehors de la condition des enfants d'Adam, un homme mort, n'existant pas en relation avec l'état dans lequel l'homme se trouve comme vivant dans ce monde, mais vivant à Dieu en dehors du péché.

Vérité d'une portée immense...! Christ qui a eu une vie parfaite, Christ qui était la vie et qui, tenté en toutes choses comme nous, a passé cette vie présente dans l'obéissance et la fidélité envers Dieu, Lui qui ne manifesta dans sa vie que la puissance du Saint Esprit, qui ne regarda qu'à Dieu seul et qui passa au travers de toute la puissance que l'Ennemi avait sur l'homme,

quant au corps et quant à l'âme, par la mort, Christ a clos l'histoire de l'homme en cessant d'exister en relation avec lui, l'homme, conduit par Satan, ayant consommé son iniquité en mettant Christ à mort. Néanmoins ce fut Christ qui s'offrit Lui-même; et de plus, pour lui, ce chemin qu'il traversa est le chemin de la vie, et il ressuscita au delà de la sphère du pouvoir de Satan, soit comme tentateur, soit comme celui qui a la puissance de la mort.

Contemplons maintenant le bien se manifestant dans toute sa perfection, et comme *supérieur au mal*.

La vie de Jésus, d'abord, nous a montré l'obéissance de l'homme par l'Esprit au travers d'un monde de péché et en dépit de toutes les tentations par lesquelles le diable peut tenter une âme. Sa vie a été selon l'Esprit de sainteté, sa mort, obéissance parfaite. Toute cette puissance du péché dont nous avons parlé, n'a fait que relever le caractère et la valeur de l'obéissance. Mais il n'y a plus : l'homme est maintenant, par la mort, absolument délivré du mal; il meurt au péché; la mort rompt sa relation avec le mal, parce que la nature, qui peut être une relation avec le mal, n'existe plus désormais, du moins si la vie est là. Nous avons vu que Christ, quoiqu'il soit venu en ressemblance de chair de péché, n'admit jamais un instant le péché dans son être; mais le péché termina et termina pour nous toute relation avec la sphère où le péché existe, avec toute cette sphère d'existence, et il a clos cette relation en Christ dans une vie qui est sainte. Christ meurt et nous mourons en Lui par la puissance d'une vie qui est divine.

En même temps, l'amour parfait a été manifesté,

et quand l'homme rejeta cet amour, celui-ci ne faiblit pas, mais il accomplit l'œuvre nécessaire pour la réconciliation de ceux qui étaient ses ennemis. Le bien, l'amour, Dieu Lui-même se montrant supérieur au mal et en une telle manière que, dans l'acte même dans lequel la haine de l'homme contre Dieu fut pleinement manifestée et l'iniquité du cœur de l'homme arriva à son comble, l'amour de Dieu en Christ triomphe dans l'acte que le péché, venu à son comble, accomplit ; et cet acte, c'est la mort de Christ. Le plus grand péché du monde est, de la part de Dieu et de Christ qui s'offre lui-même en sacrifice pour le péché, la propitiation faite pour le péché.

(Suite.)



Courte esquisse des Livres de la Bible

Suite de la page 80.

I SAMUEL.

L'union de la sacrificature et de la fonction de juge est ici rompue. Le juge et le sacrificateur disparaissent à la fois dans la personne d'Héli. L'arche est prise — affreuse brèche — chute totale. La puissance et le lien des rapports ci-dessus mentionnés sont perdus. Alors Dieu intervient, dans sa propre et souveraine grâce, par le moyen d'un prophète, comme il l'avait fait précédemment pour retirer Israël de l'Égypte.

C'en était fait de tout ce qui était basé sur la respon-

sabilité de l'homme ; mais l'envoi d'un prophète était une grâce souveraine.

Avant d'introduire la *force* (le roi), Il introduit la *prophétie*. C'est là une chose à remarquer. Avant le retour de Christ en *puissance*, il y a le témoignage de l'Esprit et de la Parole, par lequel est maintenue une relation entre Dieu et son peuple. Depuis Héli jusqu'à David sur son trône, c'est là un principe général. La *foi* et la *puissance*, non pas la succession.

Mais la chair exigeait un ordre gouvernemental, * et elle obtient ce qu'elle désire : mais cet ordre échoue devant le pouvoir de l'ennemi. Alors, même des fidèles qui s'y rattachent tombent avec lui [Jonathan]. Si l'ordre gouvernemental est établi sans le Christ, ceux qui y sont attachés ne peuvent pas aimer que Christ vienne le mettre de côté. Celui en qui l'espérance est vivante doit se contenter d'être comme un perdrix sur les montagnes.

Saül fut suscité pour détruire les Philistins ; Jonathan les vainquit, mais jamais Saül, qui fut, au contraire, détruit par eux. Jonathan était un croyant associé à l'ordre des choses extérieur. La place de la foi était avec David. C'est la place de la puissance de la foi sans le roi.

* Il est bien vrai aussi que tout allait mal par la mauvaise conduite des fils de Samuel. Si l'énergie spirituelle était en chute, la conséquence en était une grave lacune morale. L'Eglise ne peut demeurer debout que par la puissance spirituelle, aussi quand elle s'appuya sur la succession, tout fut perdu.

A suivre.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Le témoignage de Dieu,*ou l'épreuve de l'homme, la grâce et le gouvernement
de Dieu.**(Suite et fin de la page 99.)*

Ainsi, pour celui qui est en Christ, pour quiconque croit, le péché de la vieille nature est entièrement effacé, et celui qui croit vit comme ressuscité en Christ, dans une nouvelle vie en relation avec Dieu (Rom. VI). Quelle sagesse de Dieu ! Nous sommes « morts au péché » par l'acte qui manifesta ce péché à son plus haut degré, et l'amour de Dieu est constaté et manifesté dans ce qui est l'expression de la haine de l'homme (Jean XV, 22-25 ; Matth. XXVII, 1, 20-25 ; 59-44 ; Jean III, 16-17 ; 2 Cor. V, 19 ; Rom. V, 6-10 ; VIII, 52 ; III, 24-26 ; VI, 5-11 ; Gal. I, 4 ; Ephés. I, 7 ; II, 15-17 ; 1 Jean III, 16, etc.). Dieu est-il indifférent au mal et permet-il le mal en intervenant ainsi ? — Tout

au contraire, le juste jugement de Dieu est manifesté en même temps : si son Fils prend le péché sur Lui, s'il est fait péché pour nous, il faut qu'il souffre ; la justice de Dieu est exécutée contre le péché, dans la personne de Christ, et la grâce règne par la justice magnifiée en Christ (Jean III, 15 ; 2 Cor. V, 21 ; Matth. XXVI, 56-59 ; XXVII, 45-50 ; Rom. V, 21, etc.). Si le péché a mûri et a porté tous ses fruits, le bien a triomphé avec une perfection divine. Toute bénédiction et toute gloire ne seront que les effets de cette œuvre qui forme le centre de toutes les voies de Dieu en jugement et en grâce.

Il nous reste à rappeler les fruits de cette œuvre dans les voies de Dieu.

La mort de Christ avait parfaitement glorifié Dieu et manifesté son amour. Elle avait glorifié Dieu dans l'obéissance de l'homme ; elle l'avait glorifié quant à sa justice et, dans le jugement prononcé contre le péché, quant à sa sainte colère contre le péché. En même temps, elle avait manifesté l'amour parfait de Dieu dans le don de son Fils, de son Unique, pour de pauvres pécheurs, afin qu'il portât les péchés de tous ceux qui croiraient en lui. L'amour désormais peut s'exercer librement, parce que ce qui a glorifié l'amour, exalte la justice.

Quels sont donc les fruits de cette œuvre et de cet amour ?

D'abord, Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père (Rom. VI, 4) ; tout ce qu'il y a dans la gloire du Père : la révélation de sa nature, de son amour, de sa justice ; sa relation avec Christ comme Fils, parfaite satisfaction dans la vie du Sauveur ici-

bas, et dans l'œuvre par laquelle Christ l'avait glorifié et avait rendu moralement possible l'accomplissement de ses conseils, tout ce qu'il y avait dans le cœur du Père, comme réponse à l'excellence de Celui qui était couché dans la tombe, tout cela était engagé dans la résurrection du Fils de l'homme. Les prémices de la puissance de Dieu, en réponse à cette œuvre, dans laquelle le bien triompha au prix du sacrifice de Christ, sont la résurrection de Christ. Par elle, nous l'avons vu, l'homme entra dans une position entièrement, absolument nouvelle. Il a laissé la mort derrière lui ; le péché, pour autant qu'il nous sépare de Dieu, n'existe plus ; la vie divine est la vie de l'homme ; la justice est manifestée dans l'acceptation de l'homme, non pas dans sa condamnation ; et l'homme ne subsiste pas dans la faiblesse de sa propre responsabilité, et sous la puissance de la mort, mais comme le fruit de la puissance de Dieu qui a été glorifié déjà quant à sa justice.

Je parle ici d'une manière abstraite, de la position en elle-même, car si je parlais de Christ personnellement, je devrais nécessairement modifier les expressions dont je me sers. Christ a acquis cette position pour nous ; nous en jouissons comme d'une position nouvelle. Lui s'y trouve lui-même ; la vie divine a été en Lui toujours. S'il s'agit de la responsabilité, Lui n'a pas été faible ; même dans la chair, il était né de Dieu. En même temps, sa propre position était bien différente dans sa vie d'ici-bas, de ce qu'elle est maintenant : avant sa mort, il était « en ressemblance de chair de péché ; » il ne l'est plus après sa résurrection ; avant sa mort, il vivait dans la chair et le sang, il n'y est plus maintenant qu'il est ressuscité ; il a été réellement

mort, quoiqu'il fût impossible que la mort le retînt ; maintenant il ne meurt plus. Il est le premier qui soit entré dans la position qu'il acquit pour les siens ; mais maintenant que le Saint-Esprit nous a été donné, cette position, et même la gloire sont déjà la part de ceux qui croient en Lui, par la foi et par la possession de la vie divine et de l'Esprit, quoique, d'un autre côté quant au fait actuel, nous soyons encore dans nos corps mortels.

Mais quoique la résurrection ait placé le Sauveur, et nous en Lui, dans une position, qui est le fruit de la puissance de Dieu, non pas de la responsabilité de l'homme, et qui en même temps, en vertu de l'œuvre de Christ, est le résultat de l'exercice de la justice de Dieu ; et quoique Christ ait été ainsi « déterminé Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sainteté, » nous n'avons pas là encore tout le résultat, même quant à sa personne, car il faut qu'il soit exalté à la droite de Dieu, dans la proximité la plus immédiate de Dieu, et glorifié de la gloire de Dieu. Fait merveilleux ! transcendante justice divine... ! Un *homme* est dans la gloire de Dieu, est assis à la droite de Dieu sur son trône !

En se plaçant là Lui-même, Christ prend personnellement la place qui lui était due en vertu de la valeur de son œuvre sur la terre : « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, » — il est glorifié, moralement, en accomplissant l'œuvre de la croix ; — « et Dieu est glorifié en Lui. Si Dieu est glorifié en Lui, Dieu aussi le glorifiera en Lui-même, et incontinent, il le glorifiera » (Jean XIII, 31-32). « Je t'ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donné à faire ; et maintenant, glorifie-moi, toi, Père, de la gloire que j'avais

auprès de toi avant que le monde fût » (Jean XVII, 4-5). Ce que Christ demandait, il l'a reçu. Les paroles : « Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds » (Ps. CX, 4 ; Hébr. I, 13), placent le Seigneur à la droite de Dieu pour exécuter le jugement qui mettra un terme au mal. Envisagé comme entré dans la gloire du Père, Christ assure à ceux qui le connaissent là, toute la plénitude de la bénédiction qui se lie à cette gloire.

Mais il vaut la peine, avant d'aller plus loin, de considérer la portée de ce fait étonnant : un homme, le Fils de l'homme, assis à la droite de Dieu dans la gloire divine !

Nous pouvons voir, d'un côté, le premier Adam responsable, déchu et dans le péché ; plus tard, la loi et le jugement ; d'un autre côté, le Fils de Dieu, le Dieu souverain descendu du ciel et devenu homme, en grâce, et, après qu'il a manifesté la parfaite grâce de Dieu envers l'homme, — la grâce surabondante là où le péché abondait, — et qu'il a accompli l'œuvre de la propitiation pour le péché et glorifié Dieu à l'égard de la position dans laquelle l'homme se trouvait, montant et prenant place à la droite de Dieu, selon la justice de Dieu et en vertu de cette œuvre accomplie, en sorte que l'homme est placé dans la gloire de Dieu. Nous voyons, d'un côté, la responsabilité de l'homme et le jugement ; de l'autre, la grâce de Dieu, l'œuvre de Dieu, le salut et la gloire, la justice de Dieu pour nous aussi bien que son amour, et cette justice de Dieu devenue nôtre aussi, en vertu de l'œuvre de Christ (Rom. III, 28-26 ; VIII, 31 etc. ; 2 Cor. V, 21 etc.).

La porte est ouverte maintenant à tout pécheur, et

Dieu, en vertu du sang de Christ, qui a glorifié son amour, sa justice, sa majesté, sa vérité *, tout ce qu'il est, peut recevoir le pécheur à Lui.

L'homme a pris sa place dans la gloire selon les conseils de Dieu, pour être le chef (la tête) de tout ce qui existe (Ps. VIII, 5-7 ; 1 Cor. XV, 25-27 ; Eph. I, 20-25 ; Hébr. II, 5-9 ; comp. Col. I, 15 etc.). Telle est la vérité dans toute sa grandeur. Christ, comme homme, est établi Chef sur toutes choses dans les cieux et sur la terre ; sous ce rapport le premier Adam a été seulement la figure du dernier. En même temps, comme le premier Adam a eu une aide semblable à lui (Gen. II, 20-25), il en est de même pour Christ : l'Eglise, qui tire son existence et son être de Lui, lui est associée. Ève ne faisait pas partie de la création inférieure dont Adam était seigneur ; elle n'était pas non plus le seigneur, mais l'Épouse et la compagne d'Adam, dans la même nature et la même gloire que lui. Il en sera ainsi de l'Eglise, lorsque Christ entrera dans son règne pour dominer sur toutes choses (comp. Ephés. V, 25-27 et les passages cités un peu plus haut) ; mais dans le temps présent, Christ est assis à la droite de Dieu et ses ennemis ne sont pas encore mis pour le marchepied de ses pieds.

Il nous reste à jeter un coup d'œil sur l'étendue de

* Si Dieu avait tout pardonné sans propitiation, il se serait montré indifférent au péché ; s'il avait simplement condamné le pécheur, il n'eût pas manifesté son amour. Par la mort de Christ la justice est glorifiée, l'amour parfait exercé, l'immuable vérité de Dieu prouvée. Le péché a reçu son salaire, et la majesté divine a été sauvegardée et maintenue de la manière la plus complète et au degré le plus élevé.

cette domination que Christ exercera. Les anges, les autorités et les puissances lui sont soumis (1 Pierre III, 22 ; comp. Eph. I, 22) ; mais son règne doit s'étendre aussi sur la terre. Or cette domination qu'il exerce sur la terre est divisée relativement à la race humaine : les Juifs lui seront soumis, les nations aussi. Il est, en vertu d'un titre impérissable, roi des Juifs ; il régnera aussi sur les nations et elles se confieront en Lui. Toute créature lui sera aussi assujettie ; la création tout entière soupire après son règne (Rom. VIII, 24). En même temps, tout jugement est remis au Fils, parce qu'il est le Fils de l'homme (Jean V, 27) ; Il a autorité sur toute chair (Jean XVII, 2), et le jugement lui est remis, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père (Jean V, 22-23). Dans ce jugement sont compris le jugement des vivants et le jugement des morts ; le premier se lie au gouvernement de la terre par Dieu, bien qu'il soit en même temps un jugement final pour ce qui concerne ceux qui en seront les objets, individuellement ; le second forme la limite extrême de toutes les voies révélées de Dieu, alors que les secrets des cœurs de tous les méchants et leurs motifs cachés seront produits à la lumière.

Quand une fois l'homme Christ se sera assujetti toutes choses et qu'il aura mis tout en ordre, alors, il cédera le royaume au Père et Dieu sera tout en tous (1 Cor. XV, 28). L'abandon du royaume ne change rien à sa divinité, il faut bien soigneusement le remarquer. Jusqu'à ce moment l'homme avait la possession du royaume selon les conseils de Dieu : ce règne médiateur a une fin. Christ toutefois n'est ni plus, ni moins, Dieu. Il était Dieu sur la terre et dans son hu-

miliation ; il sera Dieu dans la gloire du royaume sur lequel il dominera comme homme ; il sera Dieu encore et toujours, quand, comme homme, il sera assujéti à Dieu, le premier-né éternellement entre plusieurs frères, dans la joie de la grande famille des hommes éternellement bénie devant Dieu.

Jetons encore un regard sur les voies de Dieu qui doivent amener ce glorieux résultat et établir la gloire médiatoriale de Christ.

Pendant le temps de la séance du Sauveur à la droite de Dieu, Dieu rassemble l'Eglise par l'action du Saint-Esprit sur la terre : la bonne nouvelle de la grâce est annoncée dans le monde, afin de convaincre le monde de péché, et de péché, particulièrement, parce qu'il a rejeté le Fils de Dieu (Jean XVI, 7-9). Ce message n'est pas la prédication de la rémission des péchés, Dieu appelant les hommes à croire à cette rémission ; mais il est la proclamation de l'état d'iniquité dans lequel le monde gît, démontré par le grand fait que le monde a rejeté le Fils de Dieu, et en même temps le témoignage de Dieu, que le sang est placé sur le propitiatoire, Dieu invitant tous les hommes à venir à Lui qui les recevra selon la valeur que ce sang a devant ses yeux (1 Pierre I, 12 ; 2 Cor. V, 20 ; Col. I, 25 ; Marc XVI, 15 ; Luc XXIV, 47 ; 1 Cor. XV, 3 etc. etc.).

D'autres précieuses vérités procèdent de cette descente du Saint-Esprit du ciel. L'Esprit vient en conséquence du fait que Christ est monté au ciel (Jean VII, 59 ; XVI, 7). La justice divine a été exercée et manifestée dans ce fait, que l'homme (Christ) est élevé à la droite de Dieu, parce qu'il a glorifié Dieu et qu'il a fait la parfaite propitiation pour le péché (Jean XIII, 31-

32 ; XVII, 4-5 ; Phil. II, 8-9). Or, Christ glorifia Dieu par son œuvre accomplie pour ceux qui croient en Lui ; le Saint-Esprit, en conséquence, descend sur ceux qui croient déjà en Lui (Jean VII, 39 ; Luc XXIV, 49 ; Actes I, II) et annonce par eux ce glorieux salut ; il annonce à tous les hommes que le sang est sur le propitiatoire et les invite tous à s'approcher.

De plus, le Saint-Esprit, par sa demeure dans le croyant, donne à celui-ci l'assurance que tous ses péchés ont été portés par Christ (1 Pierre II, 24), que tous ses péchés sont effacés pour toujours (Apoc I, 5 ; Hébr. I, 5 etc.) ; que lui, qui croit, est fait justice de Dieu en Christ (2 Cor. V, 21), car la justice de Dieu doit recevoir et glorifier le croyant, autrement l'œuvre de Christ aurait été faite en vain et la justice de Dieu n'entrerait pas en exercice en relation avec elle ; Dieu ne reconnaîtrait par la valeur de cette œuvre, et ne rendrait pas à Christ ce qu'il mérite de toute manière ; ce qui est absolument impossible.

Le Saint-Esprit est aussi, dans le croyant, le sceau pour le jour de la rédemption (Ephés. IV, 30), le sceau de son entrée effective dans la gloire de Christ ; il donne, en même temps, à celui en qui il habite, la conscience qu'il est avec Christ, qu'il est en Christ, et que Christ est en lui (Jean XIV, 16-20) ; qu'il est enfant de Dieu, héritier de Dieu et cohéritier de Christ (Rom. VIII, 16-17 ; Gal. IV, 5-9) ; et finalement, il prend les choses de Christ et les lui montre, tout en le conduisant à travers le désert par le sentier qui mène à la gloire (Rom. VIII, 14).

Tout ce qui précède est pour le croyant individuellement. Mais il n'y a qu'un seul Esprit dans tous les

croissants, et ce seul Esprit les unit tous à Christ, et, par conséquent, tous ensemble comme un seul corps, le corps de Christ qui est Chef sur toutes choses (Rom. XII. 4-5; 1 Cor. XII, 15 etc.). L'Eglise est une avec Christ; elle est son corps, les chrétiens étant membres de Christ et membres les uns des autres; elle est « l'Épouse de l'Agneau, la femme, » (Ephés. V, 25 etc.), et l'Esprit la porte à attendre l'Époux, les noces de l'Agneau (Apoc. XXII, 17 et XIX, 6-9). Mais ces noces auront lieu dans le ciel; or les croyants, par l'Esprit, sont dans le ciel maintenant déjà (Ephés. II, 6; Phil. III, 20-21), unis par Lui à Celui qui est là, ayant une vocation céleste et étant séparés du monde, afin qu'ils regardent vers le ciel; c'est pourquoi ils seront ravis dans les nuées, en l'air, au-devant de Christ, qui vient pour les prendre auprès de Lui selon sa promesse, les ressuscitant ou les changeant, afin qu'ils soient avec Lui dans la maison de son Père: et ainsi ils seront toujours avec le Seigneur (Jean XIV, 2; 1 Thess. IV, 15-17). Les croyants qui ont souffert, sont enfants* du Père dans la gloire et ils forment tous ensemble l'Épouse et le corps de Christ.

Ceci n'établit pas encore le royaume, mais rassemble les cohéritiers qui doivent régner avec Christ et leur donne leur place avec Lui, bien au-dessus de tout royaume, quel qu'il soit, sur la terre, quoique ce royau-

* Voyez le précieux enseignement de l'Écriture sur tout ce sujet (Ephés. I); les chrétiens en relation avec Dieu comme Christ Lui-même l'est à l'égard de son Dieu et Père (comp. Jean XX, 17) sont spirituellement semblables à Dieu et ses enfants, pour autant qu'il est le Père; ils sont héritiers de toutes choses, et ils sont le corps de Christ.

me doive aussi être établi et en soit la glorieuse conséquence. Satan est précipité du ciel, où il ne rentrera plus jamais (Apoc. XII, 12; XVI, 13-14; XVII, 15-14; XIX, 18 etc.). Puis, les saints reviennent avec Christ (Apoc. XIX, 11 etc.; Col. III, 4; Jude 14; Zach. XIV, 5) et le pouvoir de Satan est détruit sur la terre délivrée du mal. Satan est jeté dans l'abîme (Apoc. XX, 1-3), non pas encore dans l'étang de feu et de soufre; il n'est plus le prince de ce monde que les anges mêmes ne gouvernent plus comme administrateurs de la part de Dieu. Christ et ceux qui sont les siens, — l'homme prend la place qui lui appartient selon les conseils de Dieu (Ps. VIII, cité en 1 Cor. XV; Ephés. I; Hébr. II) au-dessus de toutes choses, au-dessus de toutes les œuvres des mains de Dieu (comp. Col. I, 16-20). Christ apparaît en gloire, et les saints aussi apparaissent avec lui en gloire (Col. III, 4; comp. Jean XVII, 22-23). Le royaume de Dieu est établi en puissance (Matth. XVI, 28 et XVII, 1 etc.; Marc IX, 1 etc.; Luc IX, 26 etc.); la justice règne, et les hommes, le monde tout entier, sont en paix (Ephés. I, 10); Dieu établit par Christ un état de choses, qui est la réalisation de tout ce que les prophètes ont dit touchant la paix et la bénédiction de la terre, temps bienheureux où la guerre et l'oppression cesseront entièrement, où tout le monde jouira des fruits de la bonté de Dieu, sans que les passions, enflammées par Satan, poussent les hommes à s'arracher les uns aux autres les objets de leurs convoitises. Christ maintiendra la bénédiction de tous; si le mal apparaît, il sera immédiatement jugé et ôté de la terre.

Quelques faits accessoires ont leur place ici : le royaume du Fils de David est établi; toutes les pro-

messes de Dieu à l'égard d'Israël sont accomplies en faveur de ce peuple; la loi étant écrite dans leurs cœurs, la grâce et la puissance de Dieu accompliront la bénédiction du peuple, cette bénédiction qu'il n'a pu obtenir aussi longtemps qu'elle dépendait de sa fidélité et qu'il était placé devant Dieu sur le pied de sa propre responsabilité. En même temps, le Seigneur dominera sur les nations, subordonnées à Israël, le peuple-roi sur la terre.

Toutes choses sont ainsi réunies sous un seul Chef, — Christ, soit anges, soit principautés, soit l'Eglise dans le ciel, soit Israël, soit les nations — et Satan est lié.

Mais avant l'introduction de cette bénédiction universelle, « l'homme de péché » (2 Thess. II, 3 etc.) s'élèvera ouvertement et publiquement contre Dieu; les Juifs s'uniront à lui, au moins la grande majorité du peuple, et les nations se rassembleront ensemble contre Dieu. Cette rébellion amènera un temps de tribulation extraordinaire sur le pays de Juda, et de tentation générale sur le monde pour l'épreuve des nations. Mais le témoignage de Dieu parcourra toute la terre et le jugement viendra et sera exécuté contre les apostats de la chrétienté, sur les Juifs rebelles et sur toutes les nations qui ont rejeté le témoignage de Dieu. C'est là le jugement des vivants qui aura lieu après la première résurrection; et le commencement de la plénitude des temps.

Nous avons vu plus haut ce que seront le règne et les effets du règne de Christ. — Après que les habitants de la terre auront joui ainsi d'une longue paix et d'une bénédiction ininterrompue, et qu'ils auront vu la

gloire de Christ, Satan sera délié et sortira de l'abîme ; alors ceux qui ne sont pas vitalement unis à Christ tomberont ; Satan conduira le monde contre le siège de la gloire de Dieu sur la terre à Jérusalem et contre tous ceux qui sont fidèles au Seigneur ; mais ceux qui suivront Satan seront détruits (Apoc. XX, 7-10).

Le jugement des morts a lieu (Apoc. XX, 11-15) et l'état éternel commence (Apoc. XXI, 1-4).

Il y a un nouveau ciel et une nouvelle terre, où la justice habite ; le royaume ayant été remis à Dieu le Père, Christ, qui aura alors assujetti toutes choses, sera lui-même assujetti comme homme : et c'est là une vérité d'un prix infini pour nous, parce qu'il demeure toujours le « premier-né entre plusieurs frères. » Je ne pense pas non plus que l'Eglise doive non plus perdre sa place d'Epouse de Christ et d'habitation de Dieu (comp. Ephés. III, et Apoc. XXI) ; le règne seul, dont l'existence suppose la subjugation du mal, prendra fin. Toutes choses seront faites nouvelles, et Dieu sera tout en tous (comp. 1 Cor. XV, 24-28). Nous jouirons de Lui dans une parfaite félicité et nous le connaissons selon les voies dans lesquelles il s'est manifesté dans l'histoire de l'humanité. Son Fils sera l'éternelle expression de ses pensées et le Premier de ceux qui seront éternellement bénis par son moyen, la bénédiction étant fondée sur le prix de son sang, qui ne peut jamais perdre sa valeur dans la mémoire toujours fraîche des bienheureux.



Quelques réflexions pratiques sur l'Épître aux Hébreux.

L'Épître aux Hébreux nous est d'un grand secours dans la pratique, en ce qu'elle nous prend là où nous sommes de fait, ici-bas, ayant dû, comme les Hébreux, laisser une position terrestre, *le monde*, et n'ayant en échange que des choses invisibles, tout en devant marcher au milieu des choses visibles, qui sont toujours là avec tout leur attrait pour la chair, mais qui ne sont plus à nous, comme nous ne sommes plus à elles. Nous n'avons encore rien vu de ce que nous avons en échange (je parle de réalité palpable), et nous devons marcher comme étrangers dans ce milieu difficile, et attendre la réalité de notre position dans l'avenir ; tout cela nous place, extérieurement comme hommes, dans une position pénible, et dans un combat (pas débat) continu, dans lequel il s'agit de remporter la victoire ; mais comment ? *Par la foi*, la foi de la marche ou la marche de la foi, car il s'agit toujours de cela dans cette épître. Alors cette foi, si elle est en activité constante, nous établit dans une position morale toute nouvelle ; là, nous pouvons être constamment en paix, constamment calmes, quoique les choses extérieures et la chair intérieurement ne changent nullement jusqu'au bout.

Mais qu'est-ce que cette foi saisit pour nous faire ainsi remporter la victoire sur *tout* ? Elle saisit les provisions pour la course, révélées dans cette épître, elle regarde toujours en avant et toujours en haut, et là elle rencontre son objet, le précieux Seigneur Jésus qui est là assis ; cette attitude implique la sûreté de la

victoire. Car il est là après avoir *tout accompli* comme sacrificateur ; voilà le repos de la conscience. Il est là comme souverain sacrificateur s'occupant constamment de nous ; voilà le repos du cœur. — Il est là comme précurseur des enfants de Dieu qu'il a amenés à la gloire, et il est couronné de gloire et d'honneur après avoir goûté la mort pour tout. Mais avant d'être là, il a traversé de fait le chemin où nous sommes. Il y a été dans les mêmes conditions que nous, à part le péché, même jusqu'à avoir souffert étant tenté. Il peut donc, d'une manière parfaite, sympathiser et secourir en tout et partout ; c'est pourquoi il est dit : « Allons donc avec assurance au trône de la grâce, » car il y a là des provisions pour le temps du besoin.

Au chap. 1^{er}, le Saint-Esprit, voulant porter nos regards sur le Seigneur *assis* là-haut, commence par nous parler de sa gloire comme personne divine, comme bien supérieur aux Anges, qui étaient les intermédiaires de la religion juive, et aux prophètes par lesquels Dieu avait parlé autrefois aux pères en Israël. — Il est le Créateur, il soutient tout, il est héritier de tout. Et bien ! c'est Celui-là qui a fait par *lui-même* la purification de nos péchés, et qui est maintenant assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux.

Chap. II. Ce précieux Seigneur Jésus a voulu se faire homme, non-seulement pour venir nous parler de Dieu, mais voulant nous amener comme enfants à la gloire, il a été consommé par les souffrances, il a goûté la mort pour tout. Or il a parfaitement glorifié Dieu comme homme (mais second homme) et Dieu l'a couronné de gloire et d'honneur, et a mis toutes choses sous ses pieds. Cela n'a pas encore lieu de fait, mais

notre foi se plaît à voir là ce précieux Jésus, qui a voulu, pour nous sauver et pour glorifier Dieu, être pour un peu de temps inférieur aux Anges, être consommé par les souffrances, et goûter la mort pour nous.

Mais aussi avant d'être là, il a participé à la chair et au sang, il a voulu expérimenter ce que c'est que de marcher comme homme de Dieu dans un monde souillé. Il est donc à même de secourir ceux qui sont tentés, et de sympathiser à leurs faiblesses (non pas avec le péché). Il est donc là pour moi, non-seulement fidèle, mais aussi miséricordieux souverain sacrificeur.

Chap. III. C'est pourquoi, considérons-le là, établi de Dieu pour prendre soin de nous; et n'allons pas nous croire seuls, sans secours et sans provisions pour marcher en luttant contre les principes du mal en nous, et les difficultés autour de nous. N'allons pas courber la tête vers la terre; mais en regardant à Lui, tenons ferme *jusqu'à la fin* (un jour après l'autre) la confiance et la gloire de l'espérance. Confiance dans le secours constant que nous avons *là-haut*, et glorieuse espérance en regardant au résultat et au but de la course. — C'est justement dans ces deux choses qu'Israël a failli dans le désert. N'allons pas faire comme eux.

Prenons garde que nous n'ayons un méchant cœur d'incrédulité et que nous n'abandonnions le Dieu vivant (toujours quant à la marche). Prenons garde aussi à la séduction du péché, mais tenons ferme *jusqu'au bout*, en regardant toujours en haut et toujours en avant. Car (chap. IV) nous avons une précieuse promesse pour marcher avec patience et constance; c'est qu'au terme de la course nous entrerons dans le *repos de Dieu*. Il reste un repos pour nous, quel bonheur!

C'est le repos de Dieu. C'est la cessation du travail, des exercices spirituels pour pouvoir l'accomplir. C'est la cessation de la vigilance, de la patience, de la persévérance, de la tempérance, de l'espérance, de la foi. C'est « LE REPOS. » Appliquons-nous donc d'entrer par la foi dans ce *repos-là*, afin de ne pas tomber en imitant l'incrédulité des Israélites. Entrons par la foi dans ce *repos-là*, n'en cherchant point ailleurs, et puisque *celui-là* est à venir, acceptons le chemin comme un chemin. Car, continue l'épître, nous ne sommes pas sans ressources pour marcher. Nous sommes faibles, vacillants, chancelants, c'est vrai. Mais pour répondre à cela, nous possédons la *Parole de Dieu* et la *sacrificature de Christ*.

La Parole de Dieu, pour découvrir en nous tout ce qui tendrait à nous faire broncher, dans le chemin de la foi, pour discerner la chair qui voudrait trouver son profit même dans les choses que nous faisons pour Dieu, et pour nous maintenir, ainsi avisés, dans la pure lumière de ce Dieu de la grâce qui nous a amenés à Lui, et avec lequel nous avons le bonheur d'avoir affaire.— Mais, je suis faible et chancelant dans le combat et dans la vigilance, rendus nécessaires par la découverte que la Parole me fait faire des tendances de la chair en moi. — Oui, sans doute, mais il y a du secours *là-haut* pour me faire tenir ferme ma profession ; j'ai un souverain sacrificateur qui a traversé les cieux, lequel a été tenté en toutes choses comme moi, à part le péché. Il sympathise à mes infirmités, il les connaît ; il connaît aussi par expérience la souffrance des tentations ; je puis donc compter sur son secours et sur sa sympathie. Quelle sûreté ! Je puis donc aller avec confiance au

trône de la grâce, aussi souvent que j'en ai besoin, toujours certain d'y trouver du secours pour résister au mal, de la miséricorde pour mes pas chancelants, et la grâce, parce que Dieu sait que je n'aime pas le péché contre lequel je combats, mais qui m'enveloppe facilement. — Ce sujet de la sacrificature se poursuit jusqu'au chap. X, avec d'autres sujets intercalés ; toujours pour montrer la supériorité de Christ et de son œuvre, avec ce qui en était les types.

Dans les derniers chapitres se continue le même courant de pensées : Puis donc que nous avons du secours pour tous les cas de besoin, et le repos de Dieu au bout de la course, nous sommes exhortés, à la fin du chap. X, à retenir la profession de notre espérance sans chanceler, car celui qui a promis est fidèle ; — à ne pas rejeter loin de nous notre confiance qui a une grande récompense. Dieu sait que nous avons besoin de patience dans le chemin où nous sommes ; mais encore très-peu de temps et Celui qui doit venir viendra, il ne tardera pas ; jusque-là, nous avons à vivre de la foi. Or cette foi rend présentes, pour le cœur, les choses que nous espérons, elle est la démonstration, pour l'âme, de celles qu'on ne voit pas. Nous avons aussi une nuée de témoins, qui, avant nous, ici-bas, ont remporté la victoire par la foi, qui ont tout laissé pour aller à la rencontre des choses qu'ils n'avaient jamais vues.

Puis par-dessus tous ceux-là, le Seigneur Jésus a marché aussi dans ce chemin, où il a consommé la foi, et cette voie lui a fait rencontrer, de la part des pécheurs, la contradiction contre lui-même. Il a enduré la croix et méprisé la honte. Nos cœurs trouvent du

repos à penser que le Seigneur a été dans le chemin où nous sommes, il en connaît les difficultés. Mais il est arrivé, et nous arriverons comme lui. — Rejetant donc tout fardeau et le péché qui veut nous empêcher de marcher, regardons à Jésus, et courons avec patience la course de la foi. Ne soyons pas découragés, ni las dans nos âmes. Car nous n'avons pas encore fait, comme le Seigneur Jésus, qui a préféré mourir plutôt que de céder au mal ; et c'est pour cela que Dieu, nous soignant comme ses enfants, voulant absolument nous rendre pratiquement saints et pratiquement heureux, intervient, même par des châtimens, afin de nous séparer du mal qui nous fait la guerre en venant troubler notre bonheur. Nous pouvons donc nous fier à Lui. — Car Lui-même a dit : « Je ne te laisserai point, et je ne t'abandonnerai point. »

Voilà un faible résumé, à l'aide duquel, je l'espère, vous pourrez trouver, en lisant cette épître, les richesses qu'elle contient comme provisions pour la marche. Que Dieu nous donne d'aller avec une entière confiance puiser là, afin de ne pas nous traîner misérablement à côté de pareilles ressources... Que nous soyons heureux d'attendre le repos qui reste pour nous, et que nous n'en cherchions point d'autre, car non-seulement ce serait une perte de temps ; mais, de plus, il y a un repos d'esprit dans la renonciation à la recherche d'un repos quelconque ici-bas, extérieurement. Puis, intérieurement, cela introduit dans la jouissance du repos de nos âmes, qui consiste à accepter les choses telles que Dieu les a faites pour nous.



Courte esquisse des Livres de la Bible*Suite de la page 100.***2 SAMUEL.**

Saül tombe sur les montagnes de Guilboah. Puis nous avons le règne de David en activité et en puissance, non pas un règne de paix, avec la promesse de la part de Dieu d'assurer sa maison et son règne devant Lui, tellement que son trône serait affermi à jamais — et cela sans condition. Dieu voulait châtier David et ses successeurs, s'ils étaient désobéissants, mais sa gratuité ne se retirerait point d'eux (VII). Ensuite nous avons la chute de David quand il est roi. Il y a un autre élément — il est question de l'arche et du temple; la relation avec Dieu est rétablie d'abord par la foi, non selon l'ordre déterminé, mais par la puissance spirituelle selon la grâce; tout étant, par cette puissance spirituelle, selon la grâce. L'arche était sur la montagne de Sion; c'était là qu'on chantait : « Sa miséricorde demeure éternellement, » tandis que Salomon allait au haut lieu de Gabaon pour y sacrifier (1 Rois III, 4). Là était le tabernacle, mais non pas l'arche. On ne voit Salomon à la montagne de Sion qu'après son retour de Gabaon (1 Rois III, 15), où Dieu l'avait exaucé. A la suite de l'intervention de Dieu en délivrance et en rédemption, la place du culte régulier — en rapport avec la terre, est désignée : c'est l'aire d'Arauna, le Jébusien. Cela eut lieu après le jugement, après la mortalité du peuple et le sacrifice. Dieu aime Jérusalem, aussi c'est quand l'ange eut étendu sa main sur Jérusalem, que l'Éternel arrêta cette main exterminatrice; puis il montre, par la prophétie, la voie de la réconciliation au moyen du sacrifice.

A suivre.

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

**La paix de la conscience
et la paix du cœur.**

Jean XIV.

L'Évangile nous apporte deux choses qui nous sont également indispensables, dans nos relations avec Dieu. Il nous donne la paix de la conscience en nous plaçant dans la lumière ; et il nous fait connaître les pensées et les sentiments de Dieu envers nous, selon la révélation que Dieu nous en a donnée en Christ. Il nous donne la connaissance de l'œuvre de Christ pour nous, par laquelle notre conscience est purifiée : « Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé » (Jean III, 14), et il assure nos cœurs de l'amour de Dieu pour nous : « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique » (Jean III, 16). Ces deux vérités ne peuvent s'apprendre que dans la présence de Dieu. Une âme qui est amenée

à Dieu, est amenée dans la lumière, « car ce qui manifeste tout, c'est la lumière » (Eph. V, 15), et la parole de Dieu, qui est l'expression de ce que Dieu est, « juge des pensées et des intentions du cœur, car il n'y a aucune créature qui soit cachée devant Lui » (Hébr. IV, 12-13). Nous sommes amenés dans la lumière, où toutes choses sont manifestées selon la sainteté de Dieu. La lumière est en elle-même parfaitement pure, et elle met en évidence tout ce sur quoi elle luit, « car toutes choses qui sont reprises, sont manifestées par la lumière » (Eph. V, 15). « C'est ici le message que nous avons entendu de lui, et que nous vous annonçons, savoir que Dieu est lumière, et qu'il n'y a en lui nulles ténèbres ; » et : « Si nous marchons dans la lumière, *comme lui-même est dans la lumière*, nous avons communion les uns avec les autres, et le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché » (1 Jean I, 5, 7). Ce fait met en évidence l'absolue nécessité qu'il y a pour nous d'être entièrement et parfaitement purifiés, car autrement la lumière ne pourrait que nous condamner. Ce n'est pas que la conscience soit insensible, car il est dit : « Réveille-toi, toi qui dors et te réveille d'entre les morts, et le Christ t'éclairera » (Eph. V, 14).

Dans la présence de Dieu nous sommes, à la fois, convaincus de péché et purifiés ; nous apprenons ainsi la perfection et le caractère immuable de la paix de Dieu, car toutes choses sont portées dans la présence de Dieu, et nous sommes placés en cette présence dans une rédemption éternelle. Etant amenés devant Dieu, il faut qu'il nous bannisse loin de Lui pour toujours, ou bien qu'il en bannisse le péché. La révélation de cette glorieuse rédemption ne fut faite qu'après que le voile eut

été déchiré par la mort de Christ : « Or nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, » nous ne sommes pas condamnés par cette gloire, — qui non plus n'impute pas le péché ; mais « nous sommes transformés dans la même image, de gloire en gloire » (2 Cor. III, 18).

Il ne peut pas y avoir de paix véritable dans une âme, avant que la conscience soit parfaitement et à toujours purifiée, autrement la présence de Dieu, qui révèle le péché, ne serait pour l'esprit qu'une source de trouble et d'angoisse. C'est par ce point que la paix, chez beaucoup de chrétiens, fait défaut : leurs affections sont tournées vers Dieu, et ils sont heureux ainsi peut-être, car lorsque l'âme est attirée par Christ et qu'elle vient à Lui, s'appuyant sur son amour, elle a la paix ; mais d'autres fois, quand ce sentiment fait défaut, ils se troublent et sont tourmentés. Toutes les fois que la conscience vient à être exercée, l'âme est angoissée, parce que Dieu ne l'a pas encore conduite dans la pleine clarté de la lumière, pour qu'elle fasse la découverte de sa propre dégradation et qu'elle apprenne que tout ce qui était nécessaire pour qu'elle en fût tirée pour toujours, a été complètement accompli.

Il peut arriver que, tout en croyant que nos péchés passés nous sont pardonnés, nous nous sentions mal à l'aise dans la présence de Dieu, parce que nous découvrons du mal en nous. Adam n'a pas eu à dire seulement : « J'ai mangé du fruit défendu, » mais : « *Je suis nu* : » ainsi il faut aussi que l'âme, dans la présence de Dieu, sente que le péché est en elle, et que devant Dieu il ne peut être caché. Or, il arrive souvent que, même dans une âme qui connaît la vérité du pardon

par le sang de Christ, la présence de Dieu produise du malaise : *au moment même où elle se sent devant Dieu*, elle ne peut pas dire : « *Tout est en règle,* » parce qu'elle ne s'est jamais jusque-là réellement trouvée encore dans la présence de Dieu. Comment cela se fait-il ? Job dit : « *J'avais ouï de mes oreilles parler de toi, mais maintenant mon œil t'a vu, c'est pourquoi j'ai horreur de moi* » (Job XLII, 5, 6). Job comprit ce qu'il était dans la présence de Dieu, *lorsqu'il se trouva dans cette présence*. C'est ainsi que, en grâce, l'âme est amenée devant Dieu, pour que tout soit réglé pour elle maintenant et non pas au jour du jugement : l'âme apprend à discerner la nouvelle nature que Dieu a formée en elle, et ce n'est que dans cette nouvelle nature que nous pouvons apprendre la dépravation de la vieille nature, et cela dans la présence de Dieu.

Faute d'en être encore venu là et d'avoir été ainsi enseigné, le chrétien est souvent complètement bouleversé ; et s'il s'est attaché à la loi il ne peut pas en être autrement, car dans ce cas on a toujours l'idée qu'il y a quelque chose à faire. Mais si j'ai la certitude qu'il n'y a en moi aucun bien (comp. Rom. VII, 18), je ne penserai pas à rien *faire*, car sachant que l'arbre même est mauvais, je sais que le fruit aussi ne peut être que mauvais. Si j'ai été laissé sous la loi, c'est afin que j'apprenne cette leçon ; mais pour autant que nous sommes participants de la nouvelle nature, nous serons capables de reconnaître l'impossibilité absolue qu'il y a à ce que la vieille nature se tienne dans la présence de Dieu. Nous voyons ainsi combien il est nécessaire que la conscience soit parfaitement purifiée, et Dieu, en nous amenant devant Lui, nous montre le sang de

Christ, comme ce qui a entièrement ôté le péché, selon la sainteté de Dieu Lui-même ; et alors la conscience est affranchie pour toujours. Dieu, qui sait ce que c'est que le péché, l'a aboli, selon sa propre estimation du péché, par le sang de Christ, pour toujours. Lorsque l'œuvre était tout entière entre Christ et Dieu, « il a aboli le péché par le sacrifice de Lui-même. » « Maintenant en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché » (Hébr. IX, 26), et « ceux qui rendent culte, étant une fois purifiés, n'ont plus aucune conscience de péché. » « Il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (Hébr. X, 2, 14), par la rédemption éternelle qu'il nous a obtenue, selon la valeur infinie de son œuvre, accomplie dans la présence et selon la nature éternelle de Dieu, et qui est, par conséquent, d'une perpétuelle efficacité.

C'est ainsi que la conscience trouve la paix. Mais, comme nous l'avons dit, l'Évangile nous apporte une autre chose encore, savoir : *l'assurance du cœur* ; car Christ ne dit pas seulement : « je vous donne la paix, » mais « *ma paix*, » et il est très important de bien connaître cette paix solide que Dieu voudrait que nous possédions. Quand Christ dit : « *ma paix*, » il ne veut pas parler simplement de la paix, mais de *sa* paix, c'est-à-dire la paix qu'il a Lui-même en Dieu. Le Père voudrait que, dans sa présence, nous eussions la paix de Christ. Quelle était cette paix ? Y eut-il jamais le moindre nuage entre l'âme de Christ et Dieu ? Christ n'a-t-il pas dit : « Je savais que tu m'entends toujours » (Jean XI, 42) ? Christ avait conscience que la faveur éternelle du Père reposait sur Lui, comme aussi il en reçut le témoignage lors de son baptême par Jean ; et

il trouvait son repos dans ce bon plaisir éternel du Père en Lui. Ce bon plaisir découlait de la nature même de Dieu, en sorte que l'âme de Christ pouvait se reposer éternellement dans cette faveur, avec une paix qui demeurait, et qui ne pouvait être altérée jamais. La source même de l'amour divin était renfermée en Lui, qui devait en être le vase pour toujours. Or Christ nous place dans la même position de relation, dans laquelle il se trouve Lui-même, car il dit : Va vers mes frères, et dis-leur : Je monte vers « *mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu,* » (Jean XX, 17) ; il y a une révélation non-interrompue de l'intérêt qu'il prenait Lui-même à assurer les cœurs des siens de ce qu'il y avait pour eux dans son cœur à Lui, en sorte que l'âme ne fût pas accablée ; il était prêt aussi toujours pour les soutenir et les assister dans toutes leurs épreuves et dans toutes leurs détresses. Est-il jamais tombé de ses lèvres une seule parole qui pût accabler leur esprit ? Jamais ! Mais il y avait abondamment de quoi briser le cœur, afin que Jésus pût déployer sa miséricorde. Le brigand sur la croix dit : « Seigneur, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume. » Jésus répondit : « *AUJOURD'HUI tu seras avec moi dans le paradis* » (Luc XXIII, 42, 43). La femme Sirophénicienne, qui venait comme « un petit chien, » demandait des miettes seulement, et Jésus donnait des miettes aux « chiens ; » il releva ainsi le cœur de la femme et l'attira à Lui. A la femme adultère, il dit : « Je ne te condamne pas non plus, va et ne pèche plus » (Jean VIII, 14). A Pierre qui « faisait des imprécations et jurait : je ne connais pas cet homme » (Marc XIV, 71), il avait dit : « j'ai prié pour toi, que ta foi ne défaille point » (Luc

XXII, 52). Jésus avait prié, afin que la confiance de Pierre en son amour ne fût pas ébranlée, quoiqu'il fût nécessaire que la confiance que Pierre avait en lui-même fût détruite. Mais cette grâce restaure, car Jésus ajoute : « quand tu seras revenu, fortifie tes frères. » Il voulait que Pierre eût confiance en Lui, non-seulement à cause de son amour invariable, mais comme ayant aussi appris que « là où le péché abondait, la grâce a surabondé. » Et alors même que les hommes diraient, comme dans le cas de Jaïrus : « ta fille est morte, pourquoi tourmentes-tu encore le maître ? » Jésus répond aussitôt : « *Ne crains pas, crois seulement* » (Marc V, 35-36). Une conscience mauvaise ne peut pas avoir de confiance. Il faut donc que Dieu amène la conscience au sentiment du péché, afin que nous n'ayons pas confiance en nous-mêmes, mais en Dieu. Que nous disent les souffrances qui nous entourent de tous les côtés, sinon que *nous ne devons pas mettre notre confiance en l'homme*. « Maudit est celui qui se confie en l'homme » (Jérém. XVII, 5). Nous ne devons pas davantage nous confier dans les saints, car aucun homme ne peut être un appui pour son frère. Dieu ne veut pas même que nous mettions notre confiance en un ange, parce qu'il veut intervenir Lui-même en notre faveur, et sanctifier nos cœurs pour Lui, car il est amour. Il est amour parfait, et il l'est, même au milieu de nos péchés, afin que nous puissions nous confier en Lui en toutes choses, et dire : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » C'est ainsi que l'âme est amenée à placer sa confiance en Dieu.

Jésus dit : « Je vous donne ma paix. » Ayant fait la paix pour nous, il nous place dans la présence de Dieu,

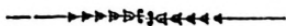
avec autant de certitude de la faveur divine qu'il en a Lui-même. S'il n'en était pas ainsi, si le moindre doute subsistait pour nous à cet égard, nous serions d'autant plus malheureux que nous réaliserions davantage la présence de Dieu. « Je vous donne *ma paix*. » « Que votre cœur ne soit point troublé, vous croyez en Dieu » (vous croyez que le Père vous a prouvé son amour par le don de son Fils, en sorte que vous pouvez vous reposer sur cet amour, non pas dans le sentiment de quoi que ce soit de bon qui serait en vous, mais avec la pleine conscience que tout est en Lui, et dans ce qu'il est), « croyez aussi en moi. » « Je vais vous préparer une place. » L'amour du Sauveur pour ses disciples leur donnait non-seulement la même paix dont Lui jouissait ; mais il voulait les amener auprès de Lui, il voulait qu'ils eussent une place avec Lui, là où Lui s'en allait, afin que nous pussions nous reposer dans son amour ; il ne pouvait pas être heureux sans nous avoir auprès de Lui. Au repas de la Cène il dit : « *J'ai fort désiré de manger cette pâque avec vous* » (Luc XXII, 15). Non pas eux, mais Lui avait désiré ; il se réjouissait pour Lui-même de jouir de ce dernier souper avec eux, d'avoir cette dernière occasion d'être avec ses disciples avant qu'il souffrît. Son amour pour eux trouvait son propre bonheur à s'exprimer ainsi et à être avec eux. Nous retrouvons la même pensée dans la parabole de la drachme perdue et du fils prodigue. Plusieurs, comme le fils prodigue, sont tourmentés et inquiets de savoir comment le Père les recevra. Mais c'est la joie du Père (c'est de la joie de Dieu qu'il est question), qui se manifestait dans le caractère et les voies du père à l'égard du fils. La source de l'amour et

de la joie était dans le cœur du Père, et c'est en cela que l'âme trouve la paix. « L'amour parfait bannit la crainte » (4 Jean IV, 18). Si vous avez la moindre crainte, vous ne pouvez pas ne pas avoir du tourment ; votre cœur n'est pas tranquille : il ne jouit pas de cette paix que Christ appelle « ma paix. » Christ intervient, en premier lieu, envers nous comme pécheurs, quand nous sommes convaincus de péché, et il ne nous laisse pas qu'il n'ait amené nos âmes dans sa propre paix. Il s'en allait, et ses disciples auraient pu dire : « si seulement Christ restait avec nous toujours pour nous conduire et nous diriger, nous serions heureux ; » mais cela n'était pas possible, parce que la pensée de Dieu était de nous introduire dans la joie de la maison du Père. Toutefois il ne devait pas y avoir simplement un travail d'âme en eux, dans lequel ils seraient occupés de Lui, ici-bas ; mais Jésus dit : « Je m'en vais, pour m'occuper de vous — je vais vous préparer une place, — et je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi. » — Il ne se reposera pas avant de nous avoir amenés dans une même joie et une même gloire avec Lui-même. Il nous a donné *sa paix* (non pas la paix dans le monde, car Lui n'avait certes pas la paix dans le monde) ; sa conscience ne Lui reprochait rien ; il était toujours parfait, et son cœur pouvait toujours se reposer dans l'amour parfait du Père. C'est là ce que Christ appelle : « ma paix. » Il nous donne sa paix, une paix qui convenait à Christ, et il est allé nous préparer une place, comme le résultat et la conséquence nécessaires de l'amour qui nous donna sa paix. Son cœur veut quelque chose ; il veut nous avoir auprès de Lui-même. « Père, je veux quant à ceux que tu m'as

donnés, que là où je suis, ils y *soient aussi avec moi* » (Jean XVII, 24). Son cœur n'a pas de repos qu'il n'ait fait tout ce qu'il fallait faire, ainsi que Naomi apprit à Ruth à l'égard de Booz.

Maintenant, je vous le demande, pourquoi y a-t-il tant de travail et de trouble dans les âmes, si la propre paix de Christ nous appartient? Pourquoi l'épreuve nous exerce-t-elle? N'y a-t-il pas bien des choses qui nous distraient et qui s'attachent à nos cœurs? Et pourquoi? Parce que nos affections ne sont pas formées de manière à nous faire « croire en Lui en toutes choses, » « à la mesure de la stature de la plénitude de Christ » (Eph. IV, 13). Christ ne dit pas, que nos cœurs ne seront pas troublés, mais il dit : « que vos cœurs ne *soient pas troublés!* » Il faut nécessairement qu'il y ait du trouble, quand le nuage qui couvre le cœur doit être ôté; mais nous avons l'Esprit de Dieu en nous, qui nous nourrit, prenant les choses de Christ et nous les communiquant, et la main de Dieu qui brise tout ce qui est de la chair, en sorte que Paul pouvait dire : « Nous nous glorifions dans les tribulations » (Rom. V, 3). Mais pourquoi cela est-il ainsi? Parce que cela est avantageux, car c'est par ce moyen que nous sommes amenés à juger, dans notre chair, ce qui fait obstacle à notre joie et à notre bonheur. Ce n'est pas seulement après que nous avons connu la paix depuis un certain temps, mais depuis le premier moment où nous connaissons la paix de Christ, que nous pouvons nous confier en Christ. La confiance est parfaite en Christ; et si je ne puis pas dire comme Paul : « Je puis toutes choses en Christ qui me fortifie » — (Phil. IV, 15), je puis dire au moins : « Je sais que cela *est vrai.* »

J'ajouterai une chose encore. Le Saint-Esprit nous est donné, afin que nous jouissions de l'amour de Dieu, et cette jouissance est liée au chemin dans lequel l'Esprit nous fait marcher. Nous devons être amenés à la conviction qu'il y a du péché et qu'il y a de la grâce, en face de tout ce péché, afin de l'effacer. Dieu gouverne comme un père dans sa famille, et la faveur du père dépend nécessairement toujours de la conduite de l'enfant. C'est pourquoi Jésus dit : « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, *comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour* » (Jean XV, 10). Quand il est question de la grâce de Dieu envers nous comme pécheurs, nous lisons : « en ceci est l'amour, non que nous ayons aimé Dieu... » (1 Jean IV, 10). Dans le sentier de l'Esprit, nous saurons quel est cet amour de Dieu, comme Christ dit : « Moi, j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour ; si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour ! »



Les armes de la lumière.

1 Thess. V, 8.

« Mais nous qui sommes du jour, soyons sobres, revêtant la cuirasse de la foi et de l'amour, et pour casque l'espérance du salut. »

Dès les premières lignes de cette épître, les trois grands principes du christianisme, « la foi, l'espérance et la

charité, » sont placés devant nous : les trois principes formatifs de la vie divine du croyant sur la terre, comme l'épître elle-même nous le montre dans un exemple très remarquable. Selon toute probabilité, cette épître aux Thessaloniens fut le premier écrit inspiré de l'Apôtre : elle est l'expression de l'affection ardente qu'il portait à ces hommes, qui avaient reçu avec tant de puissance le témoignage de l'Évangile par son moyen ; on y retrouve, en même temps, la fraîcheur brillante et pleine de charme de ce matin du christianisme auquel elle appartient tout spécialement. Avec un cœur heureux, l'Apôtre peut dire à ces Thessaloniens : « car notre Évangile n'est pas venu à vous en parole seulement, mais aussi en puissance, et dans la vertu de l'Esprit saint, et en pleine certitude ; » et puis il ajoute : « et vous êtes devenus nos imitateurs et ceux du Seigneur, ayant reçu la parole accompagnée de grande affliction avec la joie de l'Esprit saint, de sorte que vous êtes devenus des modèles pour tous ceux qui croient dans la Macédoine et dans l'Achaïe » (1 Thess. I, 5-7).

Il est consolant d'entendre Paul déclarer plus tard dans une autre de ses épîtres, que, parmi tant de choses qui distinguaient l'Église primitive et qui passeraient, les trois grands principes, mis en évidence ici d'une manière si particulière, demeureraient aussi longtemps que le christianisme, comme la puissance et la force caractéristique de celui-ci. « Or maintenant ces trois choses demeurent, la foi, l'espérance et l'amour ; mais la plus grande de ces trois choses, c'est l'amour » (1 Cor. XIII). « La foi, » qui saisit, dans le passé et dans le présent, les révélations que Dieu fait de Lui-même et de ses voies, et qui apporte à l'âme « la dé-

monstration des choses qui ne se voient pas, » la foi *demeure*, car sans la foi le salut de Dieu n'est pas réalisé et Dieu Lui-même reste inconnu. — « L'espérance » aussi *demeure*; elle est, pour l'âme, la puissance de la patience, comme il est écrit : « Si nous espérons ce que nous ne voyon : pas, nous l'attendons avec patience » (Rom. VIII, 25). L'espérance est si essentielle à la vie chrétienne, que Paul dit que si l'avenir, ce domaine de l'espérance, devait ne plus exister, rien n'égalerait la misère de son sort : « Si nous n'avons d'espérance en Christ que pour cette vie seulement, nous sommes les plus misérables de tous les hommes » (1 Cor. XV, 19). — Et, Dieu en soit béni, « l'amour aussi *demeure* : car lorsque la *foi* nous aura conduits jusqu'au seuil du monde invisible, caché encore pour nous derrière le voile ; lorsque *l'espérance* n'aura plus rien à attendre, parce que tout ce qu'elle espérait sera devenu une scène de jouissance présente et éternelle, *l'amour* demeurera encore. La foi peut fermer ses yeux, l'espérance peut éteindre son flambeau, elles étaient nos compagnes nécessaires dans un monde de ténèbres et de douleur ; — mais si l'amour nous quittait, le ciel ne serait plus le ciel. Car « Dieu est amour, » et le ciel est le lieu où l'amour éternel et universel a son empire.

Quel est, chers amis, le cœur qui n'a assez appris ce que sont la souffrance et le combat, pour ne pas languir après un monde de paix et de bonté parfaites — un monde d'amour parfait ? Quel est le chrétien qui ne voudrait volontiers reposer son cœur meurtri sur le sein de l'amour éternel ? Eh ! bien, ce monde à venir, ce jour du repos et de l'éternelle félicité viendra ; et jusque-là, nous attendons !

Mais dans l'épître qui nous occupe, les trois grands principes dont nous parlons se suivent dans un ordre différent de celui que nous venons de voir : l'Écriture nous montre leur action puissante comme formant la vie du chrétien dans ce monde. « Nous souvenant, dit l'Apôtre, de votre œuvre de foi, de votre travail d'amour et de votre patience d'espérance de notre Seigneur Jésus-Christ, devant notre Dieu et Père » (I, 3). — Chaque aspect de la vie chrétienne est vu ici comme découlant de ce qui en est la seule vraie et légitime source, et en rapport avec son véritable et céleste objet. Les Thessaloniens ne se distinguaient pas seulement par les « œuvres, le travail et la patience, » ces choses qui peuvent exister dans l'Église, et toutefois laisser place à la répréhension ; car Celui qui dit à Ephèse : « Je connais tes œuvres, et ton travail et ta patience, » ajoute après : « mais j'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour » (Apoc. II, 2, 4) ! Mais ici, à Thessalonique, l'œuvre était l'inspiration immédiate et directe de la foi ; le travail était entrepris et continué à la sollicitation de l'amour divin ; la patience se soutenait en regardant constamment à l'objet de l'espérance chrétienne ; et Dieu nous en donne la preuve dans le changement total que, selon le témoignage du monde lui-même l'acceptation de l'Évangile avait produit dans le cœur, la vie, les habitudes des Thessaloniens, ainsi que dans le but qu'ils poursuivaient. « Car eux-mêmes, dit l'Apôtre, racontent de nous quelle entrée nous avons eue auprès de vous, et comment vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts »

(I, 9, 10), montrant ainsi, sans les nommer, l'œuvre de la foi, le travail de l'amour et la patience de l'espérance dans la vie des chrétiens de Thessalonique. — Et combien n'avons-nous pas à veiller à ce que, dans un temps comme celui dans lequel nous vivons, rien ne vienne séparer la vie active de ce qui seul en est la vraie et divine source.

Mais je laisse cette partie de mon sujet, pour faire remarquer comment les trois principes qui nous occupent reparaissent sous une autre forme à la fin de l'épître. Après avoir tracé le brillant tableau de la vie chrétienne, telle que la manifestaient ces hommes convertis à la puissance de l'Évangile, au premier matin de ce jour dont nous sommes près d'atteindre le soir, l'Apôtre s'interrompt pour jeter un regard prophétique sur ce que seraient la condition du monde et les pensées des hommes, au milieu desquels le christianisme aurait poursuivi son chemin. « Mais pour ce qui est des temps et des saisons, frères, vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive ; car vous savez vous-mêmes très-bien que le jour du Seigneur vient comme un larron dans la nuit. Quand ils diront : « paix et sûreté, » alors il leur surviendra une subite destruction, comme les douleurs à celle qui est enceinte, et ils n'échapperont pas. Mais vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres ; de sorte que ce jour-là vous surprenne comme un larron. Car vous êtes tous fils de la lumière, et fils du jour ; nous ne sommes pas de la nuit ni des ténèbres. Ainsi donc ne dormons pas comme les autres, mais veillons et soyons sobres ; car ceux qui dorment, dorment la nuit, et ceux qui s'enivrent, s'enivrent la nuit. Mais nous qui sommes du jour, soyons sobres, revêtant

la cuirasse de la foi et de l'amour, et pour casque l'espérance du salut. Car Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l'acquisition du salut par notre Seigneur Jésus-Christ, qui est mort pour nous, afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions ensemble avec Lui » (V, 4-10).

Le christianisme ne transforme pas les circonstances, ni ne change le cours du monde, mais par la puissance qui lui est propre, il élève le chrétien au-dessus des choses du monde par la communication d'une vie qui est divine, et dont la puissance, comme nous l'avons vu, découle tout entière de la relation avec Dieu et avec Christ et avec les choses invisibles et éternelles. Dans ces premiers jours, le christianisme détachait le cœur de la terre et de toutes les choses qui se voient ; il amenait l'âme à se frayer, par la lutte, un chemin vers l'immortalité et une couronne de gloire ; — de plus, il fournissait au chrétien une armure pour lutter contre les principautés et les puissances qui voudraient l'empêcher de jouir de la part que l'œuvre et la victoire de son Seigneur lui ont acquise. Et, dans cette sphère, où le combat n'est pas son œuvre (comp. 2 Chron. XX, 47), mais l'attente tranquille de la délivrance par la venue du Seigneur, le christianisme lui présentait « les armes de la lumière, » — l'armure de ceux qui sont « les fils de la lumière et les fils du jour. » Lorsqu'il s'agit du monde, il faut nous en souvenir, c'est à la séparation d'avec lui par l'énergie de la grâce que nous sommes exhortés, et non pas à lutter contre lui sur son propre terrain. Quand il jette les yeux sur le flot toujours montant du mal, et sur la fausse sécurité de ceux que la trompette du jugement

seule réveillera pour leur faire entendre la proclamation des droits de Dieu, que convient-il au chrétien de faire? — ce n'est pas de chercher à dégager quelque vérité ou quelque puissance nouvelle dans le christianisme, mais simplement de saisir les grands principes fondamentaux de celui-ci, pour les lier plus fortement sur son cœur, « revêtant la cuirasse de la foi et de l'amour, et pour casque l'espérance du salut, » — se maintenant ainsi debout, comme un fils de la lumière, et un fils du jour.

Dieu veuille qu'il en soit ainsi de plus en plus pour nous tous!



Courte esquisse des Livres de la Bible

Suite de la page 120.

1 et 2 ROIS.

Ici, nous avons d'abord le règne de Salomon, Israël établi et en paix, la construction du temple, figure du grand Fils de David. Au point de vue historique, tout cela tombe avec Roboam; dès lors le livre des Rois est l'histoire, non pas de Juda, mais d'Israël: cependant, avec de suffisantes mentions de Juda pour que l'histoire en soit ainsi continuée. Vous y voyez encore l'intervention miséricordieuse de Dieu par les Prophètes, en la personne d'Elie et d'Elisée, au milieu d'Israël qui avait abandonné le temple: l'un étant un témoignage aux fils d'Israël sur le principe de leur responsabilité, l'autre en puissance de résurrection.

Les deux livres des Rois poursuivent l'histoire de Juda jusqu'à la captivité. Alors Lo-Hammi (pas mon peuple) fut écrit sur la nation. Il y a naturellement beaucoup de détails — divers caractères de fidélité, tels qu'Ezéchias signalé par sa foi, Josias par son obéissance, Josaphat par sa piété; mais jamais l'association avec le monde ne procure le succès.

1 et 2 CHRONIQUES

nous donnent l'histoire de la famille de David; comme les précédents, ils vont jusqu'à la captivité de Babylone.

Le 1^{er} livre des Chroniques, c'est David lui-même. A la fin de ce livre, David a reçu par l'Esprit le patron de ce qui regarde le temple; il en laisse l'exécution à Salomon.

Le 2^{me} livre, c'est la postérité de David.

Les Chroniques ont surtout rapport à l'établissement du royaume sur la terre, — les Rois sont plutôt figuratifs de ce qui est céleste. Dans le temple des Chroniques, il y a un voile (2 Chron. III, 14); il n'en est pas question dans les Rois. Le voile ne sera pas déchiré pour Israël dans le millénium.

ESDRAS.

Le rétablissement du temple et du service divin selon la loi, en attendant le Messie. Mais, alors, il n'y a ni arche, ni Urim etc. C'est un temple vide.

NÉHÉMIE.

Le rétablissement de l'ordre et de la société civile sous la domination des Gentils.

ESTHER.

Le soin providentiel d'Israël, quand Dieu leur est caché, pendant que Lo-Hammi est écrit sur eux. Tout en leur voilant sa face et en ne les reconnaissant plus, Dieu prend soin de ce qui les concerne. Le nom de Dieu ne se trouve pas dans ce livre. La reine d'entre les Gentils refuse de montrer sa beauté, et la reine Juive la remplace.

JOB.

La possibilité des relations d'un homme avec Dieu, dans le grand débat, relatif au bien et au mal, entre Dieu et la puissance des ténèbres; et cela rattaché à la discipline des saints, en contraste avec le prétendu juste jugement du monde par Dieu, actuellement; la nécessité d'un Médiateur est indiquée, mais non développée; la puissance de Satan sur le monde est révélée, ainsi que son caractère d'accusateur des frères. Dieu se montre comme la source de tout (non pas pourtant des accusations elles-mêmes, je n'ai pas besoin de le dire, mais de toute l'affaire), dans le but de bénir les siens; l'ensemble de ce drame est sans aucun rapport avec les économies, seulement la conscience de ceux que Dieu bénit est sondée à fond. Elihu nous présente la sagesse de Dieu dans sa Parole (Christ, en réalité); puis vous avez la puissance de Dieu (Christ encore), quand Dieu répond à Job du milieu d'un tourbillon. Ce livre peut être regardé comme typique d'Israël, attendu que c'est en Israël que ces voies de Dieu sont manifestées.

LES PSAUMES.

L'Esprit de Christ opérant et se développant dans le résidu d'Israël aux derniers jours ; en signalant, en outre, la part que Christ y a prise personnellement, soit en posant le fondement pour eux, soit en sympathisant avec eux ; cela se poursuit jusqu'aux limites du millénium, mais sans y entrer, si ce n'est prophétiquement. Les Psaumes se divisent en cinq livres : les trois premiers finissent par deux *amen* : Ps. XLI, 15 ; LXXII, 19 ; LXXXIX, 52 ; le quatrième par *Amen, Alléluia* : CVI, 48, et le dernier par deux *Alléluia* : CI, 6.

LES PROVERBES.

La sagesse de Dieu montrant son chemin à l'homme, en contraste avec la corruption et la violence dans l'homme. Les huit premiers chapitres nous donnent le principe de ces enseignements, en nous offrant Christ comme la sagesse. Le reste du livre renferme les détails. Il est fait *pour l'homme* d'une manière bien remarquable. Un mondain échappe à bien des pièges, parce qu'il connaît la méchanceté et la perfidie du monde ; ce livre rend l'homme capable d'y échapper sans avoir cette connaissance — il le rend « sage quant au bien et simple quant au mal. »

L'ECCLÉSIASTE

est le résultat de la recherche du bonheur sous le soleil, avec cette idée encore, que la sagesse de l'homme, c'est la loi de Dieu.

A suivre.



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Méditations**sur la seconde venue de Christ****MÉDITATION IV.***Romains XI.*

L'Écriture traite deux grands sujets, outre notre salut individuel, savoir l'Église et le Gouvernement de ce monde ; le dernier de ces sujets nous conduit immédiatement aux Juifs qui en sont le centre, de même que l'Église est le centre de la gloire céleste sous Christ, sous lequel, comme sous leur tête, toutes choses dans les cieux et sur la terre doivent être réunies en un. Ce gouvernement du monde doit s'étendre sur toute la terre, mais la nation royale, le siège et le centre de ce gouvernement, sera le peuple juif. C'est à Jérusalem, comme centre de l'adoration et du gouvernement, que se rendront toutes les nations, ainsi que cela a été

ordonné dès le commencement, selon le passage remarquable de Deutéronome XXXII, 8 : « Quand le Souverain partageait les nations, quand il séparait les enfants des hommes les uns des autres, il établit les bornes des peuples, selon le nombre des enfants d'Israël; car la portion de l'Éternel, c'est son peuple; et Jacob est le lot de son héritage. » Voici la difficulté que ce sujet fait naître chez plusieurs personnes : Si ce peuple a été rejeté à cause de ses péchés — son idolâtrie, et le rejet de Jésus-Christ — et si l'Église et le Royaume des cieux ont été établis, comment ce peuple sera-t-il restauré? ne se confondra-t-il pas plutôt avec la Chrétienté? Cette objection ne tient aucun compte ni des prophéties de l'Ancien Testament, ni des déclarations du Nouveau. Je citerai d'abord ce dernier pour répondre à l'objection; nous passerons ensuite aux témoignages positifs et directs de l'Ancien Testament, relativement à ce peuple élu de Dieu. Cette question est traitée dans le XI^me chapitre des Romains : « Je dis donc : Dieu a-t-il rejeté son peuple? Qu'ainsi n'advienne.... Dieu n'a point rejeté son peuple, lequel il a préconnu. » Puis, le fait de leur rejet étant établi, l'Apôtre montre que ce châtiment est la réconciliation du monde, et il ajoute : « Car si leur réjection est la réconciliation du monde, que sera leur réception, sinon une vie d'entre les morts! Or si quelques-unes des branches ont été arrachées, et si toi, qui étais un olivier sauvage, as été enté au milieu d'elles, et es devenu co-participant de la racine et de la graisse de l'olivier, ne te glorifie pas contre les branches; car si tu te glorifies, ce n'est pas toi qui portes la racine, mais c'est la racine qui te porte. Tu diras donc : Les branches ont

été arrachées, afin que je fusse enté. Bien ! elles ont été arrachées par leur incrédulité, et toi, tu es debout par la foi : ne t'élève donc point par orgueil, mais crains (si en effet Dieu n'a pas épargné les branches qui sont telles selon la nature), qu'il ne t'épargne pas non plus. Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu : sévérité sur ceux qui sont tombés ; bonté envers toi, si tu persévères dans cette bonté ; autrement toi aussi tu seras coupé. Et eux aussi, s'ils ne persévèrent pas dans l'incrédulité, ils seront entés, car Dieu est puissant pour les enter de nouveau. Car si toi, tu as été coupé de l'olivier qui, selon la nature, était sauvage, et as été enté en dehors de la nature sur l'olivier franc.»

L'Apôtre met donc les Chrétiens Gentils en garde contre l'erreur même à laquelle je fais allusion, les assurant qu'ils sont en danger d'être retranchés à leur tour, comme nous le verrons mieux lorsque nous traiterons ce sujet. Au vers. 25, il ajoute : « Car je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère-ci : qu'un aveuglement partiel est arrivé à Israël jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée ; et ainsi tout Israël sera sauvé, selon ce qui est écrit : Le libérateur viendra de Sion, et il détournera de Jacob l'impiété. » Ils sont partiellement mis à part jusqu'à ce que l'Eglise soit enlevée, et alors un Libérateur, Christ, sortira de Sion, après que toute l'Eglise aura été rassemblée, et détournera leur impiété. Cela n'arrivera pas au moyen de l'Evangile, tel qu'il est prêché maintenant, car il ajoute : « Ils sont ennemis à l'égard de l'Evangile, à cause de vous, » — les Gentils étant ainsi introduits : « mais ils sont bien-aimés selon l'élection, à cause des pères. Car les dons et l'appel de Dieu sont sans repen-

tir. » Ici nous avons les voies de Dieu à leur égard clairement exposées. Aveuglement partiel pour un temps, pendant lequel l'Église, la plénitude des Gentils, est appelée; à la fin de ce temps, leur Libérateur sort de Sion. Notre Evangile ne sera pas le moyen; ils sont, comme nation, ennemis à l'égard de cet Evangile, mais ils n'ont pas cessé d'être bien-aimés à cause des pères. C'est l'affaire, l'élection de Dieu; or quant à ses dons et à ses voies, Il ne change pas d'idée*. Il est donc certain que Dieu maintient ses desseins, à leur égard comme peuple, et que ce n'est pas par l'Evangile comme il est prêché maintenant, qu'ils seront appelés. Quant à cet Evangile, ils sont ennemis. De même aussi, à la fin du chap. XXIV de Matthieu, le Seigneur dit, en parlant du jugement qui va fondre sur eux, que leur maison restera déserte, jusqu'à ce qu'ils s'écrient, selon le Ps. CXVIII: « Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur. » Puis il poursuit leur histoire jusqu'à son arrivée, après laquelle Il rassemblera les élus d'entre eux, des quatre vents; et les Juifs ne devaient pas cesser d'exister, comme une race à part, jusqu'à ce que tout soit accompli (Deut. XXXII, 5-20). Ensuite, le Seigneur montre ses voies envers ses serviteurs dans l'intervalle, et puis envers les Gentils lorsqu'Il reviendra.

* Le vers. 31 devrait être traduit ainsi: « De même aussi ceux-ci n'ont maintenant pas cru à votre miséricorde, afin qu'ils puissent être des objets de miséricorde. » Les Gentils étaient clairement des objets des miséricordes; mais les Juifs avaient des promesses; mais ayant rejeté la grâce de l'Evangile, ils devinrent des objets de pure miséricorde, comme les Gentils. Cela excite l'admiration de l'Apôtre touchant les voies de Dieu.

Nous voyons ainsi distinctement ce que le Nouveau Testament, le Seigneur et l'Apôtre nous enseignent quant aux plans et aux voies de Dieu envers son peuple ancien et élu. Nous trouvons cela amplement confirmé, en comparant Deut. XXXII, 26, 27 et suiv. A la fin, le Seigneur jugera son peuple et se repentira en faveur de ses serviteurs ; les nations seront appelées à se réjouir avec eux * et Jéhova aura pitié *de son pays et de son peuple*. Je puis maintenant m'occuper des déclarations directes des Prophètes ; elles ne laissent aucun doute sur leur restauration et sur leur bénédiction, comme peuple, avec Jérusalem pour centre de leur domination et de leur gloire. Les passages eux-mêmes prouvent que ces prophéties n'ont jamais été accomplies ; je veux cependant commencer par certaines considérations générales. Il est évident qu'à la première arrivée de Christ, Israël n'a pas été introduit, comme peuple, dans les bénédictions qui lui avaient été promises. Ce fut le temps de leur réjection ; et les Gentils entés sur l'olivier des Juifs, le monde réconcilié et la réception des Juifs à nouveau sont mis en contraste avec leur réjection. Jérusalem fut détruite, non pas rebâtie. Le peuple dispersé, non pas rassemblé. Cependant on allègue quelquefois leur restauration après la captivité babylonienne, comme étant l'accomplissement des promesses. Mais celles-ci furent loin d'être accomplies. Les bénédictions promises aux Juifs doivent être réalisées sous la nouvelle alliance ; mais alors la

* L'Apôtre Paul cite ceci pour établir, comme principe, que Dieu bénira les Gentils. Mais il est évident que l'accomplissement en est encore futur ; la plus petite attention à ce chapitre suffit pour rendre cela clair.

nouvelle alliance n'était pas établie. Elles auront leur réalisation sous le Messie, mais le Messie n'existait pas alors ; les Juifs étaient encore sous la captivité, de sorte que Néhémie dit : « Voici, nous sommes aujourd'hui esclaves, même dans le pays que tu as donné à nos pères pour en manger le fruit et les biens ; voici, nous y sommes esclaves ; et il rapporte en abondance pour les rois que tu as établis sur nous, à cause de nos péchés, et qui dominent sur nos corps et sur nos têtes, à leur volonté : de sorte que nous sommes dans une grande angoisse. » Lorsque le Christianisme fut introduit, non-seulement Jérusalem fut détruite en jugement, mais les Gentils étaient alors en pleine gloire et en plein triomphe. Lorsque les Juifs seront rétablis selon la prophétie, ils seront jugés, puis soumis.

Je m'en vais maintenant citer les prophéties qui prédisent ce rétablissement du peuple Juif. Vous verrez qu'il est en connexion avec Christ, avec le jugement des Gentils, avec la nouvelle alliance, et même avec la première résurrection. Il y aura d'abord un résidu épargné pour devenir une grande nation. Je cite premièrement Esaïe qui nous fournit de très remarquables prophéties sur ce sujet. Après avoir décrit le mal universel et le jugement de cette nation, il termine ainsi son introduction prophétique (IV 2-6) : « En ce temps-là le germe de l'Éternel sera plein de noblesse et de gloire, et le fruit de la terre plein de grandeur et d'excellence pour ceux qui seront réchappés d'Israël ; et il arrivera que celui qui sera resté dans Sion, et qui sera demeuré de reste dans Jérusalem, seront tous marqués pour vivre. Quand le Seigneur aura lavé la souillure des filles de Sion, et qu'il aura essuyé le sang de Jérusalem du milieu d'elle, en

esprit de jugement, et en esprit de consommation. Aussi l'Éternel créera sur toute l'étendue du mont de Sion, et sur ses assemblées, une nuée de jour avec une fumée, et une splendeur de feu flamboyant de nuit ; car la gloire se répandra partout. Et il y aura un tabernacle pour donner de l'ombre contre la chaleur, et pour servir de refuge et d'asile contre la tempête et la pluie.» Ainsi la gloire sera restaurée en Sion, lorsque le Seigneur l'aura nettoyée de son péché par le jugement. Nous trouvons là deux causes de jugement : l'incrédulité d'Israël à l'égard de son premier appel, et son incapacité d'aller à la rencontre de la gloire du Seigneur, lorsqu'il apparaîtra. Le chapitre VI parle du jugement que l'Éternel prononce en rapport avec la seconde de ces deux causes : « Engraisse le cœur de ce peuple, et rends ses oreilles pesantes, et bouche ses yeux, de peur qu'il ne voie de ses yeux, et qu'il n'entende de ses oreilles, et que son cœur ne comprenne, et qu'il ne se convertisse, et qu'il ne recouvre la santé. » Le prophète demande alors : « Jusques à quand ? » Voici la réponse : « Jusqu'à ce que les villes aient été désolées, et qu'il n'y ait plus d'habitants, ni d'hommes dans les maisons, et que la terre soit mise en une entière désolation, et que l'Éternel ait dispersé au loin les hommes, et qu'il y aura eu un grand abandon au milieu du pays. » Puis il ajoute : « Toutefois il y en aura en elle encore une dizaine, puis elle retournera et sera broutée ; comme la fermeté des chênes et des rouvres consiste en ce qu'ils rejettent, ainsi la semence sainte sera sa fermeté. » Rien ne pourrait dépeindre d'une manière plus frappante le long hiver de la désolation d'Israël ; mais Dieu veut établir, par le résidu, un principe de restauration et de bénédiction.

Paul le dit, Rom. XI. Mais cela est cependant prophétisé d'une manière plus historique, dans les chapitres VIII et IX d'Ésaïe, où la réjection de Christ est positivement annoncée dans les vers. 14 à 18. Sa manifestation en gloire en faveur d'Israël, quoique en jugement, est annoncée au chapitre IX, vers. 5-7. Les chapitres XI et XII, qui terminent cette série, annoncent la restauration d'Israël, en terminant ainsi : « Habitante de Sion, égaille-toi, et te réjouis avec chant de triomphe : car le Saint d'Israël est grand au milieu de toi. » Dans les chapitres XXIV et XXV, qui terminent la série suivante, le témoignage de Dieu continue jusqu'à la désolation totale de la terre. « La terre chancellera entièrement comme un homme ivre, et sera transportée, comme une loge ; et son péché s'appesantira sur elle, tellement qu'elle tombera, et ne se relèvera plus. » C'est le jugement final et définitif de la terre comme centre de la puissance de l'homme. Le prophète ajoute : « Et il arrivera, en ce jour-là, que l'Éternel punira l'armée d'en haut en haut, et les rois de la terre sur la terre.... alors la lune rougira et le soleil sera honteux, quand l'Éternel des armées régnera en la montagne de Sion et en Jérusalem ; et ce ne sera que gloire en la présence de ses anciens. » Ici donc, nous trouvons de nouveau le jugement sur la terre et le peuple Juif amené dans la jouissance de la présence et de la bénédiction de Jéhova. Mais il y a plus que cela. Au chapitre XXV, une bénédiction universelle arrive enfin sur tous les Gentils : « Et sur cette montagne l'Éternel des armées fera à tous les peuples un banquet de choses grasses, un banquet de vins purifiés, de choses grasses et moelleuses, de vins sans au-

eunc lie, bien purifiés. Et il enlèvera en cette montagne l'enveloppe redoublée qu'on voit sur tous les peuples, et la couverture qui est étendue sur toutes les nations. » Alors aussi déjà a eu lieu la résurrection : « Il engloutira la mort en victoire ; et le Seigneur l'Eternel essuiera toute larme de dessus tout visage, et il ôtera l'opprobre de son peuple de dessus toute la terre ; car l'Eternel a parlé. » C'est en la montagne de Sion que se trouve la bénédiction et la puissance qui mettront de côté tout ce qui est hostile. Au chapitre XXVI, tout cela est célébré dans un chant prophétique. Au XXVII, la puissance de Satan est détruite et les voies de Dieu envers Israël passées en revue. En examinant ces chapitres qui terminent les deux séries (V-XII, et XXIV-XXVII), la première contenant les voies de Dieu avec Israël, dans sa terre ; la seconde, ses voies avec les Gentils, j'ai omis un chapitre remarquable au milieu de la série sur les Gentils, auquel je reviens ; c'est le chap. XVIII, difficile dans ses expressions, mais très-clair quant à son but. Des messagers sont envoyés par une grande puissance protectrice vers une nation dispersée et faible, une nation merveilleuse dès son origine. Le Seigneur convoque tous les habitants de la terre. Lui-même se tient en haut, dans sa demeure ; les Juifs reviennent avec l'espoir d'une grande bénédiction terrestre. Au moment où cette bénédiction semble florir, ils sont coupés de nouveau, et les bêtes des champs, les Gentils, passeront l'été et l'hiver sur eux. Cependant, en ce temps-là, ce peuple est amené comme un présent à l'Eternel, et ensuite ils Lui apportent eux-mêmes un présent en la montagne de Sion. Nous apprenons ainsi leur retour par suite de quelque mouvement politique, leur désolation

subséquent dans leur pays ; cependant ils sont amenés au Seigneur, puis eux-mêmes apportent leur offrande à Jéhova en Sion. Vous trouverez, au chapitre XXIX, d'une manière remarquable dans le XXXII, et pleinement dans le XXXIV et le XXXV, le témoignage rendu par l'Esprit à la restauration finale d'Israël. Vous pouvez comparer les chapitres 54, 62, 65, 66, pour y trouver des témoignages plus étendus sur la restauration de Jérusalem en gloire. Les prophéties d'Esaié ont le caractère d'une révélation générale des voies de Dieu, ayant les Juifs pour leur centre, y compris leur faute en se séparant de Dieu et en rejetant Christ, Babylone leur verge pendant qu'ils sont méconnus et l'Assyrien pendant qu'ils sont reconnus.

Mais Jérémie vivait du temps où la maison d'Israël avait accompli sa faute et où Jérusalem allait être mise en captivité par Babylone. Par conséquent, lorsqu'il plaide avec eux touchant leurs péchés, il entre dans des détails spéciaux sur la restauration des Juifs et de Jérusalem, annonçant, comme les autres prophètes, le jugement des orgueilleux Gentils. Je vais maintenant m'occuper des prophéties de Jérémie. Le contenu des chapitres XXX-XXXIV, est digne de toute votre attention ; je n'en puis citer que les passages les plus frappants. Dans le chap. XXX, le prophète mentionne ce jour de la détresse de Jacob, à nulle autre pareille, dont le Seigneur parle en Matth. XXIV : mais il déclare que Jacob en sera délivré — déclaration qui, vous le savez, n'a pas été accomplie lors de la première destruction de Jérusalem par Titus ; il ajoute qu'en ce jour-là l'Éternel des armées brisera le joug de dessus son cou, et que les étrangers ne l'asserviront plus ; il mentionne la complète

désolation de Jérusalem, mais il déclare que Jacob sera ramené de la captivité, que la cité sera rebâtie sur ses propres fondements, et que le palais sera aussi en sa place ; enfin il annonce le jugement définitif des adversaires, lorsqu'Israël sera de nouveau son peuple, et que cela aura lieu dans les derniers jours. Nous voyons au chapitre XXXI que les deux familles deviendront son peuple. Cela prouve tout d'abord qu'il ne s'agit pas seulement du retour de Babylone ; il déclare que son amour est un amour éternel. Jacob racheté (vers. 11) viendra chanter sur la montagne de Sion. Au vers. 31 tout cela est fondé sur l'établissement d'une nouvelle alliance ; puis le chapitre se ferme par ces mots remarquables : « Ainsi a dit l'Éternel qui donne le soleil pour être la lumière du jour, et le règlement de la lune et des étoiles pour être la lumière de la nuit ; qui fend la mer et les flots en bruient ; duquel le nom est l'Éternel des armées : Si jamais ces règlements disparaissent de devant moi, dit l'Éternel, aussi la race d'Israël cessera d'être jamais une nation devant moi. Ainsi a dit l'Éternel : si les cieus se peuvent mesurer par-dessus, et les fondements de la terre sonder par-dessous, aussi rejeterai-je toute la race d'Israël, à cause de toutes les choses qu'ils ont faites, dit l'Éternel. Voici, les jours viennent, dit l'Éternel, que cette ville sera rebâtie à l'Éternel, depuis la tour d'Ilananécél, jusqu'à la porte du coin. Et encore le cordeau à mesurer sera tiré vis-à-vis d'elle, sur la colline de Gareb, et fera le tour vers Goha. Et toute la vallée de la voirie et des cendres, et tout le quartier jusqu'au torrent de Cédron, jusqu'au coin de la porte des chevaux vers l'orient, sera une sainteté à l'Éternel, et ne sera plus détruit, ni démoli

à jamais. » Au XXXII, il lui est commandé d'acheter un champ à Hanathoth, et le chapitre se termine ainsi : le Seigneur déclare qu'il les rassemblera, et qu'ils seront son peuple, et qu'il sera leur Dieu : « Et je leur donnerai un même cœur, et un même chemin, afin qu'ils me craignent à jamais, pour leur bien et le bien de leurs enfants après eux. Et je traiterai avec eux une alliance éternelle, que je ne me retirerai point d'eux pour leur faire du bien ; et je mettrai ma crainte dans leur cœur, afin qu'ils ne se retirent point de moi. Et je prendrai plaisir à leur faire du bien, et je les planterai dans ce pays-ci solidement, de tout mon cœur et de toute mon âme. Car ainsi a dit l'Éternel : Comme j'ai fait venir tout ce grand mal sur ce peuple, ainsi je vais faire venir sur eux tout le bien que je prononce en leur faveur. » L'occasion de la prophétie était ceci : « Voici, Hanaméel, fils de Sallum, ton oncle, qui vient vers toi, pour te dire : Achète-toi mon champ qui est à Hanathoth ; car tu as le droit de retrait-lignager pour le racheter. Hanaméel donc, mon oncle, vint à moi, selon la parole de l'Éternel, dans la cour de la prison, et me dit : Achète... ainsi j'achetai... » A la fin l'Éternel dit en rapport avec cela : « On achètera, dis-je, des champs à prix d'argent, on écrira des contrats.... car je ferai retourner leurs captifs, dit l'Éternel. »

Les promesses sont renouvelées au chapitre XXXIII ; et Dieu déclare qu'il ne manquera jamais à David d'homme assis sur le trône de la maison d'Israël : « Si vous pouvez abolir mon alliance touchant le jour, et mon alliance touchant la nuit, tellement que le jour et la nuit ne soient plus en leur temps, alors aussi mon alliance avec David, mon serviteur, sera abolie ; telle-

ment qu'il n'ait plus de fils régnant sur son trône ; et avec les Lévites, mes sacrificateurs, faisant mon service. Car comme l'armée des cieux ne saurait être comptée, ni le sable de la mer mesuré, de même aussi, je multiplierai la postérité de David, mon serviteur, et les Lévites qui me servent. La parole de l'Eternel fut encore adressée à Jérémie, en disant : N'as-tu pas vu ce que ce peuple a prononcé, disant : L'Eternel a rejeté les deux familles qu'il avait élues ? Ainsi ils ont méprisé mon peuple, tellement qu'à leur compte il ne sera plus une nation. Ainsi a dit l'Eternel : Si mon alliance n'est point avec le jour et la nuit, et si je n'ai point établi les ordonnances des cieux et de la terre, alors aussi je rejetterai la postérité de Jacob, et celle de David, mon serviteur, pour ne plus prendre de sa postérité des gens qui dominent sur la postérité d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; car je ferai retourner leurs captifs et j'aurai compassion d'eux. » Rien de plus positif que ces promesses ; le Seigneur se fonde sur son immuable fidélité, mentionne tout le mal dont Israël s'est rendu coupable et déclare qu'Il ne le rejettera pas pour cela, mais qu'il mettra sa loi dans leur cœur ; puis il donne des détails locaux sur la réédification de Jérusalem ; enfin il ajoute que, comme Il *les* a renversés et détruits, de même aussi il *les* rétablira. Il est donc impossible d'appliquer cela à d'autres qu'à eux.

Nous trouvons des détails sur leur restauration dans Ezéchiel. Au XX^me chap. il est dit, que les dix tribus seront ramenées d'entre les peuples et que, de même qu'aux jours de la sortie d'Egypte, les rebelles tombèrent dans le désert, de même aussi ils passeront sous la verge comme un troupeau compté par le berger, et que les

rebelles n'entreront pas dans le pays (vers. 34 à 38). Il n'en est pas ainsi des deux tribus ; elles retourneront dans l'incrédulité, un résidu seulement étant fidèle — « *les sages* » de Daniel. — « Et il arrivera dans toute la terre, dit l'Éternel, que deux parties seront retranchées en elle, et défaudront ; mais la troisième partie y demeurera de reste : et j'amènerai la troisième partie au feu ; je les affinerai comme on affine l'argent » (Zach. XIII, 8, 9). Je dois citer encore quelques passages d'Ezéchiel : Au chapitre XXXIV, vers. 11-22, Dieu juge les pasteurs. Il déclare qu'Il prendra le troupeau sous ses propres soins. Au vers. 25, Il passe à un langage non figuré pour dire ce qu'Il fera aux derniers jours : « Je susciterai sur elles un pasteur qui les paîtra, mon serviteur David ; il les paîtra, et lui-même sera leur pasteur ; et moi, l'Éternel, je serai leur Dieu ; et mon serviteur David sera prince au milieu d'elles ; moi, l'Éternel, j'ai parlé. Et je traiterai avec elles une alliance de paix, et je détruirai dans le pays les mauvaises bêtes, et les brebis habiteront au désert sûrement et dormiront dans les forêts. Et je les comblerai de bénédictions et tous les environs aussi de mon côté, et je ferai tomber la pluie en sa saison ; ce seront des pluies de bénédiction. Et les arbres des champs produiront leur fruit, et la terre rapportera son revenu ; et elles seront en sûreté dans leur terre, et sauront que je suis l'Éternel, quand j'aurai rompu les bois de leur joug et que je les aurai délivrées de la main de ceux qui les asservissaient. Et elles ne seront plus en proie aux nations, et les bêtes de la terre ne les dévoreront plus ; mais elles habiteront sûrement, et il n'y aura personne qui les épouvante. Je leur susciterai une plante célèbre ;

elles ne mourront plus de faim dans le pays, et elles ne porteront plus l'opprobre des nations. Et ils sauront que moi, l'Eternel leur Dieu, suis avec eux et qu'eux, la maison d'Israël, sont mon peuple, dit le Seigneur, l'Eternel. Or, vous êtes mes brebis, vous hommes, les brebis de mon pâturage ; et je suis votre Dieu, dit le Seigneur, l'Eternel.» Au chapitre XXXVI, nous trouvons le passage bien connu, dans lequel la nouvelle naissance est déclarée être l'œuvre que Dieu accomplira en eux, afin qu'ils jouissent de leur pays devant Lui : « Je vous retirerai donc d'entre les nations, je vous rassemblerai de tout pays, et je vous ramènerai en votre terre ; et je répandrai sur vous des eaux nettes, et vous serez nettoyés ; je vous nettoierai de toutes vos souillures, et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un nouveau cœur, je mettrai au dedans de vous un esprit nouveau, j'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Et je mettrai mon Esprit au dedans de vous, je ferai que vous marcherez dans mes statuts, et que vous garderez mes ordonnances et les ferez. Et vous demeurerez au pays que j'ai donné à vos pères, et vous serez mon peuple et je serai votre Dieu. Je vous délivrerai de toutes vos souillures, j'appellerai le froment, je le multiplierai, et je ne vous enverrai plus la famine. Mais je multiplierai le fruit des arbres et le revenu des champs, afin que vous ne portiez plus l'opprobre de la famine entre les nations. » Alors les nations sauront que cette restauration est l'œuvre de Jéhova. Ce dernier fait que nous trouvons plus d'une fois en Ezéchiel est un élément important dans le rétablissement d'Israël ; et comme les autres il n'a jamais été accompli, surtout quant à la simultanéité de tous ces

faits. Le chapitre XXXVII insiste sur un autre point. Les os desséchés d'Israël seront revêtus de chair, le peuple sera ramené à la vie et replacé dans son propre pays (vers. 14). Mais lorsque cela arrivera, aux derniers jours, les dix tribus longtemps séparées seront de nouveau réunies pour toujours à Juda, sous une même tête (vers. 19, 20). David (le bien aimé), c'est-à-dire Christ, régnera sur eux ; le Tabernacle de Dieu sera au milieu d'eux ; Lui, Jéhova, sera leur Dieu et eux seront son peuple. Alors les nations connaîtront que Jéhova sanctifie Israël, lorsque son sanctuaire sera au milieu d'eux à jamais. Cette demeure de Jéhova au milieu d'eux n'a jamais eu lieu depuis la captivité de Babylone — sauf par la présence de Christ qu'ils ont rejeté. Ezéchiel passe complètement par-dessus les temps des Gentils, et introduit de nouveau Jéhova au milieu des Juifs, dans le pays. Le récit de l'invasion de Gog, dans les deux chapitres suivants, est en rapport avec cela. Après qu'ils ont été rétablis dans leur pays et tandis qu'ils paraissent extérieurement ramenés à la bénédiction, Gog arrive contre eux ; Dieu plaide contre lui et se sanctifie Lui-même dans ce jugement. Gog tombe sur les montagnes d'Israël, et Dieu fait connaître son saint Nom au milieu d'Israël. Il ne leur permet plus de souiller son nom, et les nations connaîtront que Lui, Jéhova, est le Saint en Israël. « Voici, cela est arrivé et a été fait, dit le Seigneur, l'Éternel ; c'est ici la journée dont j'ai parlé. » Cette prophétie se termine par les paroles suivantes : « Et ils sauront que je suis l'Éternel leur Dieu, lorsqu'après les avoir transportés parmi les nations, je les aurai rassemblés en leur terre, et que je n'en aurai laissé demeurer là aucun de reste.

Et je ne leur cacherai plus ma face, depuis que j'aurai répandu mon Esprit sur la maison d'Israël, dit le Seigneur, l'Eternel.» Ainsi rien n'est plus clair que la révélation de la pleine restauration d'Israël dans les deux parties du royaume divisé, réunies en un sous Christ et sous la nouvelle alliance, en même temps que les Gentils sont jugés, et qu'ils apprennent que Jéhova est au milieu d'Israël : Jérusalem est rebâtie et glorifiée, comme dans Esaïe LX.

A suivre.



Courte esquisse des Livres de la Bible

Suite de la page 140.

LE CANTIQUE DES CANTIQUES.

Rapports d'affections du cœur de l'épouse avec Christ. Au point de vue de la forme spéciale de la relation, cela doit être réalisé proprement en Israël, tout en pouvant s'appliquer abstraitement à l'Eglise et aux individus. Le Cantique traite, non pas tant de relation, mais de désirs, de foi ; il présente quelques aperçus passagers de la position de relation, mais non pas une relation établie, connue. La place de l'Eglise, quoique les noces en soient encore à venir, est d'être dans la conscience de la relation. C'est ce que Israël ne possédera pas.

Il y a une sorte de gradation à observer. 1. Mon bien-aimé est à moi — c'est le plus bas degré. 2. Je suis à mon bien-aimé — c'est la conscience de lui appartenir. 3. Je suis à mon bien-aimé, et son désir est vers moi.

Nous avons eu ainsi, subséquemment à l'histoire, le développement moral du cœur de l'homme et de l'Esprit de Christ agissant de diverses manières dans ce cœur. Spécialement, dans l'Ecclésiaste, le cœur de l'homme se faisant un centre, et essayant de se nourrir lui-même ; dans le Cantique, le cœur sortant de lui-même pour se fondre dans le cœur de Christ.

LES PROPHÈTES.

Dans les Prophètes (à l'exception de Jonas et, en un certain sens, de Daniel), nous voyons l'action de l'Esprit de Dieu au milieu des fils d'Israël, pour maintenir l'autorité et le caractère de leur vocation originelle, pour protester contre leur abandon de cette vocation, et pour annoncer le Messie qui les établirait dans la bénédiction sur un tout nouveau pied. Ainsi les Prophètes soutenaient la foi des hommes pieux pendant la défection des masses, et dénonçaient des jugements à ceux qui persistaient dans l'infidélité.

ESAIE

nous présente tout le plan des voies de Dieu à l'égard de Juda, Israël intervenant de temps en temps, ainsi que le jugement des nations environnantes, surtout de Babylone — Israël étant considéré comme le centre, et l'Assyrien représenté comme le grand ennemi des derniers jours. Emmanuel est annoncé comme l'espérance d'Israël et le protecteur du pays, quoiqu'il doive être rejeté quand il viendra en témoignage ; il est lui-même Jéhova — un sanctuaire — mais une pierre d'achoppement pour les rebelles. Nous trouvons, en outre,

les détails des incursions de l'Assyrien et de son jugement aux derniers jours ; et conjointement avec tout cela, nous avons la bénédiction d'Israël rétabli. Ce sont là les sujets développés dans la première partie : chap. I-XXXV.

Dans les chapitres historiques qui suivent (XXXVI-XXXIX), nous voyons les deux grands principes — la résurrection et la délivrance du joug des Assyriens. C'est un Christ ressuscité qui opère la délivrance, ce qui la rend si importante. La captivité à Babylone est ici indiquée ; elle sert de transition à ce qui va suivre.

La dernière partie du Livre nous donne la controverse de Dieu avec Israël, d'abord au sujet de l'idolâtrie, et ensuite, à cause du rejet de Christ. Ici, Israël est, d'abord, considéré comme *serviteur* et, au chap. XLIX, la place de *serviteur* est transférée à Christ, puis Christ, étant rejeté, c'est le résidu, dans les derniers jours, qui occupe la position de *serviteur*. A travers tout cela, quoique Israël soit le peuple favorisé, vous trouvez un contraste signalé entre le méchant et le juste, d'où résulte la séparation du résidu et le jugement des méchants — ou la déclaration qu'il ne peut point y avoir de paix pour le méchant, soit en Israël, soit ailleurs. (Voir la fin des chap. XLVIII et LVII.)

Dans la partie qui se rapporte spécialement au rejet de Christ, nous trouvons la révélation de l'appel des Gentils, le jugement du peuple, la venue de Jéhova, et la parfaite bénédiction du résidu d'Israël à Jérusalem.

JÉRÉMIE

nous donne les voies de Dieu envers les Juifs rebelles, qui deviennent Lo-Hammi par la captivité de Babylone.

Puis, à partir du chap. XXX, la révélation de l'amour immuable de Jéhova pour Israël (Juda et Ephraïm), et la certitude de leur rétablissement sous le sceptre de David selon l'ordre voulu de Dieu à Jérusalem, Jéhova étant leur justice. Enfin, après l'histoire de Sédécias, et des détails sur la captivité et sur ce qui se passa, après cela, en Palestine, nous trouvons le jugement de toutes les nations et de Babylone elle-même.

LAMENTATIONS.

Dans les Lamentations nous avons la part sympathique que prend l'Esprit de Christ aux souffrances d'Israël, surtout du résidu. De là résulte l'espoir d'une restauration.

EZÉCHIEL

présente le jugement de Jérusalem — Dieu arrivant de dehors, mais eu égard à tout Israël et non pas seulement à Juda : le jugement des nations d'alentour, des impies oppresseurs *en* ou *sur* Israël ; puis, en conséquence, les dispensations envers des âmes individuelles relativement au jugement ; l'établissement de David, et la nouvelle naissance comme moyen de bénédiction pour Israël ; l'union de Juda et d'Israël en un seul bois ; et lors de leur restauration dans leur terre, la destruction de l'Assyrien ou de *Gog*, par la puissance de Dieu, de fait par la présence de Christ : enfin une vision anticipée du rétablissement du temple et de l'ordre dans le pays.

A suivre.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Méditations
sur la seconde venue de Christ

MÉDITATION IV.

*Romains XI.**(Suite et fin de la page 157.)*

Je veux cependant appuyer cela par quelques témoignages remarquables des petits prophètes. Il est dit, en Osée III, 4, 5 : « Car les enfants d'Israël demeureront plusieurs jours sans roi et sans prince, et sans sacrifice, sans statue, sans éphod et sans théraphim. Mais après cela, les enfants d'Israël retourneront et rechercheront l'Éternel leur Dieu, et David leur roi ; ils révéreront l'Éternel et sa bonté aux derniers jours. » Remarquez que c'est pour les derniers jours que la bénédiction de Jéhova et David, si souvent nommés, est mentionnée ; dans l'intervalle ils n'ont ni le vrai Dieu, ni de faux

dieux, ni sacrifices, mais pas non plus d'images. Ils ont été et seront ainsi pendant longtemps. Aux derniers jours, il en sera autrement. Au chapitre III de Joël, nous trouvons de nouveau le jugement des Gentils, sommés de se réveiller et d'arriver, pour la grande journée de Dieu, à la vallée de Josaphat (Jugement de Dieu, vers. 12). « Là, dit Jéhova, je m'assiérai pour juger toutes les nations d'alentour ; » puis la moisson, jugement qui sépare, et la vendange, jugement de pure vengeance. Il est dit des Juifs, vers. 20 et 21 : « Mais la Judée sera habitée éternellement, et Jérusalem d'âge en âge. Et je nettoierai leur sang que je n'avais point nettoiyé ; car l'Eternel habite en Sion. »

Au chapitre IX d'Amos, vers. 14, 15, nous trouvons un fait qui n'a évidemment jamais été accompli et qui concerne des bénédictions temporelles dans la terre de Canaan : « Ils ne seront plus arrachés de leur terre, laquelle je leur ai donnée, dit l'Eternel, son Dieu. » Cette parole de Dieu sera-t-elle accomplie ? pour la foi ce n'est point une question.

En Michée, nous avons une magnifique description de ce que sera Israël, dans le monde, sous Christ, en ce jour-là. Ils ne seront pas ajoutés à l'Eglise un à un, disparaissant ainsi comme Juifs (vers 3), quoique bénis ; ils seront rassemblés en tant qu'Israélites. Alors Christ sera leur force contre l'Assyrien, leur ennemi, lorsqu'il sera reconnu dans le pays. Alors, comme une rosée qui vient de l'Eternel dans le monde, ils seront la bénédiction de Dieu coulant librement, mais ils seront comme un lion au milieu des bêtes de la forêt, pour tous ceux qui s'opposent à eux et aux conseils de Dieu en eux (vers. 7), tandis qu'ils sont nettoiyés de tout mal et que

les Gentils sont jugés, ce qui n'a jamais eu lieu (vers. 9-15).

Dans le chapitre III de Sophonie, nous trouvons un autre passage plein d'instruction quant aux voies de Dieu avec son peuple ; d'abord la longue patience pleine de grâce de Jéhova, mais sans résultats (vers. 7). Ainsi les justes doivent attendre jusqu'à ce que le jugement arrive ; les jugements sur les nations les soumettront et introduiront la bénédiction. Israël sera un pauvre résidu affligé et sanctifié (vers. 12, 15) ; mais la paix sera leur portion. Alors Sion, Israël et Jérusalem seront appelés à se réjouir de tout leur cœur ; Jéhova est au milieu d'eux, ils ne verront plus le mal, « il se reposera dans son amour. » La bénédiction sera si grande que son amour sera satisfait et se reposera. Pensée bénie, encore plus vraie quant à nous, lorsque Jésus verra le travail de son âme, et sera satisfait. Alors tous ceux qui affligent Israël seront défaits, et ce peuple deviendra célèbre au milieu de tous les peuples de la terre (14-20).

Tout le chapitre X de Zacharie décrit la restauration d'Israël aux derniers jours, en mentionnant les deux parties de ce peuple, Juda et Ephraïm. Le chapitre XI parle du rejet de Christ. Dans le XII, toutes les nations assemblées contre Jérusalem seront jugées ; elle devient pour eux une pierre pesante (de sorte que cela ne peut point s'appliquer à des événements passés ; et nous trouvons un récit détaillé de la manière dont Dieu sauve son peuple : « En ce jour-là, je ferai que les conducteurs de Juda seront comme un foyer de feu parmi du bois, et comme un flambeau de feu parmi des gerbes, et ils dévoreront à droite et à gauche tous les peuples

d'alentour ; et Jérusalem sera encore habitée à sa place, savoir à Jérusalem. Et l'Éternel garantira les tabernacles de Juda avant toutes choses, afin que la gloire de la maison de David et la gloire des habitants de Jérusalem ne s'élève point par-dessus Juda. » Alors il y a un deuil à cause du rejet de Christ, et ils regarderont vers Celui qu'ils ont percé. Au chap. XIII, vers. 9, ils sont criblés, deux tiers d'entre eux sont retranchés, et la troisième partie passe à travers le feu. Le chap. XIV termine cette histoire frappante par le détail de toutes les choses qui arriveront. Le Seigneur arrive, ses pieds se posent sur la montagne des Oliviers ; le soir, lorsqu'on attendra l'obscurité, il fera jour. Des eaux vives sortiront de Jérusalem ; Jéhova sera roi sur toute la terre. Lui seul sera connu. Jérusalem sera habitée en son lieu Il n'y aura plus de destruction, mais Jérusalem sera habitée en sûreté.

Les témoignages que j'ai cités suffisent amplement pour montrer à chacun qui reçoit le témoignage de Dieu comme étant vrai, qu'Israël sera certainement restauré dans son propre pays, pour être béni sous Christ et sous la nouvelle alliance. Les circonstances du retour d'Israël et de celui de Juda sont présentées d'une manière différente. Les rebelles d'Israël sont retranchés hors du pays, dans lequel ils n'entrent pas, tandis que ceux de Juda sont retranchés dans le pays même ; le résidu de ces derniers passe par le feu. Ceci renferme l'histoire de l'Antichrist et celle des Gentils, dont nous parlerons à propos des prophéties qui les concernent. Mais Israël et Juda seront réunis sous un même Chef ; puis dans la série des événements qui introduiront la bénédiction, les Gentils se rassemblent contre

Israël et sont jugés, après cela bénis en rapport avec le peuple d'Israël, ils lui seront subordonnés. Jéhova est Roi sur toute la terre. Ces événements sont aussi indiqués comme devant avoir lieu dans la période de la résurrection. La paix règne et la malédiction est ôtée. Jérusalem n'est plus jamais détruite et Israël ne perd plus jamais sa bénédiction.

Tel est l'établissement final du gouvernement de Dieu dans ce monde. C'est Israël qui en est le centre, suivant le propos arrêté et l'appel immuable de Dieu. Pour le moment, ils rejettent l'Évangile, mais ils sont bien-aimés à cause des pères. Ils croiront lorsqu'ils verront. Nos bénédictions sont plus brillantes, parce que nous croyons sans avoir vu. C'est là ce qui rend importante l'intelligence des prophéties relatives aux Juifs. Elles nous sont précieuses, non-seulement comme annonçant une partie de la gloire de Christ; mais une claire intelligence de leur application aux Juifs, nous empêche de les appliquer à l'Église; ce serait ôter à celle-ci son caractère céleste; elle est le témoin de la souveraine grâce qui lui donne une place avec Christ, là où il n'y avait point de promesse; Israël est le témoignage de la fidélité à ses promesses, de Dieu, Jéhova, qui était et qui viendra.

En effet Israël sera le peuple royal, le centre du pouvoir et de la domination terrestre de Christ; mais il sera gouverné. Nous, par pure grâce, nous régnerons avec Lui, après avoir souffert avec Lui. L'Église a sa place avec Lui, Israël a sa propre bénédiction sous Lui, selon ses anciennes promesses.



La paix du sanctuaire.*Hébr. IX, 24-28.*

Du moment que nous avons trouvé Jésus comme le Christ, que nous sommes rendus capables de le confesser et de dire : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » (Matth. XVI, 16), dès ce moment nous faisons partie de la famille de la foi. « Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu » (1 Jean V, 1).

Pendant que Jésus était sur la terre, l'homme naturel ne pouvait pas le reconnaître pour ce qu'il était ; il ne le considérait pas selon la pensée de Dieu, et ne voyait en Lui que « la racine qui sortait d'une terre altérée, sans forme ni apparence » (Esaïe LIII). — Les uns disaient une chose, les autres une autre ; ils ne savaient qui Il était, et ne le regardaient ni ne l'acceptaient comme le « Fils de Dieu. » Ils le « méprisèrent et le rejetèrent. » Mais pour le cœur déjà enseigné de Dieu, qui sentait ses besoins de miséricorde et de paix, et qui cherchait à être soulagé, pour ce cœur-là il y avait en Jésus ce qu'il lui fallait ; il discernait en Lui le Christ de Dieu et pouvait dire : « Seigneur, auprès de qui nous en irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle » (Jean VI, 68).

Nous pouvons être ignorants quant à la marche, et ne pas apprécier à sa valeur le sang de Jésus, mais si, par la foi, nous nous sommes attachés à Lui comme au Fils de Dieu, cette parole est là pour nous : « Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu. »

Jésus a été envoyé dans le monde pour sauver ceux qui n'avaient rien de bon en eux-mêmes, « pour cher-

cher et sauver ceux qui étaient perdus » (Luc XIX, 10), et à cet effet, il a plu à Dieu de le « froisser, » et de faire de Lui une « oblation pour le péché » (Ésaïe LIII). Tel est le sujet du témoignage devant un monde qui va à la perdition. — Mais en supposant, chers amis, que nous avons cru en Jésus, que nous avons reçu « le témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils » (1 Jean V, 10), il nous reste à apprendre, de la part de Dieu, quelles sont les richesses de miséricorde et de grâce qui se trouvent dans ce Fils. Dieu les connaît ; Il en fait ses délices ; nous ne les connaissons pas, et par conséquent, nous avons à apprendre à les connaître ; toutefois cet enseignement n'a lieu souvent que graduellement, car il faut que le cœur ait été exercé, discipliné, soumis, pour qu'il puisse recevoir ce que Dieu a en réserve pour lui.

Il y a une chose qui est toujours présente à la pensée de Dieu, c'est le caractère de grâce qui se trouvait en Jésus constamment, journellement, pendant qu'il était sur la terre. Jésus avait à satisfaire en toutes choses la *sainteté de Dieu*, cette sainteté parfaite dont nous pouvons à peine nous former une idée. Nous comprenons beaucoup mieux *l'amour de Dieu* : nous sentons combien nous en avons besoin, mais quant à sa sainteté, nous sommes hors d'état de nous la représenter. Non-seulement Jésus connaissait la sainteté de Dieu, Il avait aussi à la satisfaire, et c'est ce qu'Il a fait. Lui seul pouvait le faire. Il n'y avait rien en Jésus qui fût contraire à Dieu ou incompatible avec la sainteté, pas une action ou une parole, pas une pensée ou un désir. — En toutes choses Il glorifiait le Père.

Il faut aussi nous rappeler où cette obéissance par-

faite et constante de Christ a été déployée. Il était « le méprisé et le rejeté des hommes, » affligé et navré, forcé de s'écrier dans ses souffrances : « Mon Dieu ! mon âme est abattue en moi-même, parce qu'il me souvient de Toi depuis la région du Jourdain, et de celle des Harmoniens et de la montagne de Mitsar » (Ps. XLII, 6). Et pourtant Il pouvait dire : « Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi » (Ps. XVI, 8).

Cette sainteté de Dieu, connue de Christ et manifestée en Lui, nous apparaît davantage encore sur la croix, lorsque Jésus a porté la *colère de Dieu*. Nous, comme rachetés, nous ne saurons jamais quelle est la colère de Dieu : nous pouvons connaître son déplaisir, ce qui est bien différent. Comme « enfant, » je puis être discipliné ou châtié, mais je n'aurai jamais à supporter la colère, c'est-à-dire la sainteté de Dieu se rencontrant avec le péché dans toute la force de son horreur du péché. Elle a été déployée *une fois* à la croix de Christ ; elle le sera *une fois* encore à *la seconde mort*.

Si nous ne pouvons avoir qu'une faible idée de la sainteté de Dieu, nous en avons encore moins de sa colère, et par suite, nous sommes incapables de comprendre ce que c'est que *l'expiation*. Pensons pour un moment seulement à ce que c'est que d'être « par nature des enfants de colère » (Eph. II, 3). Il nous est dit que « la colère de Dieu » demeure sur celui qui ne croit point » (Jean III, 36) ; que « la colère de Dieu vient sur les fils de désobéissance » (Eph. V, 6) ; que « la colère de Dieu est révélée du ciel contre toute impiété » (Rom. I, 18). La colère est révélée, vraiment révélée, mais non encore *déployée* ; elle attend d'être manifestée, et quant à nous, nous avons été *délivrés* de la colère à

venir (1 Thess. I). Si nos péchés nous ont fait éprouver l'angoisse profonde du remords, nous avons peut-être compris plus ou moins de quelle nature est la colère de Dieu. — Mais Jésus l'a subie pour nous ; Il l'a portée une fois et pour toujours, à la croix. La colère de Dieu ne tombera plus que sur ceux qui sont *perdus*, à la *seconde mort*.

Comme « l'homme de douleurs, » Christ eut à passer par bien des souffrances, bien des épreuves, avant d'arriver à la croix ; toutefois ce ne fut que *là* qu'Il connut la colère. A la croix nous le voyons comme *victime* — *fait péché*. Et après avoir « été manifesté une fois pour *l'abolition du péché*, par le sacrifice de Lui-même » (Hébr. IX, 26). Il est entré dans le sanctuaire : « Christ n'est pas entré dans les lieux saints faits de mains, copie des vrais, mais dans le ciel même, *afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu* » (Hébr. IX, 24).

Je ne connais pas de parole plus encourageante que celle-là : elle conduit l'âme dans le sanctuaire de Dieu, comme dans sa demeure, son lieu de repos. Il n'y a rien de plus doux que d'être dans la présence de Dieu, et c'est là notre privilège. L'Eternel avait dit au sujet d'Aaron : « qu'il *n'entre point en tout temps* dans le sanctuaire, au dedans du voile, devant le propitiatoire qui est sur l'arche, *afin qu'il ne meure point* » (Lév. XVI, 2), tandis que Jésus, comme notre « Souverain Sacrificateur, » est entré dans la présence même de Dieu, pour y offrir le sang qu'Il avait répandu comme victime. Il est maintenant manifesté *là pour nous*, et la colère n'émane pas de ce lieu saint ; la réconciliation et la paix y résident seules. L'offrande du sang de Jé-

sus a apaisé la colère de Dieu, et l'a détournée à jamais de ceux *qui croient*. Mais pour *le monde*, pour ceux qui ne croient pas, il n'y a pas de Souverain Sacrificateur, ni de sanctuaire, pas de trône de grâce ou de sang versé, pas de paix avec Dieu — il n'y a que la colère. Jésus n'est Souverain Sacrificateur que pour ceux qui croient. — « Il paraît maintenant *pour nous* devant la face de Dieu. »

Remarquez, chers frères, que la colère est apaisée pour toujours, bien que notre conscience nous dise que nous la méritons, et qu'il n'y ait pas un désir, pas une pensée ou un sentiment de nos cœurs naturels qui n'en soit digne. Toutes ces choses, contre lesquelles la colère de Dieu a été révélée, sont en principe toujours en nous — elles sont les œuvres de notre *chair de péché*; — et la puissance de cette vérité agira naturellement sur le cœur de celui qui l'a discernée: — il sera porté à craindre que le Dieu saint ne soit contre lui, et il s'écriera: Sûrement la colère de Dieu viendra sur moi, avant que le Sacrificateur ait pu prendre ma place et intercéder en ma faveur! Mais *la colère a été apaisée*. Dieu l'a prouvé par le don du Saint-Esprit, qui est venu à nous du sanctuaire, après que la colère eût été apaisée pour toujours. Voilà le témoignage de Dieu. Il n'y a dans le sanctuaire que réconciliation et paix. Quoi qu'il puisse nous arriver ici-bas, à nous, chrétiens, rien ne peut élever un nuage entre Jésus et le Père, ni altérer l'amour et la sécurité qui sont pour nous dans le lieu saint. Rien ne peut y introduire une ombre ou y porter les ténèbres; — rien ne peut changer la position que Jésus occupe devant Dieu pour nous. Il est de la dernière importance que nous nous souvenions de ceci

constamment, car Satan cherche, par tous les moyens, à nous enlever la confiance dans cette vérité, et à nous ôter la joie et la paix dont elle est pour nous la source.

Comme c'est dans le sanctuaire même, au trône de la grâce que Dieu agit envers nous, en nous ôtant le péché, il est bien plus surprenant, que la paix de ce saint lieu demeure invariable pendant que nous sommes ici-bas dans la chair, qu'il ne l'est que le bonheur dont nous jouirons dans la gloire ne soit pas troublé. Lorsqu'il nous sera donné de porter l'image de Christ ; lorsque nous n'aurons pas un désir, pas une pensée, qui soit contraire à la sainteté de Dieu ; lorsqu'il n'y aura en nous aucune empreinte, aucune trace de souillure, rien de ce qui rappelle le péché, il ne sera pas étrange que Dieu puisse habiter avec nous, et nous avec Lui, dans une paix et une joie inaltérables. Mais il est merveilleux que nous puissions dire que Jésus est entré dans les « lieux saints, » et qu'Il y paraisse maintenant « *pour nous ;* » et que, à cause de cela, nous puissions réclamer tout l'amour et le bonheur qui sont là, comme nous appartenant *désormais*, sachant avec certitude que Dieu n'agira jamais envers nous qu'en amour, et que, nous voyant dans son Fils, tout ce qu'Il voit dans le sanctuaire, tout ce en quoi Il prend son plaisir, que tout cela est « *pour nous !* »

Tel est le fondement inébranlable que Dieu a donné à la foi, afin que nous apprenions, selon la vérité, ce qu'est le péché, et ce qu'est la sainteté, d'après les propres pensées de Dieu.

Bien des chrétiens sont ignorants de ces choses : ils savent que Dieu est leur Père, mais ils n'ont aucune idée de la corruption de leur cœur, ni de la sainteté de

Dieu. Dieu nous place quelquefois dans des circonstances qui nous le font comprendre, et notre unique ressource alors est de savoir que Jésus, comme le *Souverain Sacrificateur*, est dans la présence de Dieu *pour nous*.

Tant que nous ne connaissons pas réellement le sanctuaire, nous n'aurons pas de véritable paix. Ce n'est que dans le sanctuaire que nous sommes capables de nous considérer nous-mêmes et ce qui nous entoure, dans la vérité, et de juger toutes choses selon Dieu. Sans doute alors, nous découvrirons combien nous sommes vils et corrompus, mais la pensée que Jésus, notre Avocat, est là, nous mettra en état de ne plus nous occuper de nous-mêmes et de ce que nous sommes, et nous fera vivre ici-bas comme des gens qui possèdent déjà une félicité parfaite.

N'est-il pas vrai que, lorsque vous avez la conscience de vous être égaré, vous devenez faible et vous vous laissez aller au découragement? Quelle idée vous formez-vous alors du sanctuaire? Croyez-vous qu'il s'y soit glissé un nuage? qu'il y ait de l'indifférence pour vous? — que la paix qui est là soit troublée, et qu'il soit nécessaire de s'efforcer de la rétablir? Mais, chers amis, ce qui n'a jamais cessé d'être là, n'a pas besoin d'être ramené, et si le nuage n'existe pas, il n'y a pas à le dissiper. Lorsqu'il y a dans l'âme le sentiment de péché et d'éloignement de Dieu, il faut prendre garde à ce que l'on fait, car toutes les pensées de ce genre viennent directement de Satan, et tendent à nous faire perdre de vue et le ministère de Jésus comme Sacrificateur et l'efficacité de son sang. Si la paix du sanctuaire avait à être rétablie, *Christ aurait à s'offrir Lui-même plu-*

sièurs fois (vers. 25, 26), tandis que cette paix est immuable : elle *a été faite et pour toujours*. Jésus a offert le sacrifice une fois ; « avec son propre sang, Il est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle » (vers. 12). Notre position dans le sanctuaire est donc toujours la même : chacun des croyants s'y trouve accepté comme Christ Lui-même est accepté.

Comme la paix du sanctuaire ne change pas, tout ce que nous croirions devoir faire pour la rétablir comme étant troublée, déshonore Dieu et est contraire à sa Parole. Il en est de cette paix comme du soleil : des nuages peuvent pour un moment nous dérober ses rayons, des nuages bien épais quelquefois, mais le soleil lui-même est toujours là. C'est ainsi qu'en revenant à Dieu, nous trouvons que le sanctuaire est toujours le même lieu de repos et de bonheur. Quand mon enfant s'est laissé tomber dans la boue, je suis obligé de le punir, toutefois cela ne change en rien ma relation de père, ni ma tendresse pour mon enfant. Dieu agit de la même manière envers nous : comme notre Père, Il nous reprend et nous châtie, mais cela vient de ce qu'Il prend soin de nous. Son amour ne varie pas.

Dieu n'a qu'une seule mesure de sainteté, et à cet égard nous n'avons peut-être pas une même pensée avec Lui.— Tout ce que nous faisons, tout ce que nous pensons, est connu dans le sanctuaire, et ce n'est que par l'intercession de Jésus, que l'accès nous en demeure ouvert. Si le sang de Christ n'était pas puissant et efficace, il y aurait immédiatement de la souillure et des ténèbres ; il suffit pour cela d'une simple parole, d'un sourire de mépris ou de compassion, là où il n'est pas

à sa place ; et s'il en est ainsi de ces choses comparativement petites , qu'en sera-t-il de ce grand mal dont nous avons la conscience ? Mais Jésus agit en notre faveur , et intercède pour nous constamment , et si Dieu nous y rend attentifs , soit par la discipline , soit en nous châtiant , c'est « afin que nous participions à sa sainteté » (Hébr. XII, 10). C'est là ce que Dieu désire.

La discipline et le châtement sont des choses très différentes ; il peut y avoir discipline sans qu'il y ait châtement. Paul fut discipliné : la maladie d'Épaphrodite , — l'épreuve par laquelle il eut à passer de la part des saints , — l'écharde dans la chair , furent autant de moyens de discipline. Dieu discipline toujours ceux qu'il aime , et Il se sert pour cela quelquefois des bénédictions mêmes que nous trouvons sur notre route. Mais s'il est nécessaire que nous soyons châtiés , nous savons que le but en est toujours de donner plus de puissance à la vie qui est en nous.

Ce que nous avons le plus à craindre , c'est qu'il n'y ait pas de châtement ou de discipline de la part de Dieu. Il n'y a , je crois , pour le chrétien , pas de punition plus sensible , pas de plus grande preuve du mécontentement de Dieu , que d'être pour un temps livré à lui-même , à sa propre volonté , à son propre esprit (Osée IV). Toutefois , même alors , Dieu ne nous abandonne jamais ; notre place est toujours dans le sanctuaire , quoique nous n'en ayons guère la conscience.

Dans la mesure où un chrétien sera capable , déjà maintenant , de se juger lui-même et ses voies , selon l'Esprit de sainteté , il sera entre les mains de Dieu comme « une flèche bien polie » (Ésaïe XLIX, 2) , servant d'instrument de bénédiction pour d'autres. Connaissant le

sanctuaire et les choses célestes, il en manifestera et en communiquera le caractère divin partout où son influence agira. Le Saint-Esprit ne nous fait pas seulement connaître l'amour qui a envoyé le Fils dans le monde, Il dirige aussi nos regards vers ce qui se passe dans le sanctuaire maintenant, et nous apprend quelles sont les pensées de Jésus et du Père. Il nous conduit à regarder et à juger les choses qui sont de la terre, comme Dieu et notre Avocat les jugent dans le ciel, et c'est aussi là ce que nous avons à faire, quand nous exerçons un ministère les uns envers les autres.

Rien n'est plus important que de vivre pour l'Eglise. Si nous vivons pour nous-mêmes, nous perdrons nécessairement toute la précieuse discipline, toute la lumière et l'instruction dont Dieu fait part à ceux qui vivent pour son Eglise. Rien ne nous enseigne mieux que de nous unir à elle, comme au « Corps de Christ » (car voilà ce qu'il faut discerner), et alors, en agissant envers un de ses membres, nous agissons envers Dieu Lui-même. Si nous nous attachions véritablement à cette parole : « en tant que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de ceux-ci qui sont mes frères, vous me les avez faites à moi-même » (Matth. XXV, 40), quelle action puissante elle exercerait sur nous ! Nous ne serions pas exclusivement occupés de *nos* vues, de *nos* projets, le *moi* ne serait pas mentionné parmi les saints. L'Eglise aurait la première place dans nos cœurs, après celle que le Seigneur y occuperait Lui-même.

Si, dans le ciel, la condition de l'Eglise sur la terre occupe surtout la pensée de Dieu, il devrait en être de même en nous. Nous avons peut-être à rester encore pour un temps à la même place, à demeurer dans la

vocation dans laquelle nous avons été appelés, à apprendre à être tranquilles, à faire nos propres affaires, à travailler de nos propres mains ; — toutefois bientôt le temps de la discipline sera passé et le Seigneur Jésus viendra avec grande puissance et grande gloire. « Il apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent » (Hébr. IX, 28). Alors la paix du sanctuaire nous appartiendra tout entière, et nous serons rendus capables d'en jouir dans toute sa plénitude.

Quoique la pensée de la venue du Seigneur soit effrayante pour tout ce qui est de nous-mêmes et pour tout cœur naturel, elle n'a rien de terrible pour ceux qui attendent Celui-là même qui est « *maintenant pour nous* devant la face de Dieu. » Ceci ôte toute crainte.

Chers amis, il nous est dit que nous sommes destinés à être conformes à Jésus quand Il viendra, à porter son image, à ressusciter dans sa ressemblance, à posséder dans toute l'éternité la pleine paix du sanctuaire, et plus encore, qu'il nous sera donné de répandre la bénédiction autour de nous. Jusqu'à présent la rédemption n'a pas été étendue à la création, elle n'est connue que de ceux qui croient : mais bientôt elle sera appliquée à toutes choses par le Seigneur Jésus Lui-même, et nous serons unis à Lui pour porter partout la bénédiction et le bonheur. Que telle soit notre attente. Si nous trouvons ici-bas l'épreuve, la déception, souvenons-nous de ce que Dieu est, et de ce que nous sommes, comme créatures, afin d'être patients et de supporter, ayant l'intelligence des pensées de Dieu au sujet de toutes ces choses, et étant rendus capables de regarder vers la gloire excellente qui nous est promise. En suivant notre propre chemin, notre propre volonté, nous per-

drons toute la puissance, toute la douceur de « l'espérance bienheureuse, » et toute communion avec les pensées de Dieu.

Tenons donc ferme la paix du sanctuaire, que notre volonté soit brisée et rendue soumise à la volonté parfaite de notre Dieu.



Courte esquisse des Livres de la Bible

Suite de la page 160.

DANIEL

a deux parties : l'histoire des empires Gentils, commençant avec Nébucadnetsar, la tête d'or; et, en second lieu, les visions particulières de Daniel (commençant avec le chap. VII), qui signalent l'état et les circonstances des saints en relation avec l'histoire de ces empires plus amplement révélée, et le jugement qui vient les mettre tous de côté en faveur d'Israël. Mais Daniel arrive seulement à la porte du millénium, sans en développer le sujet.

OSÉE.

Nous avons ici le rejet de la maison d'Israël et de la maison de Juda, comme Lo-Ruhama et Lo-Hammi; la porte étant par là secrètement ouverte aux Gentils; Israël endurent pendant longtemps la privation de toutes choses; puis la restauration de tout sous Jéhova et sous David dans les derniers jours. Paul cite le verset 40 du chap. I, et le 25 du chap. II; Pierre, seulement

ce dernier. Depuis le chap. IV, nous avons les dispensations les plus énergiques pour atteindre la conscience d'Israël, mais qui se terminent par le retour d'Israël repentant aux bénédictions assurées de Jéhova. C'est le témoignage des voies du Seigneur.

JOEL

Sous la figure de la désolation laissée par une plaie d'insectes, nous est annoncée l'invasion des armées du Nord dans les derniers jours, l'attaque de toute la puissance humaine contre le peuple de Dieu, et, à la suite de cela, la venue de Jéhova, pour juger toute la puissance de l'homme, au jour du Seigneur et dans la vallée de décision. En outre, l'effusion du Saint-Esprit sur toute espèce de gens, et la promesse d'une délivrance certaine pour quiconque invoquera le nom du Seigneur. Enfin des appels à la repentance, adressés à tous ceux qui ont des oreilles pour entendre.

AMOS

nous offre la patience de Dieu dans ses dispensations et ses voies, qu'il relate conjointement avec le signalement de l'iniquité des voies d'Israël; tout en annonçant le châtiment des nations d'alentour, à cause du même fait d'un mal moral bien positif. Il fait connaître le rejet d'un témoignage contre le mal, et dénonce le jugement certain, infaillible, inévitable de Jéhova sur la masse du peuple, le résidu juste étant tout aussi certainement sauvé. Il termine par la promesse de relever le tabernacle de David, comme chef de la nation et bénissant le peuple.

ABDIAS

est le jugement d'Edom, à cause de sa haine pour Israël ; les Edomites sont avertis que la journée de l'Eternel est proche sur toutes les nations, tandis que la délivrance sera sur la montagne de Sion, et par conséquent la sainteté et la bénédiction, et que le règne est à l'Eternel.

JONAS

est le témoin, montrant que, quoique Dieu ait choisi Israël, il n'a pas abandonné son droit de fidèle Créateur pour user de miséricorde sur toute la terre ; tandis que ceux qui sont en relation avec Lui doivent être soumis à sa puissance et à sa grâce, autrement le sentiment de la faveur divine dégénère en infidélité et en exaltation propre. En même temps, nous avons un type de la mort et de la résurrection comme moyen de bénédiction.

MICHÉE.

En Michée, nous avons le jugement général du peuple, Samarie et Jérusalem, à cause de leurs transgressions, de leurs iniquités et de leur idolâtrie, puis de leur rejet du témoignage de Dieu. En conséquence le pays tout entier est traité comme souillé, ce n'est plus un lieu de repos pour le peuple de Dieu, qui doit se lever et en sortir. Les chefs et leurs prophètes sont jugés, la puissance de l'Esprit intervient pour juger même la cité élue du Seigneur ; mais il annonce son rétablissement en grâce par Jéhova dans les derniers jours ; il mentionne le siège de Jérusalem par les nations, comme

accomplissement des conseils de Dieu, tout en étant la conséquence du rejet du Christ, à cause duquel ils avaient été abandonnés; et il montre que le même Christ est leur paix et leur défense, quand l'Assyrien arrive dans les derniers jours. Le résidu d'Israël devient une bénédiction *pour* les autres peuples, et une puissance *sur* eux; néanmoins tout mal *en lui* est jugé et détruit, aussi bien que les nations qui sont montées contre lui. Ayant ainsi parlé de la restauration dans les derniers jours, il revient en arrière et insiste sur la justice des voies de Dieu, il met en contraste les essais d'être agréable à Dieu par des cérémonies, avec la pratique de l'iniquité que le Seigneur hait; enfin il termine en regardant à Lui pour rétablir et paître son peuple, comme au Dieu qui efface les iniquités.

NAHUM.

La puissance du monde ou de l'homme détruite pour toujours; mais avec le témoignage de la fidélité du Seigneur au milieu de ses vengeances, et par conséquent de la bénédiction pour ceux qui se confient en Lui et qui l'attendent. C'est toujours l'Assyrien — Babel est tout autre chose.

HABACUC

présente l'âme exercée par les iniquités du peuple de Dieu — d'abord, avec indignation à ce sujet, puis avec angoisse en le voyant détruit par ceux qui sont la verge de Dieu pour le châtier. Nous avons ensuite la réponse de Dieu, montrant qu'il connaît l'orgueil du méchant et qu'il le jugera, mais que le juste doit vivre en se confiant en Lui. Enfin, il s'élève au-dessus de tout jusqu'à la glorieuse puissance de Dieu, qu'Il exerce pour le salut de son peuple, en sorte qu'il se confie en Lui, quoi qu'il puisse arriver.

A suivre.

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

La repentance pour la vie.

« La bonté de Dieu te pousse à la repentance. »

Rom. II, 4.

Il existe à peine un sujet sur lequel on rencontre plus de malentendus que celui de la repentance. L'ennemi de la vérité de Dieu et des âmes a certainement réussi à faire présenter cette doctrine, dans l'enseignement et la prédication, dans les livres et les traités modernes, d'une manière subversive de l'Évangile de la grâce de Dieu et, par conséquent, de la paix des pécheurs.

Il est d'usage de représenter la repentance comme un certain état d'âme que l'on doit traverser, avant de saisir pleinement le pardon des péchés et la paix de Dieu. On définit, en général, cet état, en disant : « C'est une vive douleur du péché et un désir sincère de l'abandonner. » On soutient que sans cette « vive douleur »

et ce « sincère désir, » il ne peut y avoir ni vraie foi, ni justification, ni pardon, ni paix, — mais que lorsque ces sentiments existent, le pécheur a de justes raisons d'entretenir l'espoir qu'il sera l'objet de la miséricorde de Dieu par Jésus-Christ. C'est de cette manière qu'on présente ordinairement ce qu'on appelle l'Évangile. Mais, hélas! on peut à peine concevoir un Évangile plus mutilé, plus corrompu, et plus décourageant. Les fruits de cet Évangile sont manifestes, il ne donne ni paix de la conscience, ni spiritualité, ni liberté du cœur, ni joie; mais, au contraire, la tristesse, le désespoir, le doute, la crainte, les perplexités, les difficultés, un constant regard sur soi-même l'accompagnent, qui ne produisent que des fluctuations et des incertitudes dans les expériences. Or nous savons que d'aussi tristes fruits ne peuvent jamais suivre l'acceptation de l'Évangile de Dieu, et s'il est vrai que les faux prophètes sont connus par leurs fruits, il est également vrai qu'on reconnaîtra toujours un faux Évangile par les fruits qu'il porte. Partout où l'on reçoit dans sa plénitude le précieux Évangile de la grâce de Dieu, les fruits propres à cet Évangile sont manifestés, et réciproquement, partout où apparaît un Évangile amoindri, corrompu et mutilé par les hommes, les fruits s'en montrent aussi bientôt. Toujours les fruits sont un critère très-sûr, quoique non absolu. Ce dernier ne peut provenir que de la parole de Dieu seulement.

Or, il vaut la peine de remarquer qu'un faux Évangile, non-seulement est impuissant à produire la joie du cœur provenant du pardon des péchés, mais aussi qu'il ne peut pas davantage produire cette tristesse de cœur provenant du sentiment du péché. C'est-à-dire qu'il ne

peut jamais produire ce qu'il déclare être toujours nécessaire. — Or ne pouvant procurer une « vive douleur du péché » — il ne peut pas donner « un sincère désir de l'abandonner, » ni « la repentance pour la vie ; » il est, par conséquent, incapable d'après les conditions qu'il impose, d'offrir jamais une base convenable, sur laquelle on puisse fonder « l'espérance d'obtenir la miséricorde de Dieu par Jésus-Christ. » En résumé, il est essentiellement faux, défectueux, sans valeur pratique, et même pire que cela. Et comme il n'est pas l'Évangile de Dieu, nous savons de quelle source il provient.

Mais mon lecteur peut me demander sur quelle autorité je me fonde pour affirmer que cet Évangile ne peut produire les trois résultats dont nous venons de parler. — La réponse à cette question est aussi simple que possible. En premier lieu, la douleur du péché ne peut jamais provenir de la contemplation du mal et de ses conséquences. Si même il était possible de peindre le péché et ses conséquences sous les couleurs les plus effrayantes, cette vue ne pourrait pas même faire naître un seul « sentiment de tristesse selon Dieu. » Elle pourrait conduire au remords, à l'angoisse d'esprit, à la honte de soi-même, au sentiment de sa dégradation morale et à de semblables pensées ; mais tout cela n'est pas « la tristesse selon Dieu. » Rien ne peut conduire à la tristesse selon Dieu à cause du péché, si ce n'est un regard porté sur la croix du Seigneur Jésus ; et lorsque je regarde cette croix la tristesse à cause du péché est mêlée à la joie de sa parfaite expiation. En d'autres termes, je ne puis connaître, selon Dieu, ce que c'est que le péché, que par ce qui m'annonce qu'il est pour toujours ôté. Je pourrais contempler le péché pendant une

éternité, sans en éprouver une tristesse selon Dieu, tandis qu'un seul regard de la foi, tourné vers la croix de Jésus-Christ, révèle à mon cœur toute la noirceur et toute l'énormité du péché, mais en même temps me montre la divine efficacité du sang qui l'a effacé.

En second lieu, il en est de même quant au « sincère désir d'abandonner le péché. » Comment pourrai-je l'éprouver, si je n'ai pas un cœur qui le hâisse, et qui aime la sainteté, c'est-à-dire, une nature divine? Le vieil homme aime le péché, il s'y complait, il y trouve son aliment. Comment donc pourrait-il désirer sincèrement d'abandonner une chose, dans laquelle il aime à se plonger et qu'il savoure avec délices? Impossible. Comme l'Apôtre Pierre nous l'enseigne, avant de pouvoir haïr le péché et désirer l'abandonner, il faut être participant de la nature divine. Il faut avoir une vie nouvelle.

Mais comment peut-on obtenir cette vie? Est-ce en traversant des phases diverses de tristesse ou de tout autre sentiment? Nullement. Que faire alors? « En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient, et elle est déjà venue, que *les morts* entendront la voix du Fils de Dieu et *ceux qui l'auront entendue vivront* » (Jean V, 25). C'est ainsi, en entendant la voix de Jésus-Christ, qu'on obtient la vie : mais que me dit cette voix? Est-ce qu'elle m'appelle à m'éloigner du péché, à en être vivement affligé, à l'abandonner, avant de pouvoir obtenir le pardon? Ah! non, Dieu en soit béni! — Cette voix de Christ me révèle cette vérité sublime, que mon péché a été ôté, qu'il a été cloué à la croix du Christ — que je suis mort au péché — crucifié avec Christ — enseveli avec Christ — ressuscité avec Christ; — elle

me dit que les chaînes du péché qui me tenaient lié sont brisées pour toujours — que le péché ne dominera plus sur moi, parce que je ne suis plus sous la loi, mais sous la grâce — elle me dit que je suis possesseur privilégié d'une nouvelle vie, même de la vie de Christ ressuscité — le second Adam, l'Esprit vivifiant, le Seigneur venu du ciel. Dans la puissance de cette nouvelle nature, je puis haïr le mal d'une parfaite haine, en abhorrer cordialement les conséquences et le traiter comme un ennemi vaincu et mort. « Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu » (1 Jean III, 9). Et cependant si le croyant dit qu'il n'a pas de péché, il se séduit lui-même, et la vérité n'est pas en lui (comp. 1 Jean I, 8).

Demander à l'homme naturel, *mort* dans ses fautes et dans ses péchés, d'être affligé de ses péchés, et de les abandonner pour obtenir la miséricorde de Dieu par Christ, c'est l'œuvre la plus inintelligente et le labeur le plus ingrat que l'on puisse imaginer. Car cette manière d'agir ou d'enseigner plonge le pécheur dans le désespoir et ôte à la croix de Jésus-Christ toutes ses divines gloires. Quelle différence entre cet Evangile humain et l'Evangile de Dieu, qui nous montre Christ venant du sein du Père pour accomplir une entière rédemption, en tirant la vie de la mort et en procurant une justice éternelle; en faisant de toutes ces grâces réunies, un don parfaitement gratuit au pécheur, — non en considération de sa « vive douleur » ou de son « sincère désir, » de ses larmes, de ses soupirs, de ses prières, de ses vœux, de ses résolutions; mais *uniquement* en vertu de l'œuvre qu'il a lui-même accomplie, œuvre

dont la divine efficacité est telle que Dieu peut, sans porter atteinte à l'harmonie de ses perfections, pardonner tous les péchés, effacer toutes les fautes, couvrir toutes les iniquités, de tous ceux qui croient son témoignage ou qui entendent la voix de Jésus.

Finalement, quant au vrai mode de produire « la repentance pour la vie, » le passage, qui est placé en tête de cet écrit, déclare formellement que c'est « la bonté de Dieu » qui nous y conduit. Donc ce n'est pas ma méchanceté, mais la bonté de Dieu, qui produira la repentance. Je puis tout aussi bien essayer de produire la chaleur en regardant la neige, la lumière en regardant les ténèbres, la richesse en contemplant la pauvreté, la santé en regardant la maladie, la vie en regardant la mort, que de produire la vraie repentance en contemplant mes péchés. Je pourrais même les regarder, y penser, en rougir et en gémir, pleurer sur eux, trembler à la pensée de leur grand nombre et de leur gravité, être épouvanté de leurs terribles conséquences, et en même temps ne pas avoir un atome de vraie repentance, de repentance pour la vie. Je pourrais écrire le catalogue de mes péchés, je pourrais le lire et le relire, je pourrais le voir noir comme la nuit et comme l'enfer, et avec tout cela ne pas être amené à la repentance. Nous verrons bientôt ce que c'est que cette repentance ; pour le moment, nous nous occupons de la question de savoir ce qui y conduit. Or le Saint-Esprit, par l'Apôtre, nous dit positivement que c'est la « bonté de Dieu. » Il ne dit pas « la bonté de Dieu et nos péchés. » — Non, nous n'y trouvons rien que cette seule chose qui suffit largement, qui ne veut, qui ne supporte aucune aide : — « La bonté de Dieu te pousse à la repentance. »

On est continuellement porté à perdre de vue ce que nous venons de dire — et ainsi le conseil de Dieu est obscurci, l'Évangile perverti et les âmes sont égarées ou perdues. C'est en présentant à l'âme, par son côté objectif, la grande et éternelle vérité de la bonté de Dieu, sa bienveillance, sa miséricorde, sa grâce, son amour, que le Saint-Esprit produit la vraie repentance. — On devrait faire plus d'attention à ce sujet dans l'enseignement, les prédications, les livres et les traités. On exhorte les pécheurs à se repentir, sans qu'ils sachent ce que c'est, ni comment il faut s'y prendre. On leur dit que, s'ils ne se repentent, ils ne peuvent être sauvés; mais ils sentent leurs cœurs aussi durs que le diamant, aussi froids que la glace. On leur représente, sous des couleurs impressives et frappantes, leur culpabilité, la colère de Dieu, la crainte du jugement, les terreurs de l'enfer, sans qu'il s'élève au dedans d'eux le moindre sentiment de repentance. Cette manière d'agir nous rappelle la fable si connue du Vent et du Soleil, faisant au défi à qui des deux obligerait un voyageur à quitter son manteau. — Le vent du nord commence à souffler avec une extrême violence; ce qui n'a d'autre effet que de porter le voyageur à serrer plus étroitement son manteau autour de lui. Le soleil, à son tour, se met à paraître, et bientôt sa bienfaisante chaleur oblige le voyageur à détacher son manteau et à s'en débarrasser tout à fait.

Il en est de même du cœur du pécheur. Il n'y a que la puissante influence de la bonté divine qui soit en état de briser son cœur et de l'amener à la vraie repentance. Si je cherche à produire cette contrition du cœur, cette repentance par tout autre moyen que

la bonté de Dieu, je dépense ma force pour néant et sans fruit. Je pourrais inviter les pécheurs à se repentir, au point que ma langue s'attacherait à mon palais, sans obtenir aucun résultat, à moins que je ne les place en présence de « la bonté de Dieu, » qui seule peut engendrer la vraie repentance.

Ayant ainsi prouvé qu'un Evangile faux et mutilé manque complètement de puissance pour produire ce qu'il déclare pourtant être nécessaire au salut, c'est-à-dire, qu'il ne fait naître ni vive douleur du péché, ni sincère désir de l'abandonner, et ne conduit personne à la repentance, nous allons maintenant montrer comment il dépouille le sacrifice de Christ de sa divine gloire et de son efficacité aux yeux du pécheur. Il le fait en disant qu'un certain travail d'esprit du pécheur doit être ajouté à l'œuvre de Christ, avant de pouvoir obtenir la paix, le pardon, la vie, et la justice par cette œuvre. De cette manière, l'œuvre de Christ est représentée comme insuffisante pour donner la paix sans une préparation spéciale et antérieure. En agissant ainsi on annule l'œuvre de Christ. Si quelqu'un vient me dire : « Si vous n'éprouvez pas de la tristesse, vous ne pouvez pas être sauvé, » il renverse tout l'édifice du christianisme, il détruit l'Evangile, il anéantit la croix de Christ et prive mon âme de tout espoir ; tandis que s'il présente à mon cœur l'étonnant amour de Dieu, tel qu'il l'a manifesté dans l'envoi, la vie, la mort, la résurrection et l'ascension de son Fils éternel, il m'apporte la vérité dont le Saint-Esprit se servira pour produire en mon cœur la vraie tristesse — « la tristesse selon Dieu, » qui fera naître, en même temps, la paix, la joie et la liberté, par l'assurance que mes péchés

sont tous effacés, non par mes larmes de pénitence, mais par le sang expiatoire de l'Agneau de Dieu. Si la tristesse doit exister, avant que l'amour de Dieu soit connu et senti, alors je suis perdu sans ressource, car je ne puis absolument rien produire de moi-même pour Dieu. Mais si je connais l'amour de Dieu et si j'en jouis, la vraie tristesse est produite, sans aucun doute; mais alors je suis sauvé, éternellement sauvé, — non par ma tristesse, mais par l'amour qui l'a produite. Je m'afflige d'avoir pu pécher si longtemps contre un amour si parfait — d'avoir pu si longtemps nourrir des doutes et des soupçons concernant Celui qui m'a aimé jusqu'à donner son Fils unique, pour porter tous mes péchés en son corps sur le bois.

Voilà une manière bien différente d'envisager la question. L'amour de Dieu en Christ, présenté objectivement à mon cœur et produisant « une vive douleur du péché, » est une tout autre chose qu'une contrition qui servirait de fondement à mon espérance d'obtenir la miséricorde de Dieu par Jésus-Christ. Dans le premier cas, je fais de la tristesse une *condition* du salut, et dans le second cas, elle n'est que la *conséquence* de mon salut. Il ne faut jamais confondre l'Évangile et les effets qui lui sont propres. En agissant ainsi, il en résulte pour beaucoup d'âmes une grande confusion, des perplexités et des doutes. Un grand nombre de prédicateurs, estimés évangéliques, prêchent les effets de l'Évangile, au lieu de prêcher l'Évangile lui-même. La repentance, la régénération, la sainteté de la vie, — tout cela est produit par l'Évangile; mais si je prêche ces choses au lieu de prêcher l'Évangile qui les produit, je déplace la vérité de Dieu, je détruis sa grâce, je

plonge les âmes dans l'incertitude et les ténèbres et, en conséquence, le but que je veux atteindre est manqué.

Sans doute, je lis dans les Ecritures des paroles comme celles-ci : — « Repentez-vous, » — « il vous faut naître de nouveau. » — « Sans la sainteté nul ne verra le Seigneur ; » — mais j'en trouve aussi d'autres, qui me montrent quelle est la cause efficiente de la repentance, de la vie nouvelle, et de sa sainte activité. Je n'y vois nulle part la repentance présentée comme un supplément à la croix de Christ, ou comme étant la cause déterminante de l'amour de Dieu pour le pécheur. Je ne lis jamais dans le livre inspiré des paroles telles que celles-ci : « Si vous n'avez pas *une vive douleur* de vos péchés, vous ne pouvez pas être reçus en grâce. » On pourrait citer une multitude de passages qui montrent que l'Évangile est clairement distingué de ses effets. J'en indiquerai un qui vaut, à lui seul, un volume. Au commencement du XV^me chap. de la première épître aux Corinthiens, l'Apôtre résume ainsi l'Évangile qu'il prêchait : « Or je vous fais savoir, frères, l'Évangile que je vous ai *annoncé*, et que vous avez reçu, et dans lequel vous êtes, par lequel aussi vous êtes *sauvés*, si vous tenez ferme la parole que je vous ai annoncée, à moins que vous n'ayez cru en vain. Car avant toutes choses, je vous ai communiqué ce que j'ai aussi reçu, savoir, que Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures, et qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures. »

Or, le même apôtre déclare ailleurs qu'il insiste, « et auprès des Juifs et auprès des Grecs sur la repentance envers Dieu, et la foi en notre Seigneur Jésus-Christ » (Actes XX, 21). En rapprochant ces deux pas-

sages, on apprendra par quel moyen l'Apôtre cherchait à produire la repentance dans le pécheur, c'est-à-dire en présentant la vérité de la mort et de la résurrection de Christ, comme un fait objectif et indépendant des dispositions subjectives du pécheur. L'Apôtre ne dit pas aux Corinthiens : — « Je vous ai annoncé ce que j'avais aussi reçu, que vous devez être affligés de vos péchés et que par là vous obtiendrez la miséricorde de Dieu par Christ. » Ce n'était pas l'Évangile de Paul. Il présente tout simplement l'amour de Dieu, comme il a été manifesté dans la mort et dans la résurrection de Christ ; et partout où cette doctrine était reçue dans le cœur par la foi, au moyen de la puissance du Saint-Esprit, elle portait les hommes à se repentir et à « se tourner vers Dieu, en faisant des œuvres convenables à la repentance » (littéralement : dignes de la repentance, *ἄξια τῆς μετανοίας.*) (Actes XXVI, 21.)

En un mot, l'Apôtre n'a jamais confondu l'Évangile avec ses fruits, mais il a toujours maintenu entre eux la distinction qui leur est propre. D'un bout à l'autre du livre inspiré, le Saint-Esprit présente l'œuvre accomplie par Jésus-Christ, sur la croix, comme l'unique fondement de la grâce de Dieu qui justifie le pécheur, et lui donne la paix. L'Évangile parle d'un seul sacrifice de Jésus-Christ, et dans cette « seule offrande, » je vois un amour qui brise mon cœur et qui purifie, en même temps, ma conscience. Je ne puis pas contempler, par la foi, Christ crucifié et ressuscité, sans que mon cœur ne soit saisi et que ma conscience ne trouve le repos. Mais ceci est entièrement différent d'une contrition que le pécheur s'efforce de produire, d'abord, en lui, pour être autorisé à aller à Jésus-Christ pour obtenir

grâce. Dans ce dernier cas l'objet de ma confiance, c'est la contrition de mon cœur, la miséricorde de Dieu par Jésus-Christ ne vient qu'après et comme résultat ; tandis que dans l'Évangile, l'amour de Dieu en Christ est l'objet de ma confiance, et le cœur brisé, le résultat.

Et encore, si la vive douleur du péché est une condition préalable et nécessaire pour aller à Christ, comment saurai-je si je me suis suffisamment affligé ? Ou qu'arrivera-t-il, si ma tristesse n'est pas de bon aloi ? Que ferai-je, si elle n'est pas assez sincère et assez profonde ? Enfin pendant combien de temps devrai-je m'affliger, avant d'avoir le droit d'aller à Christ ? Ces questions sont graves, et l'Évangile faux et mutilé les laisse entièrement sans solution. Il ne peut y répondre ; au lieu de le faire, il place sur le pauvre cœur chargé un travail ardu et incessant ; il lui impose la recherche assidue « des moyens de grâce, » c'est-à-dire de se livrer à des pratiques extérieures, d'écouter des sermons, de dire des prières, en un mot d'accomplir diverses œuvres, propres aux religions formalistes. Ce formalisme religieux, je le dis avec douleur, est souvent entretenu par les doutes et les difficultés des consciences angoissées. En effet, si j'espère trouver la paix de mon âme par l'exactitude à assister aux offices et à me soumettre à un système régulier de pratiques religieuses, j'y mettrai toute l'ardeur possible. Plus mon anxiété sera grande, plus je serai fidèle à soutenir le mouvement du mécanisme religieux. Partout ce que le monde appelle religion, dans ses nuances diverses, prospère et s'enrichit par les misères de ses sectateurs les plus dévoués. Ces fausses religions exploitent les doutes, les obscurités et les incertitudes, qu'elles ont

elles-mêmes enfantés, et il est de leur intérêt de tenir les âmes dans ces ténèbres spirituelles.

Le glorieux Evangile de la grâce de Dieu se dessine hardiment et magnifiquement sur le fond ténébreux de l'erreur. Dans l'Evangile la question n'est pas : « Me suis-je suffisamment affligé? » mais, Christ a-t-il accompli l'œuvre de ma rédemption? A-t-il parfaitement révélé l'amour de Dieu? A-t-il entièrement ôté mes péchés? Il rattache tout ce qui concerne la paix de mon âme, non pas à quelque chose qui soit en moi — mais absolument à la personne et à l'œuvre de Christ. — S'il a accompli son œuvre, ma paix est éternellement assurée. S'il était possible de verser des larmes de repentance pendant toute l'éternité, ces larmes ne pourraient servir de fondement à ma paix, par la raison même qu'elles ne pourraient servir de fondement à la justice de Dieu. Il faut que ces deux choses reposent sur la même base et cette base est fournie, non par la pratique des formes impuissantes et des rites traditionnels d'une religion corrompue, mais par l'expiation du Fils de Dieu, dont l'efficacité est éternelle. Cette expiation, étant divinement parfaite, il n'est pas plus nécessaire d'y ajouter un travail d'esprit qu'un exercice corporel quelconque. Elle a une telle puissance que, dès l'instant qu'un pécheur en entend parler et y croit, il a trouvé la paix indépendamment de tout travail intérieur. Il a trouvé la paix de Dieu que rien ne peut ébranler — il a obtenu la justice de Dieu que rien ne peut affecter — il a reçu la vie de Christ, qui doit de toute nécessité se manifester par une sainte conduite : — « Etant rempli des fruits de la justice, qui sont par Jésus-Christ à la gloire et à la louange de Dieu. »

Cherchons maintenant à comprendre ce qu'est cette repentance, dont on a tant abusé, qui a donné lieu à tant de confusion et qui est devenue, entre les mains de la fausse religion, un moyen si puissant d'envelopper les âmes dans le doute et la perplexité. Le mot grec (*μετανοια*) traduit par « *repentance* » dans la plupart des versions des Saintes Ecritures et par « *pénitence* » dans la version catholique, signifie strictement *un changement de pensée ou d'avis sur un sujet quelconque.* » * Si un homme, ne connaissant que la langue grecque, entendait prononcer ce mot, il n'aurait jamais l'idée d'y attacher la notion de pénitence, ni de contrition, ni d'aucune espèce de tristesse, comme un élément nécessairement lié à ce mot, parce qu'il est possible qu'un homme éprouve de la joie aussi bien que de

* Le verbe, dérivant de ce mot, signifie littéralement « penser après » — « réfléchir ensuite, » — « changer d'avis. » Il y a un autre mot qu'on trouve dans la version des LXX et aussi dans le Nouveau Testament, que nos traducteurs rendent aussi par le mot « se repentir. » J'indiquerai deux ou trois passages où il se trouve. Dans Matth. XXI, 29. « Il répondit : je n'y veux point aller ; mais après s'étant *repenti* [ayant du remords], il y alla. » Au verset 32 : « Et vous l'ayant vu, vous ne vous êtes point repentis [vous n'en avez point eu de remords] ensuite, pour le croire. » Encore Matth. XXVII, 3 : « Alors Judas qui l'avait livré, voyant qu'il était condamné, « se repentit [ayant du remords]. » Dans 2 Cor. VII, 8 : « Car lors même que je vous ai attristés par ma lettre, je ne m'en repens plus [je n'en ai pas de regret], bien que je m'en fusse d'abord *repenti* [si même j'en ai eu du regret]. » Dans Hébr. VII, 21 : « Le Seigneur l'a juré et il ne s'en repentira pas. » Dans tous ces passages le mot dont on s'est servi n'est pas le mot ordinaire *μετανοω*, mais *μεταμελομαι*, qui signifie proprement « se soucier après, » ou « avoir un plan subséquent, un autre dessein. »

la peine, lorsqu'il a changé d'avis sur un sujet quelconque. Dans tous les cas, l'effet moral dépend de la nature de la communication qui a modifié le sentiment.

Quant au mot « *pénitence* » et à l'idée qu'il présente, il est facile de comprendre comment il éloigne de la lumière vivifiante et de la bienfaisante chaleur de l'Evangile de Christ. Si on m'appelle à faire pénitence, alors assurément la croix de Christ est virtuellement méconnue, ou s'il en est question, ce ne peut-être que dans le but de suppléer à ce qui manque à mes bonnes dispositions. Or, la croix doit être tout ou elle n'est rien pour le pécheur. La pénitence humaine et l'expiation divine ne sauraient jamais occuper le même plan. Si Christ a pris sur lui, dans son œuvre parfaite, toutes les conséquences de nos péchés et que nous ajoutions à cette œuvre l'idée de pénitence, ce n'est rien moins que faire une injure blasphématoire à son sacrifice précieux, pleinement suffisant et éternel.

Il n'est pas étonnant que les religions d'origine humaine aient ainsi porté atteinte à la croix de Jésus-Christ. Il en a toujours été ainsi. Mais mon but, dans cet écrit, n'est pas de combattre les erreurs et les principes de ces funestes systèmes, mais plutôt de montrer que l'idée généralement attachée au mot de *repentance* et la définition populaire qu'on en donne, renferment la plus déplorable méconnaissance et l'ignorance la plus positive du pur Evangile de la grâce de Dieu. Quand je vois une pauvre créature ignorante et abusée faire pénitence pour ses péchés, je pense aussitôt que ses yeux n'ont jamais été ouverts pour contempler la glorieuse plénitude et l'immense valeur de l'expiation offerte sur le Calvaire — que son oreille n'a

jamais entendu les accents de paix prononcés par le Sauveur mourant : « TOUT EST ACCOMPLI. » — Je pense que son âme enveloppée de ténèbres n'a jamais éprouvé la puissance lumineuse du glorieux Évangile de la libre grâce de Dieu. Tout cela se comprend aisément dans le cas d'un malheureux, appris à faire pénitence pour expier ses péchés. Mais que penser d'un homme qui, sous le nom de prédicateur évangélique, dit au pécheur : « Il faut que vous soyez vivement affligé de vos péchés avant de pouvoir aller à Christ, et si vous usez diligemment des moyens de grâce, vous pourrez enfin espérer d'obtenir la miséricorde de Dieu par lui. Mais quelle espèce d'Évangile est-ce-là? Quelle bonne nouvelle? Comment un tel message pourrait-il porter la paix au cœur ou à la conscience du pécheur? Et cependant, bien-aimé lecteur, c'est bien là le genre d'Évangile que la motion vulgaire sur la repentance a produit. Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup de sagacité pour comprendre, combien cette idée de la repentance touche de près à celle de la pénitence des papistes, et pour voir que l'une et l'autre enlèvent au sacrifice de Christ la place et la gloire qui lui appartiennent. Si l'on me dit qu'un certain labeur *d'esprit* doit être ajouté à l'œuvre de Christ, pour que je puisse jouir d'une paix assurée, je ne vois pas en quoi je suis beaucoup supérieur à l'homme qui croit qu'un certain *exercice corporel* est nécessaire à son salut. Quand il s'agit de la paix et du salut de l'âme, il ne peut y avoir qu'une bien légère différence, s'il y en a, entre les exercices du corps et ceux de l'esprit. Si le Seigneur Jésus n'a pas opéré une parfaite expiation, mais qu'un travail mental y doive être ajouté, alors, je

l'affirme, je suis perdu, perdu sans ressource, de la même manière que si une peine corporelle m'était imposée.

A suivre.



Courte esquisse des Livres de la Bible

Suite de la page 180.

SOPHONIE.

En Sophonie nous trouvons le complet jugement du pays, dans la grande journée de l'Éternel, à cause de l'iniquité, de l'hypocrisie et de l'idolâtrie, — et celui de toutes les nations d'alentour — de tout ce qui se rattache à la puissance naturelle de l'homme — Jérusalem y comprise à cause de son iniquité — tout en étant spécialement signalée comme objet particulier du déplaisir de Dieu, en tant qu'en relation avec le Seigneur. La prophétie indique ensuite, très-distinctement, le résidu, en l'exhortant à s'attendre à Jéhova, qui les a laissés comme un peuple affligé et misérable, mais qui les délivrera par les jugements qu'il exécute, et qui se reposera dans son amour pour Jérusalem, la rendant célèbre et faisant d'elle un sujet de louange parmi tous les peuples.

AGGÉE

s'occupe de la maison de Dieu, et déclare que sa dernière gloire sera plus grande que la première, au temps où il ébranlera toutes les nations, et par là il encourage

les Juifs à bâtir, en leur déclarant que l'Esprit de Dieu est avec eux, comme quand ils sortirent d'Égypte, et qu'Il renversera le trône des royaumes, mais en établissant Christ, sous le nom de Zorobabel, comme l'homme élu, comme un anneau de cachet en sa main droite.

ZACHARIE

est surtout occupé de Jérusalem ; ainsi il nous montre les voies de Dieu envers les nations, ayant Jérusalem comme centre, le Seigneur employant une nation à en chasser une autre, jusqu'à ce que ses conseils soient accomplis, puis quand la gloire est venue, s'établissant Lui-même à Jérusalem. Dans la personne de Jéhosuah, le souverain sacrificateur, Jéhova justifie sa ville contre l'adversaire ; Il annonce qu'Il viendra et il place à Jérusalem toute la sagesse et la toute-science de son gouvernement. Il prédit la perfection de l'ordre administratif dans le royaume et de la sacrificature ; ainsi que le jugement de toute prétention tendant à le corrompre, prétention signalée comme étant babylonienne, et Il bâtit le temple du pays par le moyen du Germe ou de la Branche ; il juge les puissances hostiles du monde, et se sert, en même temps, de tout cela pour encourager les Juifs à rebâtir le temple. Tel est le sujet de la première prophétie (chap. 1-VI).

Dans la suivante, Dieu prend occasion de ceux qui demandaient s'ils devaient encore jeûner sur les ruines de Jérusalem, pour en promettre le relèvement ; seulement, quant au temps présent, sur le principe de la responsabilité ; Il déclare qu'Il protégera sa maison contre tous les ennemis d'alentour ; il introduit Christ dans l'humiliation, mais en le suivant jusqu'au temps de la

gloire, et en exécutant, par Juda, le jugement sur la Grèce (Javan), et rassemblant tous les dispersés.

Nous avons ensuite les détails du rejet de Christ, puis le pasteur insensé et idolâtre. Après cela Dieu juge toutes les nations qui ont affaire avec Jérusalem ; il défend Jérusalem, en amène les habitants à la repentance, et il leur ouvre la source de la purification. Vous trouvez ensuite, en contraste avec le faux esprit de prophétie, l'humiliation de Christ, la préservation d'un résidu quand la masse du peuple est retranchée de la Judée, à la fin, avec la délivrance finale et la sanctification de Jérusalem par la présence du Seigneur, qui en fait le centre de tout culte sur la terre.

Au chapitre XIII, 5, vous avez Christ, le serviteur de l'homme, rejeté par les Juifs et frappé par Jéhova. Lisez ainsi la fin de ce verset : « car l'homme me posséda dès ma jeunesse. » Puis il appert que c'est parmi ses amis que ses mains ont été blessées ; et le grand secret de tout est dévoilé, c'est qu'il est l'ami et le compagnon de Jéhova, tout en étant frappé par Lui. Remarquez que, lorsque Christ est reconnu comme Dieu, il appelle les saints ses compagnons (Ps. XLV, 7 ; Hébr. I, 9) ; et quand, comme ici, Il est dans la plus profonde humiliation, Dieu l'appelle son compagnon.

Dans les livres d'Aggée et de Zacharie, les Juifs ne sont jamais appelés le peuple de Dieu, si ce n'est en perspective de l'avenir.

MALACHIE.

Nous avons ici la déclaration de la chute totale des Juifs, après leur rétablissement, conformément à ce

qui s'est passé précédemment, en dépit de l'amour d'élection de Dieu, qu'il conserve toujours; puis le Seigneur venant, envoyant un messenger devant sa face, mais venant en jugement pour cribler à fond et pour purifier, reconnaissant le résidu en ceux qui ont parlé l'un à l'autre dans la crainte de l'Éternel, au milieu de la méchanceté générale; il les élève et les place au-dessus de la puissance du méchant, le Soleil de Justice se levant sur eux pour les guérir; mais en même temps, il les renvoie à la loi de Moïse, avec la promesse de leur envoyer Elie le prophète pour convertir leurs cœurs.

A suivre.



Explication de passages.

Matth. X, 23, se rapporte au témoignage dans les villes d'Israël, qui commença aux jours de notre Seigneur, est maintenant suspendu et sera repris au temps de la fin.

1 Cor. V, 5, met sous nos yeux le résultat solennel, auquel devait aboutir l'excommunication de l'assemblée de Dieu. Dieu gouvernait dans l'assemblée. En dehors d'elle, Satan régnait. Or, l'assemblée reçoit l'ordre de livrer le méchant à Satan *pour la destruction de la chair*, afin que l'esprit soit sauvé dans la journée du Seigneur Jésus : évidemment cet homme était un enfant de Dieu et il fut ensuite réintégré dans la communion de ses frères (voir 2 Cor. II, 7, 8).



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

La repentance pour la vie.

« La bonté de Dieu te pousse à la repentance. »

Rom. II, 4.

(Suite et fin de la page 197.)

Mais qu'est-ce donc que la repentance? C'est un changement de pensée. — A l'égard de quoi? A l'égard de Dieu. — Comment ce changement est-il produit? En entendant la vérité et en y croyant. — Où trouve-t-on cette vérité? Christ est la vérité. — Pourquoi avons-nous besoin de ce changement de pensée? Parce que nous avons tous, par nature, une fausse idée de Dieu. — De qui et d'où vient cette fausse idée de Dieu? Elle vient du serpent dans le jardin d'Eden. — Comment le serpent a-t-il pu communiquer à l'homme cette fausse idée? En représentant Dieu sous un faux jour, en insinuant à l'homme que Dieu n'était pas bon en lui défendant de toucher

au fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. — C'est là le fond de la question. L'homme se fait une idée totalement fautive de Dieu, une estimation fautive de son caractère. Il ne connaît pas Dieu. Toutes ses pensées sur Dieu l'égarèrent entièrement. C'est la source de toute sa misère, de tout le mal dans lequel il est, de toute sa dégradation mentale et morale. De là découlent toutes les souillures dont l'homme tombé et corrompu est capable. Que le péché revête la forme qu'on voudra, qu'il se montre sous l'apparence brutale du meurtre ou de l'adultère, ou qu'il prenne des allures assez raffinées pour échapper aux avertissements d'une conscience délicate et sensible, tout cela provient de la même source, c'est-à-dire de l'ignorance dans laquelle l'homme est au sujet de Dieu, de ses *fausses pensées* quant à Dieu. Le démon a empoisonné le cœur de l'homme en noircissant, dans son esprit, le caractère de Dieu; il l'a plongé dans les ténèbres de telle sorte qu'il est devenu craintif, défiant, incrédule, infidèle, haïssant Dieu. Tel est l'état naturel de chaque homme, de chaque femme, de chaque enfant. L'homme civilisé aussi bien que le sauvage, le savant comme l'ignorant, l'homme moral comme l'homme immoral, le philosophe et l'illétre, grands et petits, riches et pauvres, — tous ont une fautive idée de Dieu — tous le redoutent — tous sont ses ennemis — tous préfèrent instinctivement l'anéantissement à la pensée de paraître devant Dieu. Tous avoueraient, s'ils étaient sincères, qu'ils portent envie aux oiseaux des cieux, aux bêtes des champs, parce que ces êtres inintelligents et irresponsables ne doivent pas aller à la rencontre de Dieu. Mais pourquoi cette crainte à la pensée de Dieu? Parce qu'ils ne

connaissent point Dieu et n'obéissent pas à l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ » (2 Thess. I, 8). Ils croient et agissent toujours sous l'influence du mensonge de Satan et non sous celle de la vérité telle qu'elle est en Jésus. Satan est un témoin infidèle et trompeur. Il a représenté Dieu d'une manière contraire à sa nature et l'homme a cru à cette fausse image. C'est là la racine de tout le mal. L'homme a une fausse idée de Dieu. C'est pourquoi il a besoin d'en avoir une qui soit juste — il lui faut « *la repentance pour la vie.* »

Mais comment est-ce que cette repentance est produite? Par la foi à la vérité. — Et qu'est-ce que la vérité? *Dieu tel qu'il est.* — Où est-ce que je puis le voir? Dans la personne de Christ : « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l'a fait connaître » (Jean I, 18). « Jésus-Christ est le témoin fidèle et véritable » (Apoc. III, 18). — Le témoin de quoi? De ce que Dieu est. Quand je considère la vie, le ministère, les souffrances, et la mort de Christ — je vois ce que Dieu est ; je vois la parfaite manifestation de la grâce, de la miséricorde, de l'amour, de la sainteté, de la vérité, de la puissance, de la majesté, de la sagesse. Je le vois nourrir ceux qui ont faim, guérir les malades, nettoyer les lépreux, ressusciter les morts, ouvrir les yeux des aveugles, pardonner les péchés, montrer une tendresse exquise, une patience inépuisable, une sympathie profonde, répondre à toutes les misères humaines, sans murmure, sans aucune parole de reproche, avec une charité infinie. Là je vois Dieu, — là je vois LA VÉRITÉ. Connaître cette vérité — c'est la vie — c'est la vie éternelle. — Ne pas connaître Dieu — avoir de lui un sentiment faux, — c'est la mort.

— Connaître Dieu, — avoir de lui des notions exactes, — c'est la vie. Satan est l'auteur de la première, et Christ de la seconde. Satan est un menteur, Christ est LA VÉRITÉ. Satan est un meurtrier, Christ est LA VIE.

Et ne voyons-nous pas par quel motif, lorsque le Seigneur Jésus vint dans le monde, il commença son ministère public par ces mots : « REPENTEZ-VOUS ? » Que pouvait-il dire, Celui qui était par excellence la vérité, en s'adressant aux cœurs qui avaient reçu le mensonge de Satan relativement à Dieu, sinon : « *repentez-vous ?* » — Lorsque Celui qui est venu du sein du Père, et qui était la parfaite expression de sa grâce, se trouvait en présence de l'homme imbu, jusqu'au fond de l'âme, de ce sombre et horrible outrage fait par Satan au caractère de Dieu, par quel appel plus convenable pouvait-il débiter, dans sa miséricordieuse mission, que par celui-ci : « *Repentez-vous* » ? Quand Celui qui « était Dieu manifesté en chair, — la splendeur de la gloire de Dieu et l'image empreinte de sa personne » — s'adressait à des hommes dirigés en toutes choses, dans leur vie, par une idée foncièrement *fausse* de Dieu, quel autre langage pouvait-il tenir, sinon celui-ci : « Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche » — royaume, dont il était lui-même la vivante expression ?

Que renferme ce mot si compréhensif ? Quelle est sa signification ? Il signifie tout simplement : entendre la voix de Christ, et recevoir sa parole dans le cœur par la foi. C'était là « la repentance pour la vie » Tous ceux qui croyaient au Seigneur Jésus, qui le recevaient comme l'expression de ce que Dieu était, comme la parfaite manifestation de l'amour de Dieu, et en même

temps, comme Celui qui devait porter, dans son propre corps, sur le bois, le châtiment du péché, la colère de Dieu et la malédiction de la loi — tous ceux-là étaient vraiment repentants, tous ceux-là étaient participants de la vie éternelle, d'une justice divine, et d'une paix parfaite.

Telle est la doctrine selon Dieu de la repentance, comme on peut s'en convaincre par une lecture attentive des Evangiles et des Actes des Apôtres. — Voyez, par exemple, Actes III. L'Apôtre, après avoir déclaré que Dieu a ressuscité d'entre les morts celui-là même que les Juifs avaient crucifié, les exhorte à « *se repentir,* » — à changer de sentiments, parce qu'ils avaient des pensées entièrement erronées sur Dieu, et sur son Christ, et quand leurs yeux furent ouverts pour contempler, par la foi, Celui qu'ils avaient cloué à la croix, assis à la droite de Dieu, c'était là la vraie repentance, c'était « la repentance pour la vie. » Ils étaient aussitôt remplis de paix et de joie, non parce que leurs esprits avaient passé par un certain travail de tristesse, mais parce que la grande vérité objective, touchant un Christ crucifié et ressuscité, leur avait été exposée, et qu'ils l'avaient reçue dans leurs cœurs par la foi avec la puissance de l'Esprit saint. De même encore, dans Actes X : L'apôtre Pierre venait d'annoncer à des Gentils la bonne nouvelle de l'amour de Dieu pour les pécheurs, amour signalé par la mort et par la résurrection de Jésus-Christ, — et comme il parlait encore, l'Esprit saint tomba sur tous ceux qui l'écoutaient, et ils furent baptisés au nom du Seigneur. Or, dans cette occasion, Pierre ne parle pas de repentance, mais il dit : « Tous les prophètes lui rendent témoignage, que, *par son*

nom, quiconque *croit* en lui, reçoit la rémission des péchés.» Il venait d'exposer l'histoire simple et bénie de la croix, et tous ceux qui l'écoutaient et qui crurent, furent à l'instant sauvés pour l'éternité. Croire la bonne nouvelle d'un salut complet et éternel, grâce à l'œuvre accomplie par Christ, c'est la vraie repentance — « la repentance pour la vie, » aussi bien pour un pauvre Gentil que pour un Juif. De là vient que, dans Actes XI, 18, voici comment il est parlé de la conversion des Gentils : « Ayant ouï ces choses, ils se turent et glorifièrent Dieu, disant : — Dieu a donc en effet donné aux nations la repentance pour la vie ! »

Ailleurs, lorsque l'apôtre Paul prêchait aux Juifs dans la synagogue d'Antioche, il termine son discours par ces paroles : « Sachez donc, hommes frères, que *par lui* vous est annoncée la rémission des péchés, et que tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit est justifié par lui. » (Actes XIII, 58, 59). De même il dit à un Gentil, le geôlier de Philippe (Actes XVI, 51) : « *Crois au Seigneur Jésus-Christ*, et tu seras sauvé, toi et ta maison. » Et cependant, en Actes XVII, 50, il dit aux Athéniens : « Dieu annonce maintenant à *tous les hommes, en tous lieux, qu'ils se repentent.* » Et encore, Actes XX, 20, il dit : « Je n'ai rien caché des choses qui pouvaient vous être profitables, et je n'ai pas manqué de vous les annoncer, et de vous instruire en public et en particulier, insistant, et auprès des Juifs et auprès des Grecs, sur la *repentance envers Dieu, et la foi en notre Seigneur Jésus-Christ.* » Nous apprenons de tous ces passages que la repentance et la foi à la bonne nouvelle du pardon des péchés par le sang de Christ sont une seule et mé-

me chose. Elle n'est pas un travail de contrition qu'il faille préalablement éprouver avant d'aller à Christ. — Elle est essentiellement l'acceptation de Christ par la foi, comme la parfaite révélation de la nature de Dieu, la base de ses conseils et de la paix du pécheur. Du moment même où un homme croit au témoignage de Christ, il est repentant envers Dieu et sa repentance est réelle et sincère en raison même de la simplicité et de la candeur de sa foi. Mais si je fais, de ma repentance, un sentiment que je dois d'abord éprouver avant d'être autorisé d'aller à Christ, je renverse entièrement le plan de la rédemption, — j'annule la croix de Christ et je prive le pécheur du seul vrai fondement de paix qu'il puisse trouver. C'est la révélation du caractère véritable de Dieu en Christ qui conduit à la repentance et qui sauve l'âme du croyant. Ce ne sont ni les pénitences, ni la repentance humaine, mais c'est l'expiation divine qui fait que Dieu demeure juste en justifiant le pécheur. Ce ne sont ni les mortifications de la pénitence, ni les larmes de la repentance, qui peuvent ôter les péchés. Le sang de Jésus-Christ a « UNE FOIS » et POUR TOUJOURS décidé la question, et l'âme qui le croit a obtenu « la repentance pour la vie » — un pardon parfait — une parfaite paix. Le croyant a renoncé à ses anciennes idées, aux fausses opinions qui venaient de Satan et il est devenu possesseur d'autres idées et d'un « esprit droit, » qui vient de Jésus-Christ. C'est perdre son temps que de chercher à produire la repentance par tout autre moyen. Ni la dégradation morale, ni les dures conséquences du péché ne peuvent y conduire l'homme. Ces choses peuvent l'effrayer pour un moment, mais une terreur momentanée n'est pas une repentance

permanente, ni un changement d'esprit pour la vie. Il est à craindre que certains prédicateurs ne donnent parfois une place plus importante, dans leurs prédications, à l'odieux du péché, aux terreurs de l'enfer, qu'à la puissance de la grâce de Dieu, seule capable de soumettre les âmes, de briser les cœurs et de les attirer vers les joies immortelles de la patrie céleste.

Or, si nous considérons le Seigneur Jésus et ses apôtres, nous ne trouverons pas que de tels sujets aient jamais occupé la première place dans leur prédication. Il est vrai qu'ils en ont parlé quelquefois, lorsque les circonstances l'exigeaient. Le Seigneur lui-même parle d'un homme qui « élevait ses yeux, comme il était dans les tourments. » Terrible pensée ! L'apôtre Paul aussi a pu « discourir sur la justice, sur la tempérance et sur le jugement à venir, » de manière à faire trembler Félix. Tout cela est très-vrai, et sans doute il peut se présenter des occasions, où l'homme de Dieu se sente appelé à exposer à des cœurs charnels et incrédules les terreurs de « la colère à venir : » mais c'est là tout autre chose que de faire de telles questions le sujet principal du témoignage.

Si mon lecteur veut lire les paroles adressées aux Juifs par Pierre, en Actes III ; aux Gentils, en Actes X, et celles de Paul adressées aux Juifs, en Actes XIII, et aux Gentils, en Actes XVII, il y trouvera des modèles inspirés de la vraie et fidèle prédication de l'Évangile. Quel est, ami lecteur, le sujet de ces prédications ? Est-ce le péché et ses affreuses conséquences ? Est-ce l'enfer et ses inexprimables terreurs ? Nullement. — C'est Christ, depuis le commencement jusqu'à la fin — Christ, comme la vivante expression du cœur même de Dieu

— Christ, comme le canal d'où découle, du sein du Père, l'amour éternel — Christ, reposant dans le sein de Dieu dès avant tous les siècles, — Christ manifesté ici-bas, comme un homme parfait, révélant Dieu dans chaque détail de sa sainte vie — Christ, cloué au bois maudit, « livré par le conseil défini, et par la préconnaissance de Dieu, » comme une offrande et un sacrifice pour le péché — Christ couché dans le sombre tombeau — Christ ressuscité d'entre les morts, par la gloire du Père et assis à la droite de la majesté dans les cieux, comme preuve du parfait accomplissement de la rédemption — Christ, revenant sur les nuées du ciel pour poser la pierre du faite de gloire, au magnifique édifice de sa grâce. Tel est le sujet principal du témoignage apostolique, auquel vient s'ajouter le don du Saint-Esprit, comme témoignage, sceau, onction, arrhes, capacité de jouissance, et produisant dans le cœur du pécheur cette foi qui le met en communication avec toute la plénitude de la grâce et de la bénédiction en Christ.

En un mot, les Apôtres présentaient simplement à leurs auditeurs la vérité telle qu'elle est en Jésus, laissant au Saint-Esprit de revêtir cette vérité d'une puissance divine. Ils ne cherchaient jamais, dans leurs appels aux âmes inconverties, à les entretenir des sentiments, des émotions, des affections et des résultats pratiques, qui découlent d'une croyance sincère à la bonne nouvelle. Leur prédication est *objective* — c'est-à-dire qu'ils présentent « le salut » comme quelque chose d'accompli, et de totalement indépendant de tout ce que le pécheur a pu ou peut faire, penser ou sentir. Ceci est d'une très-grande importance. On devrait prêcher l'Évangile de telle manière que ceux qui l'entendent

pussent immédiatement jouir d'une paix éternelle. Le pécheur n'a pas un clin d'œil à faire, ni à bouger le doigt, pour ainsi dire, il n'a pas à produire une seule émotion, ni à verser une larme, pour rendre plus complet le salut que l'Évangile lui apporte. Il pourra répandre bien des larmes, et ressentir de vives et profondes douleurs, lorsque toute la plénitude de l'amour rédempteur inondera son cœur soulagé et son âme affranchie ; mais, alors, il y a une grande différence entre la cause et l'effet.

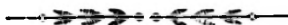
Bien des personnes semblent croire que les luttes et les angoisses morales, les alternatives de doute et de crainte, les hauts et les bas de leur état spirituel, par lesquels ils ont passé pour arriver au salut, constituent une partie essentielle et nécessaire de la rédemption elle-même. C'est là une grave erreur. Les combats spirituels d'un Luther où d'un Bunyan ne faisaient nullement partie du fondement de la paix, dont ces âmes d'élite ont finalement joui. Sans doute, de telles luttes les ont fait saisir, avec d'autant plus de force, la vraie paix de l'Évangile, lorsque, par grâce, ils l'ont trouvée ; ils ont acquis par là une plus grande expérience de la vie divine, et une plus grande aptitude à conduire les âmes. Il n'y a personne qui ait un sentiment plus profond du prix d'un bateau de sauvetage, et qui soit plus propre à parler des services qu'il peut rendre, qu'un homme qui a été sauvé des eaux par ce moyen. Tout le monde sentira cependant que c'est le bateau qui sauve et non pas les angoisses par lesquelles le naufragé a passé. Il en est précisément de même du pécheur. Ses doutes et ses craintes peuvent lui faire mieux apprécier l'œuvre et l'amour de Christ ; mais ces doutes et ces

crainces ne sont pas Christ. Quelle que soit la voie, la condition, les circonstances d'un pécheur; il ne trouvera, après tout, jamais la paix qu'en Christ. Ce n'est pas le borbier du désespoir qu'adorait l'âme affranchie de Bunyan, c'était uniquement le Christ qui l'en avait tiré pour toujours.*

Puisse l'Esprit de vérité amener l'âme de mon cher lecteur, qu'il soit simplement auditeur ou prédicateur de l'Évangile, à sentir le prix et la valeur des vérités du pur Évangile!

* Tel que je suis — pécheur rebelle,
 Au nom du sang versé pour moi,
 Au nom de ta voix qui m'appelle,
 Jésus, je viens à toi!

Tel que je suis — dans ma souillure,
 Ne cherchant nul remède en moi,
 Ton sang lave mon âme impure,
 Jésus, je viens à toi!



Les souffrances de Christ pour la Justice.

Extrait des Notes sur le Lévitique, chap. II, traduites de l'anglais de C.-H. M. et sous presse.

Dans l'étude de « l'offrande du gâteau, » type de la parfaite humanité de Christ, l'auteur considère, d'abord, les matières dont elle se composait : la fleur de farine, l'huile, l'encens et le sel; puis, les ingrédients qui en étaient ex-

* Voyez : « Voyage du chrétien, » par J. Bunyan.

clus : le levain et le miel. Dans la seconde partie que nous donnons ici à nos lecteurs, il traite des diverses formes sous lesquelles elle était présentée ; et enfin des personnes qui y avaient part.

Le second point que nous avons à considérer, c'est la manière dont l'offrande du gâteau était préparée. Cette préparation, comme nous le lisons, avait lieu par l'action du feu. Le gâteau était « cuit au four — cuit sur la plaque — ou cuit à la poêle. » L'acte de cuire suggère l'idée de souffrance. Mais, attendu que l'offrande du gâteau est dite « en bonne odeur » — terme qui n'est jamais employé pour le sacrifice du péché ou pour le délit — il est évident qu'il ne s'agit nullement ici de l'idée de souffrir pour le péché — de souffrir sous la colère de Dieu à cause du péché — de souffrir de la part de la Justice infinie, comme le substitut des pécheurs. Ces deux idées — « en bonne odeur » et souffrance pour le péché sont absolument incompatibles, selon l'économie lévitique. Ce serait détruire complètement le type de l'offrande du gâteau, que d'y introduire l'idée de souffrance pour le péché.

En méditant sur la *vie* du Seigneur Jésus qui, comme nous l'avons déjà dit, est le sujet spécial préfiguré dans l'offrande du gâteau, nous pouvons y remarquer trois genres distincts de souffrances, savoir : souffrance pour la justice, souffrance en vertu de la sympathie, et souffrance par anticipation.

Comme le Serviteur Juste de Dieu, il souffrit au milieu d'une scène, où tout lui était contraire ; mais c'était là précisément l'opposé de souffrir pour le péché.

Il importe extrêmement de bien distinguer ces deux sortes de souffrances ; de graves erreurs résultent de leur confusion. Souffrir comme un Juste, vivant au milieu des hommes, pour l'amour de Dieu, est une chose ; et souffrir à la place des hommes, de la part de Dieu, est une tout autre chose. Le Seigneur Jésus a souffert pour la justice, pendant sa *vie* ; il a souffert pour le péché, à sa *mort*. Durant sa vie, les hommes et Satan firent tous leurs efforts contre lui ; et, même à la croix, ils déployèrent toutes leurs forces ; mais quand ils eurent fait tout ce qui était en leur pouvoir—quand, dans leur mortelle inimitié, ils eurent atteint l'extrême limite de l'opposition humaine et diabolique,—au delà de tout cela, il y avait encore une région d'impénétrable obscurité et d'horreur, que le Porteur du péché dut traverser, pour l'accomplissement de son œuvre. Durant sa vie, il marcha toujours dans la lumière sans nuage de la face de Dieu ; mais sur le bois maudit, les sombres ténèbres du péché survenant lui cachèrent cette lumière, et firent sortir de sa bouche ce cri mystérieux : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » C'est là un moment, absolument exceptionnel dans les annales de l'éternité. De temps en temps, pendant la vie du Christ ici-bas, le ciel s'ouvrit pour donner passage à l'expression du bon plaisir de Dieu en lui ; mais sur la croix Dieu l'abandonna, parce qu'il avait mis son âme en oblation pour le péché. Si Christ eût porté le péché toute sa vie durant, alors il n'y eût point eu de différence entre la croix et son existence précédente sur la terre. Pourquoi ne fut-il jamais abandonné de Dieu avant la croix ? Quelle différence n'y avait-il pas entre Christ sur la croix, et Christ

sur la sainte montagne de la transfiguration? Était-il abandonné de Dieu sur la montagne? — Portait-il alors les péchés? Ce sont là de bien simples questions, auxquelles devraient répondre ceux qui soutiennent que, pendant toute sa vie, le Christ a été chargé de nos péchés.

Le fait est simplement ceci, que rien, absolument rien, soit dans l'humanité du Christ, soit dans ses relations diverses, ne pouvait le mettre en union avec le péché, ou avec la colère de Dieu, ou avec la mort. Il fut fait péché sur la croix, où il endura la colère de Dieu, en laissant sa vie comme une expiation, pleinement suffisante, du péché; mais il n'est pas question de cela dans le type de l'offrande du gâteau. Nous y avons, il est vrai, l'action de cuire — l'action du feu; mais ce n'est pas ici la colère de Dieu. L'offrande du gâteau n'était pas une oblation pour le péché, mais une offrande « de bonne odeur. » Ainsi la signification en est bien déterminée et, en outre, une saine et correcte interprétation de ce type contribuera à nous faire retenir constamment, avec une sainte jalousie, la précieuse vérité de l'humanité sans tache du Christ. Faire de Lui, uniquement à cause de sa naissance, un porteur du péché, toujours placé, par cela même, sous la malédiction de la loi et sous la colère de Dieu, c'est se mettre en contradiction avec la vérité divine, tout entière, relative à l'incarnation — vérité annoncée par l'ange, et fréquemment répétée par l'apôtre inspiré. En outre, c'est détruire le caractère et le but de la vie du Christ, c'est dépouiller la croix de sa gloire distinctive; c'est rabaisser la notion du péché et celle de l'expiation. En un mot, c'est enlever la clef de voûte à

l'arche de la révélation, et laisser tout ce qui nous entoure dans une ruine et une confusion irrémédiables.

Puis aussi, le Seigneur Jésus a souffert par sympathie; et ce genre de souffrances nous fait pénétrer dans l'intimité de son cœur plein de tendresse. Les douleurs et les misères humaines faisaient toujours vibrer une corde dans les profondeurs de son amour. Il était impossible qu'un cœur humain parfait ne compatît pas, selon sa divine capacité, aux misères que le péché avait léguées à la postérité d'Adam. Bien que, personnellement exempt et de la cause et de l'effet — bien que appartenant au ciel, et vivant d'une vie céleste sur la terre, il n'en descend pas moins, par la puissance d'une vive sympathie, dans les plus profonds abîmes de la souffrance humaine; oui, il sentait la souffrance beaucoup plus vivement que ceux qui l'enduraient, et cela précisément parce que son humanité était parfaite. De plus, il était capable d'envisager et la souffrance et sa cause, exactement selon leur nature et leur degré, en la présence de Dieu. Il sentait comme personne autre n'a senti. Ses sentiments, ses affections, ses sympathies — tout son être moral et mental — étaient parfaits; aussi, nul homme ne peut dire ni même concevoir ce qu'un tel Être doit avoir souffert, en traversant un monde tel que le nôtre. Il voyait la famille humaine luttant sous le poids accablant de la culpabilité et de la misère; il voyait toute la création gémissant sous le joug; le cri des captifs arrivait à son oreille; les larmes des veuves s'offraient à ses regards; le dénuement et la pauvreté touchaient son cœur sensible; la maladie et la mort le faisaient « frémir en

son esprit ; » ses souffrances par sympathie dépassaient toute intelligence humaine.

Voici un passage qui me paraît propre à faire ressortir ce caractère de souffrances dont nous parlons : « Et le soir étant venu, on lui apporta beaucoup de démoniaques ; et il chassa les esprits par une parole et guérit tous ceux qui se portaient mal ; en sorte que fut accompli ce qui a été dit par Esaïe le prophète, disant : *Il a pris nos langueurs, et a porté nos maladies* » (Matth. VIII, 16, 17). C'était purement sympathique — c'était la capacité de compatir, qui en Lui était parfaite. Il n'avait lui-même ni maladies, ni infirmités. Mais par sympathie — parfaite sympathie, « il a pris nos langueurs, et il a porté nos maladies. » C'est ce que personne autre qu'un homme parfait n'eût pu faire. Nous pouvons sympathiser les uns avec les autres ; mais Jésus-Christ seul a pu s'approprier les infirmités et les maladies humaines.

Or, s'il eût porté ces douleurs en vertu de sa naissance ou de ses relations avec Israël et avec les hommes, en général, nous perdriions toute la beauté et la valeur de ses sympathies volontaires. Il n'y aurait plus lieu à une action volontaire, s'il était placé sous une nécessité absolue. Mais, d'un autre côté, quand nous le voyons complètement exempt, soit personnellement, soit relativement, de toute misère humaine et de ce qui en est la cause, nous pouvons comprendre, en quelque mesure du moins, cette grâce et cette compassion parfaites qui l'amènèrent à prendre nos infirmités et à porter nos maladies, par une vraie et puissante sympathie. Il y a donc une bien évidente différence entre Christ souffrant, parce qu'il sympathisait volon-

tairement aux misères humaines, et Christ souffrant comme le substitut des pécheurs. Les souffrances du premier genre apparaissent à travers la *vie* tout entière du Rédempteur ; celles du dernier genre sont limitées à sa *mort*.

Considérons enfin les souffrances du Christ par anticipation. Nous voyons la croix projetant son ombre funèbre sur toute sa carrière et produisant un genre de bien vives souffrances qui, pourtant, doivent être distinguées de ses souffrances expiatoires, tout aussi bien que de ses souffrances pour la justice ou de ses souffrances par sympathie. Citons un passage à l'appui de cette assertion : « Et sortant de là, il s'en alla, selon sa coutume, à la montagne des Oliviers ; et ses disciples aussi le suivirent. Et quand il fut en ce lieu-là, il leur dit : Priez que vous n'entriez pas en tentation. Et il s'éloigna d'eux environ d'un jet de pierre, et s'étant mis à genoux, il pria, disant : Père, si tu voulais éloigner de moi cette coupe ! Toutefois que ce ne soit pas ma volonté qui soit faite, mais la tienne. Et un ange du ciel lui apparut, le fortifiant. Et étant dans l'angoisse du combat, il pria plus instamment ; et sa sueur devint comme des grumeaux de sang découlant sur la terre » (Luc XXII, 59-44). Ailleurs nous lisons encore : « Et ayant pris Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença à être attristé et fort angoissé. Alors il leur dit : Mon âme est de toute part saisie de tristesse jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez avec moi... Il s'en alla encore, pour la seconde fois, et il pria, disant : Mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe passe loin de moi, sans que je la boive, que ta volonté soit faite » (Matth. XXVI, 37-42).

Il est évident, d'après ces passages, que le Seigneur avait alors en perspective quelque chose qu'il n'avait pas rencontré auparavant. Il y avait pour lui une « coupe » toute pleine, dont il n'avait pas encore bu. S'il eût été, pendant toute sa vie, chargé de nos péchés, d'où pourrait venir cette affreuse « agonie, » produite par la pensée d'être mis en contact avec le péché et d'avoir à endurer la colère de Dieu à cause du péché? Quelle différence y avait-il entre Christ en Gethsémané et Christ sur le Calvaire, s'il fut toute sa vie un porteur du péché? Il y avait, certes, entre ces deux positions une différence essentielle, provenant justement de ce que Christ n'a pas porté le péché durant sa vie entière. Cette différence, la voici : En Gethsémané, il *anticipait* la croix ; au Calvaire, il *souffrait* réellement la croix. En Gethsémané, « un ange du ciel lui apparut, pour le fortifier ; » au Calvaire, il fut abandonné de tous. Là, il n'y avait point de ministère d'anges. En Gethsémané, il s'adresse à Dieu comme à son « Père, » jouissant ainsi en plein de la communion de cette relation ineffable ; mais au Calvaire, il crie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Ici, celui qui portait nos péchés regarde en haut, et voit le trône de la Justice éternelle enveloppé de profondes ténèbres, et la face de la Sainteté éternelle détournée de lui, parce qu'il était « fait péché pour nous. »

J'espère que les lecteurs comprendront sans peine ce dont nous parlons, en étudiant ce sujet par eux-mêmes. Ils pourront suivre, en détail, les trois genres de souffrances de la *vie* de notre Seigneur, et les distinguer de ses souffrances de *mort* — ou de ses souff-

frances pour le péché. Ils se convaincront que, même après que les hommes et Satan eurent fait leurs derniers efforts contre le Christ, il restait encore un genre de souffrance absolument unique, savoir, de souffrir de la part de Dieu, à cause du péché — de souffrir comme le représentant des pécheurs. Avant la croix, il put toujours regarder au ciel et jouir de la clarté de la face du Père. Dans ses heures les plus sombres, il trouvait toujours des forces et des consolations en haut. Son chemin ici-bas était rude et pénible. Comment pouvait-il en être autrement, dans un monde où tout était en opposition à sa pure et sainte nature? Il eut à « endurer la contradiction des pécheurs contre lui-même. » Il dut voir tomber sur lui « les outrages de ceux qui outrageaient » Dieu. Que n'eut-il pas à souffrir? Il n'était pas compris, on interprétait mal ses paroles et ses actes, on abusait de lui, on le trompait, on l'enviait, on l'accusait d'être un insensé, d'avoir un démon. Il fut trahi, renié, abandonné, raillé, outragé, souffleté, conspué, couronné d'épines, rejeté, condamné et cloué sur un gibet entre deux malfaiteurs. Toutes ces choses, il les endura de la part des hommes, conjointement avec toutes les indicibles terreurs dont Satan cherchait à accabler son âme ; mais disons-le encore une fois avec la plus ferme assurance, quand l'homme et Satan eurent épuisé tout ce qu'ils avaient de puissance et de haine, notre Seigneur et Sauveur dut passer par une souffrance, au prix de laquelle tout le reste n'était rien — souffrance qui consistait en ce que la face de Dieu lui était cachée — en ce que, durant trois heures de ténèbres et d'affreuse obscurité, il eut à endurer ce que nul autre que Dieu ne peut connaître.

Or, quand l'Écriture parle de notre communion avec les souffrances de Christ, cela se rapporte uniquement à ses souffrances pour la justice — à ses souffrances de la part des hommes. Christ a souffert pour le péché, afin que nous n'eussions pas à souffrir pour le péché. Il a supporté la colère de Dieu, afin que nous n'eussions pas à la supporter. C'est là le fondement de notre paix. Mais relativement aux souffrances de la part des hommes, nous éprouverons toujours que plus nous marcherons fidèlement sur les traces de Christ, plus aussi nous aurons à souffrir sous ce rapport; mais c'est là, pour le chrétien, un don, un privilège, une faveur, une dignité (voir Philip. I, 29, 30). Suivre les traces de Christ — avoir la même part qu'il a eue — être placé de manière à sympathiser avec lui, ce sont là des privilèges de l'ordre le plus élevé. Plût à Dieu que nous y fussions tous plus intimement initiés! Mais, hélas! nous sommes trop aisément contents de nous en passer — ou, comme Pierre, de « suivre de loin » le Seigneur — de nous tenir à distance d'un Christ méprisé et souffrant. Cette tiédeur est incontestablement une grande perte pour nous. Si la communion des souffrances du Sauveur nous était plus familière, la couronne paraîtrait d'un éclat beaucoup plus splendide devant les yeux de notre âme. Quand nous évitons cette communion de souffrances avec Christ, nous nous privons de la joie vive et profonde, partage de ceux qui le suivent, en même temps que de la force morale de l'espérance de sa prochaine gloire.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Le vrai sentier du chrétien.*Éphés. IV, V.*

Les chap. IV et V de l'épître aux Ephésiens nous font connaître le vrai sentier du chrétien ou, pour mieux dire, le principe et la mesure de sa marche, faisant ressortir ainsi toute l'élévation morale de cette marche. Permettez-moi de vous communiquer en quelques mots ce qui m'a frappé à ce propos dans la lecture des chapitres dont je parle : je ne m'occuperai que des grands principes, désirant qu'il soit donné à quelque autre que moi d'ajouter à ces lignes une parole d'exhortation.

L'apôtre avait développé, dans la première partie de l'épître, la doctrine chrétienne relativement à nos relations avec le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, car nos relations avec Dieu comme chrétiens sont fondées sur ce double nom ; il avait parlé ensuite des relations de l'Eglise avec Christ ; et maintenant, à

partir du chap. IV, il exhorte les chrétiens au sujet de leur conduite. Les chrétiens ne doivent pas marcher, comme le reste des nations, dans la corruption qui est liée à l'état de ténèbres dans lesquelles celles-ci sont plongées ; ils n'ont pas ainsi appris le Christ, si réellement ils connaissent ce qu'est la vérité en Jésus-Christ.

La vérité, telle qu'elle est en Jésus, en effet, c'est que, quant à la conversation précédente, nous *avons* dépouillé le vieil homme qui est corrompu selon les convoitises trompeuses et que nous *avons* revêtu * le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité. Nous voyons ainsi de prime abord quel est le véritable caractère du nouvel homme : il est « *créé* selon Dieu en justice et sainteté de la vérité. » Il ne s'agit pas encore de l'amour, quoique celui-ci ne puisse jamais être séparé de la nouvelle nature, mais Dieu nous apprend quelle est en elle-même la nature morale du nouvel homme relativement au bien et au mal.

Dieu a été parfaitement révélé par l'œuvre de Christ, et il l'a été à l'égard du mal et du péché. Dieu a été révélé dans ses voies à l'égard d'autres que Lui-même, — à l'égard du mal et du bien là où ils sont, — à l'égard de ce qui le glorifie, c'est-à-dire à l'égard de Christ. Dieu est *juste* ! Dieu a été révélé aussi dans sa propre nature, à l'égard du bien et du mal, haïssant le mal et faisant ses délices de ce qui est pur et bon. Dieu est *saint* ! Adam était innocent ; il n'a pas connu le

* C'est ainsi qu'il faut lire ces vers. 23 et 24 : « savoir que... vous avez dépouillé le vieil homme... et que vous avez revêtu le nouvel homme... » et non pas : « savoir que vous dépouilliez.... et que vous revêtiez... »

bien et le mal avant d'avoir mangé le fruit défendu.

Nous connaissons le bien et le mal, maintenant, et si nous devons être « selon Dieu, » il faut que nous soyons élevés à une nature bien plus excellente que l'innocence d'Adam : il faut que nous soyons « créés, selon Dieu, en justice et sainteté de la vérité. » La puissance de la Parole divine révélant Dieu (comme Christ assis maintenant à la droite de la Majesté dans les cieux l'a manifesté) et nous vivifiant, montre quel est le véritable caractère de sainteté dans lequel nous sommes créés selon Dieu (comp. Jean XVII, 17, 19). Dieu est connu maintenant, non-seulement comme un Créateur qui voit que tout ce qu'il a fait est « très bon » (comp. Gen. I, 31), mais comme un Dieu dont la nature tout entière est révélée dans les voies et dans l'œuvre de la rédemption, alors que le mal et le bien sont pleinement manifestés, alors que le mal est entré dans le monde et qu'il est mûr. Mais la rédemption, en laquelle, de notre état de mort dans le péché, nous avons été vivifiés et ressuscités comme Christ est sorti du tombeau, la rédemption a fait de nous une *nouvelle* création, nous ayant transportés entièrement, en dehors de cet état de mort dans lequel nous étions plongés, dans un autre état où, vivifiés désormais, nous sommes, comme tels, l'expression vivante de la nature divine ainsi pleinement révélée. Nous sommes créés de nouveau « selon Dieu en justice et sainteté de la vérité » (comp. Col. III, 9-11). — Ce que Dieu est quant au bien et au mal, nous le sommes par nature comme ayant revêtu le nouvel homme créé de nouveau en Jésus-Christ, et cette position nouvelle est liée, comme nous l'apprenons par l'épître aux Colossiens, à une pleine

connaissance de Dieu ainsi révélé. Nous sommes devenus, par une nouvelle création, participants de la nature divine révélée en Christ (comp. aussi 2 Cor. V, 17 ; 2 Pierre I, 4).

Tel est le premier principe de notre marche chrétienne : telle est notre vie, ce que nous sommes en tant que chrétiens.

Le second principe, c'est la présence du Saint-Esprit demeurant en nous (chap. IV, 50) : Dieu lui-même habite en nous par son Esprit et verse son amour dans nos cœurs ; nous avons été ainsi scellés pour le jour de la rédemption finale et complète. Nous ne devons donc pas attrister un hôte aussi saint et aussi précieux ; nous ne devons rien tolérer dans nos cœurs qui soit incompatible avec la présence de Celui en qui tout respire l'amour, la pureté, la paix. Ce n'est pas simplement que nous possédions maintenant une nouvelle nature, sainte et juste en elle même, et qui est capable de jouir de Dieu révélé en Christ, mais Dieu lui-même habite en nous, répandant son amour dans nos cœurs, nous scellant pour le temps où nous jouirons pleinement de Lui. Il nous guide, nous dirige, révèle à nos esprits les choses de Christ, nous communique ce qui nous est bon, nous remplissant de ce qui est divin ; mais, ici, tout spécialement, il demeure avec nous, il habite en nous, de sorte que rien d'incompatible avec la présence de Dieu lui-même en amour ne doit être toléré en nous et que nous devons marcher selon l'amour de la nature divine.

Tels sont les deux grands principes de la marche chrétienne. Le chrétien a dépouillé le vieil homme, le vieil Adam, avec toutes ses convoitises et sa volonté,

et il a revêtu le nouvel homme, qui, avec la connaissance de l'estimation que Dieu fait de la justice et de la sainteté, est créé selon Dieu, selon cette justice et cette sainteté; ensuite le Saint-Esprit demeure avec le chrétien et habite en lui, et le chrétien ne doit pas l'attrister : aucune parole ne doit sortir de ses lèvres, aucune pensée ne doit trouver place dans son cœur, qui soient indignes de cet hôte saint qui répand l'amour de Dieu dans nos cœurs et nous scelle pour le jour où tout sera sainteté et bonheur. En un mot, la nature divine avec tout son effet moral, et la présence de Dieu en amour, et la puissance d'une sainte espérance forment le chrétien et le conduisent sur les pas de Celui qui a été l'expression de cette nature divine dans l'homme ici-bas.

Dieu exprime par deux noms ce qu'il est : Dieu est *lumière* et Dieu est *amour* (comp. 1 Jean I, 5; IV, 8); et Dieu relève ici, au chap. V, ces deux noms comme étant les deux caractères essentiels de la marche du chrétien. Christ lui-même est la mesure et le modèle pratique de cette marche, Lui en qui nous voyons la vie de Dieu, Dieu lui-même dans un homme. Nous apprenons ainsi quelle est l'élévation morale de la vie pratique à laquelle le chrétien est appelé. » Soyez les imitateurs de Dieu! » Nous avons été faits participants de la nature divine, étant créés selon Dieu; le Saint-Esprit nous a été donné; nous sommes scellés de lui : ainsi la mesure du chrétien n'est pas ce que l'homme devrait être, mais ce que Dieu est, et a été pour lui. Il est clair que je ne parle pas ici de la Toute-science, ou de la Toute-puissance de Dieu, ou d'autres choses semblables, mais de ce que Dieu est et a été moralement en sainteté et en amour.

Il faut remarquer ici qu'il n'est jamais dit que nous *soyons amour* : c'est la prérogative de Dieu d'être amour, et d'aimer sans aucun motif pour le faire que ce qu'il est, mais nous, afin que l'amour soit saint, et parce que nous sommes des créatures, nous avons besoin d'un objet et d'un motif. Nous ne pouvons pas *être* amour et aimer souverainement, car nous ne sommes pas souverains, mais des créatures dépendantes. Nous allons voir cependant, de quelle manière merveilleuse le divin caractère de cet amour en nous est sauvegardé, quoique Dieu lui-même en devienne le vrai et final objet. Pour ce qui est de la *lumière*, il est dit que nous *sommes* lumière, car nous pouvons avoir une nature pure et nous *l'avons* dans le nouvel homme.

Nous sommes donc appelés à être « imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants. » Étant nés de Dieu, nous devons l'imiter et le suivre dans nos actions et notre esprit, comme participants de sa nature divine et étant vis-à-vis de Lui dans la relation d'enfants. Nous sommes appelés à être les imitateurs de Dieu et à marcher dans l'amour manifesté sous un double caractère, qui, comme je viens de le dire, maintient sa divine perfection. Il faut que nous soyons bons et pleins de compassion les uns envers les autres, nous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu nous a pardonné et nous a montré sa grâce (comp. Matth. V, 48 et les versets qui précèdent; voyez aussi Col. III, 15); mais il y a un autre élément de l'amour divin dans l'homme qui porte au plus haut degré l'empreinte de la perfection et que nous retrouvons également et nécessairement en Christ, puisque Christ, comme nous l'avons remarqué, est le modèle de la manifestation du caract-

tère de Dieu dans l'homme. « Soyez les imitateurs de Dieu... et marchez dans l'amour, comme le Christ nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en odeur de bonne senteur » (chap. V, 1-2). L'amour parfait fut manifesté ici-bas en Christ, en ce qu'il s'est donné Lui-même, et ainsi nous aussi nous sommes appelés à livrer nos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est notre service intelligent (Rom. XII, 1). Deux principes caractérisent cette perfection. En premier lieu, Christ s'est offert lui-même : ce n'est pas là seulement aimer son prochain comme soi-même — (ce qui est un principe vrai et parfait, alors que le mal n'existe pas, ou un état que la loi comme telle produirait, si elle en était capable), ôtant ainsi tout vestige de mal dans le monde ; — mais c'est là où le péché, moral ou extérieur, ou bien la misère l'exige, se donner entièrement, s'offrir soi-même. Christ s'est dévoué, il s'est offert lui-même, parfait en amour. Notre sentier est de le suivre, c'est pourquoi nous lisons : « Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que Lui a laissé sa vie pour nous, et nous devons laisser nos vies pour les frères » (1 Jean III, 16). En second lieu, Christ s'est offert à Dieu. L'objet et le motif de son amour étaient également parfaits : s'il s'était seulement donné pour nous, il aurait pu avoir été mù par un touchant sentiment de générosité et de noblesse de cœur, mais l'objet qui l'aurait conduit eût été imparfait et par conséquent incapable de rendre parfait l'acte dont il était le motif, que cet objet, c'est-à-dire les hommes, fussent bons ou qu'ils fussent simplement mauvais ; car l'amour de Christ était l'amour dans un homme, un amour qui

avait un motif, quoiqu'il fût l'amour divin : et c'est en cela que Christ est un modèle pour nous. Mais Christ s'est offert Lui-même à Dieu pour nous ; et ici notre indignité même ne fait que rehausser et rendre plus glorieuse la preuve de la perfection. L'offrande étant faite à Dieu, l'objet qui en était le motif était parfait, et l'acte de l'amour était parfait. C'est pourquoi aussi nous sommes invités à joindre à « l'affection fraternelle l'amour, » que Dieu nous apprend être « le lien de la perfection » (comp. 2 Pierre I, 7 ; Col. III, 14). L'amour souverain, absolu, n'a d'autre motif que lui-même, et nous sommes appelés à imiter Dieu sous ce rapport, alors que quelqu'un nous a offensés ou nous a fait tort (chap. IV, 32 ; comp. Col. III, 15) ; mais quand il s'agit d'un amour qui a un objet ou un motif dans un homme, lorsque c'est le motif qui donne à l'amour son véritable caractère, alors, pour que l'amour soit moralement parfait, il faut que l'on s'offre soi-même à Dieu. Le moi, quel qu'il soit, fût-ce, quand il s'agit de nous, notre mauvais moi, est offert à Dieu : nous livrons nos corps en sacrifice vivant (Rom. XII, 1).

L'Écriture ne dit donc jamais que nous soyons amour, parce que nous ne pouvons pas être amour souverain ; mais Dieu nous appelle à être ses imitateurs dans cet amour et à pardonner comme Lui, qui reste élevé toujours au-dessus du mal, a pardonné ; et il veut que nous marchions dans un amour qui offre le moi tout entier à Dieu comme Christ a fait : précieux privilège !

Le second nom, par lequel Dieu exprime ce qu'il est, c'est la lumière, c'est-à-dire la pureté essentielle de la nature, et à cet égard ce qui est dit de Dieu est dit de nous en Christ. « Dieu est lumière... ; » et : « mainte-

nant, vous êtes lumière au Seigneur » (1 Jean I, 5; Ephés. V, 8), car pour autant que Christ est notre vie, — parce que nous avons revêtu le nouvel homme et dépouillé le vieil homme, — nous sommes tels : Christ est notre vie. Ceci n'est pas, comme l'amour, une prérogative de Dieu qui aime sans autre motif que ce qu'il est : c'est une nature qui nous a été donnée. Nous étions autrefois *ténèbres* ; mais, maintenant, nous sommes lumière au Seigneur. La lumière ne peut pas être séparée de l'amour, parce que c'est elle qui donne la pureté des motifs, mettant de côté le *moi* (comp. 1 Thess. III, 12-15) ; cependant la lumière est différente de l'amour ; elle est la pureté de nature, de pensée et d'objet qui fut manifestée en Christ : je n'ajoute pas « de conduite, » parce que ceci est matière d'exhortation : « Marchez comme des enfants de lumière. » Dieu est lumière, la pureté même, et manifestant toutes choses ; quand Christ était dans le monde il était la lumière du monde : « en Lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes » (Jean I, 4), et en Lui nous avons la vie, et nous devenons ainsi « lumière dans le Seigneur, » au milieu d'une génération tortue et perverse, parmi laquelle nous reluisons comme des luminaires dans le monde, présentant la parole de vie (comp. Phil. II, 15), comme Christ a été la manifestation de la Parole de vie (1 Jean I). « Dieu a relui dans nos cœurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu en la face de Jésus-Christ » (2 Cor. IV, 6) ; alors sans doute Dieu le faisait pour l'accomplissement de son propos dans le témoignage apostolique ; mais maintenant encore, en nous qui avons Christ pour notre vie, les fruits de la lumière sont manifestés, une intelligence divine du bien, telle

qu'elle a été manifestée en Christ en contraste avec les ténèbres du monde (ténèbres qui faisaient partie de notre nature) et la séparation du bien d'avec le mal, par la parole, mais par la connaissance vivante de Christ tel qu'il est, ce dont toute sa vie a été l'expression pratique. Il est écrit : « Sanctifie-les par la vérité ; ta parole est la vérité ; » « et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité ; » et pareillement, quand il s'agit de notre communion avec Dieu : « un tel souverain sacrificateur nous convenait, saint innocent, sans tache, séparé des pécheurs, et élevé plus haut que les cieux » (Jean XVII, 17, 19 ; Hébr. VII, 26). C'est la révélation de Christ, tel qu'il est maintenant, qui agit par le Saint-Esprit sur nos âmes : « Or nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image de gloire en gloire... » (2 Cor. III, 18) ; et l'effet de cette révélation sur notre marche, c'est de nous faire marcher comme Lui a marché sur la terre, c'est pourquoi aussi il a pu parler alors de Lui-même, comme du « Fils de l'homme qui est dans le ciel » (Jean III, 13 ; 1 Jean I, 6). C'était là, sans doute, la gloire de sa personne ; mais pour autant que nous sommes introduits par la foi, vitalement, par la puissance du Saint-Esprit, dans ce qui est céleste, nous sommes purifiés par ces choses, quant à l'objet et aux motifs qui nous conduisent, dans notre marche ici-bas, en même temps que l'humble sentier du Sauveur sur la terre engage nos affections et nous le fait imiter et suivre. Ce qui s'est révélé, en puissance, dans ce qu'il est, a été manifesté au cœur intelligent dans sa vie ici-bas : il a été déterminé Fils de Dieu en puissance,

selon « l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts » (Rom. I, 4). En nous, c'est une nature, un nouvel homme, mais une nature qui, comme il faut que cela soit pour une créature, a un objet, savoir Christ. « Je suis crucifié avec Christ ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi ; — et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis dans la foi, la foi du Fils de Dieu » (Gal. II, 20) ; et encore : « Vous êtes lumière dans le Seigneur » (Ephés. V, 8). Alors, non-seulement les choses repréhensibles sont manifestées par la lumière, mais Christ lui-même est le parfait modèle de la lumière de l'âme : « Réveille-toi, toi qui dors, » toi, chrétien, qui t'es endormi dans les délices ou dans l'insouciance et l'apathie, comme les morts, quoique tu ne sois pas mort, « et le Christ t'éclairera » (chap. V, 13-14). Dieu est lumière ; nous sommes lumière dans le Seigneur ; et la parfaite expression de cette lumière dans l'homme, à laquelle nous sommes appelés à marcher, c'est Christ. Le regard est tourné vers Christ : « Et le Christ vous éclairera ! »

Telle est donc la vraie mesure de la marche chrétienne. savoir ce que Dieu est dans sa nature, comme *amour* et comme *lumière*, manifesté dans sa vraie, parfaite et bienheureuse expression, sur la terre, dans un homme, en Christ. Ainsi nous sommes appelés à être imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, en sorte que le fruit de la lumière, la pureté de la nature divine, soit manifestée en nous.



« Espérer parfaitement »

I Pierre I.

Qu'il est doux, chers frères, de penser à cette « grande miséricorde, » cet amour éternel de notre Dieu, qui nous « appelle à son propre royaume et à sa propre gloire » (1 Thess. II, 12), nous donnant « une espérance vivante par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour un héritage incorruptible, sans souillure et qui ne peut se flétrir, conservé dans les cieux pour nous! » Qu'il est doux aussi de considérer l'immuable sécurité dans laquelle nous sommes : « *gardés* par la puissance de Dieu, par la foi, pour un salut qui est prêt à être révélé aux derniers temps! » Dans l'original, l'expression de *gardés* a une force toute particulière, et présente la position de l'Eglise comme étant fortifiée, enfermée, protégée, par le pouvoir de Dieu contre toutes les puissances des ténèbres. « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle » (Matth. XVI, 18). Et quand il y a des hommes qui veulent tirer parti de cette vérité précieuse, et disent que puisqu'ils sont « *gardés*, » ils peuvent vivre comme il leur plaît, nous avons à leur répondre : « non, nous sommes « *gardés par la foi.* » Ce n'est qu'autant que nous vivons par la foi, réalisant la puissance de la foi — cette foi qui rend victorieux du monde, que nous comprenons quelle est cette puissance de Dieu par laquelle nous sommes « *gardés.* »

Chers amis, cette puissance devrait être *manifestée*; nous devrions *la faire voir.* nous qui sommes « *gardés* » par elle. Il faudrait que le monde pût *voir* ce que nous

sommes, tout comme nous voudrions *savoir* ce que nous serons. « Nous sommes maintenant enfants de Dieu » (1 Jean III, 2). Ah! considérons quelle est cette relation; pensons à ce que nous devons être comme des « enfants de Dieu » — des « enfants d'obéissance. » — Comment devons-nous vivre? *avec* Dieu! *en* Dieu! — non pas « dans le monde. » Que devons-nous faire? aimer, garder les paroles de Jésus, « ne nous conformant pas à nos convoitises d'autrefois, pendant notre ignorance, » et alors Jésus viendra et le Père viendra, et ils feront leur demeure chez nous » (Jean XVI, 25). « *Vous êtes la lumière du monde.* Une ville située sur une montagne ne peut être cachée. Aussi n'allume-t-on pas une lampe pour la mettre sous un boisseau, mais sur un pied de lampe, et elle luit pour tous ceux qui sont dans la maison. *Que votre lumière luise ainsi devant les hommes,* en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux » (Matth. V, 14, 15, 16).

Mais que fait l'Eglise, chers amis? Vit-elle dans le ciel ainsi qu'elle doit le faire? Est-ce qu'elle éblouit le monde par la manifestation glorieuse de la sainteté et de la puissance de Dieu? Est-elle le reflet de la splendeur de son image? est-elle « *la lumière du monde* » en effet? — Hélas non! Les chrétiens se traînent dans la boue; leur religion est un scandale même au monde, et mieux vaudrait ne faire aucune profession: un *pareil* christianisme fait des incroyants. Hélas! Hélas! — comment se fait-il que l'Eglise ait ainsi perdu la puissance, la force, la paix! Comment a-t-elle oublié la pensée de Dieu et s'est-elle jetée hors de sa véritable place! Au lieu de rendre témoignage contre le mal, de porter l'i-

mage de Christ sur la terre, les chrétiens se sont joints au mal, ils se sont unis au monde, ils se sont embarrassés dans ses filets, et ont lié leurs pieds de chaînes. Au lieu de vivre dans l'attente de ce qui est annoncé ici comme étant « prêt à être révélé au dernier temps, » ayant le cœur rempli de la vive espérance de la venue de leur Seigneur (ainsi que cela devrait être, et ainsi que cela serait, s'ils étaient fidèles), où en sont-ils ? La plupart voudraient que Christ ne vint pas encore, et même qu'Il retardât sa venue de quelques siècles de plus !

Ceci n'est-il pas la preuve, chers amis, que nous attendons quelque chose de la terre ? que nous avons et cherchons à avoir notre portion ici bas ? Je crois que rien ne détache autant le cœur des choses visibles que la réalisation de la venue de Christ. Nous en voyons l'effet dans l'Eglise primitive : alors les chrétiens ne calculaient pas combien d'années pouvaient s'écouler avant le retour de leur Seigneur. Ils L'attendaient ; — ils espéraient qu'Il viendrait de leur temps. Alors ce serait le jour du « salut » pour l'Eglise, le moment de sa gloire. Ils verraient leur Seigneur face à face, et ils Lui seraient semblables ! Ceux qui s'en étaient allés avant eux étaient heureux, inexprimablement heureux, sans doute — ils étaient « avec Christ » — cependant ils ne Lui étaient pas encore semblables, ils n'étaient pas encore rendus conformes à son image — ils attendaient encore la venue de leur Seigneur (1 Thess. IV, 16). Et c'est vers cette même perspective, mes bien-aimés, que nous devrions tourner nos regards ; c'est en vue de ce moment que nous devrions nous tenir prêts, ayant nos reins ceints et nos lampes allumées.

Al! suivons l'exemple de ces hommes qui couraient dans une lice terrestre, pour remporter un prix terrestre : avec quel soin ils regardaient à leurs pieds pour que rien ne vint entraver leur course! comme ils tenaient leurs yeux fixés sur les lauriers du but! Et nous, nous qui courons pour obtenir une couronne incorruptible, un héritage qui ne se peut flétrir, est-ce à nous de nous arrêter dans le chemin, de nous détourner pour chaque babiole, même la moindre, qui se présente à nous? Quand une gloire pareille nous est promise, devons-nous nous laisser séduire par les fausses lueurs des gloires de Satan? Devons-nous placer nos affections sur ce qui n'est que cendre et poussière, — sur ce qui sera jeté aux flammes à la venue de Christ? C'est une triste vérité pour l'homme du monde, que tout ce qui a fait son orgueil, tout ce qu'il s'est amassé pour lui-même, il ne l'a amassé en réalité que pour le jour de la colère de Dieu.

Chers amis, nous ne pouvons pas saisir à la fois les choses qui sont « devant » et celles qui sont « derrière. » Si nous « courons, regardant au but, vers le prix de la céleste vocation de Dieu dans le Christ Jésus; » si nous « tendons avec effort vers les choses qui sont devant » (Phil. III, 14), nous devons oublier celles qui sont derrière. Si nous regardons en haut vers cet héritage qui est conservé pour nous dans les cieux, nous ne pouvons pas demeurer couchés dans la poussière de ce monde, à la recherche de ce qu'elle pourrait avoir à nous donner. La foi est la démonstration des choses qu'on ne voit point; c'est une ferme confiance dans les vérités de Dieu.

Nous ne pouvons comprendre ce que c'est que d'être

« héritiers de Dieu » — *héritiers de Dieu !* — quelle pensée ! La foi la plus vivante ne saurait la réaliser. Il nous est dit que la reine de Saba, malgré tout ce qu'elle avait appris de la gloire de Salomon, s'écria, éblouie par ce qu'elle voyait : « Voici, on ne m'en avait pas rapporté la moitié » (1 Rois X, 7) ! — eh ! bien, il en sera de même pour nous, quand nous « contemplerons le roi dans sa beauté, » quand « nous regarderons la terre éloignée » (Esaïe XXXIII, 17). Ah ! déjà maintenant mon âme voudrait s'épanouir dans les rayons — oui, dans la pleine lumière de la gloire éternelle, cette gloire qui surpassera toutes les autres gloires, autant que la splendeur du soleil surpasse toutes les autres clartés. — Chers frères, combien nous serons étonnés *alors*, en nous souvenant des choses qui *maintenant* ont la puissance de détourner notre pensée et d'occuper notre cœur.

Remarquons cette parole : « *maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru* » (Rom. XIII, 11). Quand on criait de Séhir : « Sentinelle ! qu'y a-t-il depuis le soir ? Sentinelle ! qu'y a-t-il depuis le soir ? La sentinelle a dit : le matin est venu » (Esaïe XXI, 11, 12) ; il en est de même quand nous rencontrons, dans ces derniers jours, « des moqueurs marchant selon leurs propres convoitises, et disant : Où est la promesse de son avènement » (2 Pierre III, 3) ? nous pouvons leur répliquer avec joie : « *le matin est venu.* » « La nuit est fort avancée et le jour s'est approché, rejetons donc les œuvres des ténèbres, et revêtons les armes de la lumière » (Rom. XIII, 12). Ne nous contentons pas d'enlever un peu de mal ici, un peu de mal là, mais obéissons au commandement du Seigneur Dieu, quand Il dit : « Sortez du milieu d'eux et vous en séparez »

(2 Cor. VI, 17). Ne souffrons pas que le mal nous entrave dans notre marche, ne fût-ce que de l'épaisseur d'un cheveu. Débarrassons-nous de ce joug du monde qui pèse sur nos épaules, et nous empêche de lever la tête et de voir que notre délivrance approche. « Puis donc que toutes *ces choses* doivent se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et piété, *attendant et hâtant la venue du jour de Dieu*, dans lequel les cieux étant en feu, seront dissous, et les éléments embrasés se fondront. Mais nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite. C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, étudiez-vous à être trouvés sans tache et irréprochables devant Lui, en paix » (2 Pierre III, 11-14). Montrons au monde « que notre conversation est dans les cieux, *d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur*, qui transformera le corps de notre abaissement, afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire, selon l'opération de cette puissance par laquelle Il peut même s'assujettir toutes choses » (Phil. III, 20, 21).— « *Tenons fermes dans le Seigneur* » (1 Thess. III, 8).

Les paroles nous manquent pour donner une idée de la gloire future des saints, ou pour dire ce que ce sera que d'être « semblables à Jésus ; » nous ne pouvons aller plus loin que l'apôtre, quand il dit : « Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; mais nous savons que lorsqu'il sera manifesté, *nous Lui serons semblables, car nous Le verrons comme Il est* » (1 Jean III, 2) ; toutefois Dieu veut que ce qui nous est révélé de cette gloire *futuro*, ait son influence pratique *actuelle*

sur nos cœurs, c'est pourquoi l'apôtre ajoute : « *et quiconque a cette espérance en Lui, se purifie comme Lui est pur.* » Ah ! que la puissance de Dieu soit plus visible en nous ! Relevons-nous hors de la poussière, relevons-nous dans toute la gloire qui nous appartient ! Que le monde voie quelles sont nos *espérances* et quelle est notre *attente*. Montrons-lui qu'elles portent le cachet de l'éternité, et que nos *actions* le portent comme elles !

Lorsque toutes les choses, dans lesquelles le monde se complait et se glorifie maintenant, seront l'objet de la colère de Dieu et de son jugement terrible ; quand les hommes « diront aux montagnes et aux rochers : tombez sur nous et cachez-nous » (Apoc. VI. 16), alors les saints porteront des couronnes *incorruptibles* et posséderont un héritage *qui ne se peut flétrir*. « C'est pourquoi, ceignant les reins de votre entendement, et étant sobres, espérez parfaitement dans la grâce qui vous sera apportée à la révélation de Jésus Christ, comme des enfants d'obéissance, ne vous conformant point à vos convoitises d'autrefois, pendant votre ignorance ; mais comme celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite, parce qu'il est écrit : « soyez saints, car moi je suis saint. »



• **Courte esquisse des Livres de la Bible**

Suite de la page 200.

LE NOUVEAU TESTAMENT.

Les quatre Évangiles nous racontent la vie du Christ sur la terre ; les Actes des Apôtres, l'établissement de

l'Eglise en connexion avec Pierre et avec Paul, soit en rapport avec les Juifs, soit en s'élevant au-dessus d'eux ; les Epîtres sont, ou bien adressées à des églises locales sous les soins des apôtres, ou bien consacrées au développement de la doctrine pour l'édification des saints ; elles mentionnent la déchéance et l'abandon de la vérité dans l'Eglise, en tant que formée sur la terre ; puis, en conséquence de cette déchéance et de cette corruption, l'union du système ecclésiastique terrestre avec le gouvernement et le royaume qui allaient arriver. Ce dernier sujet est traité dans l'Apocalypse.

MATTHIEU

En Matthieu, nous avons Christ comme Messie, fils d'Abraham et fils de David, selon les promesses — Jéhova Emmanuel — apportant le témoignage du royaume et la puissance de guérison, exposant le principe d'après lequel les hommes pouvaient y entrer (c'est-à-dire le caractère du résidu) ; puis déployant les pouvoirs variés qui caractérisaient et prouvaient sa venue. Il passe ensuite, — quoique avec une patience qui endure tout et qui doit continuer jusqu'à ce qu'il revienne. — à son rejet par la nation, et à l'établissement du royaume dans un mode mystérieux en l'absence du Roi. Pour le moment il continue son ministère jusqu'à ce que son heure soit venue, mais il révèle la substitution de l'Eglise, et le royaume en gloire, qui sera *réellement* établi par sa présence. Puis il monte à Jérusalem, il accuse la nation dans son ensemble et dans ses diverses classes, et se soumet à

toute la détresse et à la puissance du mal et de Satan qui régnait en Israël ; il se soumet aussi à être frappé par l'Éternel des armées et à boire la coupe qu'il devait boire. Il est ressuscité d'entre les morts, il revoit ses disciples sur l'ancien principe prophétique du résidu, en Galilée ; il leur commande d'enseigner toutes les nations dans le nom nouveau de Père, Fils et Saint-Esprit ; mais nous n'avons pas son ascension au ciel.

Quelques détails particuliers. Au chap. X, Jésus-Christ rend un témoignage à Israël exclusivement, témoignage qui embrasse toute la période entre sa présence ici-bas jusqu'à sa venue comme Fils de l'homme, lorsque les Juifs seront dans le pays. Au chap. XXI, il se présente comme Roi, monté sur un âne, selon Zacharie ; puis il dénonce le jugement total de cette génération, comme coupable du sang de tous les justes, après avoir reconnu la chaire de Moïse comme subsistant encore ; il met ses disciples dans la position d'un témoignage persécuté, la maison des Juifs allait être laissée déserte, jusqu'à ce qu'ils le reconnaissent comme venant au nom de Jéhova, — passant ainsi par-dessus tout le temps intermédiaire jusqu'à ce que l'abomination de désolation soit établie dans le lieu saint — et que après la grande tribulation, il apparaisse en gloire et rassemble tout Israël. Nous avons ensuite, comme en parenthèse, les diverses formes du jugement de ceux qui font profession de connaître son nom en son absence — et enfin le jugement des nations lors de son retour.

A suivre.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Méditations**sur la seconde venue de Christ.**

MÉDITATION V.

Matthieu XIII.

La partie du sujet qui doit nous occuper ce soir, chers amis, en continuant nos recherches sur le retour de notre bien-aimé Seigneur, en présente le côté affligeant. Dans nos précédentes méditations, nous avons considéré les bénédictions et les joies des saints, fondées sur la sûre promesse de Christ lui-même, relativement à son retour; et nous avons vu que leur attente de voir cette promesse accomplie était en rapport intime avec chacune de leurs pensées et de leurs actions. Mais il est de la plus haute importance pour nous de considérer ce côté affligeant aussi soigneusement que

l'autre, afin que l'homme voie la conséquence et l'effet de sa responsabilité.

La venue de Christ a un double aspect. Quand il s'agit de l'Eglise professante et aussi du monde en général, l'Écriture parle de son *apparition* ; parce que ce sera alors que le résultat de leur responsabilité sera manifesté.

Mais quand il s'agit du corps de Christ, l'Eglise, l'Écriture parle plutôt de sa *venue* et de notre enlèvement auprès de Lui.

Autre chose est de reconnaître l'Eglise comme un corps responsable dans le monde — autre chose de la considérer comme une avec Christ. Quand nous tournons les yeux sur ce qui a été établi par Dieu comme système ici-bas, et que nous voyons sa chute, nous trouvons que cela doit être jugé relativement à cette chute, comme tout système établi par Dieu l'a été — chacun de ces systèmes ayant été établi, dans le principe, sur le pied de la responsabilité de l'homme. Quand il s'agit de l'homme nous ne trouvons jamais autre chose que chute. Parcourez les Écritures, qui nous donnent l'histoire de l'homme dès le commencement même de la création, et vous ne trouverez que manquements, d'un bout à l'autre. Adam faillit de la manière la plus signalée dans ce que Dieu lui avait confié ; puis, quand la loi fut donnée, même avant que Moïse descendit de la montagne, l'homme avait fait le veau d'or pour l'adorer. Lorsque Aaron et ses fils eurent été consacrés, au huitième jour, premier jour de leur service, deux d'entre eux offrirent un feu étranger : et comme conséquence, l'entrée libre et constante d'Aaron dans le lieu très-saint fut empêchée. Salomon, comme fils de

David, avait reçu de Dieu gloire et richesses, mais son cœur fut détourné de Dieu par des femmes étrangères, il tomba dans l'idolâtrie et le royaume fut divisé. Dieu confie le pouvoir à Nébucadnetsar ; il est la tête d'or parmi les Gentils : mais il s'enorgueillit et fait jeter les saints dans la fournaise ; alors, figure des empires gentils, il perd la raison et les sens pendant sept ans et il mange l'herbe comme le bœuf. Il en est ainsi de toutes choses ; il en est ainsi de l'Eglise et l'homme ne peut la rétablir. Après mon départ, dit Paul, il entrera parmi vous des loups redoutables ; il y aura une apostasie et alors l'Antichrist sera pleinement révélé. L'Eglise elle-même, comme système confié à la responsabilité de l'homme a complètement failli.

Tout avait été établi dans le premier Adam, qui est tombé : tout sera rétabli dans le second Adam qui est parfait et qui a vaincu. Mais il est difficile de faire saisir aux saints la position entièrement nouvelle, dans laquelle tout est placé par la rédemption et par la résurrection de Christ. Le premier Adam tomba et fut chassé de l'Eden ; le second Adam, l'homme parfait, est entré dans un meilleur paradis. Il en est ainsi de toutes choses. De la même manière, la loi que l'homme a violée sera écrite dans son cœur. Christ sera le vrai fils de David ; Christ se lèvera pour régner sur les Gentils. Ainsi, quoique l'Eglise ait manqué, il sera cependant glorifié dans ses saints et rendu admirable dans tous ceux qui croient. L'Ecriture nous enseigne que l'homme a manqué à sa responsabilité dans quelque position que Dieu l'ait éprouvé, et que les plans de la grâce miséricordieuse de Dieu auront leur cours, jusqu'à ce que tout soit accompli en Christ.

Maintenant, si nous considérons cette responsabilité, nous avons sous les yeux deux sujets qui y sont impliqués. Le premier, c'est l'Eglise professante, et le second, le pouvoir sur la terre, représenté dans l'Écriture par les Bêtes. Ces deux choses sont déclarées corrompues, ou en inimitié ouverte contre Dieu : ce qu'on appelle l'Eglise sera entièrement rejeté, — vomé de la bouche du Seigneur.

L'Écriture ne nous enseigne nulle part, que nous remplirons le monde de bénédictions, mais elle nous dit précisément tout le contraire. Jusqu'à la moisson, aucun remède ne sera apporté au mal introduit par Satan, là où le christianisme avait été planté. Une pensée pareille est humiliante, mais elle ne doit pas nous décourager, car Christ est toujours fidèle. Pour ceux qui possèdent la grâce de Dieu, chers amis, elle devient l'occasion d'une marche toujours plus en accord avec cette grâce. Mais c'est une chose bien sérieuse, que l'objet placé au-devant de nous et vers lequel nous avons à regarder, soit le retranchement de l'Eglise professante.

Géographiquement parlant, le christianisme, au sixième siècle, occupait une plus grande surface que de nos jours; le monde alors connu était plus au fait de l'Évangile que maintenant; quoique l'homme puisse dire en parlant progrès et choses semblables, il n'en est pas moins constant qu'une grande partie de ce qui était alors le monde chrétien et avait entendu parler de Christ est maintenant envahi par le mahométisme ou le papisme; et là où il n'en est pas ainsi, combien l'infidélité et le puseysme n'ont-ils pas prévalu! Mais c'est cet objet même, qui réclame la sérieuse attention de

ceux qui possèdent l'Esprit de Dieu. Il travaille certes très-spécialement de nos jours ; et au milieu des flots envahissants du mal, nous avons le plus puissant motif pour nous pousser à l'énergie et à l'activité. C'est une chose bonne en tout temps, mais l'invasion du mal nous y appelle surtout comme aux jours de Noé, dans la conscience d'un prochain jugement. L'idée fausse de la conversion du monde pourra être un stimulant momentané, mais elle détruit le sentiment solennel de ce que Dieu est et affaiblit l'autorité de la parole de Dieu, qui ne donne point d'espérance pareille. De plus, quand on découvre peu à peu que le mal va croissant et que le monde ne se convertit pas, la réaction qui s'opère alors tend à renverser la foi et à jeter les âmes dans l'incrédulité. Le mal que nous voyons à l'œuvre maintenant, a été déclaré dès le commencement, et il poursuivra son cours — selon la déclaration de l'Écriture, — jusqu'à ce que Dieu intervienne ; il n'y aura pas de remède jusqu'à la moisson. Tel est l'enseignement évident de la parabole que je vous ai lue. C'est une similitude du royaume des cieux. Bien des personnes pensent que le royaume des cieux est la même chose que l'Église de Dieu ; mais il n'en est aucunement ainsi, quoique ceux qui composent l'Église soient dans le royaume. Supposons un moment que Christ n'eût pas été rejeté ; alors le royaume aurait été établi sur la terre. Il n'en pouvait être ainsi sans doute ; mais cela nous montre la différence qu'il y a entre le royaume et l'Église.

Tel qu'il était, le royaume de Dieu était là dans la personne de Christ, le Roi. Seulement comme Christ était sur la terre, ce n'était pas le royaume des cieux.

Christ fut rejeté ; il ne pouvait donc pas alors en prendre extérieurement possession, mais il monta dans les lieux célestes. Ainsi la sphère du règne de Christ est dans le ciel. Les cieux règnent, et le royaume est toujours le royaume des cieux, puisque le Roi est dans le ciel ; seulement, à la fin, il sera subdivisé, pour ainsi dire, en deux parties : la partie céleste, le royaume de notre Père, et la partie terrestre, le royaume du Fils de l'homme. Si nous entendons par « royaume des cieux » le gouvernement de Christ, le Roi qui est dans le ciel, cela est fort simple. Si Christ avait établi un royaume pendant qu'il était avec les Juifs, ce royaume n'eût pas été celui des cieux, parce que Christ n'était pas dans le ciel. De là vient qu'il est dit : « le royaume de Dieu est parmi vous, » mais : « le royaume des cieux est proche. »

L'Évangile est le seul moyen que nous ayons pour rassembler des âmes dans le royaume, et tels sont proprement les enfants du royaume ; mais au dedans de ces limites. Satan travaille et sème de l'ivraie, et cette ivraie se trouve dans le royaume. Prenez le papisme, le mahométisme, toute espèce d'hérésies, vous avez de l'ivraie semée là où la bonne semence l'avait été. Le mot Église signifie simplement une assemblée ; c'est une idée qui n'a rien à faire avec celle d'un royaume.

La parabole de ce chapitre que je n'ai pas lue, celle du Semeur, où nous voyons Christ semant la bonne semence, n'est pas une similitude du royaume des cieux. Un royaume est une sphère où quelqu'un gouverne comme roi, tandis qu'ici, Christ nous est simplement présenté comme semant la parole dans les cœurs des hommes. Cette parabole du Semeur ne décrit pas le

royaume des cieux, ni même le royaume commencé par le Roi, pendant qu'il était sur la terre; mais elle est individuelle. Du moment que le Seigneur en vient à la parabole que nous avons lue et aux deux suivantes, nous avons une similitude du royaume des cieux. Elles décrivent le résultat extérieur, dans ce monde, du fait que Christ, le Roi, se trouve dans le ciel. Vous remarquerez qu'elles sont adressées à la multitude, tandis que les trois dernières paraboles, ainsi que l'explication de celle de l'ivraie et du froment, sont adressées aux disciples. Celles-ci montrent la pensée et le dessein de Dieu : ce que l'intelligence divine connaît et accomplit, et non pas seulement le résultat public dans le monde. La parabole de l'ivraie et du froment fait voir le résultat extérieur de l'Évangile, dans le monde. Dans la parabole suivante, ce résultat devient un grand arbre qui, dans l'Écriture, signifie une grande puissance. Voilà ce que le christianisme, sorti d'une petite semence, est devenu dans le monde : un grand pouvoir politique, comme les royaumes de la terre. La parabole que nous trouvons ensuite, le montre comme une doctrine qui corrompt une masse d'une mesure limitée; c'est un peu de levain qui pénètre toute la pâte.

Après cela le Seigneur entre dans la maison et explique, au 36^m vers., *la pensée de Dieu* sur ces choses : « Alors Jésus, ayant laissé les troupes, s'en alla à la maison, et ses disciples vinrent à lui, et lui dirent : Explique-nous la similitude de l'ivraie et du champ. » Les serviteurs demandent s'ils doivent cueillir l'ivraie. Il leur est défendu de le faire. Notre part dans ce monde n'est pas le jugement ou le retranchement : nous n'avons pas à en arracher le mal par la persécution. Nous

avons pu voir souvent qu'en faisant cela, le froment a été arraché. L'ivraie et le froment doivent croître ensemble dans le champ, c'est-à-dire dans le monde, jusqu'à la moisson. « Et il leur dit : non, de peur qu'il n'arrive qu'en cueillant l'ivraie, vous n'arrachiez le blé en même temps. Laissez-les croître tous deux ensemble jusqu'à la moisson. » Nous en tirons l'instruction, non-seulement que le christianisme ne se répand pas de tous côtés, mais encore qu'il se corrompt là où il se répand ; et si nous regardons à l'état de la chrétienté, nous sommes obligés de convenir que tel est le cas. Nous voyons comment l'ivraie a été semée et a levé, comment de fausses doctrines se sont introduites, telles que le papisme et toutes sortes d'erreurs. Alors notre Seigneur, ayant renvoyé les troupes et étant entré dans la maison, expliqua la parabole à ses disciples.

Maintenant vous remarquerez que vous avez, dans ces paraboles, deux choses distinctes, comme je l'ai dit lors de l'explication de la première : le résultat extérieur et le développement du dessein de Dieu dans ce résultat. Ainsi, en ce qui concerne le grain de semence de moutarde, vous avez le résultat extérieur : il devient un grand arbre, ce qui, dans l'Écriture, signifie simplement une grande puissance publique. Le roi d'Assyrie nous est représenté comme un grand arbre, Pharaon de même, et Nébucadnetsar était un grand arbre qui fut abattu, mais dont le tronc et les racines furent laissés dans la terre. Or le christianisme est devenu cela, c'est-à-dire une puissance dans le monde : le plus grand pouvoir qui s'y trouve. La figure que présente la parabole ne touche pas à la question de savoir, si c'était une chose bonne ou mauvaise, mais

représente simplement le fait d'une grande puissance publique dans le monde. La petite semence de la vérité, semée dans le principe, prit racine et crut jusqu'à devenir un grand arbre. Ainsi aussi du levain qui agit au milieu d'une certaine sphère, représentée par trois mesures de farine et cela jusqu'à ce que toute la pâte soit levée. Ainsi les doctrines du christianisme pénètrent toute la masse. Mais il n'est fait ici nulle mention de piété ou de sainteté ; le christianisme étant représenté comme un objet public et extérieur, qui fait son chemin dans le monde. Cependant le Seigneur, après avoir renvoyé la multitude, prend un sujet entièrement nouveau et expose non plus l'effet extérieur, mais la pensée de Dieu dans les événements figurés dans ces paraboles. Il commence par expliquer la parabole de l'ivraie, vers. 57 : « Il leur répondit et dit : Celui qui sème la bonne semence, c'est le Fils de l'homme ; et le champ, c'est le monde. »

Remarquez combien il est absurde de croire avec quelques-uns, qu'il soit ici question de l'Eglise. Le Fils de l'homme vient semer l'Évangile, la parole de Dieu, dans le monde et non dans l'Eglise, car l'Eglise l'a déjà reçue. Elle est composée de ceux qui, par profession ou en réalité, comme cela peut être le cas, ont déjà reçu la bonne semence. Ce n'est pas dans l'Eglise qu'il la sème, puisque ce serait répéter ce qui a déjà été fait auparavant, mais c'est dans le monde ; « le champ, c'est dans le monde » et rien ne peut être plus insensé que d'appliquer ces paroles à l'Eglise ou de les mettre en rapport avec une question ecclésiastique quelconque. « Le champ, est-il dit, c'est le monde ; la bonne semence, ce sont les enfants du royaume ; et

l'ivraie, ce sont les enfants du malin. » Cela ne signifie pas que le froment soit gâté ou perdu; le Seigneur recueillera le blé et l'assemblera dans son grenier, mais la récolte est gâtée.

Le christianisme, comme système extérieur dans le monde, s'est corrompu par la prédominance de tous genres d'erreurs et de mal. « L'ennemi qui l'a semée [l'ivraie], c'est le Diable; et la moisson, c'est la consommation du siècle » (et non « la fin du monde, » expression tout à fait étrangère au Nouveau Testament, sauf dans des traductions erronées); et les moissonneurs sont les anges. Comme donc l'ivraie est cueillie et brûlée au feu, il en sera de même à la consommation de ce siècle-ci. Le Fils de l'homme enverra ses anges; et ils cueilleront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et les jetteront dans la fournaise de feu: là seront les pleurs et les grincements de dents. » C'est-à-dire que le mal opéré par Satan continuera, jusqu'à ce que le Seigneur exécute le juste jugement de ce monde. La corruption du christianisme — la récolte gâtée — non pas le froment, parce que Dieu en prend soin et l'assemble dans son grenier — mais la récolte, la chose extérieure et publique que Satan s'est efforcé de corrompre — iront leur train jusqu'à la moisson. Sur ce point, nous avons quelque chose de plus précis encore. La première chose qui aura lieu, nous dit le Seigneur, c'est que l'ivraie (ceux qui ont crû comme le fruit de principes corrompus, semés par Satan, là où l'Évangile avait été planté) sera cueillie et liée en faisceaux pour être brûlée. Puis le Seigneur assemble son blé dans son grenier; il prend ses saints avec Lui. C'est là tout ce que dit la parabole.

L'explication va plus loin, elle nous donne la manifestation du résultat, quand Jésus-Christ apparaîtra : « Alors les justes resplendiront » — ils ont déjà été recueillis — ils « resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père, » tandis que les méchants sont jetés dans la fournaise de feu, là où il y a des pleurs et des grincements de dents.

Nous avons donc, d'abord, l'ivraie croissant jusqu'à la moisson, puis le Fils de l'homme fait cueillir et jeter hors de son royaume tous les scandales et tous ceux qui commettent l'iniquité. Il y aurait beaucoup d'instruction à recevoir ici, mais je ne m'arrêterai qu'à l'idée générale. Ce point ou ce fait nous est pourtant clairement exposé, c'est que tandis que le Seigneur prend son blé dans son grenier, la récolte semée dans le monde est encore gâtée : pendant que les hommes dormaient, le Diable vient et détériore le plant en semant les faux principes du judaïsme, du légalisme et de l'immoralité, ou de l'antinomianisme, et de fausses doctrines relativement au Christ. Tout cela gâte la récolte, qui n'est jamais améliorée dans le monde jusqu'à ce que vienne le jugement.

Vous verrez aussi, en comparant d'autres passages, que l'Eglise, ayant une certaine responsabilité à elle confiée sur la terre, n'a pas accompli ce que cette responsabilité exigeait d'elle, et qu'ainsi elle attire un jugement sur elle. Dans le XI^me chapitre de l'Épître aux Romains, vous trouverez ce principe clairement exposé. Quant aux faits, nous renverrons à d'autres passages. Là, après avoir parlé du retranchement des Juifs, l'Apôtre dit : « Ne te glorifie pas contre les branches ; car si tu te glorifies, ce n'est pas toi qui portes la racine,

mais c'est la racine qui te porte. Tu diras donc : Les branches ont été arrachées, afin que je fusse enté. Bien ! elles ont été arrachées par leur incrédulité, et toi, tu es debout par la foi : ne t'élève donc point par orgueil, mais crains (si en effet Dieu n'a pas épargné les branches qui sont telles selon la nature) qu'il ne t'épargne pas non plus. Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu : la sévérité sur ceux qui sont tombés ; la bonté envers toi, si tu persévères dans cette bonté ; puisque autrement toi aussi, tu seras coupé.... Car je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère-ci, afin que vous ne soyez pas sages à vos propres yeux : c'est qu'un endurcissement partiel est arrivé à Israël jusqu'à ce que la plénitude des Gentils soit entrée. » C'est précisément en étant sage à ses propres yeux, que l'Eglise professante est tombée. Elle a considéré les Juifs comme entièrement mis de côté, oubliant que « les dons et l'appel de Dieu sont sans repentir ; » que ses pensées ne changent jamais ; que, bien qu'il puisse créer, puis détruire, il ne perd jamais de vue ses plans et ses conseils ; et que Dieu ayant appelé les Juifs comme nation, il n'oubliera, ni ne changera jamais ses décrets à leur égard. Mais l'Eglise a été sage à ses propres yeux, en pensant que les Juifs sont mis de côté et que l'Eglise ne peut jamais l'être. Or, quant à ce qui regarde l'Eglise, considérée comme quelque chose d'extérieur dans le monde, nous voyons exactement accompli ce qui en est dit dans ce chapitre, savoir que, si elle ne persévère pas dans la bonté de Dieu, elle sera retranchée. C'est ce qui est spécialement enseigné dans ce passage, relativement à ceux qui, par la foi, avaient été entés, après que les branches naturelles

avaient été coupées, c'est-à-dire la chrétienté; ils sont placés sur ce terrain, savoir que, s'ils ne persévèrent pas dans la bonté de Dieu, ils seront retranchés comme les Juifs. La seule question qui reste à faire, c'est jusqu'où la longue patience de Dieu peut s'étendre sur eux. « Tu diras donc : Les branches ont été arrachées, afin que je fusse enté. » C'est parfaitement vrai, répond l'Apôtre, mais « elles ont été arrachées par leur incrédulité, et toi, tu es debout par la foi : ne t'élève donc point par orgueil, mais crains (si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles) qu'il ne t'épargne pas non plus. Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu » etc. Or je demande : Est-ce que l'église professante a persévéré dans la bonté de Dieu? Ne voyons-nous pas le papisme et le mahométisme dominant là où le christianisme avait été originellement planté? A-t-on donc persévéré dans la bonté de Dieu? Il n'est pas dit un mot d'une restauration à ce sujet. Cela ne ferait rien; ce qui est exigé, c'est de « persévérer. » C'est tout comme si un homme qui aurait transgressé la loi, eût dit : « Je l'observerai à l'avenir. » Ce n'était pas là répondre aux exigences de la loi; il n'aurait pas « persévéré dans toutes les choses qui sont écrites au livre de la loi pour les faire. » Je demande encore : L'Eglise a-t-elle persévéré dans la bonté de Dieu? Ce que nous voyons actuellement dans la chrétienté, est-ce ce que Dieu avait établi dans son Eglise au commencement, ou quelque chose qui y ressemble? L'église protestante n'a-t-elle pas recouru à des cérémonies, à des sacrements, et à toute espèce de choses en dehors de Christ, en y cherchant le salut! Non, les soi-disant chrétiens n'ont pas persévéré dans la bonté

de Dieu. C'est ce qui saute aux yeux de tout homme spirituel. Notre propre conscience l'atteste. Mais s'ils ne persévèrent pas dans la bonté de Dieu, la chrétienté tout entière, dit l'Apôtre, sera retranchée, et les Juifs seront entés de nouveau. Il ne peut pas y avoir le moindre doute à cet égard : « Et eux aussi, s'ils ne persévèrent pas dans l'incrédulité, ils seront entés, car Dieu est puissant pour les enter de nouveau.... Car je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère-ci, afin que vous ne soyez pas sages à vos propres yeux : c'est qu'un endurcissement partiel est arrivé à Israël jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée. » Aussitôt que le Seigneur a assemblé la vraie Eglise de Dieu, et l'a enlevée au ciel, il rétablit Israël.

Venons-en maintenant aux témoignages positifs. Les passages que je viens de citer sont conditionnels; ils annoncent ce qui aura lieu, si les hommes ne persévèrent pas dans la bonté de Dieu. Nous allons voir s'ils y ont persévéré. Vous verrez que Jude le déclare de la manière la plus frappante, parce qu'il résume l'histoire tout entière du christianisme, du commencement à la fin : « Jude, esclave de Jésus-Christ, frère de Jacques, aux appelés, sanctifiés en Dieu le Père, et conservés en Jésus-Christ, » c'est-à-dire, aux vrais saints : « Que la miséricorde, et la paix, et l'amour vous soient multipliés. Bien-aimés, quand j'usai de toute diligence pour vous écrire du salut qui nous est commun, j'ai été dans la nécessité de vous écrire, afin de vous exhorter à combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints. » Ce qui revient à dire : J'aurais voulu vous écrire pour vous édifier dans la vérité, mais, à cause de l'invasion du mal, je suis obligé de vous ex-

horter à combattre avec ardeur pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints : « Car certains hommes se sont glissés parmi les fidèles, inscrits d'ancienneté à l'avance pour ce jugement, impies, qui changent la grâce de notre Dieu en dissolution, et qui renient notre seul Maître et Seigneur, Jésus-Christ. » Nous voyons donc la cause de la déchéance — savoir que, déjà du temps de Jude, ces hommes s'étaient glissés clandestinement dans l'Eglise de Dieu et y introduisaient la corruption. Jude rappelle aux saints que la même chose était arrivée en Israël, après la sortie d'Egypte, et que c'était là ce qui les avait fait tomber dans le désert : ils n'étaient pas demeurés fidèles. Il leur rappelle aussi les anges qui n'ont pas gardé leur origine, parce que le principe de l'apostasie les avait gagnés. Et remarquez de quelle manière il parle de ces gens qui s'étaient glissés, de cette ivraie que Satan avait semée. Voyez le verset 14 : « Or Enoch aussi, septième homme après Adam, a prophétisé de ceux-ci, en disant : Voici, le Seigneur vient avec ses saintes myriades pour exécuter le jugement contre tous, et pour convaincre tous les impies d'entre eux de toutes leurs œuvres d'impiété qu'ils ont impiement commises et de toutes les paroles dures que les pécheurs impies ont proférées contre lui. » C'est-à-dire que, sous l'inspiration de l'Esprit prophétique de Dieu, il voit le mal produit par ces individus : il voit aussi que ce mal va en croissant et en mûrissant pour le jugement, comme nous le verrons bientôt apparaître ailleurs : il dit aux saints que le mal a commencé, c'est pourquoi il les exhorte « à combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints. » Et le Seigneur exécute le jugement, parce

que, au lieu de voir le monde se remplir des bénédictions de l'Évangile, l'Église s'est corrompue. Nous citerons d'autres passages qui vous montreront, de la manière la plus claire, que l'œuvre de remplir le monde de bénédictions sera accomplie par Israël, et non par l'Église.

Mais ici, nous avons une prophétie remarquable, annonçant (comme il avait déjà été déclaré dans le XI^m aux Romains, que si les chrétiens professants ne persévéraient pas dans la bonté de Dieu, ils seraient retranchés) qu'ils ne persévéraient pas dans la bonté de Dieu, et elle nous donne l'histoire de l'Église depuis le commencement jusqu'à la fin de son existence, alors que le Seigneur viendra avec les dix milliers de ses saints pour exercer le jugement. C'est là une déclaration aussi simple et aussi claire que possible, et vous verrez que tout le témoignage des Ecritures concourt, comme évidemment il devait concourir, à établir la même vérité.

Examinons maintenant d'autres passages, où cette vérité n'est pas présentée conditionnellement, ni sous une forme prophétique générale, mais où vous sont donnés des détails précis sur ce qui arrivera. Prenez la 2^m épître aux Thessaloniens, et vous y trouverez réunis les détails de ce train de mal, dont Jude nous a annoncé le commencement. Mais le fait général, nous le voyons aussi exposé dans les Philippiens, où l'Apôtre dit : « Je n'ai personne qui soit animé d'un même sentiment.... parce que tous cherchent leur intérêt particulier, et non pas ce qui est de Jésus-Christ. » C'était là une période bien précoce dans l'histoire de l'Église, pour que les chrétiens fussent déjà dans un tel état de

déclin et de déchéance, au point de ne plus chercher ce qui était de Jésus-Christ, mais seulement leurs propres intérêts. C'est ce qui est encore bien clairement déclaré dans la 2^me épître aux Thessaloniens : « Or, nous vous prions, frères, par la venue de notre Seigneur Jésus-Christ et par notre rassemblement auprès de lui, de ne pas vous laisser promptement ébranler de votre sentiment, ni troubler, ni par esprit, ni par parole, ni par lettre, comme si c'était par nous, comme si le jour du Seigneur était là » [et non pas : « comme si le jour de Christ était proche, » ce qui n'est pas une traduction correcte].

L'expression « proche » à la fin de ce verset rend impossible l'intelligence du passage ; le mot original veut dire « ici » ou « là, » il est employé pour désigner des choses ou des personnes « présentes » en opposition avec d'autres « absentes » ou « à venir. » Toute l'argumentation de l'Apôtre est basée sur ceci, c'est que les Thessaloniens s'imaginaient que le jour du Seigneur était « là, » qu'il était déjà arrivé, et que la preuve en était les terribles persécutions et tribulations par lesquelles ils passaient. Les Thessaloniens pensaient que ce jour était, non pas proche, mais arrivé : c'est pourquoi l'Apôtre leur dit : « Que personne ne vous séduise en aucune manière, car ce jour-là ne viendra pas que l'apostasie ne soit arrivée auparavant, » — c'est-à-dire un état de non-persévérance dans la bonté de Dieu. Aussi, comme l'Apôtre avait déclaré, que ceux qui ne persévéraient pas dans la bonté de Dieu seraient retranchés, nous avons ici la révélation positive ou la prophétie, annonçant qu'ils ne persévéreront pas dans la bonté de Dieu, qu'il y aura une

apostasie, et que le jour du Seigneur ne peut venir que lorsque cette apostasie sera arrivée. En présence de cette révélation, il est clair que ce qu'on avait à attendre, c'était non pas que l'église professante persévérât dans la bonté de Dieu, mais précisément le contraire. L'Apôtre montre comment cette déchéance arrive et fait des progrès : « Que personne ne vous séduise en aucune manière, car ce jour-là ne viendra pas que l'apostasie ne soit arrivée auparavant, et que l'homme de péché ne soit révélé, le fils de perdition, lequel s'oppose et s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération, de sorte que lui-même s'assiéra au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu. Ne vous souvenez-vous pas que, quand j'étais encore auprès de vous, je vous disais ces choses ? Et maintenant vous savez ce qui retient pour qu'il soit révélé en son propre temps. Car le mystère d'iniquité se met déjà en train. » — En d'autres termes, le point important dont il s'agit ici, c'est que, quant à ses principes généraux, l'apostasie avait commencé dès les jours de l'Apôtre. Même alors, l'ennemi était à l'œuvre, semant l'ivraie ; seulement c'était un mystère, cela se faisait secrètement, d'une manière clandestine. Il y avait le judaïsme et l'antinomianisme, faisant hautement profession de la grâce avec une conduite corrompue, et diverses autres formes d'hérésie, telles que la dénégation de la réelle humanité du Christ etc., — elles sont toutes mentionnées dans l'Écriture, en sorte que nous n'avons nul besoin de recourir à l'histoire ecclésiastique pour les trouver. On nia l'humanité du Seigneur, tout aussi tôt que sa divinité. Nous croyons donc que ce mystère d'iniquité était déjà en train au temps

de l'Apôtre, — et s'il fut alors entravé par un obstacle dans son développement, il ne devait pas être mis de côté. Le temps viendra où il sera mis de côté, alors que Babylone sera détruite, mais cela n'aura pas lieu par la Parole. Je m'arrêterai un moment sur ce sujet.

Dans le XVII^me chapitre de l'Apocalypse, vous verrez que ce sont les dix cornes de la Bête qui détruiront la grande prostituée et la brûleront au feu ; après quoi les hommes seront livrés à de plus grands maux encore. Ils donneront le pouvoir à la Bête, puis viendra le jugement. Si nous revenons à notre passage de l'épître aux Thessaloniens, nous voyons que l'Apôtre dit : « Le mystère d'iniquité se met déjà en train ; seulement celui qui retient maintenant, le fera jusqu'à ce qu'il soit ôté. Et alors sera révélé l'inique, lequel le Seigneur Jésus consumera par le souffle de sa bouche et anéantira par l'apparition de sa venue ; » — ce qui nous apprend cette fort importante vérité, quant à ce qui concerne la responsabilité de l'Eglise, que ce qui agissait déjà pour la corrompre au temps de l'Apôtre, continuerait d'agir, jusqu'à ce que ce qui s'opposait à l'entier développement de l'iniquité fût ôté, et qu'alors l'inique serait révélé etc. C'est là, comme je l'ai dit, tout l'opposé d'une persévérance dans la bonté de Dieu. Il nous est annoncé, que ce qui opérait mystérieusement alors se développerait et mûrirait, jusqu'à la révélation visible de l'Homme de péché, que le Seigneur consumera et détruira : « Duquel la venue est selon l'opération de Satan en toute sorte de miracles, et signes et prodiges de mensonge, et en toute séduction d'injustice dans ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. Et à cause de cela Dieu leur

enverra une énergie d'erreur pour croire au mensonge.» Telle est la dispensation réservée à l'Église professante. Ayant refusé de retenir la vérité, la vérité vraie de Dieu, Dieu leur enverra une énergie d'erreur pour croire au mensonge : « afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru à la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice. » Le Seigneur vient donc et détruit le méchant, le mal étant évident et public.

C'est là pour nous un aspect bien solennel des voies de Dieu. Ce n'en est certes pas le côté beau et brillant ; celui-ci, c'est la bénédiction qui sera le partage des saints à l'arrivée du Seigneur pour les rassembler tous ensemble auprès de Lui. L'Apôtre dit aux saints : Vous serez tous ravis à la rencontre du Seigneur en l'air, et par conséquent vous ne pouvez ni ne devez penser que le jour du Seigneur soit là, car ce jour ne vous trouvera pas ici-bas. Ce jour est l'exécution du jugement sur les impies. C'est comme si une rébellion avait lieu à Toronto, et que la Reine fit savoir, qu'elle veut que tous ses sujets fidèles se rendent d'abord auprès d'elle à Montréal, avant que le jugement des rebelles ait lieu. Tant que vous ne seriez pas à Montréal, il serait évident que le jour du jugement ne serait pas encore arrivé. C'est la raison pourquoi, quand il serait dit du Christ : « Voici, il est ici, ou voici, il est là, » nous savons que cela ne peut pas nous concerner. Pour un Juif, c'est autre chose. Si vous disiez à un Juif qui attend le Messie : « Voici, il est ici, ou voici, il est là, » ce pourrait être un piège pour lui ; mais si c'est à nous qu'on le dit, nous n'avons autre chose à répondre, sinon : C'est impossible, car nous allons être enlevés à la rencontre du Seigneur en l'air ; nous ne le trouverons pas ici-bas et nous ne sommes pas encore là-haut. Aussi Paul conjure les Thessaloniens, par notre rassemblement auprès de Christ, à ne pas être troublés comme si le jour du Seigneur était venu.

A suivre.

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Méditations

sur la seconde venue de Christ.

MÉDITATION V.

Matthieu XIII.

(Suite et fin de la page 260.)

Ainsi, dans le passage que j'ai cité, vous avez la déclaration positive, que ce qui avait commencé au temps de l'Apôtre irait en progressant jusqu'à ce que Christ vint exécuter le jugement, et vous trouverez une autre déclaration du même genre, bien claire et bien explicite, dans le IV^{me} chapitre de la première Epître à Timothée : « Or l'Esprit dit expressément qu'aux derniers temps quelques-uns apostasieront de la foi, s'attachant à des esprits séducteurs et à des enseignements de démons, disant des mensonges par

hypocrisie et ayant leur propre conscience cautérisée.» Puis, dans le III^me chapitre de la seconde Epître à Timothée, nous avons un tableau bien frappant et bien défini de ce que seront les derniers jours : « Or sache ceci, qu'aux derniers jours il surviendra des temps fâcheux » — non pas que la terre sera remplie de la connaissance de l'Éternel — c'est-à-dire un temps de bénédiction — mais que « dans les derniers jours il surviendra des temps fâcheux ; car les hommes seront égoïstes, avares, vantards, orgueilleux, outrageux, désobéissants à leurs parents, ingrats, profanes, sans affection naturelle, implacables, calomnieurs, incontinents, cruels, n'aimant pas le bien, traîtres, téméraires, enflés d'orgueil, amateurs des voluptés plutôt que de Dieu, ayant la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance. » Tel est le caractère des derniers jours : il y aura une grande ostentation de piété, de culte superstitieux, mais une négation de la puissance de la piété. Ils ne persévéreront pas dans la bonté de Dieu, quand l'église professante des derniers jours, tout en conservant les formes de la piété, en reniera la puissance.

C'est une preuve remarquable du pouvoir de Satan que, en présence de tels passages, les hommes, sages à leurs propres yeux, entassent des raisonnements pour démontrer, qu'ils iront de progrès en progrès et finiront par remplir le monde tout entier de l'évangile. Qu'au moment même où les jugements sont imminents pour eux, les hommes se complaisent encore dans l'espérance de voir la terre remplie d'une bénédiction universelle, n'est-ce pas là la plus forte preuve possible de l'énergie de cette erreur, dont parle l'Apôtre ? Ce

n'est pas pourtant que Dieu ne travaille pas en grâce et ne fasse plus passer des hommes des ténèbres à la lumière. Il en était de même avant la destruction de Jérusalem : trois mille personnes furent converties en un jour. Si, aujourd'hui, trois mille âmes étaient converties, cela prouverait-il que le millénium est venu ou approche? non, mais plutôt que c'est le jugement qui va venir. C'est parce que le jugement était proche qu'il en fut ainsi à Jérusalem : le Seigneur rassemblait ses saints avant le jugement, il ajoutait à l'Eglise ceux qui devaient être sauvés. Et si, maintenant, il travaille, d'une manière toute spéciale, à attirer et à convertir les âmes, ce n'est pas parce que l'évangile doit remplir le monde, mais parce que le jugement va venir sur les églises professantes.

L'Apôtre montre que la déchéance ira en croissant, qu'elle ne sera point interrompue : « Les hommes méchants et les imposteurs, dit-il, iront en empirant, séduisant et étant séduits. » Puis il indique au fidèle quelles sont ses ressources dans de telles circonstances : « Mais toi, demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as apprises, et que dès ton enfance tu connais les saintes lettres qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus ; » ce qui revient à dire : Tu ne peux te lier à l'Eglise, qui n'aura qu'une forme de piété, en en reniant la puissance, ta ressource doit être les saintes Ecritures de vérité.

Vous verrez encore comment ce mystère d'iniquité avait commencé d'agir dès les premiers commencements du christianisme, en cherchant le deuxième chapitre de la première épître de Jean, où ce sujet est

aussi traité : « Jeunes enfants, c'est la dernière heure. » Ne semble-t-il pas bien étonnant que l'Apôtre dise, de l'époque même où le christianisme commençait à se répandre, que c'était la dernière heure ? La patience de Dieu a néanmoins continué à s'exercer depuis ce temps-là jusqu'à nos jours, car, devant Lui, un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour : « Et comme vous avez entendu que l'Antichrist vient, maintenant aussi il y a plusieurs antichrists. » Ce n'est pas de l'Antichrist qu'il parle, mais il affirme qu'il y a déjà plusieurs antichrists, — que déjà le mystère d'iniquité, l'esprit du mal était en train : « Par cela nous savons que c'est la dernière heure. » Nous avons vu que les derniers jours seront des temps fâcheux, et ici nous voyons que l'Apôtre connaît que c'est le dernier temps, parce qu'il y a beaucoup d'antichrists. Est-il donc possible que le dernier temps soit une période où le monde entier sera rempli de bénédictions, comme plusieurs le disent ? Tout le témoignage des Ecritures est aussi clair que possible pour affirmer le contraire : « Par quoi nous savons que c'est la dernière heure ; ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres, car, s'ils eussent été des nôtres, ils fussent demeurés avec nous ; mais c'est afin qu'ils fussent manifestés comme n'étant pas tous des nôtres. » Ils adoptent de faux principes, leur christianisme se corrompt, et ils vont de l'avant.

Prenez maintenant le XVIII^me chapitre de Luc, que ce que je viens de dire me rappelle, et qui montre jusqu'à quel point l'église professante est loin de persévérer dans la bonté de Dieu. Voyez le verset 6 : « Et le Seigneur dit : Ecoutez ce que dit le juge inique. Et Dieu

ne fera-t-il pas justice à ses élus qui crient à lui jour et nuit, quoiqu'il use de patience avant d'intervenir pour eux ? Je vous dis que bientôt il leur fera justice. Mais quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il de la foi sur la terre ? » Ce ne sera donc certes pas le monde rempli de l'évangile. Le Seigneur pose cette question : Y aura-t-il alors quelques individus attendant son arrivée et son intervention ? Mais il ne dit pas qu'il y en aura. L'Eglise de Dieu ne sera plus là, et la question est de savoir, s'il y aura sur la terre quelqu'un qui attende que le Seigneur y descende pour intervenir avec justice et avec puissance.

Il convient peut-être maintenant d'en venir à quelques passages — qui reviennent souvent à l'esprit de plusieurs quand ils s'occupent de ce sujet — savoir ceux qui parlent de l'évangile comme devant être prêché à toutes les nations, et passages analogues. Je crois que cela aurait dû être fait, dès le commencement, par ceux à qui Dieu avait fait part de sa grâce. Mais ce n'est pas la question. La question, la voici : l'Eglise n'a-t-elle pas failli quant à ce dont elle était responsable ? Il ne s'agit pas de savoir si les chrétiens auraient dû répandre l'évangile — il va sans dire qu'ils l'auraient dû. Au sixième siècle, le christianisme était généralement professé en Chine, et il en reste encore des vestiges. Les limites de la chrétienté sont aujourd'hui beaucoup plus resserrées que dans les premiers temps. Jadis elles embrassaient tout le nord de l'Afrique et presque toute l'Asie. Maintenant elles seraient à peu près restreintes à l'Europe, si ce n'est que, dans ces derniers siècles, elles se sont aussi étendues aux populations dispersées en Amérique. Examinons donc les passa-

ges qui parlent de la propagation de l'évangile. En voici un dans Matth. XXIV : « Et parce que l'iniquité sera multipliée, l'amour de plusieurs sera refroidi. Mais qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. Et cet évangile du royaume sera prêché dans toute la terre habitable, en témoignage à toutes les nations ; et alors viendra » — non pas le millénium — mais « la fin. » Il n'est rien dit ici des bénédictions remplissant le monde. Mais l'évangile du royaume sera prêché, en témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin — le jugement, la fin de ce siècle ou de cette dispensation. Pas un mot sur le monde rempli de bénédictions. Supposer cela, c'est être sages à nos propres yeux. Sans doute, il est écrit que « la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de l'Éternel, comme les eaux comblent la mer, » — mais il n'est pas dit qu'elle sera remplie de l'évangile — quoique des hommes, s'imaginant qu'ils ont le pouvoir d'accomplir cet oracle, l'expliquent comme si c'était l'évangile qui devait le faire.

Si vous lisez le XIV^{me} chapitre de l'Apocalypse, vous y verrez ce fait exprimé plus clairement encore, que la fin vient alors que l'évangile est envoyé en témoignage à toutes les nations. — Vous entendez souvent citer ce passage, pour montrer que l'évangile doit être prêché à toutes les nations, — ce qui, sans doute, est une vérité précieuse à sa place — mais pour juger si c'est bien de cela qu'il s'agit ici, il faut prendre le passage en entier, versets 6 et 7 : « Et je vis un autre ange volant par le milieu du ciel, ayant l'évangile éternel, afin de l'annoncer à ceux qui habitent sur la terre, et à toute nation, et tribu, et langue et peuple, disant à haute voix : Craignez Dieu, et donnez-lui

gloire, car l'heure de son jugement est venue.» Il est presque incroyable de voir avec quel manque d'intelligence on lit fréquemment les Ecritures. Ceux qui assistent aux assemblées générales, où les orateurs parlent du haut des tribunes, doivent avoir entendu, des centaines de fois, ce passage cité, comme s'il signifiait que l'évangile doit être prêché à toutes les nations, c'est-à-dire pour remplir le monde de lumière et de bonheur, tandis qu'il suffit d'un moment d'examen pour faire voir que cette prédication de l'évangile n'est qu'un précurseur du jugement.*

Revenons aux passages qui disent que la connaissance de l'Eternel couvrira toute la terre, comme les eaux couvrent le fond de la mer. Mais avant cela, laissez-moi vous citer un passage en Esaïe XXVI, où vous verrez que cela est amené, non par l'évangile, mais par des jugements. Verset 9 : « De nuit je t'ai désiré de mon âme, et dès le point du jour je te rechercherai de mon esprit, qui est au dedans de moi ; car lorsque tes jugements (non pas l'évangile) sont en la terre, les habitants de la terre habitable apprennent la justice. La grâce (c'est-à-dire l'évangile) est-elle offerte au méchant ? il n'en apprend point la justice. » Il doit y avoir jugement ; le temps de la moisson doit venir, comme dans la parabole de l'ivraie. « Il agira méchamment en la terre de la droiture, et il ne regardera point à la majesté de l'Eternel. Eternel ! ta main est-elle haut

* De même, il n'y a guère d'assemblée de missions, où l'on ne cite, pour encourager à cette œuvre excellente, Ps. II, 8, mais toujours sans ajouter le vers. 9, qui est pourtant inséparable de ce qui précède.

élevée (quand il est sur le point de frapper)? ils ne l'aperçoivent point; mais ils l'apercevront, et ils seront honteux à cause de leur jalousie contre ton peuple; et le feu dont tu punis tes ennemis les dévorera.»

Venons-en maintenant au passage d'Habacuc, constamment rappelé, comme annonçant que l'évangile se répandra de plus en plus, jusqu'à ce qu'il remplisse le monde. Pour le moment je ne le cite, tout comme les suivants, que dans un but négatif, soit pour faire voir qu'il n'annonce rien de semblable; Habac. II, 12-14 : « Malheur à celui qui cimente la ville avec le sang, et qui fonde la ville sur l'iniquité. Voici, n'est-ce pas de par l'Eternel des armées que les peuples se travaillent pour le feu, et que les nations se fatiguent pour le néant? Car la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de l'Eternel, comme les eaux comblent la mer.» Les peuples travaillent tous dans le feu même, et se fatiguent pour la vanité, alors la gloire de Jéhova vient et couvre la terre.

Cherchons encore, dans le livre des Nombres, un autre des trois seuls passages, dans lesquels il soit fait mention, de cette manière, de l'idée ou du fait dont je parle; dans le chapitre XIV^{me}, nous verrons ce que le Seigneur entend par : remplir la terre de sa gloire. Quand le peuple eut péché contre l'Eternel et murmuré contre Moïse, Dieu dit qu'il voulait les détruire, et Moïse intercédâ pour eux : « Pardonne, je te prie, l'iniquité de ce peuple, selon la grandeur de la grâce, comme tu as pardonné à ce peuple, depuis l'Égypte jusqu'ici. Et l'Eternel dit : J'ai pardonné selon ta parole. Mais aussi certainement que je suis vivant, la gloire de l'Eternel remplira toute la terre.— Car quant à tous les hommes

qui ont vu ma gloire, et les signes que j'ai faits en Egypte et au désert, qui m'ont déjà tenté par dix fois, et qui n'ont point obéi à ma voix; s'ils voient jamais le pays que j'avais juré à leurs pères de leur donner : tous ceux, dis-je, qui m'ont irrité par mépris, ne le verront point.» Il est bien évident qu'il s'agit encore ici de jugement, et que la terre remplie de la gloire de Dieu n'a rien à faire avec l'évangile. Le Seigneur veut que toute la terre soit remplie de sa gloire, mais ce ne sera pas par le moyen de l'évangile que ce but sera atteint. Il envoie l'évangile et le présente aux hommes avec une patience et une bonté infinies, mais les hommes le rejettent, et alors vient le jugement.

La même expression se rencontre enfin dans un autre passage, que vous trouverez au chapitre XI^me d'Esaië : « Mais il jugera avec justice les chétils, et il reprendra avec droiture pour maintenir les débonnaires de la terre, et il frappera la terre de la verge de sa bouche, et du souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant. Et la justice sera la ceinture de ses reins, et la fidélité la ceinture de ses flanes. Alors le loup demeurera avec l'agneau... On ne nuira et on ne fera aucun dommage à personne dans toute la montagne de ma sainteté; parce que la terre aura été remplie de la connaissance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent. » Voilà ce qui aura lieu alors que Dieu aura frappé la terre et fait mourir le méchant. « Et en ce jour-là, ajoute la prophétie, il arrivera que les nations rechercheront la racine d'Isaï, dressée pour être l'enseigne des peuples; et son séjour ne sera que gloire. Et il arrivera en ce jour-là que le Seigneur mettra encore sa main une seconde fois pour acquérir le résidu de

son peuple, qui sera demeuré de reste en Assyrie, en Egypte etc.» C'est-à-dire que le Seigneur rassemble les Juifs et détruit le méchant ; et c'est alors que la terre est remplie de la connaissance de Jéhova. « Et les oppresseurs de Juda seront retranchés ; Ephraïm ne sera plus jaloux de Juda, et Juda n'opprimera plus Ephraïm. Mais ils voleront sur le collet aux Philistins vers la mer ; ils pilleront ensemble les enfants d'Orient, » — et ce qui suit : cela montre qu'il doit y avoir une exécution de jugement sur la terre.

Prenons maintenant le chapitre LXVI^m d'Esaië, où il est aussi parlé de la gloire de l'Eternel. En rappelant tous ces passages, si constamment cités pour chercher à prouver le contraire de ce qu'ils annoncent, il convient toujours de lire le contexte pour bien en saisir le sens et la portée. Ici, c'est par le feu et par l'épée que la gloire de l'Eternel se manifeste. Vers. 15 et suivants : « Car, voici, l'Eternel viendra avec le feu, et ses chariots seront comme la tempête, afin qu'il tourne sa colère en fureur, et sa menace en flamme de feu. Car l'Eternel exercera jugement contre toute chair par le feu et avec son épée ; et le nombre de ceux qui seront mis à mort par l'Eternel sera grand... Mais pour moi, voyant leurs œuvres et leurs pensées, le temps vient d'assembler toutes les nations et les langues ; ils viendront et verront ma gloire.» Ici, la gloire du Seigneur vient avec l'exécution du jugement ; il n'est pas du tout question de l'évangile.

Vous remarquerez donc ces trois points. D'abord, vous avez vu que, après que le Seigneur eut semé la bonne semence, l'ennemi vint et sema le mal. Puis, vous avez entendu la déclaration conditionnelle, que si

l'Eglise professante ne persévérerait pas dans la bonté de Dieu, elle serait, comme système extérieur, retranchée. Ensuite, vous avez ouï la déclaration que ce mal, qui avait commencé dès le temps des apôtres, continuerait jusqu'à la fin, le Seigneur seulement en retenant la manifestation publique jusqu'aux approches du jugement à la venue de Christ, la plénitude des Gentils étant entrée, et qu'alors le méchant serait détruit ; vous avez vu aussi que, dans les derniers jours, il surviendrait des temps fâcheux, et que l'Antichrist paraîtrait. Nous avons encore montré que les passages, relatifs à la terre remplie de la connaissance de la gloire de l'Eternel, et les textes semblables, sont tous en rapport avec le jugement, et que quand la grâce est annoncée au méchant, comme dans l'évangile, il n'en apprend pas la justice.

Si vous revenez à l'Apocalypse, vous y trouverez quelques détails de plus sur la chute et la défection, et sur le caractère de ce mal qui est en train. Mais avant de faire des citations de l'Apocalypse, laissez-moi vous faire observer que les deux grands caractères du mal depuis le commencement ont été la corruption et la violence. Avant le déluge, la terre était corrompue devant Dieu et remplie de violence. Et dans l'Apocalypse, « Babylone » est l'expression de la corruption, tandis que « la Bête » est l'expression de la violence. Je ne puis, ce soir, entrer dans les détails quant à cette partie du sujet, mais je désire vous montrer comment l'un de ces caractères du mal conduit à l'autre. Dans ce 17^{me} chapitre, « la grande prostituée » indique la puissance de la corruption. Au 15^{me} verset, il est dit : « Les eaux que tu as vues, et où la prostituée est assise,

sont des peuples, et des foules, et des nations, et des langues, » — ici, cela se rapporte à l'influence qu'a exercée sur les nations un christianisme corrompu. « Et les dix cornes que tu as vues et la Bête, — celles-ci haïront la prostituée, et la rendront déserte et nue, et mangeront sa chair et la brûleront au feu. » Evidemment, ce n'est pas là l'évangile : c'est la violence mettant fin à la corruption. « Car Dieu a mis dans leurs cœurs d'accomplir sa pensée, et d'accomplir une seule pensée, et de donner leur royaume à la Bête. » Ce n'est pas quand Babylone est détruite que le royaume est donné au Fils de l'homme. Alors il est donné à la Bête. L'effet de la destruction de toute cette influence corruptrice du christianisme extérieur, nominal, de l'affreuse corruption du système papal, qui était le centre de tout cela — de cette « mère des abominations de la terre, » — l'effet, dis-je, de cette destruction, provoquée par la haine et le dégoût qu'éprouvent pour cette influence tous ceux qui sont en rapport avec elle et qui en sont fatigués, sera de mettre la puissance du monde entre les mains de la Bête. Il n'y a rien là du tout qui se rapporte à l'évangile. C'est la violence de l'homme refusant de se soumettre plus longtemps au pouvoir sacerdotal.

Quand on lit les Écritures, en désirant simplement d'y trouver et d'y apprendre ce qu'elles enseignent, on ne peut qu'être profondément surpris de tous les systèmes que plusieurs en font sortir. Ils formulent quelque principe abstrait, puis en cherchant à le développer, ils en viennent à le trouver dans l'Écriture comme ils s'y attendaient. En étudiant la Bible, ils commencent par formuler ce qu'elle devrait enseigner selon eux, au lieu de se contenter de recevoir seulement ce qu'elle dit.

Prenez maintenant le chapitre XVI^m, et vous trouverez de nouvelles lumières au sujet de l'époque où le jugement tombera sur Babylone, quoique nous ne puissions aujourd'hui nous occuper de ses divers détails. « Et je vis sortir de la bouche du dragon, et de la bouche de la bête, et de la bouche du faux prophète, trois esprits immondes, comme des grenouilles. » Ce sont les puissances du mal. « Car ce sont des esprits de démons faisant des miracles, qui s'en vont vers les rois de toute la terre habitable, pour les assembler pour le combat de ce grand jour du Dieu Tout-Puissant. Voici, je viens comme un larron. » C'est le Diable qui rassemble le monde entier pour cette grande bataille. On peut discuter sur ce que l'Esprit entend par le dragon, et la bête, et le faux prophète. Je n'ai pas de doute sur ce point et je puis dire, sans entrer dans des détails, que le dragon est la puissance de Satan, que la bête est l'empire romain, et que le faux prophète est le faux Messie au temps de la fin. Je n'insiste pas là-dessus, mais, quoi qu'il en soit, il est bien évident que les trois esprits impurs, qui rassemblent les nations pour la bataille du grand jour du Dieu Tout-Puissant, ne sont pas l'évangile. C'est la bataille, dont il est dit dans Esaïe (IX, 5) que « ce sera comme un embrasement, quand le feu dévore. » Les nations sont rassemblées à Armageddon, et alors vient le jugement. La Bête et ses cornes détruisent Babylone, ce grand système de corruption, puis la Bête et les rois de la terre sont rassemblés par de mauvais esprits contre la puissance de Christ, après que Satan a été précipité du ciel.

Au XIX^m chapitre de l'Apocalypse, l'Apôtre voit le ciel ouvert, et il en sort, monté sur un cheval blanc,

Celui qui a sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit : Roi des rois et Seigneur des seigneurs ; puis il est dit que la Bête, et les rois de la terre, et leurs armées sont assemblés pour livrer combat à Celui qui était monté sur le cheval, et à son armée ; « et la Bête fut prise, et le faux prophète qui était avec elle et qui avait fait devant elle les miracles, par lesquels il avait séduit ceux qui avaient reçu la marque de la Bête, et ceux qui avaient rendu hommage à son image ; ils furent tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre. Et le reste fut tué par l'épée de Celui qui était monté sur le cheval. » Nous voyons bien positivement dans ce passage qu'il y a une exécution de jugement. Et après cela, après le jugement exécuté — Satan est lié. Puis nous avons un passage, qui est la seule base que nous ayons pour affirmer qu'il doit y avoir un millénium — ou mille ans de bénédiction.

Nous avons vu des déclarations générales, affirmant que le monde sera rempli de la connaissance de la gloire du Seigneur, mais que cela aura lieu par le moyen du jugement. Mais le seul argument que nous ayons à l'appui des mille ans de durée de cette période de bénédiction — la seule preuve de ce trait particulier de la gloire à venir — c'est le XX^me chapitre de l'Apocalypse qui nous la fournit. Nous avons abondance de témoignages, attestant qu'il y aura un temps de bénédiction, mais ce caractère spécial de la bénédiction — sa durée — ne se trouve mentionné qu'ici — savoir, après que le Christ est venu comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs, après qu'il a exercé le jugement et que Satan a été lié. Satan a tout corrompu ; mais quand il est lié, il ne peut plus corrompre : alors com-

mencent les mille ans, — et des trônes et le jugement sont donnés aux saints. Les saints jugeront le monde et les anges, car Dieu l'a révélé dans sa parole (1 Cor. VI, 2, 5). N'y a-t-il pas bien des chrétiens de profession qui, si vous leur disiez : « Ne savez-vous pas que vous jugerez les anges ? » vous regarderaient comme un fou ? Et pourtant c'était aux Corinthiens, qui étaient bien loin d'être d'excellents chrétiens, qui, au contraire, marchaient fort mal, que cela était dit. La portée de la connexion de l'Eglise avec Christ a été presque entièrement oubliée. Plusieurs parlent de leur espérance d'être sauvés et de vivre pieusement, mais la connexion de l'Eglise avec le second Adam a été pratiquement oubliée. La puissance de la rédemption et les grands privilèges qui s'y rattachent, sont perdus de vue.

Revenons un instant au XVII^me chapitre de l'Apocalypse, pour y voir comme les saints sont intimement associés à Christ dans ce jour. Nous lisons que la Bête et les rois de la terre combattront contre l'Agneau, et que l'Agneau les vaincra, car il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois ; « et ceux qui sont avec lui sont appelés, et élus et fidèles. » Cela ne s'applique pas à des anges. Sans doute, il viendra avec les saints anges, mais les mots : « appelés, et élus et fidèles » s'appliquent aux saints, « vêtus de fin lin, blanc et pur, » qui est « les justices des saints. » Ainsi vêtus, ils viennent avec le Seigneur. Nous serons enlevés à la rencontre du Seigneur en l'air, et quand il sera manifesté, nous serons aussi avec lui manifestés en gloire.

Il est un autre point que je veux vous indiquer, sans pouvoir, ici encore, entrer dans des détails, vu que tout ce que je puis faire, c'est de toucher aux grands

principes, en rapport avec le sujet que nous étudions, et de passer rapidement sur chacun d'eux. Vous vous rappelez un passage de l'histoire Sainte, au temps d'Elie, rapporté dans le premier livre des Rois. Dieu avait vu qu'il y avait sept mille hommes en Israël, qui n'avaient pas ôché le genou devant Bahal, bien qu'Elie s'imaginât qu'il était demeuré lui seul, et qu'ils cherchaient sa vie pour la lui ôter. Lorsqu'il agissait avec et sous l'autorité de Dieu, Elie avait soulevé la question de savoir si Bahal était Dieu, ou si Jéhova était Dieu, et il avait voulu la résoudre par une démonstration publique, en présence de tout le peuple. Il leur proposa de la prouver de cette manière : celui qui répondrait par le feu serait reconnu comme Dieu. En conséquence des sacrifices furent préparés, et les prêtres de Bahal se mirent à crier depuis le matin jusqu'à midi : « Bahal, exauce-nous ! » Et Elie se moquait d'eux et disait : « Criez à haute voix, car il est dieu ; mais il pense à quelque chose, ou il est après quelque affaire, ou il est en voyage : peut-être il dort, et il s'éveillera. » Ils criaient donc à haute voix, et ils se faisaient des incisions avec des couteaux et des lancettes jusqu'au soir, mais il n'y avait ni voix, ni réponse. Alors Elie bâtit un autel, et y mit le sacrifice sur le bois, et le fit couvrir d'eau, dont il remplit le conduit qui l'entourait, puis il invoqua l'Éternel ; et le feu de l'Éternel tomba et consuma l'holocauste, le bois, les pierres, et huma toute l'eau qui était au conduit. Et tout le peuple voyant cela, tomba sur son visage, et dit : « C'est l'Éternel qui est Dieu ; c'est l'Éternel qui est Dieu. » Or nous voyons dans l'Apocalypse, que le faux prophète fait de grands miracles, en sorte que même il fait des-

cedre le feu du ciel sur la terre, devant les hommes. Tout cela n'est que mensonge, sans doute, mais il le fait de manière à séduire les hommes. Cela même que fit Elie pour prouver que Jéhova était le vrai Dieu, le faux prophète ou le faux Messie semble aussi le faire — en faisant descendre le feu du ciel à la vue des hommes; que par là il parvienne à séduire les hommes, cela montre qu'ils sont livrés à l'énergie d'erreur pour croire le mensonge.

Cela se rapporte au gouvernement du monde, quant à ce qui concerne les Juifs. Si vous reprenez la 2^me épître aux Thessaloniens, vous verrez la même chose relativement à la chrétienté, en connexion avec l'apostasie : « Alors sera révélé l'inique .. duquel la venue est selon l'opération de Satan en toute sorte de miracles, et signes et prodiges de mensonge. » « De mensonge » évidemment ; néanmoins ce sont « des miracles, des signes et des prodiges, » termes identiques, dans l'original, avec ceux employés par Pierre, parlant de « Jésus de Nazareth, homme approuvé de Dieu dans vous par les miracles, les prodiges et les signes etc. » (Act. II, 22.) C'est-à-dire que l'Antichrist fait les mêmes choses, mensongères, il est vrai, mais les mêmes choses, selon ce que l'homme peut en juger, que celles qui prouvaient que Jésus était le Christ, les mêmes choses qui démontraient que Jéhova était le vrai Dieu. Par ce moyen il aveugle et égare les hommes et les amène à adorer le dragon et la bête, à reconnaître le faux Christ comme étant le véritable.

Impossible de concevoir quelque chose de plus redoutable et de plus solennel que ce fait, savoir que les hommes soient ainsi livrés à une énergie d'erreur pour

croire le mensonge, et pour se soumettre au pouvoir de celui dont la venue est selon l'opération de Satan en toute sorte de miracles et signes et prodiges de mensonge ; il n'est donc pas étonnant que l'Apôtre exhorte les saints avec tant de force, en leur disant : « Sachez ceci, qu'aux derniers jours il surviendra des temps fâcheux. » Eh ! bien, chers amis, plus vous sonderez les Écritures, plus vous y trouverez ces grands principes clairement révélés. Mais l'église professante ne veut pas les voir — et cela se rattache à ce que j'ai signalé en commençant, savoir que tout ce qui, dans les grands plans de Dieu, a été confié à l'homme, est en chute. C'est pendant que les hommes dormaient, que l'ennemi est venu et a semé l'ivraie ; puis nous avons l'expresse révélation que l'église, ne persévérant pas dans la bonté de Dieu, sera retranchée. C'est pourquoi, l'idée que l'église extérieure de Dieu, après être corrompue, sera de nouveau rétablie, est une complète illusion. Je dis : l'église extérieure de Dieu — car quant aux individus croyants, ce qui est révélé n'est qu'un motif à une plus grande fidélité de leur part. C'est tout une autre question. Pour ce qui concerne le devoir des individus, l'Écriture donne d'amples directions là-dessus, même en parlant des derniers jours, où l'on aura une forme de piété en en reniant la puissance. « Évite de telles gens, » dit l'Esprit. Il en sera des saints comme il en était d'Élie : il n'y aura jamais eu un temps où, individuellement, ils auront plus réellement conscience de la puissance de Christ, que le temps de la défection générale.

Ce n'est pourtant pas là ce dont il est question ici, il s'agit de la manifestation extérieure et de l'effet ex-

térieur dans le monde. On se console par la pensée d'une église invisible, en oubliant qu'il est dit : « Vous êtes la lumière du monde. » A quoi sert une lumière invisible ? Il est dit encore : « Que votre lumière luise devant les hommes ; » c'est-à-dire que votre profession de christianisme soit bien manifeste, — « en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux. » « Et maintenant, chers amis, retenez bien ceci, savoir que, durant ce temps du support de Dieu jusqu'à ce que le Seigneur vienne exécuter le jugement, une grande responsabilité est imposée à chacun de vous. Que chacun prenne garde à ce qu'il croit et comment il croit. Rappelez-vous bien que c'est par de fausses doctrines que Satan a corrompu l'Eglise — par le judaïsme, par le culte des saints et par toute sorte d'erreurs. Le temps nous manquerait pour les énumérer, mais c'est par l'introduction de ces doctrines hérétiques et fausses que Satan est parvenu à corrompre le christianisme, à tel point que si vous vouliez contempler les plus sombres aspects du mal, c'est parmi les chrétiens que vous les trouveriez — naturellement j'entends les chrétiens de nom seulement, mais qui ne se glorifient pas moins de l'idée que leur christianisme est le seul vrai dans le monde.

Je n'ajoute plus que cette pensée : Combien il importe, à mesure que nous approchons davantage des scènes solennelles du jugement, que nous comprenions bien quelle est la destinée de l'Eglise, au lieu de nous imaginer que tout ira de mieux en mieux jusqu'à ce que le monde entier soit rempli de bénédiction. Combien il importe, que nous comprenions que ce mystère d'iniquité, déjà à l'œuvre aux jours de l'Apôtre, doit continuer d'agir jusqu'à ce que Dieu lâche, pour ainsi dire, la bride, à toute la puissance du mal pour se porter à l'extrême ; — que le mal est en activité jusqu'à ce que les saints soient enlevés à la rencontre du Seigneur en l'air, et qu'alors le pouvoir final de Satan commencera à opérer. C'est assurément une pensée

bien sérieuse pour nous, si nous avons quelque sollicitude pour l'Église, de savoir comment nous nous sommes acquittés de notre responsabilité, lorsque la question est posée comme dans Jérémie (XIII, 20) : « Où est le troupeau qui l'avait été donné, ton magnifique troupeau? Que diras-tu quand il te punira? » Lisez les Actes, et voyez ce qu'est la chrétienté actuellement, et dites quel rapport il y a entre ces deux époques. Demandez-vous non-seulement : « Y a-t-il la même doctrine? mais encore : où en est aujourd'hui la pratique? Néanmoins le Seigneur est fidèle; et quand le jugement arrivera, le Seigneur, ayant acheté le champ, a acquis le trésor, et a su et saura le garder en sûreté jusqu'alors.

Nous reprendrons plus tard cette partie de notre sujet, qui rattache plus spécialement aux Juifs les dispensations de Dieu envers le monde. En définitive, que le Seigneur nous donne de garder ceci dans nos cœurs — savoir la différence qui existe entre ce qui est appelé l'Église, la chose extérieure, et ce que l'Église devait et devrait réellement être — et examinons aussi ce que nous sommes moralement, s'il y a en nous quelques fruits en harmonie avec le travail du Fils de Dieu, et avec la descente du Saint-Esprit comme Consolateur et Sanctificateur. Il est toujours bon, quand on fait des applications de ces vérités, de commencer par nous-mêmes. Voyons donc si, vraiment, nous aimons le Christ, si nous avons à cœur ses intérêts et l'état dans lequel se trouve l'Église de Dieu, ou si nous cherchons à nous tromper nous-mêmes, en nous imaginant qu'elle est dans l'état voulu pour réformer le monde. Dès le temps où ces choses ont pénétré dans mon âme, j'ai toujours attendu et espéré que l'Esprit de Dieu agirait; et je bénis Dieu de ce qu'il opère tant de bien de nos jours. Je n'en suis pas moins convaincu, d'après ce que je vois dans les Écritures, que c'est du jugement que cette opération de Dieu doit être suivie.

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

« Un homme en Christ »

(2 Cor. XII.)

Il y a dans l'Écriture des chapitres qui contiennent un exposé si complet et si béni de quelque grande vérité de Dieu, qu'ils acquièrent et conservent une place toute particulière dans l'esprit du croyant. Et, bien que toute l'Écriture soit inspirée de Dieu et ait la même autorité, cet effet exceptionnel de certains passages ne peut cependant pas être blâmé, parce qu'on trouvera toujours qu'il est produit par quelque portion qui contient une révélation spéciale de Dieu et de ses voies, ou de l'amour de Christ envers nous. A peine peut-on dire que le chapitre qui fait le sujet de cet article ait ce caractère ; toutefois je pense que quelques développements pratiques sur cette portion de l'Écriture pourront être de quelque utilité. Il y a là un déploiement très-remar-

quable des merveilleuses hauteurs auxquelles les saints peuvent s'élever, et des déplorables profondeurs dans lesquelles ils peuvent descendre ; on y trouve les grands principes, soit du bien soit du mal, principes qui sont à l'œuvre parmi les croyants qui participent aux deux natures du bien et du mal, dans lesquelles on les voit associés, d'un côté, à ce qu'il y a de plus élevé et de plus excellent ; et de l'autre, à la plus vile dégradation ; on voit aussi dans ce chapitre la manière dont la grâce agit pour faire triompher le bien en nous ; il nous donne une vue claire de toute l'œuvre de cette grâce pour produire le résultat parfait, en bien et en bénédiction, du combat spirituel dans lequel nous sommes par la connaissance du bien et du mal que la chute nous fait acquérir.

Il est très-frappant de voir de quelle manière, dans ce seul chapitre, nous trouvons l'état le plus glorieux auquel un chrétien puisse être élevé, état exceptionnel sans doute, comme expérience, et la condition la plus misérable dans laquelle il puisse tomber, ainsi que tous les principes pratiques, d'après lesquels l'œuvre divine agit entre ces deux extrêmes. Au commencement du chapitre, nous voyons un saint dans le troisième ciel, dans le paradis, où la chair ne pouvait rien comprendre ni rien recevoir. Paul ne savait pas s'il était là dans le corps ou hors du corps. Il n'y avait plus pour lui aucune conscience de l'existence humaine dans la chair ; aussi il ne pouvait pas exprimer ce qu'il avait entendu, lorsqu'il eut de nouveau la conscience de l'existence dans la chair. Tel est le saint au commencement du chapitre. A la fin, nous en trouvons un, peut-être plusieurs, qui étaient tombés dans la fornication, l'impureté et l'impudicité et qui étaient sans

repentance au sujet de ces péchés. Quel contraste entre cette élévation dans le troisième ciel et cette vile dégradation charnelle ! Et le chrétien est capable des deux ! Quelle leçon ! quel avertissement pour chaque saint, quand même il ne serait ni à l'un ni à l'autre de ces extrêmes ! Et combien cela n'est-il pas propre à donner la conscience des deux natures qui sont à l'œuvre et des éléments qui sont en lutte dans la vie spirituelle du croyant ici-bas ! Une autre partie de ce chapitre nous montrera où se trouve la seule puissance capable de faire marcher le saint tout le long de sa course, d'une manière conséquente avec le bien céleste auquel il est appelé.

Lorsque Paul parle de son ravissement dans le troisième ciel, il emploie une expression remarquable quant à lui-même : « Je connais, dit-il, un homme en Christ. » Quelques pensées préliminaires au sujet de la loi faciliteront l'intelligence de cette expression. La loi donnait à l'homme une règle divine et parfaite pour sa conduite sur la terre ; mais elle ne l'a jamais introduit dans le ciel. Les êtres célestes, comme les anges, par exemple, agissent d'après la perfection abstraite de la règle divine, que le Seigneur a lui-même donnée : ils aiment Dieu de tout leur cœur et leur prochain comme eux-mêmes. C'est là la perfection de la créature ; mais c'est leur nature dans laquelle Dieu les a maintenus. Prescrire des sentiments et une conduite au moyen d'une loi, c'est une tout autre chose ; et c'est ce que les chrétiens oublient bien souvent. Tout ce que la loi contient est parfait, elle nous dit quel est le bon état d'une créature et elle défend le mal auquel la chair est portée. Mais pourquoi *prescrire* cela ? Sans doute que l'o-

béissance est une partie de la perfection dans la créature. Pour un être assujéti à Dieu, faire simplement le bien ne suffit pas pour qu'il marche justement, parce que Dieu a une autorité absolue sur lui. C'est ainsi que Dieu peut prescrire et qu'il prescrit aux anges certains actes particuliers de service, et ils obéissent. Mais quand un état d'âme est prescrit, pourquoi l'est-il? Parce que cela est nécessaire, à cause de l'état de la personne à laquelle le commandement est adressé. Elle a des dispositions qui la portent à faire le contraire de ce qui est prescrit. Commander à quelqu'un de faire une chose, cela suppose qu'il ne la fait pas, ni ne se propose de la faire sans un commandement. Si à ceci nous ajoutons que neuf commandements sur dix défendent des péchés positifs et de mauvaises dispositions, parce que les hommes sont enclins à commettre ces péchés et ont ces mauvaises dispositions, car autrement il n'y aurait eu aucune nécessité de les interdire — nous trouverons que la nature même et l'existence d'une loi qui, par l'autorité de Dieu, prescrit le bien, suppose le mal dans la nature de l'homme, laquelle est opposée au bien. Examinez le cas sous toutes ses faces, vous verrez que c'est là une vérité déplorable. Vous ne pouvez pas commander l'amour, c'est-à-dire le produire, en le commandant; et vous ne pouvez pas non plus ôter les convoitises en les interdisant à une nature qui les a en elle-même. C'est cependant ce que la loi fait et ce qu'elle devait faire. Elle démontre que ce qui est défendu est péché et que ce qui est défendu est en l'homme; mais elle n'ôte jamais le péché. Elle prescrit le bien dans la créature, mais elle ne le produit pas. Elle montre ce qui est bien dans la créature sur la terre;

mais combien cela est loin d'élever un homme dans les lieux célestes ! La loi ne peut avoir une telle prétention. L'homme a maintenant, *par la chute*, la connaissance du bien et du mal, et la loi agit d'après cette étonnante faculté, de laquelle Dieu a pu dire : « l'homme est devenu comme l'un de nous, connaissant le bien et le mal. » Mais comment ? L'homme est sous l'empire du mal et la loi exige le bien dans celui en qui il n'est pas, et elle lui montre tout le mal qui est en lui. Elle lui présente avec force le mal qui est en lui et les conséquences du mal en jugement ; et, quant au bien, elle le requiert en lui et tout cela n'a d'autre effet que de lui donner la conscience que le bien n'est pas en lui.

La loi, en outre, ne montre à l'homme aucun bien, comme objet placé devant son âme. Je le répète, afin de rendre la chose claire : La loi exige le bien dans l'homme : aimer Dieu et son prochain, par exemple ; mais elle ne lui donne aucun bien. La loi ne révèle aucun objet propre à produire le bien dans l'homme, aucun objet qui puisse être pour lui le bien suprême, une puissance de vie. Ainsi la loi produit la colère. Où il n'y a pas de loi, il n'y a pas de transgression. Or la grâce agit d'une manière complètement différente ; elle n'exige pas le bien là où il n'est pas, quoiqu'elle puisse le *produire*. Elle ne condamne pas les coupables, mais elle pardonne et ôte leur péché ; elle nous présente un objet, Dieu lui-même, mais Dieu venu près de nous en amour. Elle fait plus ; elle communique ce qui est bien. Ce n'est pas une loi. Dans le combat que nous avons à soutenir entre le bien et le mal, la grâce n'agit pas en nous faisant sentir le mal comme un fardeau dont nous ne pouvons pas nous débarrasser, en nous montrant que

nous en sommes les esclaves, non ; la loi fait cela ; elle nous fait sentir que nous sommes *sous la puissance* de « ce corps de mort, » vendus au péché ; et si nous sommes régénérés, nous ne sentons que plus profondément qu'il est impossible que nous répondions aux exigences de la loi de manière à être justes par elle, lors même que nous aurions au plus haut degré la volonté de faire le bien. En un mot, dans la connaissance du bien et du mal avec laquelle elle a affaire, la grâce ne nous conduit pas dans le combat par le sentiment de la puissance du mal, auquel nous sommes assujettis, ni par la terreur de ses conséquences, mais par la possession d'un bien parfait et divin, au moyen duquel nous sommes élevés au-dessus du mal et le jugeons ; — par la possession d'un objet parfaitement bon, qui est nos délices aussi bien que notre vie ; — par la possession de Christ lui-même, en qui nous sommes et qui est en nous. « Je connais, dit l'apôtre, un homme en Christ. »

Cette expression demande quelques développements, car l'idée d'un homme en Christ est souvent très-vague dans le cœur de bien des chrétiens. Dans le paradis, sans loi, sous la loi, et quand Christ lui a été présenté : dans toutes ces positions, l'homme a toujours été responsable de sa conduite, comme homme vivant, pour les choses faites dans le corps. Il était considéré comme enfant d'Adam, ou « dans la chair. » C'est-à-dire qu'il se trouvait devant Dieu dans la nature, dans laquelle il avait été créé et que, dans cette nature, il était responsable de sa conduite, de ce qu'il était dans la chair. Or le résultat a été que l'homme a failli dans toutes les positions où il a été placé ; il a failli dans le paradis ; laissé sans loi, il s'est vautré dans le mal ; sous la loi,

il a été transgresseur ; et à la fin, ce qui est le pire de tout, c'est que quand Christ est venu, l'homme l'a haï, lui et le Père, et ainsi le péché de l'homme a été entièrement mis à découvert ; et cette haine est le dernier et principal sujet du jugement : l'homme était perdu. Mis à l'épreuve pendant quatre mille ans, l'arbre s'est montré mauvais ; plus il a reçu de soins, plus le fruit a été mauvais. Toute chair était jugée ; l'arbre ne devait plus produire aucun fruit désormais. Et non-seulement il a été démontré, de toutes manières, que l'homme est pécheur, mais encore il a repoussé le remède que la grâce lui présentait, car Christ vint dans un monde déjà plein de péché et Il fut rejeté et méprisé des hommes. Ce n'est pas seulement que l'homme tombé et coupable a été chassé du paradis ; mais pour autant que cela tenait à la volonté de l'homme, Dieu venu en grâce fut chassé du monde qui était plongé dans la misère par le péché, et que Christ visitait en bonté. L'histoire de l'homme était moralement close. « Maintenant est le jugement de ce monde » (Jean XII, 31), dit le Seigneur, quand les Grecs montèrent pour adorer. C'est pourquoi, il est dit : *Maintenant en la consommation des siècles, Il a été manifesté une fois.* » Mais alors vient l'œuvre de Dieu pour le pécheur : Celui qui n'avait pas connu le péché est fait péché pour nous. Par la grâce et volontairement Christ a bu la coupe qui lui avait été donnée à boire. Il a donné sa vie dans laquelle Il a porté le péché et tout est fini avec elle. Par le sacrifice de Lui-même, Christ a ôté le péché des croyants et les a rendus parfaits pour toujours. Celui qui est mort est libre du péché. Or Christ est mort : il est donc libre du péché. Mais de quels péchés ? Des

nôtres, à nous qui croyons en Lui. Tout est fini, fini quant à la vie à laquelle le péché était attaché. La mort de Christ, pour la foi, a mis fin à l'existence du vieil homme, de la chair, du premier Adam, vie dans laquelle nous étions responsables devant Dieu, et position que Christ prit en grâce pour nous. « Ce qui était impossible à la loi en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché et pour le péché, a condamné le péché en la chair » (Rom VIII, 3). « Car en ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché, mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu » (Rom. VI, 10).

La foi anticipe le jugement quant au vieil homme, à la chair et à toutes ses voies. Sur le principe de la responsabilité, nous sommes complètement perdus. Nous pouvons apprendre cette triste vérité d'une manière expérimentale, en passant sous la loi et en perdant ainsi toute espérance de plaire à Dieu, comme étant *dans la chair* ; ou bien encore nous pouvons l'apprendre en voyant notre opposition à Christ et notre indifférence pour Christ. Mais, pour le croyant, c'en est fait de tout cela depuis la croix ; il est crucifié avec Christ ; néanmoins il vit, non pas lui, mais Christ vit en lui. Si la croix a démontré que dans la chair, il n'y a que péché et haine contre Dieu, elle a ôté aussi le péché qu'elle démontre. Tout est fini ; la vie est finie. Si un criminel meurt en prison, qu'est-ce que la loi peut encore faire contre lui ? Pour nous aussi tout est fini, car Christ est mort, volontairement sans doute ; mais il est mort aussi parce que Dieu a eu affaire d'une manière judiciaire avec le péché que Christ a porté pour nous. Si nous sommes en vie, c'est maintenant sur un

pied tout nouveau ; nous sommes en vie en Christ devant Dieu : les choses vieilles sont passées ; il y a une nouvelle création, nous sommes créés de nouveau en Jésus-Christ.

Notre position devant Dieu n'est plus dans la chair ; elle est en Christ. Comme homme, Christ a pris une position entièrement nouvelle qui n'a rien à faire avec celle dans laquelle se trouvait Adam innocent, ou Adam pécheur. La « plus belle robe » du fils prodigue ne faisait pas du tout partie de son premier héritage ; elle était en possession du père et une chose toute nouvelle. Christ a pris cette position, en conséquence de l'œuvre par laquelle il a ôté nos péchés, œuvre terminée et qui a glorifié Dieu au sujet du péché. Il a pris cette place en justice, et en lui, l'homme a acquis une nouvelle position en justice aussi devant Dieu. Quand il est vivifié, il l'est par la vie dans laquelle vit Christ, le second Adam ; et, se soumettant à la justice de Dieu, sachant qu'il est totalement perdu dans le vieil homme, le premier Adam ; s'inclinant devant cette solennelle vérité que la croix lui enseigne, il est scellé du Saint-Esprit, uni d'une manière vivante au Seigneur, un seul Esprit avec lui : c'est « un homme en Christ. » Il n'est pas dans la chair ou dans le premier Adam. Tout cela a pris fin pour lui à la croix, où Christ lui-même s'est rendu responsable pour lui à l'égard du vieil homme ; Christ est mort *une* fois au péché, et le croyant vit à Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ. Il appartient à une nouvelle création, ayant pour vie la vie de Celui qui en est la Tête. Il a appris à la croix que ce qu'il était a été entièrement jugé, condamné et mis de côté pour toujours. La croix est pour le croyant

cette mer Rouge et ce Jourdain, tous les deux infranchissables pour lui; mais qu'il a traversés et, de cette manière, il est à jamais délivré de l'Égypte, et maintenant il est appelé à *réaliser* sa mort au monde et son entrée en Canaan, en Christ. Si le Jourdain — la puissance de la mort — déborde par-dessus toutes ses rives, l'arche de l'alliance y est entrée et y a passé pour lui; elle lui a ouvert aussi le chemin de Canaan. Ce qui, s'il eût essayé lui-même de traverser les eaux comme les Égyptiens, eût été sa destruction, a été un mur à droite et à gauche, et n'a détruit que ce qui était contre lui. C'est exactement ce que la croix de Christ est pour le croyant. Il *était* un homme dans la chair : il est un homme *en Christ*. C'est un changement merveilleux et complet de toute la condition et la position, où il était dans le premier Adam, position dans laquelle il était responsable de ses propres péchés; mais maintenant, il est en Christ qui a porté, à sa place, toutes les conséquences de cette responsabilité et qui lui a donné une place en Lui et avec Lui, tel qu'il est maintenant devant Dieu, et selon la puissance de cette vie nouvelle pour nous, dans laquelle il est ressuscité d'entre les morts. Telle est la position à laquelle l'Apôtre fait allusion; quant à lui seulement il lui fut donné, pendant le temps de son séjour sur la terre, et cela d'une manière extraordinaire, de jouir un moment de tout le fruit et de toute la gloire de cette position. Son langage à l'égard de la vérité dont nous parlons, est parfaitement clair et par conséquent très-puissant : « Quand nous *étions* dans la chair, » dit-il. C'est ainsi que nous nous exprimons, lorsque nous voulons décrire un état de choses évidemment passé et dans lequel

nous ne sommes plus. « Quand nous étions dans la chair, » cela veut dire que nous ne sommes plus du tout dans cette position. « Or, dit-il encore, vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous » (Rom. VIII, 9). Nous sommes maintenant vivants dans le Christ. « Si vous êtes morts, dit-il ailleurs, avec Christ aux éléments du monde, pourquoi établissez-vous des ordonnances, comme si vous étiez encore en vie dans le monde » (Col. II, 20)? « Car vous êtes morts et votre vie est cachée avec Christ en Dieu. Quand Christ qui est votre vie sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire » (Col. III, 3-4).

Le lecteur me pardonnera de m'être arrêté si longtemps sur cette première expression de notre chapitre : je l'ai fait à cause de son extrême importance. C'est le cœur même de la doctrine de Paul, c'est le seul vrai chemin qui conduise à une entière et divine liberté et à la puissance de la sainteté ; et c'est parce que plusieurs chrétiens n'ont pas saisi la force de cette vérité, ni compris les expressions de l'Apôtre, qu'ils considèrent la mort de Christ comme un remède pour le vieil homme, au lieu d'apprendre que, par cette mort, ils sont sortis du vieil homme, quant à leur position devant Dieu, et qu'ils sont maintenant dans le nouvel homme selon la puissance de la vie qui est en Christ. Demandez à plusieurs croyants sincères ce que signifie : « quand nous étions dans la chair, » ils ne pourront pas vous donner une réponse claire — ils n'ont pas une idée exacte de ce que cela veut dire. Demandez-leur ce que c'est que d'être en Christ — tout est également vague. Un homme régénéré peut être dans la chair, quant à l'état

de son âme, quoique, aux yeux de Dieu, il ne soit pas dans cette position : c'est même un tel cas qui est supposé en Romains VII, parce qu'il regarde à lui-même comme s'il était devant Dieu sur le pied de sa propre responsabilité, pied sur lequel, quoique régénéré, il ne peut jamais satisfaire aux exigences de Dieu, ni atteindre à sa justice. Peut-être que, ayant fait cette découverte, il a recours au sang de Christ pour tranquilliser sa conscience mal à l'aise ; il répétera ce recours au sang de Christ pour calmer sa conscience troublée, et il y a recours de nouveau, comme un Juif aurait répété un sacrifice, ou un homme superstitieux, la demande d'absolution ; il n'a pas l'idée qu'il a été purifié et rendu parfait une fois pour toutes, et qu'il a été tiré hors de sa position dans la chair, lavé et placé en Christ devant Dieu. Or si nous sommes en Christ, les droits et les privilèges de Christ sont nos privilèges et nos droits. Selon les conseils de la sagesse et de l'amour de Dieu, Paul fut rendu capable de jouir pleinement des merveilleux fruits de tout cela, d'une manière spéciale et extraordinaire. La chair, la nature mortelle n'a aucune part à cela et n'en peut point avoir, quoique nous, vivants en Christ, nous y ayons part, même pendant que nous sommes dans cette nature mortelle, quel que soit le degré auquel nous réalisons cette part. Il a été donné à Paul de connaître cela, de telle manière qu'en en jouissant au plus haut degré dans le nouvel homme, dans sa vie en Christ, « la vie cachée avec Christ en Dieu, » le « non pas moi, mais Christ vit en moi, » — il n'avait aucune conscience de cette autre partie mortelle qui, cependant, par sa nature même (aussi bien que par le péché, si la volonté est à l'œuvre), pèse sur

l'homme nouveau et céleste qui est en nous. Paul ne pouvait pas dire s'il était dans le corps ou hors du corps : en rentrant dans son état ordinaire, il eut de nouveau la conscience qu'il avait ce corps ; mais quand il était dans le troisième ciel, il ne pouvait pas dire s'il était dans le corps ou hors du corps : il n'en avait pas la conscience. Le lecteur remarquera aussi avec quel soin l'Apôtre distingue entre « un homme en Christ » et « lui-même, » tel qu'il se connaissait par l'expérience pratique de lui-même ici-bas ; ayant vraiment la vie de Christ et l'Esprit qui l'unissait à la Tête, mais ayant aussi la chair en lui, quoiqu'il ne fût pas dans la chair. Paul ne voulait pas se glorifier de ce qu'il était et qu'il avait la conscience d'être ici-bas ; mais il lui avait été donné de jouir de sa position comme homme en Christ, sans aucune conscience de ce qu'il était sur la terre, ni de rien autre — c'est de quoi l'Apôtre voulait se glorifier. Or, quoique nous n'ayons jamais été dans le troisième ciel pour réaliser pleinement la gloire et les privilèges de notre position, cependant nous sommes aussi des hommes en Christ, et nous connaissons — le plus faible des saints connaît — assez combien cette position est bénie — pour que nous puissions nous réjouir d'une « joie ineffable et pleine de gloire. » Paul se glorifie dans la position de l'homme en Christ, position qui est très-sûrement et parfaitement sienne et qu'il peut réaliser aussi de manière à ne pas éprouver alors sensiblement le travail du péché en lui, quoiqu'il sache bien que le péché est toujours là. Nous pouvons être remplis de l'Esprit, de telle sorte que l'Esprit soit la seule source actuelle de nos pensées. Et, en vérité, c'est là l'état qui nous convient comme chrétiens, non pas,

il est vrai, que l'activité de l'Esprit, procurant une perception sensible de la gloire et des choses de Christ, et élevant l'âme à ce qui est en haut, soit toujours la même : mais il n'y a dans l'intelligence et dans la conscience rien d'inconséquent avec un tel état ¹. Il est vrai que, même lorsqu'il n'y a aucune conscience de mal, il peut y avoir l'effet d'une intelligence peu éclairée, même au point d'impliquer faute, négligence, manque d'un œil simple et paresse spirituelle, choses qui nous éloignent du chemin dans lequel un œil simple nous conduit (et cela produit naturellement du malaise dans l'âme, parce que nous avons l'Esprit qui est contristé) : cependant il peut n'y avoir aucun élément actuel de trouble dans la conscience ². Être dans le troisième ciel, comme disent les hommes, n'est pas toujours notre place et notre portion. C'est une erreur de croire que cela nous enflerait. Quand une créature est en présence de Dieu, quand elle a Dieu devant sa pensée, elle n'est jamais enflée. C'est quand l'œil s'est détourné de Lui, c'est quand on se souvient d'avoir été dans le troisième ciel et qu'on n'y est plus, que le danger commence. Nous sommes en danger de nous élever d'avoir été au troisième ciel, quand nous avons perdu le sentiment de l'excellence de ce qui y est, mais quand l'ex-

¹ C'est l'état décrit dans l'Épître aux Philippéens — le véritable état du chrétien.

² Il est important de remarquer que le fait que le péché est dans la chair ne rend pas la conscience mauvaise. Quand le péché devient la source de pensée ou d'action, alors la conscience est mauvaise et la communion par le Saint-Esprit est interrompue. Mais à cet égard notre chapitre nous conduit encore plus loin.

cellence des choses du ciel remplit notre âme, nous perdons le sentiment du moi. C'est ce que nous voyons dans le cas de Paul. L'homme en Christ a Christ pour sa part et ainsi il a droit à tout ce dont Christ jouit, il a droit aux joies et aux gloires que l'intelligence humaine ne peut concevoir, que le langage humain ne peut exprimer, et qui ne sont pas destinées à être communiquées dans la scène des capacités de l'homme. Elles appartiennent à un autre ordre de choses.

Mais quelque merveilleuse que soit la position où nous sommes introduits en Christ, l'importante question du bien et du mal, dont nous avons acquis la connaissance par la chute, est une question, dont nous ne pouvons dès lors nous débarrasser ; et certes, il n'est nullement désirable que nous cherchions à le faire, mais il faut qu'elle soit complètement et expérimentalement résolue par nous. Quant à la grâce, cette question est définitivement et pour jamais résolue pour nous devant Dieu, par la mort et la résurrection de Christ. Mais il faut que nous apprenions à juger le mal et à nous réjouir dans le bien. Comme nous l'avons vu, la loi nous fait connaître le mal et elle le juge. Mais la grâce nous place d'abord dans une position de parfaite bénédiction en Christ, et alors nous jugeons ce qui est contraire à cette position. C'est la différence entre l'esclavage et la liberté. Cependant nous avons à juger le mal et à croître dans la connaissance du bien. L'Apôtre, appelé à enseigner constamment les autres, a appris cela pleinement et promptement par le contraste le plus complet des extrêmes. Si, de fait, le troisième ciel n'a pas mis de côté la chair pour toujours, cela doit assez nous faire voir qu'elle est désespérément incorri-

gible. Et c'est ce qui a été démontré. Paul était entré dans le ciel sans aucune conscience de l'empêchement du corps, bien moins encore d'aucun travail quelconque de la chair. Mais il dut reprendre l'état pratique de l'existence, dans laquelle il avait à servir Christ, avec la conscience de ce qu'il était comme Paul. Et ici, si la chair eût été écoutée, la seule manière dont elle aurait pris connaissance du fait que Paul avait été dans le troisième ciel, le seul parti qu'elle aurait cherché à en tirer, c'eût été d'enorgueillir Paul à cause de l'excellence des révélations qu'il avait reçues. Ainsi la chair n'était pas changée, pas corrigée. Paul dut l'apprendre d'une manière pratique, même par une élévation au troisième ciel, au lieu de voir, comme résultat de ce merveilleux privilège, la chair mise de côté ou annulée. La chair n'était pas autorisée à agir, mais Paul dut vraiment apprendre à la juger en lui-même. Remarquez la différence. Il n'est pas nécessaire, quand nous sommes en Christ, que la chair agisse pour que nous apprenions à la juger en nous-mêmes. Hélas ! c'est le plus souvent de cette manière que nous l'apprenons, mais je répète qu'il n'est pas nécessaire qu'elle agisse même en pensée pour que nous apprenions à la juger. Par les voies de Dieu et par la communion avec Lui, nous pouvons apprendre à juger le mal en nous jusque dans sa racine, sans qu'il porte du fruit. Si nous n'apprenons pas à le juger dans la communion avec Dieu, où l'on peut trouver une force réelle contre le mal, au lieu d'un grand conflit de la volonté contre Dieu, lorsque le mal a atteint un degré important, — nous l'apprenons par les fruits amers du mal, et en cédant aux tentations de Satan. Quand le mal n'est pas jugé, nous

apprenons, sans doute, à connaître le mal dans sa racine; mais alors Christ est déshonoré, le Saint-Esprit contristé, et si la grâce n'intervenait pas en pareil cas, le péché prendrait sur nous un funeste pouvoir de séduction.

Dans ce qui précède, nous avons trouvé, en 2 Cor. XII, trois points importants : 1° l'homme en Christ ; 2° le mal grossier de la chair, si nos membres ne sont pas mortifiés ; 3° que cette même chair n'est jamais corrigée dans ses tendances, même par le ravissement d'un homme dans le troisième ciel, ni par quoi que ce soit d'autre. Paul eut besoin d'un messenger de Satan pour le souffleter, de peur qu'il ne s'élevât. Il y a un autre point accessoire, il est vrai, et que je ferai remarquer ici en passant, savoir : la différence entre notre position abstraite comme hommes en Christ (et nous avons le droit de nous considérer comme tels ; c'est notre vraie position comme chrétiens selon la grâce), et notre condition actuelle avec la conscience de l'existence de la chair et de toutes nos circonstances et nos infirmités corporelles ici-bas. C'est dans cette condition actuelle que nous avons maintenant à suivre Paul dans notre chapitre, afin d'apprendre où se trouve la puissance pour marcher droitement dans cette position.

D'abord, il faut remarquer que l'étendue de la connaissance, même quand elle est donnée de Dieu, n'est pas en elle-même la puissance spirituelle de nos âmes. Les merveilleuses révélations que Paul avait reçues dans le troisième ciel ont, sans aucun doute, fortifié sa foi, et lui ont fait comprendre qu'il valait la peine de sacrifier une misérable vie, telle qu'est celle de ce monde, pour des gloires qui lui donnaient une telle con-

science de ce pour quoi il combattait, un tel sentiment des choses divines avec lesquelles il avait affaire, que cela a dû nécessairement exercer une immense influence sur sa carrière dans ce monde. Mais là n'était pas la puissance immédiate pour le combat dans l'état mixte, dans lequel il se trouvait quand il avait à parler de « moi-même Paul. » Il devait, comme nous, marcher par la foi et non par la vue. L'homme le plus méchant ne voudrait pas pécher tant qu'il aurait devant les yeux la gloire de Dieu lui-même; mais cela ne montrerait nullement quel est le véritable état de son cœur et de ses affections, quand il n'aurait plus cette gloire devant les yeux : comme Balaam, il retournerait à ce qu'il avait vomé. Ainsi, de fait, le chrétien, quoique fortifié et rafraîchi parfois sur la route par ce qui est presque la vue pour lui et par les communications à son âme de l'amour divin, est appelé cependant à marcher par la foi, et non toujours dans ces perceptions sensibles des divins résultats en gloire. Ce n'est pas qu'il doive marcher selon la chair ou perdre la communion, mais il n'est pas toujours sous la puissance des communications spéciales de la gloire qui lui est acquise et de l'amour divin pour son âme. Paul connaissait un homme, *il y a quatorze ans* — non pas chaque jour dans cet état. Il pouvait *toujours se réjouir dans le Seigneur*. Quelques chrétiens confondent ces deux choses : une joie spéciale et une communion permanente; ils supposent que parce que la première n'existe pas toujours, il doit s'ensuivre que la dernière cesse. C'est une grande erreur. Une joie spéciale peut être accordée au chrétien; mais une constante communion avec Dieu et avec le Seigneur Jésus est le seul

bon état du croyant, le seul état reconnu dans l'Écriture. Nous sommes appelés à nous réjouir toujours dans le Seigneur, mais la chair, et Satan, par la chair, cherchent toujours à nous en empêcher. Ici, nous trouvons, d'abord, le privilège d'avoir le droit de nous tenir pour morts. *Nous ne sommes pas redevables à la chair*; elle n'a aucun droit sur nous. Nous ne sommes pas dans la chair. Nous pouvons faire notre compte que nous sommes morts et vivants à Dieu, et le péché n'aura pas domination sur nous. Il est de toute importance de retenir fermement ces vérités. La chair n'est pas changée, mais il n'y a aucune nécessité de marcher selon la chair, pas plus quant à nos pensées que quant à notre conduite extérieure. La loi de l'Esprit de vie qui est en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort; le péché en la chair est condamné par la mort de Christ; la puissance qu'il avait sur nous, quand nous étions sous la loi (sinon sans loi), le péché ne l'a plus. *Quand nous étions dans la chair*, les passions des péchés, lesquelles sont par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort. Or, nous ne sommes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si toutefois l'Esprit de Dieu habite en nous. Nous sommes délivrés de la loi, étant morts en ce en quoi nous étions retenus. Toute notre condition est changée. Ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché en la chair.

(A suivre.)



Courte esquisse des Livres de la Bible.*Suite de la page 240.***MARC**

En Marc nous avons le service du Seigneur et spécialement son service comme prophète; aussi il ne nous est rien dit de sa naissance: Matthieu expose l'ordre des faits en vue du développement de principes, tandis que Marc les donne chronologiquement. Là où Luc suit l'ordre chronologique, il est d'accord avec Marc.

En Marc, qui fait connaître le service du Christ, nous avons, dans la parabole du semeur, l'activité de Christ dans le champ au commencement, et sa cessation jusqu'à la fin, où il est de nouveau actif pour la moisson. Tous les détails intermédiaires, donnés par Matthieu, sont omis ici.

Dans la prophétie prononcée sur le mont des Oliviers, nous avons plus d'allusions qu'en Matthieu au service des disciples. La commission qui leur est donnée en Marc, c'est de prêcher l'Évangile à toute créature.

**Explication de passages.**

† Pierre III, 49, nous enseigne que l'Esprit de Christ en Noé, étant allé, prêcha *jadis* à ceux dont les esprits sont *maintenant* en prison, parce qu'ils repoussèrent le témoignage du prédicateur de la justice.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

« Un homme en Christ »

(2 Cor. XII.)

(Suite et fin de la page 299.)

Mais si la chair n'est pas changée, comment ceci est-il réalisé dans la pratique? C'est ce que nous apprenons ici. D'abord la conscience de la faiblesse et du néant de la chair nous est donnée. Ce n'est sans doute pas la puissance; mais c'est le moyen pratique d'y atteindre. Nous avons le droit, quant à notre position devant Dieu, de nous tenir pour morts au péché et vivants à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur; et étant dans cette condition, nous avons aussi le droit, dans la pratique, de nous considérer comme n'étant pas redevables à la chair pour vivre selon la chair; et le péché n'aura pas domination sur nous, parce que nous ne

sommes pas sous la loi, mais sous la grâce. Mais notre chapitre va plus loin que cela : il nous fait connaître où se trouve la puissance pour marcher ainsi. La chair est donc pratiquement abaissée. La mesure, telle qu'elle est exposée par l'Apôtre, en est celle-ci : « portant toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps. » Il n'avait pas pour but d'obtenir la vie ; il l'avait en Christ ; mais il tenait tout mouvement, toute pensée et toute volonté de la chair sous le jugement de la croix et ainsi la vie de Jésus était en liberté. Telle est notre marche. Admis en la présence même de Dieu dans le lieu très-saint par le sang de Jésus ; en communion avec Lui selon sa grâce infinie, nous jugeons jusqu'à la racine tout ce qui n'est pas de Christ en nous, et la grâce que nous rencontrons, et qui nous fait participer à cette communion, nous conduit tout le long de la route dans l'humilité et dans l'amour. Nos tentations charnelles ne sont ainsi qu'une occasion de recevoir la grâce, qui nous préserve de leur pouvoir. Je puis être plus humble que les hommes ordinaires, si j'ai affaire avec Dieu au sujet de mon orgueil, et ainsi de même pour chaque mauvais penchant. La puissance actuelle de Christ éloigne le mal de nos pensées. Dieu a été introduit dans notre vie à cet égard. Ce n'est pas seulement l'absence, comparativement parlant, d'un caractère particulier du mal. La chair — le mal — est jugée selon Dieu, et je suis humble d'esprit et je marche paisiblement et sûrement. Et quand il y a des dangers réels, Dieu est là pour nous secourir. Non-seulement je porte partout la mort du Seigneur, mais nous qui vivons nous sommes toujours livrés à la mort pour

l'amour de Jésus. Dieu agit ; quelque messenger de Satan est envoyé ; non pas le péché, loin de là, Dieu ne peut pas l'envoyer ; mais il envoie quelque épreuve humiliante, qui empêche le péché et l'orgueil d'agir, quelque chose de désagréable au cœur humain, mais qui lui est nécessaire. Toute activité propre de la chair est péché ; le corps est mort à cause du péché, si Christ est en moi ; c'est-à-dire que si c'est seulement moi qui vis, cette vie n'est que le péché ; et si Christ est ma vie, « l'Esprit est vie. » Mon corps n'est pas compté comme vivant et ne doit pas l'être dans sa volonté. Qu'est-ce qui en est de ma volonté et de ma nature — de moi comme homme vivant, comme enfant d'Adam dans ce monde ? Ce moi est annulé ou il est un empêchement ; il n'a aucun rapport avec Dieu ; un homme dans la chair ne peut plaire à Dieu : « Je suis crucifié avec Christ ; néanmoins je vis ; non pas moi toutefois, mais Christ vit en moi. »

Nous trouvons dans les Philippiens, la confiance dans la chair (non pas les convoitises corrompues) jugée par l'Apôtre : il rejetait tout ce qu'il avait fait, soit pour lui-même soit pour les autres, pendant qu'il était dans la chair. S'il ne l'eût pas fait, il aurait eu confiance en la chair. Notre part est d'être en la présence de Dieu, afin que tout ce qui est du *moi* soit jugé. Mais Dieu, comme je l'ai dit, nous aide. L'abondance et l'importance des révélations que Paul avait reçues de Dieu était une occasion dont la chair pouvait profiter. Mais Dieu, dans sa grâce, pourvoit à ce danger pour Paul, danger auquel il n'aurait sûrement pas pu ou pas voulu pourvoir lui-même convenablement ; car Dieu n'afflige pas volontiers. Il lâche sur Paul ce messenger

de Satan, mais pour faire sa propre œuvre, comme dans le cas de Job. Paul avait quelque infirmité qui tendait à le rendre méprisable quand il prêchait. « Vous n'avez point méprisé, ni rejeté avec dégoût ma tentation qui était en ma chair, » dit-il aux Galates. C'était un contre-poids naturel à l'abondance des révélations qui lui avaient été données. Qu'est-ce que la chair pouvait donc faire en ceci? Eh bien! elle aurait épargné ce qui semblait être un obstacle pour Paul. Il fallait que Paul fût tenu dans l'humilité — vérité effrayante pour nous! Pour être employés et bénis, il faut que nous soyons faibles en nous-mêmes. Il le faut, parce que, misérables vermisseaux que nous sommes, nous sommes en danger de nous appuyer sur la force et l'efficacité de la chair. Dieu lui-même fait les œuvres sur la terre, et surtout l'œuvre spirituelle. Il donne l'accroissement. Si, en un certain sens, il met en danger le pauvre vase, si, en bien des cas, le vase s'y place lui-même, Dieu pourvoit au danger en frappant à la racine même du *moi*, qu'il réduit à néant. Il rend l'incapacité totale de la nature non-seulement évidente, mais *évidente pour nous-mêmes*, et c'est ce dont nous avons besoin. C'est vraiment une œuvre divine quand nous sentons que nous ne sommes rien et que le *moi* n'est qu'un obstacle. C'est une honte pour un homme, qui a été dans le troisième ciel, de se croire quelque chose pour cela : mais la chair est incorrigible. Quant à l'instrumentabilité dont Dieu se sert pour réduire la chair à néant, ce peut être une chose misérable. Si la mort est notre délivrance de tout péché, il faut que nous la *goûtions* d'une manière pratique pour notre délivrance. Quand les eaux salées de la mer Rouge nous ont délivrés pour

jamais de l'Égypte, nous devons goûter les eaux amères de Mara. Mettez dans ces eaux le bois, la croix de Christ, notre croix, et elles sont douces. « Être crucifié » est une chose terrible ; être crucifié avec Christ, c'est la joie et la délivrance ; l'opprobre est cruel ; l'opprobre de Christ est un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte.

Mais ce sont des cas, où la volonté et la répugnance naturelle de la chair à souffrir sont en question ; il y a aussi les cas qui sont caractérisés par le danger d'un mal positif à l'œuvre, comme l'orgueil et la vanité dans celui de Paul. Dans tous les cas, il faut qu'on goûte la mort. Il faut que nous sentions le néant et l'incapacité de la chair, pour tout ce en quoi elle serait disposée à se trouver compétente. Quand la chair a, ou voudrait avoir des prétentions, il faut qu'elles soient mises de côté et arrêtées, et qu'elle ait la conscience de sa faiblesse et de son impuissance pour ce en quoi elle pourrait espérer être forte ou capable de quelque chose. Quant à tout ce sur quoi le *moi* voudrait s'appuyer, ce en quoi il prétendrait être une aide doit être considéré comme un obstacle de la chair elle-même. Elle n'est réellement rien dans l'œuvre et le chemin de Dieu ; mais quand elle veut absolument être quelque chose, il faut qu'elle en vienne à reconnaître qu'elle n'est qu'un empêchement positif. Ceci n'est pas la fin, le but, mais le moyen.

Quand nous ne sommes pas humbles ou même quand nous sommes en danger à ce sujet, il faut que nous soyons humiliés ; cette œuvre peut se faire pour prévenir le mal. Mais il faut que la chair soit réduite à néant, pour qu'il y ait bénédiction et pour que le

nouvel homme, qui est content que Dieu soit tout et qui sait que sa seule force est en Christ, puisse être libre, heureux, et que, selon son désir, Dieu soit glorifié. La puissance de Satan et la puissance de la mort concourent à contribuer à notre avantage et à nous rendre utiles en Christ, parce que Satan manie ce pouvoir pour tuer pratiquement la chair, et que nous avons une autre vie en Christ, et qui vit pour Christ. Comme nous l'avons vu, cette question est d'abord résolue quant à la justice. Nous *sommes* morts et ressuscités, mais elle doit aussi être résolue, d'une manière pratique, quant à la vie et à la puissance de la marche. Et ainsi nous pouvons dire dans notre petite mesure : « Pour moi, vivre c'est Christ. » Mais le fait que la chair est ainsi pratiquement mortifiée n'est pas en lui-même de la puissance; nous devons être positivement dépendants d'un autre, et heureux de l'être, si notre cœur est au service de Christ et si nous apprenons que son secours seul peut nous rendre capables de le servir. Posséder Christ est une joie de toute manière. Aussi est-il dit ensuite : « Je me glorifierai dans mes infirmités; » non pas dans le péché, mais dans ce qui brise la volonté de la chair et arrête le péché, « afin que la puissance de Christ repose sur moi. » Ici est la puissance positive qui nous rend capables de tout dans le chemin de l'obéissance; je dis : dans l'obéissance, parce que ce pouvoir ne s'exerce pas, ne se trouve pas en dehors de ce chemin-là, mais il nous rend capables d'accomplir toute l'énergie de l'amour dans l'obéissance. Car la marche chrétienne n'est pas une simple obéissance légale, se soumettant à une volonté qui arrête et bride la nôtre; mais c'est une obéissance qui sert avec joie dans l'a-

amour, obéissance dans laquelle l'amour est positivement et énergiquement actif en faisant le bien. Cette marche est réglée par la volonté du Seigneur, et s'accomplit par sa puissance, mais cette puissance peut n'avoir aucun secours accessoire. Il faut qu'elle soit en nous la force d'une nature dépendante. En ceci consiste la vraie condition de la créature : obéissance et dépendance consciente, choses dans lesquelles on prend plaisir en Celui qui seul a droit à toutes louanges, qui nous aime et dont l'amour nous soutient.

L'énergie de l'amour de Christ nous pousse dans le chemin du service ; sa puissance nous y soutient et nous rend capables de servir. La chair, qui n'est qu'un obstacle à ce service, doit être mortifiée et pratiquement annulée, afin que Christ puisse agir librement en nous selon la bénédiction de cet amour. Ensuite nous disons que l'amour de Christ nous presse. Je puis tout en Christ qui me fortifie ; c'est là le véritable état du chrétien, qu'il soit petit enfant ou père en Christ ; seulement, selon qu'on est père ou enfant, on peut avoir des choses différentes à faire, et des tentations différentes aussi. Dans tous les cas, Dieu est fidèle et il ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de nos forces. Quand donc un homme est en Christ, racheté, vivifié, uni à la Tête et accepté dans le Bien-aimé, alors l'œuvre de la puissance de Dieu est d'humilier la chair et de nous donner la conscience de son néant ; non pas en l'amendant, en l'améliorant, en l'employant ; mais, si elle veut être quelque chose, en brisant sa volonté, et même en en faisant un obstacle sensible chez l'homme qui a des capacités pour agir. Voilà tout ce que Dieu fait de l'homme quant à la chair et à la compétence de la

chair ; mais, outre que c'est le chemin de la puissance dans sa source, il y a là une leçon profonde et bénie. Nous sommes débarrassés du moi ; et Christ, c'est-à-dire, la pureté, l'amour, la bénédiction — Dieu connu en grâce, devient tout pour nous, la joie simple et sans entrave de notre âme ; en pratique, nous devenons semblables à Jésus.

Mais alors nous devenons aussi sensiblement dépendants, et Christ est notre force, je ne dis pas sensiblement notre force ; car quoiqu'il puisse y avoir conscience de la force de Christ, le service et l'œuvre se font, il est vrai, mais ils se font sans une force dont on ait conscience. L'œuvre peut être faite avec joie dans la communion avec Christ, et ainsi nous sommes heureux dans le service lui-même. Elle peut se faire avec crainte et tremblement et par conséquent sans joie, bien qu'avec confiance. Cela dépend beaucoup de ceci, savoir, jusqu'à quel point nous avons affaire avec la puissance de l'ennemi : toujours dans la faiblesse quant à nous-mêmes, toujours dans la confiance quant à Christ, c'est son œuvre, c'est lui qui la fait, quoiqu'il puisse nous employer comme instruments ; et cette opération n'est pas simplement un effet en nous, quoiqu'il y en ait un, mais c'est la puissance positive de Christ, une action réelle de cette puissance, dont l'humiliation de la chair n'est que le travail préparatoire, afin qu'il soit manifeste que ce n'est pas l'œuvre de la chair, et que, dans notre intelligence, il n'y ait pas confusion entre la puissance de Christ et l'énergie de la chair. Par l'action de la puissance de Christ, la chair s'affaiblit. Et cette puissance repose sur nous, de sorte que c'est une joie pour notre âme de savoir qu'il nous emploie, nous lie

à Lui-même, pour ainsi dire, et daigne faire de nous les serviteurs et les instruments joyeux et volontaires de cette puissance. C'est *Sa* puissance, mais elle repose sur nous. Ceci n'est pas l'homme en Christ, mais *Christ avec l'homme*; sa puissance repose sur lui, et il est délivré du moi.

Ainsi le chemin de la force, c'est de connaître et de sentir notre propre faiblesse, afin que la force divine (qui ne sera jamais un supplément à celle de la chair) puisse se produire; il y a ainsi une dépendance entière et l'entrée positive de la puissance de Christ pour agir par nous. Si la présence corporelle de Paul et sa parole étaient faibles (et il y avait en lui quelque chose qui tendait à le rendre méprisable), par quelle puissance est-ce que tant de bénédictions ont été répandues de tous côtés dans le monde entier, depuis Jérusalem et les lieux d'alentour jusqu'en Illyrie?

Une ou deux remarques encore, et je termine mes imparfaites réflexions sur ce chapitre. D'abord, remarquez, que l'humiliation envoyée à Paul n'avait pas pour but de le priver de l'abondance des révélations, ni d'affaiblir la conscience qu'il avait d'être un homme en Christ. C'eût été une perte positive. Il maintenait pleinement ces choses et s'en glorifiait. L'usage que la chair aurait voulu faire de ces révélations, lorsque Paul eut, de nouveau, la conscience d'être ici-bas dans le corps et dans le monde, fut contrebalancé par l'humiliante écharde dans la chair elle-même. Ensuite, remarquez que ce n'est pas seulement la puissance qu'on trouve dans ce chemin : le discernement du bien et du mal, dans ses caractères les plus subtils, est considérablement augmenté. Le jugement et la connaissance

de ce qu'est la chair sont plus fermes et plus profonds. De là la liberté du nouvel homme avec Dieu, la confiance en Lui, le sentiment du tendre intérêt qu'il nous porte, et les relations fondées sur cette intimité sont considérablement développés. Remarquez, en outre, qu'ayant affaire avec le *moi*, notre propre condition spirituelle est le secret de la *puissance*. Car Paul avait affaire avec sa propre âme, ses propres dangers et son propre état, et alors la puissance de Christ reposait sur lui. Enfin, il est bien que nous nous glorifions de notre position en Christ. « Je me glorifierai d'un tel homme, mais je ne me glorifierai pas de moi-même, sinon dans mes infirmités. » Quand je pense à ma position en Christ, à « l'homme en Christ, » d'un tel homme je dois me glorifier. Ce n'est pas de la présomption. Il ne peut en être autrement, si nous savons que nous sommes en Christ. Pensez-vous que je puisse faire autre chose que me glorifier d'être en Christ, et comme Christ dans la gloire? Je me glorifierai d'un tel homme! Qu'une prétendue humilité n'empêche aucun croyant de se glorifier ainsi! Cette humilité serait du légalisme. De moi-même, de ce dont j'ai la conscience comme homme vivant ici-bas, je ne puis pas me glorifier, si ce n'est dans les souffrances et les infirmités pour Christ, quelles qu'elles soient, et qui ont pour but d'humilier la chair, afin que la puissance de Christ repose sur moi. J'ajouterai que le Seigneur peut unir la discipline aux souffrances pour Christ, quoique les deux choses soient bien distinctes. Quand Paul était exposé au mépris dans sa prédication, il le souffrait pour l'amour de Christ; cependant, comme nous l'avons vu, cette souffrance avait le caractère d'une discipline pour l'empêcher de

s'élever. On peut voir cette doctrine exposée en Hébr. XII, 2-11. Dans les versets 2-4, nous souffrons avec Christ, combattant contre le péché, même jusqu'au martyr et à la mort. Dans les versets 5-11, nous trouvons la discipline du Seigneur, afin de nous rendre participants de sa sainteté. Que les voies du Seigneur sont sages et pleines de grâce ! Il convertit la discipline dont nous avons besoin en un privilège, celui de souffrir pour l'amour de Christ, en sorte que nous pouvons nous glorifier dans nos infirmités. Il y a encore le châ-timent qui n'a pas ce caractère et qui est infligé pour un mal positif. En tout cela, nous avons, sans doute, à rendre grâces à Dieu, mais c'est une autre chose.

Enfin, devant Dieu, nous avons « l'homme en Christ » — position bénie — qui est la perfection dont nous avons besoin ; et quant à notre position devant les hommes, outre Christ en nous comme vie, nous avons la puissance de Christ qui nous est nécessaire pour la pratique, reposant, pour la marche et le service, sur nous qui ne sommes par nous-mêmes que faiblesse et imperfection. L'homme en Christ est la base de toute notre marche, mais cela ne suffit pas pour la puissance. Celle-ci ne se trouve que dans la dépendance constante dans laquelle nous marchons, humiliés en nous-mêmes, afin que Christ soit glorifié et la chair pratiquement annulée.

« La fin du Seigneur. »

Hébr. XII, 1-11.

Dans quelque circonstance que l'on se trouve, il n'est pas de communion possible avec Dieu, sur un autre fondement que celui de la *grâce*. Jamais il n'y en eut. Bien des dispensations sont venues le prouver : entre Dieu et l'homme, il ne peut y avoir de communion en dehors du principe de la *grâce*. Aucun acte de Dieu envers des pécheurs n'aurait pu avoir d'autre but, que de les rejeter, à moins que ce ne fût uniquement en *grâce* que Dieu allât vers eux. Cette vérité se montre partout dans les voies de Dieu, dans celles de sa providence comme dans d'autres; elle les caractérise toutes. Nos cœurs ne peuvent être droits devant Dieu, si ce n'est pas sur le fondement de la *grâce* que nous nous tenons devant Lui; même quand Il nous châtie, c'est la *patience* de sa *grâce* que Dieu manifeste, en prenant ainsi toutes sortes de peines avec ses enfants. Si moi, comme père, je ne m'occupe de mon enfant que dans ce qu'il a d'aimable, il me sera facile d'agir envers lui en amour et de le réjouir; mais c'est faire preuve d'une tendresse bien plus grande, que d'user de *patience* et ne pas se lasser lorsque l'enfant est rebelle et désobéissant. Si, pendant que nous sommes sous le châtiement, ou quand nous tendons à la sainteté, nous perdons de vue notre position en *grâce*, nous nous écartons du seul terrain où la communion avec Dieu soit possible. Il peut sembler difficile, au premier abord, de voir comment Dieu peut agir en *grâce* envers un pécheur; mais nous le comprendrons, si nous considérons

les voies de Dieu envers Adam, au commencement du monde. Il n'y avait, chez Adam, aucun signe de repentance; au contraire, il rejetait la faute sur Dieu et sur la femme: « *La femme que tu m'as donnée pour être avec moi, m'a donné du fruit de l'arbre et j'en ai mangé* » (Gen. III, 12). Alors Dieu intervient immédiatement sur le principe de la grâce, en disant que la semence de la femme briserait la tête du serpent (Gen. III, 15). Lorsqu'aucune promesse ne pouvait être faite à l'homme, *comme homme* (car rien ne pouvait être promis à la chair), *la grâce* intervient, qui place l'homme en communion avec « la semence de la femme. »

Tout comme il nous est dit que notre bien-aimé Seigneur « avançait en sagesse et en stature » (Luc II, 52), le chrétien a à croître en *grâce* et en *expérience de Dieu*. Mais le « *vieil homme,* » ce côté en nous auquel Satan s'adresse, cherche à entraver ceci, et par suite le Seigneur agit envers nous à ce sujet. Par le moyen du mal qui se trouve dans notre nature, les circonstances du dehors viennent s'unir à ce qui est au dedans de nous, de là un conflit — et alors arrive la secrète action de Dieu. C'est ainsi que ce qui exerce le cœur pendant que nous luttons avec Satan, s'identifie avec le châtement de Dieu.

Notre Seigneur Lui-même « a appris l'obéissance par les choses qu'Il a souffertes » (Hébr. V, 8), seulement son point de départ fut tout différent du nôtre. Nous avons à apprendre l'obéissance parce que nous sommes désobéissants, tandis que Lui, en souffrant, en étant éprouvé et tenté (« la patience ayant en Lui son œuvre parfaite ») (Jacq. I), Il apprenait pratiquement l'obéissance dans un chemin par lequel il n'aurait jamais

passé, s'il ne s'était anéanti et n'avait pris la forme d'un serviteur (Phil. II). On peut dire de Lui dans la vérité, qu'Il « produisit du fruit avec patience » (Luc VIII, 15).

Ce qu'il nous faut, c'est de réaliser davantage cette foi qui, ayant fait l'expérience des soins de Dieu, sait se confier en Lui pour tout, et peut dire comme l'apôtre : « *Je puis toutes choses en Christ qui me fortifie* » (Phil. IV, 15). Il y a une différence complète entre connaître ceci comme un *principe* au début de notre carrière chrétienne, ou pouvoir dire : « *J'ai appris à être content dans les circonstances où je me trouve. Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance* » etc. (Phil. IV, 11, 12). Chers amis, nous savons parfaitement que nous n'avons pas tous « *appris* » ceci, quoique, comme vérité abstraite, cela puisse nous être familier. Je le répète, il y a une différence énorme entre un jeune chrétien qui dit : « *je puis toutes choses en Celui qui me fortifie,* » et un homme comme Paul, le vieillard, disant : « *J'ai appris.* » Il pouvait le dire dans une communion pratique avec Christ ; il avait passé à travers toutes les difficultés qu'il énumère, et avait éprouvé que la *grâce* du Seigneur suffisait au milieu de tout.

D'où vient que Paul pouvait parler ainsi par expérience, plutôt qu'un jeune chrétien ? — Parce qu'il avait mieux appris à en avoir fini avec *lui-même*, et connaissait davantage l'inébranlable fidélité de Christ. Quel que fût l'instrument par lequel lui arrivait l'épreuve, il « *avait affaire* » à Dieu ; il discernait le Seigneur au milieu de tout, et savait qu'« *il ne châtie qu'afin que nous participions à sa sainteté* » (vers. 10).

Qu'est-ce qui met obstacle au développement et à la manifestation de la sainteté chez les chrétiens?— C'est la vieille nature, qui n'est pas mortifiée. Eh ! bien, en nous châtiant, en nous disciplinant, Dieu nous met pratiquement en contact avec « sa sainteté. » Il s'adresse à nos cœurs, et par la difficulté même dans laquelle Il nous place, Il nous amène à reconnaître, dans la pleine conscience de notre péché, que « nul n'est bon que Dieu seul » (Marc X, 48).

Quel fut le résultat de la lutte contre le péché, à laquelle ces chrétiens hébreux étaient appelés? — De faire voir le mal dans la chair. Le monde voulait les faire marcher comme lui-même marche : Satan les rencontrait dans son royaume comme des rebelles, — et leur épreuve consistait à être épouvantés par les terreurs de l'Ennemi. Le Seigneur permit que toutes ces difficultés et ces exercices les atteignissent, afin que le mal qui était en eux fût mis à découvert dans *ses tendances*, et pour qu'ils fussent rendus capables de se séparer du mal et d'avoir communion avec Dieu. C'était la rencontre de *Satan* et de *l'homme* ou de *la chair*, qui occasionnait cette lutte — mais elle avait pour but de faire voir ce qu'il y avait *dans le cœur*.

Le résultat de la tentation, placée devant Jésus, fut de montrer qu'Il était parfait en toutes choses ; tandis que pour nous, elle fait voir ce qui tendrait à émousser l'ardeur de notre service spirituel, et à empêcher que nous ne croissions en sainteté. Un chrétien peut marcher pendant un temps assez long dans une pleine communion avec Dieu, le mal n'ayant pour le moment aucune puissance, ou, si le péché se montre, il est combattu ; mais si certaines choses sont tolérées, par la raison

que nous n'en discernons pas la véritable tendance, le châtement du Père doit intervenir. Il se peut alors que nous regardions ce qui nous arrive, comme provenant de la contradiction d'hommes pécheurs, ou du pouvoir de Satan (et cela peut être en effet); mais après tout, c'est toujours *l'amour du Père qui agit sans relâche*, désirant nous rendre participants de sa sainteté.

Chers frères, que la patience ait donc son œuvre parfaite; il n'y a pas un de nous qui n'en ait besoin. S'il y a du trouble ou du conflit, examinons si ce n'est pas parce que notre *propre volonté* a été contrariée. Nous avons à être patients en face des circonstances, sans doute; mais nous avons aussi à être patients en face de l'œuvre parfaite de Dieu. Ce que Elihu reprochait à Job, c'était qu'il avait choisi l'iniquité de préférence à l'affliction. Dieu avait ses vues à Lui dans ses dispensations à l'égard de Job. « *Le Seigneur est plein de compassion et miséricordieux* » (Jacq. V, 11).

Il est dit : « *Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu, afin qu'Il vous élève quand il en sera temps* » (1 Pierre V, 6). Si l'homme s'élève, il sera abaissé; mais quand c'est Dieu qui élève un homme, il n'y a rien à craindre. Christ s'humilia sous la puissante main de Dieu, en buvant la coupe amère qui Lui était donnée à boire, c'est pourquoi aussi Dieu l'a haut élevé. Si nous voulons nous délivrer nous-mêmes, et sortir du chemin de l'épreuve, ce ne pourra être que par quelque sentier de traverse, et nous serons privés de la bénédiction. Il faut nous souvenir qu'il est ajouté que Dieu nous élèvera *quand il en sera temps* — pas une minute avant. Quand Il aura accompli tout le dessein de son amour, *alors* Il nous élèvera.

Courte esquisse des Livres de la Bible.

Suite de la page 300.

LUC.

En Luc vous avez, d'abord, un beau tableau de l'état du résidu pieux en Israël, au temps de la première apparition de notre Seigneur, et l'action de l'Esprit de Dieu parmi ceux qui composaient ce résidu ; et en même temps l'état public du peuple en rapport avec les Gentils. Vous voyez tout le monde politique mis en mouvement pour amener un pauvre charpentier à Bethléem. En connexion avec le résidu, Jean le Baptiseur vient, annonçant Celui qui doit baptiser du Saint-Esprit et de feu. Vous trouverez ensuite la généalogie du Seigneur Jésus jusqu'à Adam, et Luc nous présente Christ comme le Fils de l'homme, dans une manifestation morale parfaite sur la terre, et la grâce de Dieu déployée dans sa venue, quoiqu'il soit toujours serviteur au milieu d'Israël. Ce service se développe dans les diverses formes de la grâce, avec des allusions spéciales à ses éléments moraux ; Luc montre qu'il peut descendre jusqu'aux Gentils, en rompant les relations d'alliance avec les Juifs et en distinguant non pas seulement le caractère du résidu, mais les disciples comme formant ce résidu : « Bienheureux, vous pauvres » etc. Nous avons, en conséquence, dans le démoniaque de Gadara, un tableau spécial de la guérison en Israël, de la ruine du peuple, et de la mission du résidu délivré ; laissé comme témoin, au lieu d'aller avec Lui. Dans la transfiguration, vous avez encore

le détail particulier de son entretien avec Moïse et Elie relativement à son prochain départ, puis l'annonce réitérée du fait que le Fils de l'homme allait être livré aux nations, et le jugement du *moi* sous toutes ses formes, par la déclaration, que l'incrédulité de la génération d'alors, y compris ses disciples, mettrait fin à ses relations avec Israël ; puis il y a l'exigence d'un dévouement absolu à Lui. Vous trouvez ensuite le patient service du Christ pour Israël, en envoyant les soixante et dix, mais en avertissant les Juifs, que c'était un appel final et entraînant le jugement — après quoi il apprend aux 70 envoyés que, quelle que fût la puissance qu'ils recevaient de Lui en rapport avec le royaume, ils devaient plutôt se réjouir d'appartenir au ciel. Puis nous avons le principe de la grâce en agissant *comme* un prochain, au lieu des exigences de Dieu *envers* le prochain. Le Seigneur annonce ensuite le don du Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent, et l'exaucement de la prière ; le jugement des Scribes et des Phariséens à cause de leur blasphème contre le Saint-Esprit, par lequel Christ avait prouvé que le royaume de Dieu était venu au milieu d'eux ; par lequel aussi, il liait la puissance de l'ennemi, afin qu'il pût délivrer ceux qui en étaient les captifs ; mais maintenant, dans le milieu moral où était la nation, Lui, Jésus, était le seul moyen de délivrance et d'une marche sainte, et ses adversaires seraient laissés livrés au pouvoir de Satan dont ils parlaient. L'audition de la Parole était d'une plus grande importance que l'association avec Israël selon la chair — plus importante qu'aucun lien charnel. Ainsi les hommes de Ninive et la reine de Séba se lèveraient en jugement contre cette génération, en laquelle serait

trouvé le sang de tous les prophètes. Ils seraient mis à l'épreuve par l'envoi au milieu d'eux d'apôtres et de prophètes; mais ils les mettraient à mort.

A suivre.



Explication de passages.

Un frère (E. D.) nous dit que, selon lui, dans 1 Jean II, 12-14, ce que l'Apôtre écrit aux « pères » est la même chose que ce qu'il écrit aux « petits enfants, » et que, par conséquent, le plus haut degré de développement chrétien consiste à revenir à ce qu'on a appris ou reçu au début de la carrière. Cette opinion singulière me paraît une totale erreur; elle montre que chez celui qui la soutient, ce qu'il a entendu dès le commencement ne demeure point en lui (vers. 24). En effet, ce qui caractérise les petits enfants, c'est que leurs péchés leur sont pardonnés par son nom — et qu'ils connaissent le Père. Or quelque excellente que soit cette grâce; quoique, d'après ces passages, celui qui ne sait pas que ses péchés lui sont pardonnés et que Dieu est son Père ne soit pas même un petit enfant en Christ, pas même un chrétien, quelles que puissent être ses prétentions religieuses et sa profession du christianisme; — ce n'en sont pas moins là les éléments de Christ, les rudiments de la connaissance et de la vie chrétienne. Quiconque croit au Seigneur Jésus sait ou doit savoir qu'il est pardonné et qu'il a la vie éternelle (1 Jean V, 13). Quiconque croit a reçu le Saint-Esprit, l'Esprit

d'adoption qui nous fait connaître le Père et crier : Abba ! Père ! Nous sommes tous enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ (Gal. IV, 4-6 ; III, 26).

D'après l'opinion de notre frère, tous les « petits enfants » seraient des « pères, » alors que deviendrait la belle gradation spirituelle que l'Apôtre avait en vue ?

Ensuite, n'est-ce pas là traiter trop légèrement l'Écriture inspirée ? Quant à moi, je pense que si Dieu avait voulu donner aux « pères » le même caractère qu'aux « petits enfants, » il aurait employé les mêmes termes en parlant des uns et des autres. Or ces termes diffèrent beaucoup. Quant aux petits et jeunes enfants, ce que le Saint-Esprit dit au verset 15 ajoute un trait de plus à ce qu'il avait dit au verset précédent. Quant aux « pères, » l'Apôtre leur écrit deux fois la même chose et dans les mêmes termes. Ce qui les caractérise, c'est ceci et uniquement ceci : « Vous connaissez celui qui est dès le commencement. » Or il suffit d'une lecture même superficielle des écrits de Jean, pour comprendre ce que ces mots signifient, ou ce qu'est pour lui « Celui qui est dès le commencement. » Evidemment c'est le Seigneur Jésus-Christ et Lui seul. Un enfant chrétien le comprendrait, en lisant Jean I, 1, 2 ; 1 Jean I, 1, 2 etc. Et pour se faire quelque idée de l'importance de la connaissance du Seigneur Jésus et de son appropriation au caractère de père, c'est-à-dire au plus haut degré d'élévation spirituelle et d'utilité pratique du chrétien ici-bas, je me borne à renvoyer mes lecteurs aux passages suivants que je les engage à méditer avec prière : Matth. XI, 27 ; Ephés. III, 17-19 ; 2 Pierre III, 8 etc.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Le Christianisme.*(Lisez Phil. III.)*

C'est le Christianisme, et non pas une forme particulière de la religiosité humaine, que nous désirons placer devant nos lecteurs. Nous n'osons pas prendre la défense des hommes et de leurs systèmes. Les hommes errent dans leur théologie et dans leur morale, mais la Bible et le Christianisme demeurent inébranlables. C'est une inexprimable grâce. Qui peut l'apprécier dûment? Posséder une règle parfaite de théologie et de morale — c'est un privilège dont nous ne pourrions jamais assez être reconnaissants. Nous possédons une telle règle — que le Seigneur en soit béni — dans la Bible et dans le Christianisme que la Bible expose. Les hommes peuvent errer dans leur croyance et broncher dans leur conduite, mais la Bible ne cesse pas d'être la Bible et le Christianisme ne cesse pas d'être le Christianisme. Je crois que le chapitre III des Philippiens nous présente le modèle d'un vrai chrétien,

un modèle sur lequel chaque chrétien devrait être formé. L'homme qui nous est montré ici pouvait dire par le Saint-Esprit : « Frères, soyez tous ensemble mes imitateurs. » Ce n'est pas comme apôtre qu'il parle ainsi, ni comme un homme doué de dons extraordinaires, et ayant eu le privilège de voir d'ineffables visions. Ce n'est pas Paul l'apôtre, ni Paul le vase si bien doué, que nous entendons au verset 17 de ce chapitre ; mais Paul, le chrétien. Nous ne pourrions le suivre dans sa brillante carrière comme apôtre. Nous ne pourrions le suivre dans son ravissement au troisième ciel ; mais nous pouvons le suivre dans sa course chrétienne à travers ce monde ; et il me semble que nous avons, dans ce chapitre, une vue complète de cette course et non-seulement de la course elle-même, mais aussi du point de départ et du but. Nous avons donc à considérer : 1° *La position du Chrétien* ; 2° *L'objet du Chrétien* ; 3° *L'espérance du Chrétien*. Que le Saint-Esprit soit notre guide. Pendant que nous nous arrêtons un peu sur ces points si importants et si pleins d'intérêt. Et d'abord, quant à

1. *La position du Chrétien.*

Ce point est développé, d'une double manière, dans ce chapitre. Il nous est dit, non-seulement ce qu'est la position du chrétien, mais aussi ce qu'elle n'est pas. Si jamais il y eut un homme qui pût se vanter d'avoir une justice à lui, avec laquelle il pût se tenir devant Dieu, c'était bien Paul (Phil. III, 4, 5, 6) : « Si quelqu'un d'autre estime qu'il a de quoi se confier en la chair, moi plutôt encore, moi, circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu des Hébreux, quant à la loi, pharisien, quant au

zèle, persécutant l'assemblée, quant à la justice qui est par la loi, étant sans reproche. »

C'est un catalogue très-remarquable qui présente tout ce qu'on pourrait désirer pour constituer une bonne position dans la chair. Personne ne pourrait surpasser Saul de Tarse : Il était Juif de pure race, d'une marche irréprochable, d'un zèle ardent et d'un dévouement sans bornes. Il était, en principe, un persécuter de l'Eglise. Comme Juif il était impossible qu'il ne vît pas, que les fondements mêmes du Judaïsme étaient ébranlés par la nouvelle économie de l'Eglise de Dieu. Il était absolument impossible que le Judaïsme et le Christianisme pussent subsister sur le même terrain, ou qu'il pussent régner ensemble sur le même esprit. Un trait spécial de l'ancien système était la stricte séparation du Juif et du Gentil ; un trait spécial du dernier est l'étroite union des deux en un seul et même corps. Le Judaïsme érigeait et maintenait le mur mitoyen de séparation, que le Christianisme a renversé pour toujours.

Aussi Saul de Tarse, comme Juif zélé, ne pouvait être qu'un ardent persécuter de l'Eglise de Dieu. C'était une partie de sa religion, dans laquelle il « était plus avancé que plusieurs de son âge dans sa nation, » étant rempli de zèle. Saul avait tout ce qu'on pouvait avoir sous forme de religion ; quelle que fût la hauteur à laquelle l'homme pouvait atteindre, Paul y était parvenu. Il ne négligeait rien de ce qui pouvait lui aider à construire l'édifice de sa propre justice, de la justice dans la chair, de la justice dans la vieille création. Il lui fut permis de s'approprier toutes les attractions d'une justice légale, afin qu'il pût les jeter

loin de lui au milieu des gloires plus brillantes de la justice divine (Phil. III, 7-9) : « Mais ce qui m'était un gain, je l'ai regardé comme une perte, à cause du Christ, et certes je regarde toutes choses comme étant une perte à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur, à cause duquel j'ai fait la perte de toutes choses, et je les estime comme des ordures, afin que je gagne Christ, et que je sois trouvé en lui, ayant, non pas ma justice qui est de la loi, mais celle qui est par la foi en Christ, la justice qui est de Dieu, moyennant la foi. »

Notez que la pensée la plus saillante dans le passage ci-dessus n'est pas qu'un pécheur coupable s'approche du sang de Jésus pour obtenir le pardon, mais plutôt qu'un homme ci-devant légal mette de côté sa propre justice, comme si s'était du fumier, parce qu'il en a trouvé une meilleure. Nous n'avons pas besoin de dire que Paul était un pécheur par nature, le « premier des pécheurs, » qu'il recourut, comme tel, au sang précieux de Christ, et qu'il y trouva le pardon, la paix et l'acceptation devant Dieu. Plusieurs passages du Nouveau Testament nous enseignent cela ; mais ce n'est pas la pensée principale du chapitre, dont nous nous occupons. Paul n'y parle point de ses *péchés*, mais de ses *gains*. Ce qui le préoccupe, ce sont, non pas ses besoins comme pécheur, mais ses avantages comme homme — homme dans la chair, homme dans la vieille création, — comme Juif, en un mot.

Il est vrai, heureusement vrai, que Paul apporta tous ses *péchés* à la croix et qu'ils y furent lavés dans le sang expiatoire de la divine offrande pour le péché. Mais nous voyons autre chose dans ce passage impor-

tant. Nous voyons un homme légal jetant bien loin de lui sa propre justice et l'estimant comme une ordure sans valeur, en comparaison avec le Christ ressuscité et glorifié, en qui est la justice du Chrétien, la justice qui appartient à la nouvelle création. Paul avait des péchés à déplorer, mais il avait une justice dont il pouvait se glorifier. Il avait de la culpabilité sur la conscience, et des lauriers sur le front. Il avait abondamment de quoi avoir honte, et abondamment de quoi se glorifier. Mais ce dont il s'agit surtout en Phil. III, 4-8, ce n'est pas d'un pécheur, dont les péchés sont pardonnés et dont la honte est couverte, mais d'un légaliste qui met de côté sa propre justice, d'un savant qui se dépouille de ses lauriers et d'un homme qui abandonne sa vaine gloire, simplement parce qu'il a trouvé la vraie gloire, des lauriers inflétrissables, et une éternelle justice dans un Christ victorieux et exalté. Ce n'était pas seulement que Paul, le pécheur, eût besoin d'une justice, parce qu'il n'en avait point en réalité, mais que Paul, le Pharisien, *préférât* la justice qui lui était révélée en Christ, parce qu'elle était infiniment meilleure et plus glorieuse que toute autre.

Sans doute Paul, comme pécheur, avait besoin d'une justice, dans laquelle il pût se tenir devant Dieu, comme tout autre pécheur; mais ce n'est pas là ce qu'il nous présente dans ce chapitre. Nous désirons que nos lecteurs comprennent bien ceci, savoir, que ce ne sont pas seulement mes péchés qui me *poussent* vers Christ, mais aussi que ses perfections m'*attirent* à Lui. Il est vrai que j'ai des péchés, à cause desquels j'ai besoin de Christ; mais même si j'avais une justice, je la jetterais loin de moi et je serais heureux de me cacher

en Lui. Ce serait une « perte » positive pour moi d'avoir une justice propre, vu que Dieu m'a pourvu dans sa grâce d'une si glorieuse justice en Christ. C'est comme Adam dans le jardin d'Eden ; il était nu, et en conséquence il se fit une ceinture ; mais c'eût été une « perte » pour lui de garder la ceinture, après que le Seigneur-Dieu lui avait fait un vêtement. Il valait assurément beaucoup mieux avoir un vêtement fait par la main de Dieu, qu'une ceinture faite par la main de l'homme. Ainsi pensa Adam, ainsi pensait Paul et ainsi pensèrent tous les saints de Dieu dont nous trouvons les noms sur les pages sacrées. C'est mieux d'être dans la justice de Dieu que nous avons par la foi que dans la justice de l'homme que nous avons par les œuvres de la loi. Ce n'est pas seulement une grâce que d'être délivrés de nos péchés par le remède auquel Dieu a pourvu, c'est aussi une grâce d'être délivrés de notre justice et d'accepter à sa place la justice que Dieu donne. Nous avons vu que la position du Chrétien est en Christ : « trouvé en Lui. » Voilà la position chrétienne. Rien de moins, rien de moins élevé, rien autre. Ce n'est pas en partie en Christ et en partie dans la loi, en partie en Christ et en partie dans les ordonnances. Non, c'est « trouvé en Lui. » Voilà la position que le Christianisme fournit. Si ceci est nié, ce n'est plus le Christianisme. Cela peut être un « isme » ancien ou un « isme » du moyen-âge ou un « isme » nouveau ; si c'est quelque chose de plus ou de moins que « trouvé en Lui, » ce n'est pas le Christianisme du Nouveau Testament. Nous voyons l'importance, dans le temps où nous vivons, d'agir sur les consciences de nos lecteurs. Nous les prions de bien considérer ce premier point : c'est

en Christ qu'est notre position. Il est notre justice. Lui-même, le Christ crucifié, ressuscité, élevé, glorifié. Oui, Il est notre justice. Être trouvé en Lui, voilà la bonne position chrétienne. Ce n'est ni le Judaïsme, ni le Catholicisme, ni un autre « isme » quelconque. Ce n'est pas d'être membre de telle église ou de telle autre église. Il faut être *en Christ*. Voilà le grand fondement du vrai Christianisme pratique. Voilà, en un mot, la position du chrétien.

2 *L'objet du Chrétien.*

Ici encore le Christianisme nous place devant Christ seul. « Le connaître, » voilà à quoi aspire le vrai Chrétien. Si la position du chrétien est d'être « trouvé en Lui, » « Le connaître » est son seul objet, son seul but. La philosophie des anciens avait un adage que l'on présentait constamment à l'attention des disciples : « Connais-toi toi-même. » Le Christianisme a une autre parole, qui tend à un but plus élevé : il nous dit de chercher à connaître Christ — de faire de Lui l'objet de notre cœur — d'attacher sur Lui nos regards. Voilà quelle doit être la seule préoccupation du chrétien. En voir un autre n'est pas du Christianisme, et malheureusement les chrétiens ont d'autres préoccupations. C'est pourquoi nous disions au début de cet article, que c'est du Christianisme et non de la marche des chrétiens que nous désirons entretenir nos lecteurs. Peu importe quel est l'objet qui nous occupe ; du moment que ce n'est pas Christ, ce n'est pas le Christianisme. Le vrai chrétien tendra toujours vers ce qui est dit dans ces paroles : « Le connaître Lui et la puissance de Sa résurrection

et la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort » (vers. 40).

Ce n'est pas à faire son chemin dans le monde qu'il faut tendre ; ce n'est pas l'argent, ni une belle position, ni la considération personnelle, qui doit être le but de nos efforts — aucune de ces choses n'est un *objet chrétien*. Elles peuvent être recherchées par ceux qui n'ont pas trouvé des biens meilleurs ; — mais le chrétien a trouvé Christ. Voilà la différence. Il peut sembler naturel pour un homme qui ne connaît pas Christ comme sa justice, de faire tout ce qu'il peut pour tâcher de se faire une justice à lui-même ; mais pour celui dont la position est dans un Christ ressuscité, la plus parfaite justice, qui serait le résultat d'un travail humain, ne serait qu'une perte. Il en est de même quand il s'agit d'un objet. La question n'est pas de dire : « quel mal y-a-il dans telle ou telle chose ? » — mais : « cette chose est-elle de Christ ? »

Il est utile de considérer ceci, car soyons assurés qu'une des grandes causes du niveau si-bas que l'on remarque chez les chrétiens, provient de ce que le regard s'est détourné de Christ, pour s'arrêter sur tel ou tel objet inférieur. L'objet peut avoir en lui-même une certaine valeur morale pour un homme du monde, pour un homme qui ne voit rien au delà de sa place dans la nature, dans la vieille création : pour le chrétien c'est tout autre chose : il n'est pas de ce monde. Il est dans le monde, mais il n'est pas du monde. « Ils ne sont pas du monde, » dit notre bien-aimé Seigneur, « comme moi, je ne suis pas du monde » (Jean XVII, 14). « Notre bourgeoisie est dans les cieux » (vers. 20), et aucun objet inférieur à Christ ne devrait jamais pouvoir nous satis-

faire. La condition extérieure, dans laquelle nous sommes, ne fait aucune différence. Un homme peut être un balayeur de rues ou un prince, ou occuper un des nombreux degrés entre ces deux extrémités sociales, si Christ est son seul et véritable objet, c'est tout un. Ce n'est pas la condition d'un homme, c'est l'objet qu'il poursuit, qui lui donne son caractère.

L'apôtre Paul n'avait qu'un seul objet : Christ. Que Paul fût stationnaire dans un endroit ou qu'il fût en voyage ; qu'il prêchât l'Évangile ou qu'il ramassât des branches sèches (Actes XXVIII) ; qu'il établît des églises ou qu'il fit des tentes, c'était Christ qui était son objet. Que ce fût de nuit ou de jour, chez lui ou hors de chez lui, sur mer ou sur terre, seul ou avec d'autres, en public ou dans l'intimité, Paul pouvait dire : « Je fais une chose » (vers. 14) ; et ceci, faites-y bien attention, n'était pas seulement Paul l'apôtre plein de zèle, Paul le saint dans l'extase, mais Paul le chrétien vivant, agissant, marchant, — celui qui nous dit : « Soyez tous ensemble mes imitateurs, frères » (vers. 17). Et rien de moins ne devrait nous contenter. Nos manquements, il est vrai, sont nombreux, mais ayons toujours devant les yeux notre véritable objet. L'écolier, qui fait une page d'écriture, ne peut espérer réussir qu'en tenant les yeux fixés sur la ligne modèle ; malgré cela il sera porté à regarder à la dernière ligne que lui-même vient de tracer, et ainsi chaque ligne subséquente sera pire que celle qui la précède. Il en est de même de nous. Nous détournons le regard de notre divin et parfait modèle, pour regarder à nous-mêmes, à nos propres efforts, à ce que nous sommes, à nos intérêts, à notre réputation. Nous nous mettons à considérer ce qui s'ac-

corderait avec nos principes, avec la profession que nous faisons, avec notre position dans le monde, au lieu de ne penser qu'au seul objet que le Christianisme place devant nous, c'est-à-dire, Christ.

Mais, dira-t-on, où trouver cela ? En effet, si nous le cherchons dans les rangs des chrétiens de nos jours, cela sera difficile ; mais le III^{me} chapitre de l'épître aux Philippiens nous le dit, et cela doit nous suffire. Nous y trouvons un modèle de véritable Christianisme ; ayons-le devant les yeux uniquement et constamment. Si nos cœurs veulent s'en aller après d'autres choses, jugeons-les. Comparons les lignes que nous traçons avec la ligne modèle, et cherchons sérieusement à en faire la reproduction fidèle. Sans doute nous aurons à pleurer sur des chutes fréquentes, mais nous serons occupés de notre véritable objet, et ainsi nous serons formés à la vie chrétienne ; car, ne l'oublions pas, c'est le mobile qui nous fait agir, qui nous fait ce que nous sommes. Si c'est l'argent que je cherche, je serai avide ; si c'est le pouvoir, je serai ambitieux ; si c'est Christ, je serai chrétien. Ce n'est pas ici une question de vie ou de salut, mais de Christianisme pratique. Si l'on nous demandait de dire en peu de mots ce que c'est qu'un chrétien, nous répondrions aussitôt que c'est un homme dont Christ est l'objet. Cela est bien simple.

Puissions-nous réaliser la puissance de cette vérité, de manière à montrer que nous suivons Christ plus entièrement et avec plus de vigueur, dans ces jours où tant de chrétiens, hélas ! ont leurs pensées aux choses terrestres.

Nous allons terminer cette rapide et imparfaite esquisse d'un sujet bien important et bien étendu, par quelques mots sur

3. *L'Espérance du chrétien.*

Ce troisième et dernier point est présenté dans notre chapitre d'une manière aussi caractéristique que les deux autres. La *position* du chrétien est d'être trouvé en Christ; l'*objet* du chrétien est de connaître Christ, et son *espérance* est de Lui être rendu semblable. De quelle perfection admirable est le lien qui existe entre ces trois choses! Du moment où je suis placé en Christ comme ma justice, je languis de Le connaître comme mon objet, et plus je Le connais, plus je désire Lui être semblable, espérance qui ne peut être réalisée que lorsque je Le verrai tel qu'Il est. Possédant une justice parfaite et un objet parfait, il me faut une chose encore, c'est d'en avoir fini avec tout ce qui entrave ma jouissance de cet objet. « Car notre conversation (ou bourgeoisie *) est dans les cieus, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement, afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire, selon l'opération de cette puissance par laquelle il peut même s'assujettir toutes choses » (vers. 20, 21).

Et maintenant, en réunissant ces pensées, nous avons le tableau complet du Christianisme. Nous n'essayerons pas de développer ici aucun des trois points mentionnés; car, on peut le dire, chacun d'eux demanderait un volume; le lecteur voudra bien continuer pour lui-même cette admirable étude. Qu'à cette fin, il s'élève au-dessus des imperfections et des inconséquences des chrétiens, pour contempler la grandeur morale du

* Πολιτευμα, conduite politique d'un citoyen; droit de cité, droits de citoyen.

Christianisme, telle que ce chapitre nous la fait voir dans la vie et le caractère de Paul. Qu'il se dise : « que d'autres fassent comme ils veulent, pour moi rien de moins que ce précieux modèle ne peut satisfaire mon cœur. Et même, je veux détourner mon regard de tout homme, pour l'attacher sur Christ seul, et trouver mon bonheur en Lui, qui est ma justice, mon objet, mon espérance » — Qu'il en soit ainsi pour l'écrivain et pour le lecteur, pour l'amour de Jésus!



Le Fils de Dieu

Ses Paroles ou les paroles de l'homme.

J'avais pris ma place un jour dans le train de L. à S., quand un prêtre catholique romain entra dans la voiture et se plaça vis-à-vis de moi. Je me sentis aussitôt appelé à lui parler. Je lui dis : « Monsieur, depuis longtemps je désire savoir quelque chose et je vous serais très-obligé si vous me permettiez de vous faire une question. » Il me répondit très-poliment : « Je serai trop heureux de vous répondre aussi bien que je le pourrai. » Je repris : « Eh bien ! monsieur, si je suis bien informé, il y a une question très-sérieuse à débattre entre le Fils de Dieu et vous. » — « Vraiment, » répliqua-t-il, et tous les yeux se portèrent sur nous et les oreilles s'ouvrirent pour savoir ce que cela pouvait être. — « La question, monsieur, est celle-ci : Le Fils de Dieu dit (Jean V, 24) : En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole, et croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, et ne viendra pas en jugo-

ment ; mais il est passé de la mort à la vie ; » or, monsieur, on m'assure que les prêtres disent : « En vérité, en vérité, nous vous disons que celui qui entend nos paroles et qui croit à celui qui nous a envoyés, ne pourra jamais connaître ici-bas qu'il a la vie éternelle, — ne saura jamais, dans la vie présente, s'il viendra, oui ou non, en jugement, s'il sera condamné ou non, ni s'il est passé de la mort à la vie ou non. Je désirerais savoir de vous, monsieur, s'il y a une contradiction aussi positive entre votre enseignement et les paroles du Fils de Dieu. » Jamais je n'oublierai l'expression de son regard. Il me dit : « Puis-je demander qui vous êtes ? » — Oh ! répondis-je, par la grâce de Dieu, je suis un de ceux qui ont entendu et reçu les paroles du Christ et j'ai trouvé qu'elles sont *des paroles de vie*. De tout mon cœur je crois que Dieu l'a envoyé pour donner sa vie en sacrifice pour mes péchés. Je crois que Dieu a ressuscité Jésus d'entre les morts. Par son précieux sang, *j'ai* la rédemption, savoir le pardon de mes péchés ; oui, son sang me purifie de tout péché. Oui, encore une fois, je crois ces précieuses paroles, et j'ai la vie éternelle et je ne viendrai point en jugement. Je suis passé de la mort à la vie ; en écoutant et croyant ses paroles je possède tout cela. Qu'aurais-je si je croyais aux vôtres ? — Ah ! dit le prêtre, vous vous trompez en supposant qu'il est possible de savoir, dans cette vie, que vous êtes sauvé ; car St-Paul n'a-t-il pas dit : « Personne ne peut savoir s'il est digne de haine ou de faveur. » — Je lui tendis la Bible que je tenais en mains en disant : Voudriez-vous me montrer où l'apôtre Paul dit cela ? — Oh ! reprit-il, je crois que vous en savez plus que moi là-dessus, vous le trouverez mieux que

moi. — Mais, répondis-je, je ne puis trouver ce qui n'est nulle part dans ses écrits, — mais je vous lirai volontiers ce qui s'y trouve. Au chap. XIII des Actes, versets 38, 39, après avoir parlé de la mort et de la résurrection du Christ, Paul ajoute : « Sachez donc, hommes frères, que par lui vous est annoncée la rémission des péchés, et que de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit *est justifié* par lui. » En Rom. V, 1, il dit de même : « *Ayant donc été justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ ;* » et encore, Col. I, 14 : « *En qui nous avons la rédemption par son sang, savoir la rémission des péchés.* » Aussi n'est-il rien, mon cher monsieur, qui rende un homme aussi parfaitement heureux, comme de savoir que ses péchés lui *sont pardonnés*. — Mais, voulez-vous dire, demanda le prêtre, qu'il n'y a pas, dans la Bible, un passage, tel que celui que je viens de citer ? — Relativement au salut, il ne s'y trouve rien de pareil, répliquai-je. « Salomon, en parlant de la vanité de cette vie, a bien dit : « Les hommes ne connaissent ni l'amour ni la haine de tout ce qui est devant eux » (Eccés. IX, 4). Il ne voulait pas par là nier l'Évangile, il ne s'agissait que d'une déception générale. — *Je pense*, dit-il, que l'homme qui se croit assez saint et assez bon pour être *parfaitement assuré* de son salut, doit être bien présomptueux. Il se peut que beaucoup des fruits de l'Esprit se trouvent en lui, cependant il lui conviendrait de douter humblement. — Oui, vraiment, dis-je, et si tel était le fondement de son salut, il lui siérait bien de douter toujours ; mais, monsieur, vous êtes dans une fatale erreur, en supposant que l'espérance du chrétien est basée sur sa

bonté ou sa sainteté, ou même sur l'œuvre de l'Esprit en lui. Je sais qu'il y a des milliers de gens qui oberchent la paix avec Dieu par ce moyen, mais jamais il n'y en eut un seul qui l'ait trouvée. Non, ce n'est pas sur mes œuvres, ni sur l'œuvre de l'Esprit en moi, mais bien sur l'œuvre du Fils de Dieu pour moi, que je dois m'appuyer. Il m'a aimé et il s'est donné Lui-même pour moi. Or, je vous le demande, est-ce de la présomption que de croire en Celui que Dieu a ressuscité d'entre les morts? Il est le rocher qui ne sera jamais ébranlé. Avez-vous jamais lu, monsieur, au chap. X de l'épître aux Hébreux (14, 15), que « par une seule ofrande du corps de Jésus-Christ, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » et que le Saint-Esprit en rend témoignage? Oui, et quoique les hommes puissent rejeter son témoignage, toujours est-il que *nous avons une pleine liberté* d'entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus. Ne seriez-vous pas bien heureux, monsieur, si vous étiez convaincu que, pour l'amour de Christ, Dieu vous a pardonné tous vos péchés, comme il les avait certainement pardonnés aux croyants d'Ephèse et à tous les croyants mentionnés dans le Nouveau Testament? — Ah! dit-il, si vous voulez venir chez moi à B., je vous enseignerai. — Il dit cela en quittant le train. — Mes dernières paroles furent celles-ci : « Ce serait un pauvre enseignement que celui où tout est doute et ténèbres. » Dès que le prêtre eut quitté la voiture, un jeune homme qui avait écouté avec la plus grande attention, me dit : « Voulez-vous me dire quelque chose de plus sur la différence qui existe entre l'œuvre accomplie de Christ *pour moi* et l'œuvre de l'Esprit *en moi*? » Il ajouta que, pendant bien

des années, il avait cherché avec sollicitude le salut, mais qu'il avait toujours attendu une action suffisante de l'œuvre de l'Esprit en lui, pour être sûr qu'il avait le témoignage de l'Esprit et qu'il était sauvé.— Un ami qui m'accompagnait lui montra, par la Parole, que l'Esprit ne rend pas témoignage que nous sommes bons, mais que nous sommes excessivement méchants, entièrement perdus *par le péché*; mais que Dieu Lui-même a envoyé son Fils pour être sacrifié pour nos péchés et que, du moment où nous renonçons à nos vains efforts de nous sauver par nos œuvres, et que nous venons à Christ avec notre péché et notre misère, tels que nous sommes, nous avons la paix, selon ses propres paroles: « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos. » En un mot, que le Saint-Esprit rend témoignage à la gloire et à l'excellence de Christ.— Alors la lumière se fit dans l'âme du jeune homme, et bientôt il trouva la paix par le sang précieux de Christ.

Et maintenant, cher lecteur, qui vous trouvez en face de l'éternité, permettez-moi de vous demander : « Êtes-vous sauvés, si non, comment et quand donc comptez-vous l'être? Si vous n'êtes pas sauvé, vous appartenez à ce monde qui a rejeté et mis à mort le Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu. Le prêtre n'a point de salut pour vous. Il ne sait pas même pour lui-même s'il est sauvé. Si vous voyez un prêtre, demandez-lui s'il croit être sauvé, et vous verrez combien, sur cette question de toute importance, tout est incertitude pour lui. Allez à Christ, et tout est certain. » Je vous donne ma paix. » Oh! ne tardez pas; demain, il peut être trop tard. Si vous demandez : que ferai-je?— écoutez les paroles de

Christ — que personne ne vous empêche de sonder les Ecritures. « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, » contemplez-le maintenant là où il est : après avoir achevé l'œuvre de la rédemption, Il s'est assis à la droite de la Majesté dans les cieux. Aussi certainement que vous lisez ces lignes, aussi certain est-il que celui qui mourut pour le péché est à jamais vivant dans la gloire, ressuscité d'entre les morts pour notre justification ; aussi certain est-il encore que celui qui croit en Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts, *est justifié, est sauvé* (Rom. IV, 24). Laissez-là le doute, laissez les œuvres, laissez le *moi*, laissez-là tout ; recevez Christ, confiez-vous en Christ. Oh ! en est-il ainsi ? Christ est-il votre tout ? S'il en est ainsi, vous avez la vie, une vie de résurrection, la vie de Christ, ressuscité en victoire, comme le Fils de Dieu, car celui qui a le Fils a la vie. Si vous êtes ressuscité en Christ, donnez-vous à Lui, corps, âme et esprit, non pas pour que vous soyez sauvé, mais parce qu'il vous a tant aimé qu'il a donné sa propre vie pour vous sauver. Oh ! que mille fois béni soit l'amour de Christ, mille fois béni l'amour de Dieu ! « Nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier. »

Courte esquisse des Livres de la Bible.

Suite de la page 320.

LUC.

Puis le Seigneur exhorte les disciples à se confier en Dieu pour toute chose, et à le confesser, Lui, le Seigneur Jésus, en présence de toute l'opposition qu'ils

rencontreraient : il leur apprend que le Saint-Esprit leur serait donné, en sorte que ceux qui résisteraient au Saint-Esprit en eux, seraient jugés comme ceux qui le blasphémaient en Lui. Il leur enseigne (aux disciples) que toutes choses seraient rendues manifestes. Ils ne devaient s'inquiéter de rien, mais chercher le royaume que le bon plaisir du Père voulait leur donner. Ils devaient avoir leur trésor dans le ciel et attendre le Seigneur. Ensuite il leur décrit le caractère du fidèle et de l'infidèle serviteur en son absence ; il leur annonce que son témoignage amènera la division parmi les hommes, même dans les familles ; il engage le peuple à considérer les signes des temps et à juger d'eux-mêmes ce qui était juste : Jéhova étant comme Celui qui allait avec eux au jugement, ils devaient s'accorder avec Lui pendant qu'ils étaient en chemin.

Dans les chapitres XIII et XIV, nous avons, soit sous forme de paraboles, soit sous celle d'instructions directes, la mise de côté d'Israël et l'introduction des Gentils, avec la déclaration que, pour le suivre, tous doivent prendre leur croix et être le sel de la terre. Puis, dans les chapitres XV et XVI, vous avez les voies de Dieu en grâce envers les pécheurs, toujours liées avec la mise de côté du Judaïsme. Ainsi, nous avons, premièrement, la grâce cherchant et recevant les pécheurs ; en second lieu, les espérances pour l'avenir substituées aux jouissances actuelles ; enfin, le voile est tiré, et ce qui est céleste est présenté en contraste avec tout ce que le Judaïsme promettait à ceux qui étaient extérieurement fidèles.

Après cela, vous trouvez des avertissements à ne pas être une occasion de chute pour les petits ; et d'un au-

tre côté, dans le cas de torts faits aux disciples, des exhortations à les pardonner— la puissance de la foi dans les croyants ; mais la déclaration que tout ce qu'ils peuvent faire n'est rien de plus que leur strict devoir. L'affranchissement de la loi d'Israël est montré comme devenant le privilège de quiconque reconnaît le Seigneur dans la personne du Christ. Le royaume était au milieu d'eux dans sa Personne ; mais Il viendrait inopinément dans sa gloire, pour exécuter le jugement, en sachant bien discerner le juste du méchant. Dans la détresse de cette journée, et dans tous les temps, on devait persévérer à invoquer Dieu et à compter sur sa réponse. Il insiste sur l'humilité d'esprit, soit relativement à nos fautes, soit en rapport avec l'esprit de douceur. Le danger des richesses, comme obstacle à l'entrée dans le royaume, est indiqué, de même que la bénédiction assurée à celui qui, pour Christ, abandonne tout.

Le Sauveur monte alors à Jérusalem en passant par Jérico. Dans les trois premiers évangiles, c'est ici un point chronologique distinct, où il commence à agir de nouveau, et pour la dernière fois, avec les Juifs. Ici encore pourtant Luc montre la grâce recevant Zachée qui, quoique publicain, est reconnu par le Seigneur comme un fils d'Abraham. Lui même est venu comme Fils de David, cependant il apporte la grâce, « car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » Ensuite la parabole des serviteurs, auxquels le Maître, en partant, confie de l'argent pour le faire valoir, diffère dans Luc, en ce que la responsabilité est surtout mise en relief. Chacun reçoit la même somme, et une récompense différente en rapport

avec ce qu'il a gagné ; tandis qu'en Matthieu Il donne à chacun selon la sagesse et la capacité de chacun, et tous reçoivent la même récompense.

A suivre.



Explication de passages.

Phil. III, 18, 19. Nous pensons que ce passage se rapporte à des gens mondains et charnels, faisant profession de christianisme, en contraste avec les disciples de Christ fidèles et dévoués.

Hébr. X, 39, n'implique pas, selon nous, que des chrétiens puissent « se retirer pour la perdition. » Rien loin de là, il enseigne et dit positivement le contraire.



Nous devons ajouter ceci à notre explication de passages de la page 320, à l'appui de ce que nous avons dit sur la gradation qu'avait en vue l'apôtre : Impossible d'aller plus loin que les pères. Christ est l'objet de tout l'amour de Dieu ; on ne peut donc aller plus haut ou plus loin que la connaissance de Christ, quoique tous puissent et doivent croître dans cette connaissance.



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

L'Etoile du matin.*Apocalypse XXII.*

Christ se présente à nous comme « l'étoile brillante du matin, » qui apparaît immédiatement avant le jour. Quelle que puisse être la manifestation de gloire, la gloire manifestée sera toujours liée à la personne du Seigneur Jésus-Christ, car « devant lui tout genou se ploiera : » et pour qu'il en soit ainsi, il reviendra. Nos cœurs doivent désirer de voir disparaître le mal qui a désolé le monde, aveuglé par le péché et l'infidélité de l'homme et de voir toutes choses remises en ordre.

Au verset septième de notre chapitre, le Seigneur dit : « Voici, je viens bientôt, » Il annonce qu'il vient, et il accompagne la prophétie de ces paroles : « Bienheureux est celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre, » c'est-à-dire, quiconque écoute et prend garde. Mais plus loin, au verset 12, il applique la prophétie d'une manière différente : « Voici, je viens bientôt et ma récompense est avec moi, pour rendre à chacun

selon ce que son œuvre sera.» Dans ce dernier passage, il s'agit moins d'une promesse que du caractère des voies du Seigneur, alors qu'il viendra; c'est un avertissement contre la négligence et l'indifférence, aussi bien qu'un encouragement pour ceux qui ont été fidèles, afin qu'ils soient patients et qu'ils aient du support au milieu du mal qui les entoure. « Usez de patience, mes frères, jusqu'à la venue du Seigneur..... Usez de patience, affermissez vos cœurs, car la venue du Seigneur est proche. Frères, ne murmurez pas les uns contre les autres... car le juge se tient devant la porte » (Jacq. V, 7-9). Le Seigneur avertit solennellement toute conscience d'homme : il va juger tout homme selon son d'œuvre (comp. I Cor. IV, 5). Il voudrait aussi tenir éveillées les consciences des saints et les garder dans le sentiment de leur responsabilité; car de même qu'il exécutera le jugement contre le monde, de même aussi il manifestera les fruits des œuvres et des voies des saints, toutefois sans rapport avec la condamnation et n'affectant, en conséquence, aucunement leur salut.

Dans la manifestation de la vie d'un saint, deux choses sont mises en lumière, premièrement, les fruits de l'opération de l'Esprit de Dieu dans la marche et les voies d'un saint; et secondement, la valeur de l'œuvre du Seigneur Jésus-Christ qui, au commencement, fit de lui un saint et qui est la même pour tous les saints, pour le plus faible aussi bien que pour Paul lui-même. Sous ce rapport, « il n'y a pas de différence » : Christ est aussi bien ma justice qu'il était celle de Paul, lorsqu'il en fit un apôtre. Nous pouvons être fort petits par nous-mêmes, mais la justice est pour tous la même; nous avons tous la même vie et nous sommes participants de la

même gloire. Les frères ont part tous ensemble à la bienheureuse rédemption de Christ ; mais, d'autre part, chacun recevra une récompense selon ses œuvres.

J'ai rappelé ces choses pour que nous comprenions mieux quelle est la grâce du Seigneur. « Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les assemblées. Je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin » (vers 16). Tout ce qui aura part à la gloire sur la terre, tirera de là sa source ; Christ est la racine, la source de toutes les promesses, et la postérité ou l'accomplissement de toutes les promesses ; il est « né de la semence de David selon la chair, » mais il a cette gloire maintenant comme ressuscité d'entre les morts.

Mais nous avons une meilleure part, comme étant ressuscités avec lui, la même part qu'il a Lui-même. Il se présente comme « l'étoile brillante du matin : » il parle de Lui-même, disant : « Je suis ! » Il parle de ce qu'il est ; ce qu'il présente à notre cœur et à notre conscience, soit de saint, soit de pécheur, c'est *Lui-même* « Je suis l'étoile brillante du matin ; » c'est moi qui viens maintenant pour mettre tout en ordre ! Christ a-t-il du prix pour vous ? S'il n'en a pas, vous êtes en guerre avec Dieu. S'il n'est pas plus précieux pour vous que toute autre chose, vous êtes dans un mauvais état comme chrétien. Si vous êtes las d'entendre parler de lui, ce qui fait les délices de Dieu vous fatigue donc, et le ciel ne pourrait avoir de charme pour vous, car comment le ciel vous rendrait-il heureux, si vous ne trouvez pas vos délices en Christ, puisque Lui est le grand objet des délices dans le ciel ? Est il encore vrai de vous que vous ne voyez en Lui aucune beauté qui fasse que

vous le désiriez? Aux yeux de Dieu, il est la beauté parfaite, parfaitement aimable; et là où il y a quelque chose de Dieu dans une âme, il est Celui que l'âme désire pour le contempler, non pour être charmé par Lui un moment, comme on pourrait l'être par la vue d'un tableau, mais pour le connaître, pour l'aimer: il a pris possession des affections. La réponse aux désirs de l'âme peut se faire attendre; mais ses désirs sont là, le cœur a soif de Lui de cette soif que Lui seul peut satisfaire. Si vous n'avez aucun désir de Christ et que vous puissiez vous passer de Lui, vous êtes donc encore éloignés de Dieu qui se réjouit en Lui *seul*; et il n'y a pas en vous une pensée qui vous soit commune avec Dieu, car quand Dieu dit: « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir » (Matth. III, 17); vous, vous ne trouvez pas de plaisir en lui, ni ne le connaissez comme le désiré de votre cœur. Je ne parle ici ni de devoirs, ni de victoire sur ceci ou cela, mais je demande si, jour après jour, Christ, est le désir de votre cœur? Oh! combien souvent, lorsque nous voudrions parler de Christ, la conversation prend un autre cours, parce que la conscience est mal à l'aise et sait que Christ n'est pas aimé.

Le Seigneur, s'appelant lui-même « l'étoile brillante du matin, » éveille dans notre âme de glorieuses espérances, avant que ne luise l'aube qui introduit le jour. Il apporte ainsi dans l'âme la félicité de ces temps où le mal aura été ôté, avant que le jour lui-même soit venu. Le jour n'est pas là encore; c'est encore « la nuit. » Mais notre vraie position, comme chrétiens dans ce monde, est celle « d'enfants du jour » au milieu de la nuit, celle de gens qui n'ont rien de commun avec le monde.

Nous devrions être pleins de grâce envers le monde, mais nous ne sommes pas du monde, nous sommes enfants du jour. C'est pourquoi tout ce qui est de ce monde est en désaccord avec notre espérance et doit être épreuve pour nous en tant que chrétiens. S'il en est autrement, c'est que nous sommes inconséquents avec nous-mêmes. En tant que liés à « l'étoile du matin, » nous sommes associés avec Christ caché en Dieu, et nous avons notre part avec lui avant que ne vienne le jour, où il se « lèvera comme le soleil de justice avec la santé dans ses ailes » (Malach. IV, 2). Le monde le verra alors; mais à nous, il dit : Je vous ai donné une part avec moi avant que le jour vienne; car il s'est révélé à nous comme « l'étoile du matin » qui précède le jour. « Je lui donnerai autorité sur les nations et il les paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vaisseaux d'un potier... et je lui donnerai l'étoile du matin » (Apoc. II, 26-28). Outre tout le reste, il nous a fait don de lui-même et veut nous associer à lui-même. L'étoile du matin devance le jour; elle est notre part, notre douce espérance, Christ révélé à l'âme, avant que le jour se soit levé, Christ connu de ceux qui veillent pendant la nuit; ils voient cette étoile et connaissent Christ comme le monde ne le connaîtra jamais, et non-seulement ils le connaissent ainsi, mais ils savent qu'ils ont la même part que Christ lui-même : « Je lui donnerai l'étoile du matin. » Christ nous associe ainsi non-seulement avec la bénédiction du jour lui-même, mais avec *Lui* qui l'apporte. Il ne s'agit pas simplement de la gloire, mais du fait que je la posséderai avec le Seigneur. Si c'est le jour qui occupe mes pensées, je sais que j'en partagerai la gloire; mais si c'est sur

Christ que mon regard est fixé, je vois Christ dans cette gloire et je me réjouis de ce que je la partagerai avec Lui : « Et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur! » Il suffisait de cette assurance pour consoler les Thessaloniciens et leur faire désirer en même temps que Christ vint. Christ, je le répète, est révélé aux saints comme il ne l'est pas au monde ; nous avons la certitude que nous allons être avec Lui et que nous allons lui être rendus semblables pour toujours. « L'Esprit et l'épouse disent : Viens ! » L'affection spontanée de l'âme est le désir de sa venue. Christ étant allé en haut et le Saint-Esprit étant descendu pour rendre témoignage à son exaltation, l'œil est fixé sur lui dans sa gloire céleste ; et l'ayant contemplé, le cœur tend vers Lui et le désire ; et Lui fixe les affections du cœur, en disant : « Je viens ! » Le Saint-Esprit éveille le même désir dans d'autres âmes, les invitant lui-même à dire : « Viens. » Ce qui manifeste sous son vrai caractère la puissance de la révélation de Dieu, c'est que le cœur est réellement fixé sur Lui, et que l'âme désire sa venue, — si toutefois le monde n'est pas interposé entre nos âmes et Lui, — pour « être avec lui et le voir tel qu'il est. » Pouvez-vous dire sincèrement, que tout ici-bas, comparé à Christ n'est que perte, et comme des ordures (Phil. III) ? C'est ce que faisait Paul ; et il désirait une chose, c'est d'avancer dans la connaissance de Christ. Mais le caractère du monde s'oppose à cela. Tout ce qui journellement occupe mon âme et mon esprit, travaille à empêcher que mon âme ne trouve sa satisfaction en Christ ; tout cela entrave le libre cours de mes affections envers Lui, — et gêne ma communion avec Lui. C'est là le vrai caractère de tout ce qui est dans le

monde ; car « tout ce qui est dans le monde , la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, l'orgueil de la vie, n'est point du Père, mais du monde » (1 Jean II, 16). Si donc le cœur est occupé de ces choses, il ne peut pas avancer dans la connaissance de Christ, ni dire, comme expression de tout son désir : « Viens, Seigneur Jésus ! » Pour dire ainsi : « Viens ! » il faut un entier détachement du monde ; de plus , il faut que le cœur soit fixé sur Christ lui-même. Il faut également que la conscience soit « parfaite » (comp. Hébr. IX et X). Nul, si sa conscience lui laissait craindre encore d'être détruit peut-être d'une perdition éternelle, ne saurait désirer que Christ vînt. Vous ne pouvez pas dire : « Viens ! » si votre conscience n'est pas purifiée. Mais comment pouvons-nous avoir une conscience purifiée ? Dieu nous le dit : « Si le sang des taureaux et des boues... sanctifie pour la pureté de la chair, combien plus le sang du Christ qui, par l'Esprit éternel, s'est offert Lui-même à Dieu sans tâche, purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes pour servir le Dieu vivant ? » et « comme il est réservé aux hommes de mourir une fois et après cela d'être jugés , ainsi le Christ, ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent » (Hébr. IX et X). Ici, nous voyons la venue de Christ en rapport avec une conscience parfaite. Si je parle d'une conscience parfaite, il faut que j'aie une mesure parfaite ; il faut que je regarde au jugement de Dieu à l'égard du péché dans le sacrifice de Christ. Êtes-vous dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière ? car la lumière manifeste tout mal. Qu'importe votre conscience, si vous n'avez pas été

dans la présence de Dieu? Combien souvent notre conscience n'atteint pas à la mesure que Dieu réclame! Si vous commettez une erreur, votre conscience est-elle à la hauteur de la lumière, comme Dieu est dans la lumière? En ceci est le sujet du jugement que « la lumière est venue dans le monde et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière » (Jean III, 19), Christ a été présenté à la conscience de tout homme pour la vie, et comme le modèle parfait de celle-ci, semblable à Dieu et lui plaisant sans cesse : voilà la lumière! « La parole que j'ai dite, celle-là vous jugera au dernier jour » (Jean XII, 48). Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur. » Christ a aimé Dieu ainsi : êtes-vous semblables à Christ? Vous savez que vous n'atteignez pas à cette mesure. Considérez la vie tout entière de Christ ici-bas : il ne lit jamais rien en vue de lui-même, et vous, vous ne faites jamais rien que pour vous! Montrez-moi une circonstance dans laquelle Christ ait agi d'après sa seule affection naturelle. Lorsque sa mère et ses frères étaient « là dehors, » cherchant à lui parler, il dit : « Qui est ma mère et qui sont mes frères? Christ ne fit jamais rien que ce soit pour se complaire à » lui-même, excepté en ce sens qu'il prenait son plaisir à faire la volonté de son Père (Rom. XV, 2-3; Jean IV, 52-54; Hébr. X, 5-8). Pensez-vous que Dieu ait envoyé son Fils dans le monde pour être la lumière du monde, et qu'après tout il jugera sur un principe différent? Si est vrai que la lumière soit venue dans le monde, avez-vous cette lumière? Êtes-vous semblables à Christ? Ou, si vous ne l'êtes pas, vous condamnez-vous vous-mêmes, parce que vous n'êtes pas semblables à Lui? Avez-vous donné à Christ dans votre

cœur la place et l'autorité qui lui appartiennent ? Vous êtes-vous associé à la condamnation que Dieu a prononcée contre vous-même, témoignant que Dieu est juste, et vous rangeant du côté de Dieu pour prononcer ainsi le jugement contre vous-même ? Avez-vous pris parti pour Dieu contre vous ? S'il en est ainsi, vous marchez dans le sentier de la lumière et de la vérité. Jugez-vous le péché comme Dieu le juge et non en appelant mal ce qui amène la condamnation sur un autre que vous ? *Cela* n'est pas de la conscience ! Mais lorsque vous dites : *moi, j'ai mal fait*, et Dieu est juste, et que par là vous vous condamnez vous-même, vous apprenez ainsi le besoin que vous avez de la grâce. « Christ a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs. » Une œuvre parfaite et efficace a été accomplie, et a été accomplie selon l'estimation que Dieu fait du péché, en sorte que le péché est ôté aux yeux de Dieu, et ma conscience est ainsi rendue parfaite. Je vois ici Christ venant dans une énergie divine et ôtant le péché selon le besoin du pauvre pécheur. Il vint, la première fois, pour être fait péché pour nous, « afin que nous devinssions justice de Dieu en lui (1 Cor. V. 21) : personnellement, il fut toujours sans péché. Quand il viendra, la seconde fois, il viendra sans péché, ayant une fois porté nos péchés et les ayant effacés pour toujours ! Il a si entièrement ôté le péché par le sacrifice de lui-même, que, entièrement à part le péché, il viendra, comme il dit, pour nous prendre à lui. « Si je m'en vais et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi » (Jean XIV, 2-3). Est-il question du péché, là ? Non. La première fois, il vint à cause du péché ; mais il viendra une se-

conde fois sans péché, — non pour nous recevoir dans nos péchés, car le péché est ôté, mais pour nous prendre à lui dans un amour divin et parfait. Quoi! serai-je là où Christ est? Oui, mais non pas pour y porter mes péchés. Dieu ne pouvait supporter le péché, car Dieu est parfaitement saint. Si Christ est là, tous mes péchés sont ôtés; et ainsi, ma conscience étant purifiée, il n'y a nul empêchement à ce qu'en pleine liberté de conscience, je dise : « Viens ! » Si Christ dit : « Je suis l'étoile brillante du matin, » alors je n'ai rien à craindre; mais c'est la joie de mon âme de l'attendre et d'être avec Lui. Mes affections étant fixées sur Christ et ma conscience étant entièrement purifiée, je dis « Viens ! » Je désire Christ, connaissant mon association avec Lui-même comme l'étoile brillante du matin, et je dis : « Viens ! » Jude (non pas Iscariot) lui dit : Seigneur, comment se fait-il que tu vas te manifester à nous, et non pas au monde? La vraie et propre espérance de l'Église a ce caractère. Que celui qui entend, dise : « Viens ! » L'âme est remplie de l'amour qui découle d'une relation connue et sur laquelle il est fondé. Comment aimerais-je comme un frère quelqu'un que je ne connaîtrais pas pour être tel? Je ne puis aimer comme père celui que je ne connaîtrais pas comme étant réellement mon père, et dont je ne me saurais pas le fils. Toutes les affections des saints se lient ainsi à une relation déjà existante : la grâce nous place dans un certaine relation, afin que nous ayons les affections propres à cette relation; et à moins que nous ne marchions dans la mondanité, ou de manière à contrister l'Esprit de Dieu, il y aura en nous le désir de voir Christ pour être avec lui et lui être semblables.

Lorsque la relation, dans laquelle je me trouve placé vis-à-vis de quelqu'un, est connue par moi, alors l'amour qui s'y rattache remplira mon cœur. Mais il faut être épouse, et le savoir, pour aimer comme une épouse. Or, l'Eglise est l'épouse de Christ : Conduisez - vous donc comme faisant partie de cette épouse. Et ceci est vrai de toute âme qui a entendu la voix du Berger, et qui a cru. Venez donc, qui que vous soyez, vous qui avez conscience d'une telle relation, venez et unissez-vous à la voix de l'Esprit et de l'Épouse, pour dire : « Viens. » Et, si quelqu'un n'avait pas encore acquis la certitude qu'il est dans cette relation, qu'il reçoive Christ et en même temps cette relation avec Lui, afin qu'il se réjouisse avec nous dans l'attente de Christ, « l'étoile brillante du matin, » et qu'il dise : « Viens ! »

Aussi longtemps que nous sommes dans le monde, nous sommes là où le Christ n'est pas connu. Nous ne sommes pas encore introduits à notre place dans la gloire ; mais nous avons déjà la source d'eau jaillissante en nous ; c'est pourquoi, dans la conscience de ce que nous possédons en nous-mêmes, nous tournons nos regards en haut, disant : « Viens ! » C'est l'Esprit en moi qui éveille ce désir. Pourquoi désiré-je le voir ? Parce que je sens qu'il m'aime. Pourquoi désiré-je être dans la maison du Père ? Parce que là sont ma place et ma part d'enfant. Toutes les sources de joie sont connues comme nôtres dans ces glorieuses relations. C'est pourquoi je puis dire : « Que celui qui a soif vienne, » car la joie que je possède moi-même en Dieu, se traduit naturellement en amour pour d'autres et en désir qu'ils aient part, eux aussi, à cette joie.

Christ est l'objet de l'Épouse ; et dès qu'il dit : « Je

suis l'étoile brillante du matin, » guidée par l'Esprit, elle répond : « Viens ! Et que celui qui entend dise : Viens ! Et que celui qui a soif, vienne ; que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie » (vers. 16, 17). L'Épouse n'est pas l'eau de la vie, mais elle la possède, et elle peut dire : *Viens !* C'est Christ qui est l'eau de la vie pour le plus pauvre pécheur ; que celui donc qui entend dise : *Viens !* Et que celui qui a soif vienne, et que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie !



« Jésus, le Fils de Dieu. »

« Dieu ayant autrefois parlé aux pères par les prophètes, en plusieurs fois et en plusieurs manières, à la fin de ces jours-là, nous a parlé dans le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, par lequel aussi il a fait les mondes, qui, étant le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance, et soutenant toutes choses par la parole de sa puissance, ayant fait par lui-même la purification de nos péchés, s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux ; étant devenu d'autant plus excellent que les anges, qu'il a hérité d'un nom supérieur au leur. » (Hébr. I, 1-4.)

C'est sur la *personne* de notre Seigneur Jésus que ce premier chapitre de l'épître aux Hébreux veut surtout concentrer notre attention ; c'est la gloire de sa *personne*, qui, à l'exclusion d'autres sujets, nous est présentée. Au milieu de tant de souffrances où nous sommes placés, comme chrétiens, il importe que nous prenions garde à nous-mêmes, pour que, en contemplant les fruits bénis de l'œuvre de Christ, nous ne per-

dions pas de vue sa gloire personnelle. Nous n'y sommes que trop portés. C'est dans cette personne mystérieuse, dont il est dit : « le mystère de la piété est grand — Dieu a été manifesté en chair, justifié en esprit, vu des anges, prêché parmi les nations, cru au monde et élevé dans la gloire » (1 Tim. III, 16), que se trouve tout ce qui répond aux besoins du cœur, et que la vie, l'amour, la puissance, le bonheur, ont leur seule et véritable source.

Pour que le cœur soit en repos, il faut qu'il s'oublie lui-même, qu'il oublie ses besoins, pour regarder à ce que Dieu est ; et ce que Dieu est nous est révélé dans toute sa plénitude, dans la personne du Fils. La plénitude est venue jusqu'à nous en Celui qui, après être descendu dans les parties inférieures de la terre, est monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplit toutes choses (Eph. IV). Ceci, toutefois, tel qu'il nous est révélé dans les Ecritures, est loin d'être généralement connu et accepté par les saints. Le résumé de l'histoire de l'humanité, non pas seulement dans ses pages les plus souillées par le mal et la corruption, nous montre l'homme limitant, contrariant, entravant les bénédictions que la main de Dieu répand sur lui avec tant de libéralité. Cela ressort d'une manière très marquée dans l'histoire de l'Eglise, et nous savons, par notre propre expérience individuelle, combien cela est vrai aussi pour nous. A la fin de notre journée, quoique nous puissions penser à Dieu comme nous ayant beaucoup donné, et à nous-mêmes comme ayant beaucoup reçu, — en général, cependant, le sentiment qui devra prédominer dans nos cœurs, n'est pas comment nous avons profité de ces bénédictions, mais bien comment nous les avons entravées, contrariées, empêchées.

En recherchant ce qui est écrit au sujet du Fils, nous voyons qu'il est parlé de Lui, en premier lieu, comme de Celui qui, « au commencement, » avant la fondation du monde, était « avec Dieu, » et qui pourtant « était Dieu, » le Fils dans le sein du Père, un avec Lui en honneur et en gloire (Jean I). Ceci dépasse la portée de notre intelligence. Avant qu'aucune chose ne fût, Il était d'éternité en éternité « Même de siècle en siècle tu es le Dieu Fort » (Ps. XC, 2). Devant ces révélations nous ne pouvons que dire : « Ses voies sont impossibles à trouver ! » Telle est toutefois la vérité. Celui qui était au commencement avec Dieu ; éternel comme Dieu, étant Lui-même Dieu, Celui-là était aussi le Fils de Dieu. Éternel dans sa nature, étant le « Je suis, » Il était le Fils de Dieu. Il y a ici un mystère, où la raison n'a rien à voir. C'est une révélation de Dieu. Dieu a nommé ce Personnage « le Fils unique, » et la foi s'incline. La foi ne cherche pas à comprendre les mystères ; tout ce qu'elle veut, c'est de savoir, au sujet de certaines choses, qu'elles sont *révélées de Dieu*, alors elle *croit*, quoiqu'elle puisse ne pas *comprendre*. Quand le moment sera venu pour nous de « connaître comme nous avons été connus » (1 Cor. XIII, 12), ces choses nous seront expliquées ; mais jusque-là, il se peut que des pensées soient présentées à notre foi, que nous ne pouvons sonder, qui dépassent la mesure de notre intelligence. Dieu permet qu'il y ait des mystères, en partie pour éprouver la soumission de notre cœur, car Il l'exige aussi bien que l'obéissance dans la vie extérieure. Dieu regarde si quelque présomptueux raisonnement ne s'élève pas en nous pour vouloir fouiller dans ces choses, et si, lorsqu'il en est ainsi,

nous lui imposons silence. Cette soumission du cœur devant Dieu fait partie de la sainteté, et le Saint-Esprit seul la donne. Lui seul peut apaiser et soumettre ces puissances intérieures de la pensée, qui s'élevent contre les choses de Dieu et osent les juger, refusant d'accepter ce qui ne peut être compris ; — révolte et orgueil qui ne peuvent être comparées qu'à la révolte et à l'orgueil de Satan. Veillons donc sur nous-mêmes, chers amis ; il est bien nécessaire que nous le fassions ; car lorsque Dieu nous communique des choses qui nous paraissent difficiles à comprendre, il nous convient non-seulement de nous incliner humblement devant cette révélation de Dieu, mais de nous souvenir que bien souvent d'autres révélations nous sont faites au sujet de nous-mêmes et de Dieu, qui sont bien plus obscures, qui même paraissent se contredire. — Mais la foi les accepte et se soumet, reconnaissant qu'elles sont en bénédiction au cœur qui a besoin de grâce et d'amour.

C'est dans cet insondable mystère de l'existence du Fils dans le sein du Père, et de l'égalité absolue du Fils avec le Père, que nous trouvons le premier mot de *l'amour*, ainsi qu'il est dit : « car tu m'as aimé avant la fondation du monde » (Jean XVII, 24). L'expression « *dans le sein du Père* » dépeint avec force la mystérieuse plénitude de l'amour, et nous décrit, pour ainsi dire, la place où l'amour se recèle. A peine est-il fait mention ici de la gloire ; il n'est question que d'amour, un amour inexprimable, qui va bien au delà de la gloire. Sans doute Dieu a voulu, avant tout, attacher nos pensées et nos affections sur le fondement de l'amour, et non pas seulement enseigner notre intelligence. Le Père et le Fils sont également Dieu, égale-

ment bienheureux; mais il y a entre eux cette parfaite existence de l'amour. Dieu se révèle à nous dans le Fils unique, en Celui qui « est dans le sein du Père. »

Dès le commencement, le but de Dieu a été de *se révéler* Lui-même; toutefois, au temps dont nous avons parlé, Il n'était *pas révélé*, car il n'y avait personne à qui cette révélation pût être faite. Il n'y avait ni anges, ni principautés, ni puissances, rien n'existait ni sur la terre ni dans le ciel, car « Lui (Christ) est avant toutes choses, et toutes choses subsistent par Lui » (Col. I, 17). Pas une seule chose n'était là lorsque cet amour parfait existait entre le Fils et le Père, que le Fils allait révéler; et par conséquent, la première manifestation de la puissance du Fils de Dieu, qui nous est rapportée, c'est la création: « par lequel aussi Il a fait les mondes » (vers. 2). — Il devint le Créateur. Il n'y a pas une étoile dans le ciel, pas un brin d'herbe sur la terre, il n'y a rien ayant vie, qui n'ait été créé par la volonté expresse du Fils de Dieu, qui créa toutes choses.

C'est la *toute-puissance* qui est manifestée ici. Ce fut le Fils qui dit: « Que la lumière soit! et la lumière fut, » (Gen. I, 3). Je le répète, nous reconnaissons ici l'action d'un pouvoir *tout-puissant*, car il n'y a pas de puissance plus grande que celle qui crée, qui forme toutes choses de rien. « Car Il a dit, et ce qu'Il a dit a eu son être; Il a commandé et la chose a comparu » (Ps. XXXIII, 9). Rien n'existait; mais « *par la foi nous comprenons* que les mondes ont été formés par la parole de Dieu; de sorte que les choses qui se voient n'ont pas été faites de choses qui paraissent » (Hébr. XI, 3). Ces choses n'existaient auparavant sous aucune forme; elles n'avaient pas d'être, même dans les éléments

qui les constituent, cependant à la parole du Fils, elles se trouvèrent là. Nous ne *comprendons* pas ceci de la manière dont l'homme cherche à comprendre ; les difficultés nous entourent de tous les côtés ; mais Dieu l'a ainsi révélé, *c'est pourquoi nous croyons*.

Le Fils a créé les anges. Nous ne connaissons guère quelle est leur nature ; ils étaient avant que le monde fût ; et, comme étant capables de la recevoir et d'en jouir, il leur fut donné de voir la puissance du Fils manifestée dans la création : « Les étoiles du matin se réjouissaient ensemble, et les fils de Dieu chantaient en triomphe » (Job XXXVIII, 7). L'Écriture parle de plusieurs variétés d'anges, de principautés et de puissances ; mais ces armées célestes sont presque autant au-dessus de notre intelligence que Dieu Lui-même. Il est dit qu'Il « fait de ses anges des vents, et ses ministres des flammes de feu » (vers. 7) ; et nous pouvons difficilement comprendre comment l'expression de « flammes de feu » peut s'appliquer à un être capable d'adorer Dieu et de servir les autres, comme il est dit : « Ne sont-ils pas tous des esprits administrateurs, envoyés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut » (vers. 14) ?

Ensuite il y a la relation de Dieu avec la création inférieure, sous toutes ses formes de beauté, et avec l'homme créé à l'image même de Dieu. Ceci aussi est l'œuvre du Fils. — Tout le long de l'Ancien Testament nous avons des manifestations du Fils de Dieu. Partout où la gloire de Dieu se fait entrevoir, c'est la gloire du Fils, car Dieu ne peut être vu d'aucun homme. « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique qui est dans le sein du Père, Lui L'a fait connaître » (Jean I, 18). —

Il y a dans tout ceci un caractère de grandeur paisible, heureuse, pleine de grâce ; c'est la grandeur de Celui qui a créé toutes choses, et par qui toutes choses subsistent.

Mais soudain la scène change, et immédiatement après, il nous est parlé — non pas du Fils comme vu des anges, comme le resplendissement de la gloire du Père, — mais « du petit enfant emmaillotté et couché dans une crèche » (Luc II. 12), en dehors de l'hôtellerie ! Un pauvre, faible enfant, pour lequel il n'y avait pas de place dans la maison ! C'était là, en vérité, le signe d'un abaissement profond ; mais qui doit nous apprendre quelle est la condition véritable du monde, où les fondements de toutes choses sont sortis de leur place.

Et ici, en pensant à Jésus comme à la *Parole faite chair*, nous devons nous rappeler ce qu'était la chair, telle que l'Ancien Testament nous la fait voir, pleine de mal et d'iniquité. Et pourtant c'est la nature de ceux à qui la chair appartenait, que le Fils de Dieu prit à Lui, dans une union étroite avec Lui-même. Mais en Lui il ne pouvait y avoir de péché ; aussi du moment où le Fils de Dieu revêtit la nature humaine, elle fut sainte en Lui ; ce fut une nature humaine sainte. Conçu du Saint-Esprit, il fut fils de la Vierge. L'ange Gabriel dit à Marie : « L'Esprit saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre, c'est pourquoi aussi l'être saint qui naîtra de toi, sera appelé FILS DE DIEU » (Luc I, 25). — C'est alors que l'on a pu dire : « L'Éternel a créé une chose nouvelle sur la terre » (Jér. XXXI, 22).

« Emmanuel » (Esaïe VII, 14 ; Matth. I, 25) fut une

chose nouvelle, » Celui qui était véritablement et parfaitement homme, et qui pourtant était le Seigneur du ciel. Comme étant fait chair, Il était sujet à toutes les douleurs et à toutes les souffrances humaines, exposé à la tentation et aux ténèbres; Il savait ce que c'était que d'avoir l'épée entrant dans son âme, et trouvait devant Lui tout ce qui fait frissonner le cœur, quand on comprend un peu ce qu'est le mal; — et pourtant Il était le Fils de Dieu, le Seigneur du ciel, soutenant toutes choses par la parole de sa puissance; quoique se présentant aux regards sous l'aspect d'un faible enfant (et il me semble qu'il n'y a rien de plus chétif qu'un petit enfant nouveau-né), cet être si faible était le Seigneur du ciel!

Sur quoi donc repose la foi, chers amis, quand on pense à Jésus? Est-ce sur la souffrance, la faiblesse, la patience? Oui — mais sur bien plus encore! Sur son pouvoir comme le Dieu vivant. Nous savons ce qu'est la faiblesse, mais la pensée de la plénitude de Dieu entrant dans cette faiblesse, voilà ce dont nous sommes peu en état de nous rendre compte. C'était sa perfection, son excellence, sa gloire que la foi avait à discerner sous cette apparence, voyant et contemplant à travers tout le Seigneur du ciel.

Et c'était aussi à cela que Dieu prenait plaisir à rendre témoignage, au milieu de cette humiliation si profonde. Là où elle se montrait plus complète, dans la crèche, au désert, à Gethsémané, ou sur la croix, Dieu Lui rendait toujours témoignage comme au Fils.

Dans la crèche, repoussé par les hommes, les anges célèbrent ses louanges, et Dieu envoie l'étoile pour servir de guide aux rois d'Orient, qui viennent Lui ren-

dre hommage et Lui offrir leurs dons : de l'or, de l'encens, de la myrrhe (Matth. II).

Dans le désert, où Il avait été tenté par Satan, « les anges s'approchèrent et Le servirent » (Matth. IV).

A Gethsémani, « un ange du ciel Lui apparut, Le fortifiant » (Luc XXII).

Et sur la croix, quand on L'accable d'outrages et d'ignominie, les rochers se fendent, la terre tremble, le soleil est obscurci, le voile du temple se déchire en deux, depuis le haut jusqu'en bas, et le centenier et ceux qui étaient avec lui sont forcés de s'écrier : « *Certainement Celui-ci était le Fils de Dieu.* » (Matth. XXVII)!

Dieu prenait occasion des moments où l'humiliation était la plus profonde, pour donner à connaître que Celui qui était là dans la faiblesse, méprisé, outragé, était « le Fils. » nom qui renfermait toute la gloire déjà mentionnée.

Nous voyons donc en Lui Celui qui, même quand Il s'anéantissait ainsi, ne cessait pas d'être le Fils unique dans le sein du Père. Et quel service que celui qu'Il accomplit pour nous ! En Lui il y avait ce dont nous avons le plus besoin : la perfection de l'homme devant Dieu. Nous sentons combien nous en sommes éloignés, car Dieu nous a donné la conscience de la nécessité de cette perfection devant Lui, et cette parole : « Comment l'homme mortel se justifierait-il devant Dieu » (Job XXV, 4) ? est des plus sérieuses. Jésus répond à cette demande : Il accomplit toute la volonté de Dieu d'une manière parfaite. Au milieu des afflictions, de la faiblesse, et quoique ayant en Lui-même une volonté qui était parfaite, nous ne Le voyons ne jamais faire usage de cette volonté, si ce n'est dans une soumission entière à celle de Dieu.

A suivre.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

« Jésus, le Fils de Dieu. »

(Suite et fin de la page 560).

Y a-t-il un seul croyant qui ait essayé pendant un jour, même seulement pendant une heure, de soumettre sa volonté propre à Dieu d'une manière absolue, de Lui être complètement soumis en toutes choses? Il pourra, dans ce cas, se faire une idée de ce qu'a été le chemin de Christ ici-bas, Lui qui, toujours et en tout, ne faisait pas sa volonté, mais celle du Père qui L'avait envoyé. Il connut la tentation et la souffrance; « Il exposa son dos à ceux qui Le frappaient, et ses joues à ceux qui Lui tiraient le poil; Il ne cachait pas son visage en arrière des opprobres, ni des crachats » (Es. L, 6); et pourquoi? — De sa propre volonté Il n'aurait pas cherché ces choses, mais Il s'y soumettait en obéissance à la volonté du Père. « L'Éternel L'ayant voulu froisser, L'a mis en langueur » (Es. LIII, 10). Il y avait chez Lui abandon de la volonté propre, non-seulement dans l'accomplissement de l'acte même, mais dans la

manière de l'accomplir, dans le moment choisi pour cela. En tout, Christ montra une obéissance parfaite, et pourtant sa volonté à Lui était une volonté parfaite aussi. Tout ce qu'Il était dans le ciel, « dans le sein du Père, » où Il ne connaissait ni la souffrance, ni la tentation, Il le fut toujours ici-bas, dans la douleur, dans l'épreuve; et quand Il fut attaché au bois, abandonné de tous, nous L'entendons dire : « Toutefois tu es le Saint, habitant au milieu des louanges d'Israël » (Ps. XXII, 5).

Tel fut le caractère du service de Christ, et en terminant Il peut dire : « Je t'ai glorifié sur la terre » (Jean XVII, 4). Dans le ciel, Il avait glorifié le Père en créant toutes choses, et ensuite, sur la terre, les regards des anges, de Satan, des hommes, et au-dessus de tout, les regards de Dieu, L'avaient suivi tout le long de son chemin, et n'avaient trouvé aucun défaut. — Christ pouvait dire avec assurance et selon la vérité : « Je t'ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donné à faire. »

Que l'on tâche de se représenter ce que c'est que de se trouver en face de la sainteté de Dieu ; de se figurer la nécessité d'être sans aucune souillure, d'avoir un cœur aussi pur que la neige la plus intacte, si l'on veut se tenir devant Lui, et l'on pourra se faire une idée de la perfection de Jésus comme homme, qui Le rendait capable de dire : « Je t'ai glorifié sur la terre. »

Quel effet cela doit-il produire sur nous ? Est-ce de nous retenir loin de Dieu ? Non ; mais cela doit nous mettre à l'épreuve. Le contraste entre nous-mêmes et le Seigneur doit nous humilier profondément ; toutefois, par la bonté de Dieu, tout cela est pour nous. Jésus

ayant glorifié Dieu sur la terre, Dieu peut donner une justice et une gloire éternelles à quiconque croit en Jésus. « Vous êtes de Lui dans le Christ Jésus, qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu, justice sanctification et rédemption » (1 Cor. I, 30). Nous avons ici les fruits de la justice de Christ *pour nous*. « Il nous a été fait de la part de Dieu ; » de sorte que les rayons de l'amour arrivent jusqu'à nous, qui sommes par nature dans les ténèbres de l'ombre de la mort. La même puissance merveilleuse qui trouvait à s'exercer dans la création des anges et de toutes les choses qui ont été créées, a trouvé aussi un moyen de s'exercer en opérant une justice pour ceux qui, à travers tous les siècles, auront à bénir Dieu de leur avoir donné cette justice.

En toutes choses Jésus était parfait, que nous Le contemplions dans les détails de sa vie, ou dans son obéissance jusqu'à la mort. Mais cette perfection ne doit pas être matière à spéculation : nous avons à la recevoir et à en jouir par la foi comme nous appartenant. Je m'exprime ainsi, parce que, dans la chrétienté professante, il y a souvent une façon relâchée de parler des voies de Jésus, de l'exemple de Jésus, des beautés du caractère de Jésus, laquelle ne sert qu'à tenir le cœur loin de Lui ; ruse de Satan pour empêcher les saints de savoir que cette perfection est à eux, et de pouvoir avec joie dire : « *Tout cela est à moi* ».

Or, c'est parce que Dieu voyait cette perfection en Christ que Christ pouvait laisser sa vie pour les autres, ainsi que cela est dit ici : « ayant fait par Lui-même la purification de nos péchés » (vers. 5). Ce qui caractérise surtout l'effusion du sang, c'est que la vie était donnée en expiation pour le péché. Jésus se courba

sous le poids de la colère de Dieu ; et dès ce moment, le cours des voies de Dieu fut changé. La justice avait eu son cours ; le sépulcre avait reçu Jésus, et alors Dieu agit autrement. Il commence à agir envers Jésus, comme nous le voyons dans ce chapitre. Dieu place Jésus dans la gloire : Il répand sur Lui ses bénédictions ; Il L'oint et Lui parle sous ce caractère. Ce n'est plus un homme qui s'approche de Dieu, un homme qui agit envers Dieu, c'est Dieu qui verse toute la plénitude de ses faveurs sur un homme, sur quelqu'un qu'Il nomme son « Compagnon » (Zach. XIII, 7). Le Seigneur Jésus était couché dans le sépulcre, et Dieu déclare devant les hommes et devant les anges, qu'Il est Son compagnon. De sorte que lorsque Dieu ressuscite Jésus d'entre les morts, l'homme est placé dans une position où il peut recevoir l'honneur et la bénédiction, car Dieu, en abaissant ses regards, voit un homme qu'Il peut glorifier de sa propre gloire, ainsi que cela est dit : « Tu L'as couronné de gloire et d'honneur. Tu L'as établi dominateur sur les œuvres de tes mains ; Tu as mis toutes choses sous ses pieds » (Ps. VIII, 5, 6).

Est-ce donc que nous perdons notre union avec Jésus ici-bas ? Non ; ce qui est vrai de Christ, est vrai de chacun des croyants, de tous les saints. C'est pourquoi Dieu les bénit, et agit envers eux comme envers les « héritiers du salut. » Il agit envers toute la famille des rachetés, selon la mesure de son amour pour Jésus ; ils sont « enracinés et fondés dans l'amour » (Eph. III, 18) ; et il en est ainsi parce que Celui qui a fait « par Lui-même la purification de nos péchés, » est le Fils unique du Père — le Fils qui est dans le sein du Père.

Où est Jésus maintenant ? « Il s'est assis à la droite

de la Majesté dans les hauts lieux » (vers. 3). « Nous voyons Jésus, qui a été fait un peu moindre que les anges, couronné de gloire et d'honneur » (vers. 9). « Toute puissance Lui a été donnée dans le ciel et sur la terre » (Matth. XXVIII, 18). Jusqu'à présent Il soutient toutes choses d'une manière *cachée*, mais *bientôt* sa puissance sera une puissance *manifestée*. Ce monde où Jésus a été humilié, méprisé, rejeté, ce monde verra bientôt la pleine *manifestation* de sa gloire. « Toutes choses » seront alors *publiquement* mises sous ses pieds, à Lui, comme Fils de l'homme (comp. Ps. VIII). Dieu a des desseins de miséricorde envers la création elle-même, mais il ne sont pas déployés jusqu'à présent ; car, ni l'incarnation de Jésus, ni sa vie, ni sa mort, ni même sa résurrection, n'ont en rien altéré l'état extérieur des choses. Il n'y aura aucun changement avant le retour de Christ.

C'est de ce temps encore à venir que l'apôtre parle, en disant : « Quand Il introduira *de nouveau* le premier-né dans le monde habitable, Il dit : Et que tous les anges de Dieu Lui rendent hommage » (vers. 6). Voilà comment Jésus reviendra : tous les anges de Dieu l'adorant, toutes choses étant mises sous ses pieds, tandis que les saints seront avec Lui et partageront sa gloire. — Comme ceci nous lie à Dieu ! — Êtes-vous donc prêts, chers frères, à vivre pour un temps humbles et méprisés ? Si le Saint-Esprit nous conduit à l'attente de la gloire *future* de Christ comme nous appartenant, Il nous conduira, je n'en doute pas, dans une position ici-bas qui correspondra à cette attente ; et ainsi enseignés par Lui, nous comprendrons bientôt que *désormais* nous ne pouvons avoir aucune part à la gloire du monde. Nous possédons une part bien plus excellente, et avec

autant de certitude que Christ la possède, quoique nous ayons à l'*attendre*.

Si Dieu, chers amis, nous a réellement donné cette part dont je parle, et si la valeur de cette part ne peut être mesurée que par le prix que Christ a aux yeux de Dieu, que notre bonheur est immense ! La mesure du prix que nous avons pour Dieu est conforme à la mesure de la valeur de Christ Lui-même ! Cela nous remplit de confiance et de paix ; et s'il y a des joies, si l'âme désire connaître l'amour, avoir communion avec la pensée de Dieu, avec toute connaissance — quoiqu'elle puisse ne pas trouver déjà maintenant tout ce qu'elle désire, — qu'elle attende ! — Tout est gardé pour nous en Christ *caché*. Et sachant cela, nous saurons nous contenter pour un temps d'une place humble.

Regardons autour de nous ce que l'homme fait. Dans un sens nous avons plus de sujet de connaître le mal que Jésus Lui-même lorsqu'il était ici-bas, car nous avons vu son sang rejeté, et non-seulement cela, mais nous avons vu des hommes reconnaître la puissance de ce sang et s'en servir contre Dieu, tellement que l'Église professante est devenue l'image de ceux qui, dans le désert, « s'assirent pour manger et pour boire, puis se levèrent pour jouer » (Ex. XXXII, 6). Ce n'est pas, qu'étant gardés des désordres de ceux qui nous entourent, nous ayons à endurcir nos cœurs à leur égard, et à nous tenir à distance dans un esprit d'orgueil ; — non, — nous aurons, au contraire, pitié d'eux et nous les aimerons. — Nous discernons la souffrance, de là la pitié ; — et nous connaissons la grâce de Dieu, de là l'amour.

Qu'il y ait en nous plus de simplicité de foi quant à

ces choses. Dieu est honoré par une foi simple à ce qui concerne la personne de SON FILS; c'est ainsi aussi que nous serons de plus en plus rendus capables de dire : « Grâces soient rendues à Dieu pour son don inexprimable » (2 Cor. IX, 15)!



Méditations
sur la seconde venue de Christ

MÉDITATION VI.

Daniel II, 19, jusqu'à la fin.

J'ai lu ce chapitre, parce qu'il contient une esquisse d'une partie de la prophétie, dont les détails sont contenus dans d'autres portions de l'Écriture. Nous avons commencé par voir que l'Église, par la promesse immuable de Dieu, possède une espérance sûre et certaine d'être enlevée avant que Christ vienne juger le monde, afin d'être pour toujours avec Lui. Nous avons vu aussi que le désir et l'attente de son arrivée, lorsque le cœur est réellement à Christ, sont la brillante et joyeuse force des Chrétiens dans leur marche. Nous avons vu, la dernière fois, que ce qui est appelé l'Église, l'Église professante, considérée comme étant dans le monde, sera à la fin complètement rejetée de Dieu, sévèrement jugée à cause de sa corruption, vomie de la bouche de Christ. Quant aux voies de Dieu dans le monde, nous avons vu que les Juifs ont toujours été le centre de son gouvernement. Quant à son gouvernement providentiel, Il l'exerce toujours. Il fait tourner toutes choses au

bien de ceux qui l'aiment ; pas un passereau ne tombe à terre sans la volonté de Celui qui est notre Père. Mais lorsqu'il s'agit de son gouvernement direct, de ses voies immédiates relativement à la conduite des hommes ici-bas, et de la manifestation publique de son intervention sur la terre, alors les Juifs entrent en scène pour en être le point de départ. Mais les voies de Dieu, dans leur plein développement, s'étendent nécessairement aussi aux Gentils qui entourent les Juifs et qui les ont si longtemps opprimés. Par conséquent, les passages qui concernent les Juifs, se rapportent aussi aux Gentils, comme à ceux qui arrivent devant Dieu, lorsqu'Il prend en main ce gouvernement, dans lequel les Juifs ont la première et principale place sur la terre. Quelques-uns de ces passages, que je vais citer, ont donc déjà été produits au sujet des Juifs. Il nous faut auparavant distinguer deux classes de Gentils, auxquelles ils font allusion et auxquelles correspondent deux classes de prophéties. La première concerne les Gentils qui étaient ennemis des Juifs, lorsque Dieu était avec eux sur la terre et qu'il les reconnaissait, et ceux qui seront ennemis, lorsque Dieu connaîtra de nouveau son peuple sur la terre. La seconde concerne les Gentils qui oppriment les Juifs pendant le temps où Dieu a écrit sur eux « Lo-Ammi, » c'est-à-dire : Pas mon peuple ; depuis que les temps des Gentils ont commencé. Ces deux classes sont entièrement distinctes l'une de l'autre. Il y a certaines puissances, avec lesquelles Dieu entre en relations, qui sont en dehors d'Israël et qui sont ses ennemis, pendant que la présence de Dieu et son trône sont encore au milieu de ce peuple. Les représentants de ces puissances se retrouveront, dans les

derniers jours, lorsque Dieu s'occupera de nouveau d'Israël. Mais après que les Juifs se furent tournés vers l'idolâtrie et quelle qu'ait été la patience de Dieu, se levant de bon matin et envoyant ses prophètes, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de remède, Il fut obligé de les abandonner au jugement. Alors il suscita Nébucadnetzar, et les temps des Gentils ont commencé, ils ont encore leur cours. L'empire a passé de Babylone à la Perse, de la Perse à la Grèce, et les Juifs étaient esclaves des Romains, des Gentils, lorsque Christ arriva. Leur état ecclésiastique leur était encore laissé, mais la puissance civile était dans les mains de leurs oppresseurs. Ces temps des Gentils continuent jusqu'à ce que Christ exécute le jugement ; jusqu'à ce que ceux qui furent les oppresseurs du peuple de Dieu, pendant qu'Il ne reconnaissait pas ce peuple, soient détruits, et que ceux qui, en dehors de ces oppresseurs, sont aussi ennemis d'Israël, soient anéantis au moment où ils croiront qu'ils sont les maîtres ; alors les Juifs sont délivrés. En un mot, l'Écriture nous montre que les Juifs sont le centre des voies de Dieu sur la terre, et que, quant à ce qui concerne les Gentils, il y a deux classes de prophéties : l'une se rapportant aux ennemis du peuple de Dieu, pendant qu'Il le reconnaît ; l'autre se rapportant aux oppresseurs d'Israël pendant qu'il est rejeté et que Dieu ne le reconnaît pas.

Le chapitre XXXII du Deutéronome établit, à l'origine même de toute l'histoire du peuple d'Israël, le fondement prophétique de tout ce qui doit arriver. Le vers. 8, montre que les Juifs sont le centre des voies de Dieu : « Quand le Souverain partageait les nations, quand Il séparait les enfants des hommes les uns des

autres, il établit les bornes des peuples selon le nombre des enfants d'Israël. » Rapprochez cela du jugement général des Gentils. Le Prophète annonce d'abord qu'après sa mort Israël se corrompra ; puis, au vers. 21, il parle de la méchanceté dont nous voyons encore les fruits aujourd'hui. Au vers. 26, il montre que la bonté de Dieu s'élèvera au-dessus de la méchanceté, de manière à ne pas détruire le peuple, et à montrer qu'Il est Dieu. Ensuite il continue jusqu'au temps où Dieu se lèvera pour juger, nous amenant ainsi au sujet dont nous nous occupons. Lorsque Israël est amené au degré le plus bas possible, l'Éternel jugera son peuple, mais il se repentira en faveur de ses serviteurs (vers. 35). Il est dit (vers. 41) que sa main saisit le jugement en vengeance de ses ennemis, car les puissances des Gentils se trouveront être telles, ainsi que les Juifs apostats. « Ses flèches s'enivreront de sang, et son épée dévorera la chair. » C'est cependant par ces moyens que seront introduites les bénédictions milléniales, où « les nations se réjouiront avec son peuple ; car Il vengera le sang de ses serviteurs » — ce qui n'est pas encore accompli — « il se vengera de ses adversaires et (remarquez cette expression) il aura miséricorde de son pays et de son peuple. » Voilà donc son peuple jugé, ses serviteurs vengés, ses adversaires châtiés, puis son pays et son peuple devenus les objets de sa miséricorde, et les Gentils se réjouissent avec eux. En un mot, le jugement, la destruction des adversaires du Seigneur — Gentils et Juifs apostats — la vengeance en faveur de ses serviteurs, la restauration d'Israël, et la bénédiction des nations avec Israël qui est seul son peuple. Avant de montrer la différence qui existe entre les

ennemis d'Israël reconnu de Dieu, et ses oppresseurs lorsqu'il est rejeté, je vais m'occuper du témoignage général de Dieu sur le jugement des nations.

Ouvrez le LXVI et dernier chapitre d'Esaië, au vers. 13^{me} : « Car voici, l'Eternel viendra avec le feu, et ses chariots seront comme la tempête, afin qu'il montre sa colère en fureur, et sa menace en flamme de feu. Car l'Eternel exercera jugement contre toute chair. » Voilà le grand fait général du jugement des nations ; du vers. 6 au 14^{me}, vous voyez le rétablissement des Juifs ; (vers. 12) : Voici, je vais faire couler vers Jérusalem la paix comme un fleuve, et la gloire des nations comme un torrent débordé. » Nous trouvons, au vers. 17, les Juifs incrédules et, de là jusqu'au 24, la manifestation de la gloire de Jéhova. Ceux qui échappent aux jugements qui accompagnent cette gloire, allant vers les nations leur annoncer l'apparition de cette gloire et ramenant à Jérusalem les Juifs dispersés. Nous avons ainsi le grand fait de l'arrivée du Seigneur pour juger toute chair ; Il retranche tous ceux qu'il trouve en rapports hostiles avec Israël.

Les Paumes IX et X célèbrent le jugement et la destruction des ennemis d'Israël dans son pays. Le psalmiste introduit ce sujet aux versets 4 et 5. « Car tu m'as fait droit et justice ; tu t'es assis sur le trône, toi, juste juge ; tu as réprimé fortement les nations ; tu as fait périr le méchant, tu as effacé leur nom pour toujours et à perpétuité. Afin que je raconte toutes tes louanges dans les portes de la fille de Sion. Je me réjouirai de la délivrance que tu m'as donnée. Les nations ont été enfoncées dans la fosse qu'elles avaient faite ; leur pied a été pris au filet qu'elles avaient caché

L'Éternel s'est fait connaître ; il a fait jugement ; le méchant est enlacé dans l'ouvrage de ses mains. Higgajon. Sélah. Les méchants retourneront vers le sépulchre ; toutes les nations qui oublient Dieu » (vers. 14-17). « L'Éternel est roi à jamais et à perpétuité, les nations ont été exterminées *de dessus sa terre* » (Ps. X, 16). Ces deux Psaumes, après avoir parlé de la réjection du Christ, comme Roi en Sion, et du fait qu'il prend son caractère de Seigneur universel, comme Fils de l'Homme (Ps. VIII), servent d'introduction au témoignage tout entier des Psaumes : l'état et les sentiments du résidu d'Israël aux derniers jours, et le jugement que Dieu exécutera sur les Gentils. C'est à cause de cela que nous trouvons, dans les Psaumes, ces appels réitérés au jugement qui ont souvent achoppé les Chrétiens, lorsque ces passages étaient invoqués par les ennemis du Christianisme. Ces Psaumes ne sont point l'expression de sentiments chrétiens ; car nous laissons ce monde et nous allons au ciel. Nous n'avons, en aucun sens, à demander la destruction de nos ennemis pour passer dans la gloire. Israël, au contraire, ne peut pas avoir son repos sur la terre, avant que les méchants n'aient été détruits, et c'est pourquoi ils demandent ce juste jugement ; c'est là la manière dont ils seront délivrés.

Je reviens à mon sujet. Ouvrons le chapitre XXIV d'Ésaïe au verset 15 et suivants : « Car il arrivera au milieu de la terre, parmi les peuples, comme quand on secoue l'olivier, et quand on grappille, après avoir achevé de vendanger. Ceux-ci élèveront leur voix ; ils se réjouiront de devers la mer, à cause de la majesté de l'Éternel. C'est pourquoi glorifiez l'Éternel dans les vallées, le Nom de l'Éternel, le Dieu d'Israël, dans les

iles de la mer. Nous avons entendu du bout de la terre des cantiques disant que le Juste était plein de noblesse : mais j'ai dit : Maigre sur moi ! maigre sur moi ! malheur à moi ! les perfides ont agi perfidement ; et ils ont imité la mauvaise foi des perfides. La frayeur, la fosse et le piège sont sur toi, habitant du pays. Et il arrivera que celui qui s'enfuira à cause du bruit de la frayeur, tombera dans la fosse ; et celui qui sera remonté hors de la fosse, sera attrapé au filet ; car les bondes d'en haut sont ouvertes, et les fondements de la terre tremblent. La terre s'est entièrement brisée, la terre s'est entièrement écrasée, la terre s'est entièrement remuée de sa place. La terre chancellera entièrement comme un homme ivre...» Voilà l'effet du terrible jugement de Dieu. Aux vers. 21 et 22, nous voyons le jugement des puissances de méchancelé en haut ; du prince de la puissance de l'air et de ses anges ; et des rois de la terre, sur la terre ; puis le Seigneur régnant glorieusement en Sion, en présence de ses anciens. Ouvrez maintenant le XXV^e chapitre de Jérémie au verset 15 : « Car ainsi m'a dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Prends de ma main la coupe de ce vin, de cette fureur-ci, et en fais boire à tous les peuples auxquels je t'envoie. Ils en boiront, et ils en seront troublés...» Le Prophète parle ainsi des diverses nations, puis, du verset 29 au verset 35, il déclare le jugement universel des Gentils, décrivant la terrible descente de Jéhova pour les juger. Passons au chapitre V de Michée : « Et je ferai vengeance avec colère et avec fureur de toutes les nations qui ne m'auront point écouté. » Mais alors aussi, Israël est béni et rétabli en puissance (vers. 7, 8), par le moyen de Christ, qui « s'agrandira jus-

qu'aux bouts de la terre. » « Et il se tiendra debout et gouvernera par la force de l'Éternel, avec la magnificence du Nom de l'Éternel son Dieu ; et ils demeureront fermes ; car en peu de temps, il s'agrandira jusqu'aux bouts de la terre. Et cet homme sera la paix, lorsque l'Assyrien sera entré dans notre pays ; et lorsqu'il aura mis le pied dans nos palais, alors nous élèverons contre lui sept pasteurs et huit chefs » (vers. anglaise). Ouvrez le chapitre III de Joël, vers. 9-17 : « Publiez ceci parmi les nations ; préparez la guerre ; réveillez les hommes forts ; que tous les gens de guerre s'approchent, et qu'ils montent. Forgez des épées de vos loyaux, et des javelines de vos serpes, que le faible dise : Je suis fort. Amassez-vous, et venez, toutes nations d'alentour, et soyez assemblées ; l'Éternel abattra là ses hommes forts. Que les nations se réveillent, et qu'elles montent à la vallée de Josaphat (vallée de jugement) ; car je serai assis là pour juger toutes les nations d'alentour. Mettez la faucille, car la moisson est mûre ; venez, et descendez, car le pressoir est plein ; les cuves regorgent, car leur malice est grande. Peuples, peuples, à la vallée du jugement, car la journée de l'Éternel est proche dans la vallée du jugement. Le soleil et la lune ont été obscurcis, et les étoiles ont retiré leur lucur. Et l'Éternel rugira de Sion, et fera ouïr sa voix de Jérusalem, et les cieux et la terre seront ébranlés, et l'Éternel sera un asile à son peuple, et la force des enfants d'Israël. Et vous saurez que je suis l'Éternel votre Dieu, qui habite en Sion, la montagne de ma sainteté ; et Jérusalem ne sera que sainteté, et les étrangers n'y passeront plus. » Ce qui augmente l'importance de ce passage, c'est que Jérusalem est rame-

née à la bénédiction pour n'être plus jamais foulée aux pieds : « Les étrangers ne la traverseront plus; » mais les Gentils qui ont coopéré à son affliction seront détruits pour toujours. Au temps de Nébucadnetzar, lorsque Jérusalem était troublée, et plus tard, lorsque Titus l'assiégea et la prit, les Gentils ne furent nullement détruits. Lorsque Cyrus renvoya un résidu à Jérusalem, celui-ci demeura captif; aujourd'hui encore les étrangers dominant dans cette ville. Nous trouvons de nouveau, dans les passages cités plus haut, toutes les nations rassemblées, les Gentils détruits, et les Juifs réhabilités.

Il est dit au chapitre III de Sophonie, du vers. 3, jusqu'à la fin, que la résolution de Jéhova est de rassembler toutes les nations. Elles seront dévorées par le feu de sa jalousie; et là encore, nous lisons qu'Israël ne sera plus jamais rejeté. Il les ramènera de leur captivité et en fera un sujet de louange parmi tous les peuples. Il chassera leur ennemi, et ils ne verront plus de mal. Jéhova est au milieu de Jérusalem; Dieu se reposera dans son amour. Je veux citer encore un passage, avant de montrer la différence qui existe entre les deux classes des ennemis d'Israël. Aggée II, 5-9 : » C'est donc la parole de l'alliance que je traitai avec vous, quand vous sortîtes d'Egypte, et mon Esprit, demeurant au milieu de vous. Ne craignez point. Car ainsi a dit l'Eternel des armées : Encore une fois et dans peu j'ébranlerai les cieux et la terre, la mer et le sec; et j'ébranlerai toutes les nations; et le désiré de toutes les nations viendra; et je remplirai de gloire cette maison, a dit l'Eternel des armées. L'argent est à moi, et l'or est à moi, dit l'Eternel des armées. La

dernière gloire de cette maison sera plus grande que celle de la première, a dit l'Éternel des armées, et je mettrai la paix en ce lieu-ci, dit l'Éternel des armées.» L'apôtre cite ce passage dans l'épître aux Hébreux, en montrant que l'accomplissement n'en est pas encore arrivé : « Prenez garde que vous ne refusiez pas celui qui parle ; car si ceux-là ne sont pas échappés qui ont refusé celui qui leur parlait en oracles sur la terre, combien moins échapperions-nous si nous nous détournions de celui qui parle ainsi des cieux » (Hébr. XII, 25) ? Il les exhorte à ne pas se reposer sur les choses terrestres et créées, — montrant que le temps de l'ébranlement universel de la première et passagère création est encore à venir, et que toute cette création serait ébranlée et passerait.

Passons maintenant l'Écriture en revue, quant aux deux classes des ennemis d'Israël dont j'ai déjà parlé. L'Assyrien était le principal ennemi d'Israël pendant que ce peuple était encore reconnu de Dieu, avant la captivité de Babylone. Il y avait eu encore d'autres ennemis, tels que la Syrie ; mais la Syrie succomba sous l'Assyrien. L'Égypte, alors, chercha à remplir la scène du monde ; elle conquit la Judée et affronta la puissance de Babylone à Karkemisch, mais son pouvoir fut brisé et Nébucadnetzar devint la tête d'or sur toute la terre ; alors les temps des Gentils commencèrent. Ils auront leur cours jusqu'à ce que le Seigneur prenne en main sa grande puissance, et qu'il règne. Sans doute les Juifs, ou au moins un petit résidu d'entre eux revinrent de Babylone, afin que le Messie leur fût présenté. Mais ils avaient été si méchants et si idolâtres, que Dieu les avait livrés à la captivité ; et, même de

retour dans leur pays, ils furent soumis aux Gentils. La gloire de Dieu et son trône n'habitèrent plus au milieu d'eux : Après leur retour, ils n'eurent plus la Schechinah, ou la nuée qui manifestait la présence de Dieu. Ils n'avaient plus ni l'Arche, ni l'Urim et le Thummim. Les choses qui constituaient le témoignage de la présence de Dieu n'étaient plus là ; elles ne revinrent jamais. Voilà les temps des Gentils. Les quatre bêtes constituaient les temps des Gentils. Quant à la terre, ceci était de la dernière importance. Le trône de Dieu a cessé d'être sur la terre ; la prophétie est bien demeurée jusqu'à ce que l'ordre extérieur ait été rétabli ; mais il est remarquable que les prophètes, postérieurs à la captivité, n'ont jamais mis de côté le jugement prononcé en Osée : « Vous n'êtes pas mon peuple. » Ils ne parlent jamais des Juifs comme étant le peuple de Dieu, sauf lorsqu'ils parlent de ce Jour futur où ils seront ramenés à la grâce divine. Enfin, lorsque Christ vint, il fut rejeté et s'assit sur le trône de son Père ; la puissance et la gloire divines sont en haut, objet de la foi pour l'âme fidèle. Le peuple, que Dieu avait appelé et qui avait le trône de Dieu au milieu de lui, a été complètement retranché, quoique conservé. Le trône de Dieu avait ainsi cessé d'être sur la terre, au commencement de ces temps des Gentils ; c'est pourquoi nous ne trouvons jamais, en Daniel, le Dieu de la terre, mais « le Dieu du ciel, » parce qu'Il n'était pas ici-bas avec eux. Cet abandon temporaire en Dieu du gouvernement direct de la terre, avec Israël pour centre, son trône étant au milieu d'eux entre les Chérubins, et son retour pour le gouvernement de la terre, sont d'une immense importance.

En Ezéchiel, nous trouvons ce jugement sur Jérusalem, Nébucadectzar en étant l'instrument. Dieu arrive sur les Chérubins en voie de providence — ces roues si hautes qu'elles étaient terribles. — Il épargne les siens qu'il a marqués, et abandonne le reste à la destruction. Il exécute le jugement, les laisse et va dans le ciel. La domination est laissée aux Gentils sous la direction de la Providence de Dieu et exposés au jugement final. Israël, avec le trône de Dieu au milieu de ce peuple, est mis de côté. Quatre grands empires se lèvent successivement : Babylone, la Perse, la Grèce et Rome. L'Empire romain, tout en dévastant le monde, ne réussit pas à soumettre toutes les nations à sa puissance ; mais il continue la grande puissance du monde jusqu'au jugement, quoique sous une forme spéciale. Alors l'Assyrien revient sur la scène à la fin ; c'est à-dire, géographiquement, ce qui est maintenant la Turquie d'Asie et une partie de la Perse ; mais, dans les derniers jours, l'Assyrie apparaîtra sur la scène dans la puissance russe, suivant le témoignage d'Ezéchiel XXXVII, XXXVIII (passage appliqué à cette puissance par l'ancien Lowth, il y a près de deux cents ans). Le monde, en rapport avec Israël et avec les derniers conseils de Dieu à l'égard de la terre, est divisé, en Europe occidentale, y compris le bassin de la Méditerranée, — l'Empire romain — et l'Europe orientale, ou la Russie ; ces deux divisions ne sont jamais confondues dans l'Écriture. L'Assyrien fut la puissance qui combattait contre Israël, pendant que Dieu reconnaissait ce peuple ; et l'autre fut la puissance qui l'opprimait et le tenait captif, lorsqu'il n'était pas reconnu.

Dans Esaïe et dans les prophètes qui précédèrent la

captivité, nous trouvons toujours l'Assyrien; tandis que la Bête y est à peine mentionnée : une fois, comme Roi, pour compléter la scène, et même alors, je présume qu'il est un allié subordonné de la Bête. Tandis qu'en Daniel nous ne trouvons pas l'Assyrien, si ce n'est, peut-être obscurément, dans un chapitre — toutefois non pas comme tel (Assyrien). La même chose se retrouve en Zacharie, sauf que dans tous les deux toutes les nations se trouvent mentionnées d'une manière générale, amenées comme des gerbes sur l'aire, dès qu'elles s'élèvent contre Jérusalem. J'ai parlé jusqu'ici du jugement général; maintenant, après avoir signalé la différence qui existe entre les Bêtes et le pouvoir Assyrien du dernier jour, je m'en vais citer les passages qui s'appliquent à chacune de ces classes à part.

Ouvrez Daniel; vous y trouverez les Bêtes, mais non pas l'Assyrien; examinons d'abord le chapitre II, du vers. 49 à la fin : Nous y trouvons Nébucadnetzar, la tête d'or; l'Empire perse indiqué par l'argent; le Grec, par l'airain; le Romain, par le fer; tandis que le fer mêlé avec l'argile représente l'état actuel des choses. Après que ces derniers ont été mélangés, une pierre est coupée sans mains, — œuvre souveraine de Dieu, — frappe la statue et le tout devient comme la paille d'une aire d'été, « et il ne fut plus trouvé aucun lieu pour eux. » Puis, la pierre qui a frappé la statue « devient une grande montagne qui remplit toute la terre. » Remarquez qu'il n'y a ici aucune trace d'une influence exercée sur les parties qui composaient primitivement la statue, de manière à produire en elles un changement de caractère. On s'imagine que le Christianisme s'étendra et envahira ces contrées. Or la pierre ne

grandit pas du tout avant qu'ils ne soient entièrement détruits. Il n'y a aucune influence exercée ; aucune modification n'a lieu ; il n'est parlé d'aucun changement. La petite pierre détruit tout avant de grandir ; ce qui grandit, c'est la pierre qui a détruit la statue. Nous avons ici l'arrivée du Royaume de Christ en jugement, et une destruction totale des Empires qui ont précédé l'action de la pierre, action qui s'est exercée sur le dernier Empire, et plus particulièrement sur les pieds de fer et d'argile, dernière forme de la statue, considérée au point de vue de sa distribution géographique et de son état, en partie fort, en partie faible. Le fait qui donne à la statue son caractère particulier, c'est que la pierre ne grandit pas avant d'avoir complètement détruit la statue et qu'après avoir terminé son œuvre de jugement, elle devient une grande montagne. Ce n'est point là ce qui se passe maintenant. Christ est monté en haut, et Il attend en esprit de grâce, assis à la droite du trône de son Père, tandis que les saints, ses cohéritiers, l'Eglise, sont rassemblés hors de ce monde, jusqu'à ce que, au moment connu de Dieu seul, il se lève du trône de son Père pour prendre en main son grand pouvoir et son Royaume, ses ennemis étant alors mis sous ses pieds. Voici maintenant l'interprétation qui est parfaitement claire. Le pouvoir dans ce monde est confié à l'homme, dans la personne de Nébucadnetzar ; trois Empires succèdent au sien ; et, à la fin, quoique le dernier de ces Empires possède une force qui met en pièces et s'assujettit tout ce qui l'entoure, cependant sa dernière forme est caractérisée par un conflit de principes différents (les éléments Germains et Latins, je n'en doute pas) et elle est en partie forte, en partie faible ; mais alors arrive la fin (vers. 44) : « Et au temps de ces Rois, le Dieu des cieux suscitera un Royaume qui ne sera jamais détruit, et ce Royaume ne sera point laissé à un autre peuple ; mais il brisera et consumera tous ces Royaumes, et il sera établi éternellement. »

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Méditations
sur la seconde venue de Christ

MÉDITATION VII.

Daniel VII.

Nous avons vu, l'autre soir, une esquisse générale des voies de Dieu envers les Gentils, en rapport avec les Juifs, son peuple terrestre qu'Il a choisi ; les Juifs étant le centre de toutes les voies de Dieu sur la terre. Lors de la restauration des Juifs le jugement des Gentils aura lieu, les nations étant divisées en deux classes : Les ennemis du peuple de Dieu pendant que Dieu le reconnaissait et que son trône était au milieu d'Israël ; et ceux qui emmenèrent ce peuple captif et qui l'opprimèrent pendant que Dieu ne le reconnaissait pas. Le pouvoir de ces deux classes de Gentils sera annulé.

Il est évident que, pour ce qui concerne le monde, c'est un fait de toute importance, que Dieu en ôte son trône. Lorsque cela eut lieu, il cessa d'être le Dieu de

la terre, quoiqu'il domine sur toutes choses d'une manière providentielle ; mais Il n'exerce plus le gouvernement direct, comme lorsque son trône était au milieu d'Israël ; aussi Daniel l'appelle-t-il « le Dieu du ciel, » et Il ne reprend son nom de « Dieu de la terre, » « Seigneur de toute la terre » (Zach. XIV), que lorsqu'Il reviendra pour juger ce monde. Le temps, pendant lequel Dieu abandonne son trône sur la terre, est appelé : « les temps des Gentils. » Pendant ces temps-là, les Juifs qui ont été emmenés captifs par Nébucadnetzar ont cessé pour le moment d'être le peuple de Dieu ; ils sont assujettis aux Gentils, dont les temps continuent jusqu'à ce que Dieu arrive pour exécuter la vengeance. Alors il les reprend à Lui, rejetant ceux qui les ont opprimés pendant qu'ils n'étaient pas reconnus ; et ceux qui étaient leurs ennemis pendant le temps où ils étaient reconnus, ayant le trône de Dieu au milieu d'eux. Il est important pour nous de distinguer ces deux classes, parce que nous sommes dans les temps des Gentils ; elles ne sont jamais confondues dans les prophéties. L'Assyrien, et finalement Gog, est le grand ennemi d'Israël, tant que le peuple est reconnu. Les quatre Bêtes ou les empires des Gentils sont leurs oppresseurs pendant qu'ils ne sont pas reconnus. Les prophètes jusqu'à la captivité, ainsi qu'Ezéchiel, parlent du premier ; Daniel et Zacharie, des derniers ; il faut ajouter à cela l'Apocalypse, lorsque nous arrivons au Nouveau Testament. Toute l'histoire du Nouveau Testament se passe sous la dernière Bête ; le premier récit, le plus général et le plus complet touchant les quatre Bêtes, se trouve dans le chap. VII de Daniel.

Ce chapitre est divisé en plusieurs portions dont

chacune commence par les mots : « Je vis dans les visions de la nuit. » Nous avons d'abord (vers. 1-6) l'existence des quatre grands Empires et une brève mention de trois d'entre eux. La seconde division (vers. 7-12) contient une description spéciale de la quatrième Bête ; puis un trône et le jugement. Dans la troisième division qui commence au verset 13, le Royaume est donné au Fils de l'homme. Après cela, depuis le vers. 16, nous avons l'explication donnée par l'ange à Daniel. L'état des saints sous les Bêtes, surtout sous la dernière, et finalement sous le Fils de l'homme, y est exposé. Ce sont des Bêtes, parce qu'elles ont perdu leur intelligence par rapport à Dieu — ne le reconnaissant pas, et faisant leur propre volonté autant que possible. La folie de Nébucadnetzar en fut un type. Ces quatre premiers grands Empires sont Babylone, le lion, la tête d'or ; la Perse, l'ours, l'argent ; la Grèce, le léopard, l'airain. Je ne m'arrête pas à ces Bêtes puisqu'elles sont passées. La quatrième Bête, décrite à part plus particulièrement, est l'Empire romain ; elle est représentée comme fort terrible, puissante, déchirant et dévorant ; elle ne se borne pas à conquérir, mais elle foule aux pieds tout ce qu'elle ne dévore pas (où l'Europe occidentale n'a-t-elle pas cherché à établir sa puissance ?) et, chose plus importante encore, elle s'oppose directement à Dieu (vers. 7, 8) : « Après cela, je regardais dans les visions de la nuit ; et voici, la quatrième bête qui était épouvantable, affreuse et très-forte ; elle avait de grandes dents de fer ; elle mangeait et brisait, elle foulait à ses pieds ce qui restait ; elle était différente de toutes les bêtes qui avaient été avant elle et avait dix cornes. Je considérais ses cornes ; et voici, une autre petite corne

montait entre elles, et trois des premières cornes furent arrachées par elle; et voici, il y avait en cette corne des yeux semblables aux yeux d'un homme, et une bouche qui disait de grandes choses.» Vous remarquerez qu'il y a ici un pouvoir spécial (une corne, le symbole de la puissance, ou un royaume); devant lui trois des royaumes tombent. Nous avons là son caractère général: nous verrons les détails plus tard. Il a des yeux d'homme, — les yeux signifient ici l'intelligence, la perspicacité. — Sa bouche profère de grandes choses, disant: Qui est Seigneur sur nous? Ce n'est pas tout, « que ses lèvres soient avec lui, » comme dit le Psaume XII, 4; mais il ne veut pas admettre de Dieu. « Je regardais jusqu'à ce que des trônes fussent placés: et que l'Ancien des jours s'assit; son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête étaient comme de la laine nette; son trône était des flammes de feu, ses roues un feu ardent. Un fleuve de feu sortait et se répandait de devant lui; mille milliers le servaient et dix mille millions assistaient devant lui; le jugement se tint, et les livres furent ouverts. Et je regardais, à cause de la voix des grandes paroles que cette corne proférait; je regardais donc jusqu'à ce que la bête fût tuée, et que son corps fût détruit et donné pour être brûlé au feu.» Les trois premiers pouvoirs (Bêtes) perdirent leur domination, leur puissance fut détruite; mais ils continuèrent à subsister ensuite comme royaumes indépendants; tandis que lorsque l'Empire romain perdra sa domination, il sera entièrement détruit; c'est de celui-ci que nous allons nous occuper.

Il a une importance plus grande que tous les autres, quoique Babylone ait un caractère spécial. C'était

l'Empire romain qui avait la puissance, lorsque Christ naquit, et qui prit part à sa rejection, par le moyen de Pilate ; plus tard, il se joindra à l'Antichrist, lorsque celui-ci viendra. Le prophète regarde jusqu'au moment où des trônes sont placés, et que l'Ancien des jours s'assied. L'Empire romain subsistera alors et, quelle que soit sa forme ou sa destruction apparente, il n'est supplanté par aucune autre Bête jusqu'à ce que le jugement arrive. Des trônes donc sont placés et l'Ancien des jours s'assied, c'est un élément important dans l'histoire de la quatrième Bête, puisqu'il a pour conséquence la destruction totale de la Bête, dès qu'elle cesse d'être un empire.

En parlant du chapitre II, j'ai attiré votre attention sur ce fait important, que le Fils de l'homme ne prend pas le royaume jusqu'à ce que le jugement soit exécuté. Vous en voyez ici la preuve. Il peut détruire et Il détruira la Bête, par sa puissance ; mais son propre royaume ne sera établi qu'après cela ; il ne saurait subsister à côté du mal. Telle est, au Psaume XCIV, 22, la question du Juif qui attend dans la souffrance. Ce n'est point à présent, mais après le jugement que le règne de Christ grandira. Il est assis à la droite de Dieu ; mais Il vient de là, pour prendre le Royaume en gloire et en puissance. Actuellement, Il rassemble ses cohéritiers. Nous voyons ensuite ici, que ce sont les paroles de blasphème prononcées par la petite corne, qui sont la cause du jugement. On ne saurait mieux établir que la gloire et le règne de Christ suivent le jugement. J'insiste là-dessus, parce que cela touche à toutes les choses dont nous nous occupons, et détermine tout notre point de vue touchant la nature du règne de

Christ; il n'y a point de changement dans le principe du péché chez le premier Adam, mais ce principe subsiste jusqu'à la fin. L'homme était sans loi au commencement; violant la Loi lorsqu'elle fut donnée; dans sa haine contre Dieu, il s'éleva contre le Seigneur lorsqu'Il fut fait chair et habita parmi nous; Satan ayant complètement corrompu l'Eglise, il est permis à sa puissance de se manifester dans les Bêtes; dans la dernière Bête, elle arrive à l'autorité, et conduit les rois de la terre à la guerre contre l'Agneau; l'homme sans loi, l'homme de péché est alors manifesté. Notre portion à nous est dans le Seigneur, et la puissance féconde de sa grâce envers nous ne cessera pas jusqu'à ce que nous Lui soyons semblables. Mais quoique les rois de la terre se rassemblent et que les princes consultent ensemble, cependant Dieu établira son Roi sur la sainte montagne de Sion. Ici, cependant, Sa puissance paraît sous un aspect un peu différent; Il est considéré comme Fils de l'homme, ce qui indique une domination plus étendue que l'expression: « Fils de David, » point de vue sous lequel le Psaume II l'envisage; mais là, même les Gentils Lui sont donnés en héritage, et Il les met en pièces comme un vase de potier. La différence est que, en Daniel, le royaume est donné et possédé comme une domination, tandis qu'au Psaume II, il est établi par une puissance judiciaire.

Venons à l'interprétation donnée à Daniel, dans laquelle il est parlé de ce même jugement, — quelques autres vérités importantes y étant mises en lumière. Dans la prophétie rien n'avait été dit des saints célestes ou terrestres. Ici nous les trouvons tous les deux. Je ne dis pas l'Eglise, mais cependant les saints célestes; on

effet, lorsqu'il s'agit de l'interprétation de la pensée de Dieu et non pas seulement des faits extérieurs, la connexité de ces faits avec les saints est le point principal (vers. 17) : « Les quatre grandes Bêtes sont quatre rois, qui s'élèveront sur la terre. Et les saints du Souverain recevront le Royaume, et obtiendront le Royaume, jusqu'au siècle et au siècle des siècles. » Ce sont les saints, et non pas seulement le Fils de l'homme (vers. 21) : « J'avais regardé comment cette corne faisait la guerre contre les saints et les surmontait ; jusqu'à ce que l'Ancien des jours fût venu, et que le jugement fût donné aux saints du Souverain, et que le temps vint auquel les saints obtinssent le Royaume. » Vous remarquerez ici d'abord — et cela est très-important — que c'est l'Ancien des jours, Lui-même, qui arrive ; car quoique Christ, comme homme, s'en soit allé pour recevoir le Royaume et revenir, cependant c'est le Fils de l'homme qui est l'Ancien des jours. Il est dit de même en Timothée, que le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs montrera Christ en gloire. Mais dans l'Apocalypse, Christ vient comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs — et j'ajouterai que, sous un autre rapport, les traits de l'Ancien des jours de Daniel se retrouvent chez le Fils de l'homme qui marche au milieu des chandeliers d'or. Là, Christ réunit distinctement en Lui les deux personnages — Fils sur sa propre maison, lequel a bâti toutes choses. Remarquons encore cette autre expression : « Les saints du Très-Haut » ou, comme dans la marge (vers. angl.) « *des lieux célestes,* » que nous retrouvons en Ephésiens comme l'habitation des saints. Cela est cependant en rapport immédiat avec le nom que Dieu prend, comme « *Possesseur des*

cieux et de la terre. » Ce n'est point ici l'Eglise, mais tous les saints, qui ont leur habitation dans les lieux célestes, en rapport avec le Royaume, quoique dans un état de gloire éternelle. Dieu a pris le nom de Dieu Tout-Puissant, dans sa relation avec Abraham ; de Jéhova avec Israël : de Père, en grâce, avec nous. Ainsi Abraham devait être parfait, marchant devant le Dieu Tout-Puissant ; Israël devait être parfait avec Jéhova son Dieu. Nous sommes appelés à être parfaits comme notre Père qui est dans les cieux est parfait. Nous sommes devant Dieu comme Christ ; mais puisqu'Il est en nous, nous sommes appelés à manifester la nature divine ; à être imitateurs de Dieu comme ses chers enfants, et à marcher dans l'amour comme Dieu nous a aimés. Mais le nom de Très-Haut est l'expression de la domination souveraine de Dieu, au-dessus de tout ce qui est appelé dieu : ainsi lorsque Abraham revenait de la défaite des rois — type de la délivrance d'Israël et de la victoire finale aux derniers jours — Melchisédek, figure de Christ comme Roi et comme sacrificateur ; Sacrificateur sur son trône dans le monde à venir ; roi de justice, roi de paix ; Melchisédek arrive et bénit Abraham de la part du Dieu Très-Haut, Possesseur du ciel et de la terre, et bénit le Dieu Très-Haut de la part d'Abraham. Dans notre chapitre le nom donné aux saints est en rapport avec ce titre de Dieu, qui, en effet, s'applique à Dieu avec la seule différence d'être au singulier au lieu d'être au pluriel : les saints des lieux célestes doivent recevoir le Royaume. En attendant, la tribulation et l'épreuve sont la portion des saints qui sont sur la terre.

La petite corne qui blasphème, qui prononce de gran-

des choses, fait la guerre aux saints ; voilà son caractère général ; par conséquent les saints doivent être ici-bas. Elle ne peut que blasphémer ceux qui sont en haut. Je ne crois pas que cette petite corne soit l'Antichrist. La source des persécutions est toujours le pouvoir religieux traditionnel. L'Antichrist sera en association directe avec lui, et le poussera à la persécution. J'en parlerai plus tard ; mais c'est ici la dernière puissance active du mal, dans l'Empire romain — ou la Bête sur laquelle sont les noms de blasphème.

Cette persécution continuera jusqu'à ce que la puissance de Dieu intervienne ; cela est établi dans un verset très-important : Il surmontait (eut le dessus), jusqu'à ce que l'Ancien des jours vint (voyez vers. 22). — Ici nous voyons que le Fils de l'homme est l'Ancien des jours, puisque nous savons que le Fils de l'homme doit venir. — Et ainsi un changement total a lieu : le jugement est donné aux saints des lieux hauts, et le temps est arrivé, auquel les saints obtiennent le Royaume (vers. 22). Il n'est pas dit dans ce dernier cas : « les saints du Très-Haut » car c'est sur la terre et dans la bénédiction, que les saints terrestres posséderont le Royaume, comme dans Matthieu XXV. Mais le jugement n'est donné qu'aux saints du Très-Haut ou des lieux hauts. L'Ancien des jours arrive alors, le jugement est donné aux saints célestes (voyez Apoc. XX, 4, où nous lisons que le jugement leur fut donné et qu'ils vécurent et régnèrent avec Christ mille ans), et les saints posséderont le Royaume. Quand les chrétiens apprendront-ils à connaître leur position ? Christ n'est jamais appelé notre Roi, mais il est le Roi des nations, du monde. Nous régnerons *avec Lui*. Rien n'est si difficile que de

faire accepter aux saints la position qu'ils ont en Christ, de leur faire comprendre qu'en Lui, par le moyen de son sang précieux, ils sont un *avec Lui*, dès maintenant, devant Dieu et dans son conseil : et qu'après avoir été enlevés vers Christ en l'air, ils viendront *avec Lui* lorsqu'Il descendra pour juger les nations. Je poursuis l'interprétation (vers. 24) : « Mais les dix cornes sont dix rois qui s'élèveront de ce royaume, et un autre s'élèvera après eux, qui sera différent des premiers, et il abattra trois rois. Il proférera des paroles contre le Très-Haut, et détruira les saints du Très-Haut et pensera pouvoir changer les temps et la loi ; et ils seront livrés en sa main jusqu'à un temps, et des temps, et une moitié de temps. » Le Très-Haut, mentionné la première fois ici, est Dieu Lui-même ; « les temps et la loi » se rapportent entièrement aux Juifs ; ce sont des termes qui signalent leurs statuts et leurs ordonnances. Ce sont ces temps et ces lois qui sont livrés entre les mains de l'autre roi. Dieu ne livre jamais ses saints entre les mains de leurs ennemis, quoiqu'Il puisse se servir de ces derniers comme d'une verge. Lorsque ce temps arrive, la Bête fait d'abord alliance avec Israël (Dan. IX, 27) ; puis, après s'être alliée avec lui, elle rompt cette alliance et fait cesser le sacrifice et l'oblation.

Tout l'ordre Juif, qui a été rétabli avec orgueil et avec pompe, sera complètement renversé, comme cela est dit en Esaïe XVIII : « Ils seront tous ensemble abandonnés aux oiseaux de proie... les oiseaux de proie seront sur eux tout le long de l'été, et toutes les bêtes du pays passeront l'hiver sur eux. » Il seront dans une angoisse, telle qu'il n'y en a jamais eu une semblable sur la terre et qu'il n'y en aura plus. C'est la grande tri-

bulation qui dure « un temps, des temps et la moitié d'un temps. » Le verset 25, indique en peu de mots mais d'une manière précise, l'état de choses pendant lequel la petite corne persécute les saints de Dieu.* Satan sera précipité du ciel, et sera alors descendu avec une grande fureur, sachant qu'il n'a que peu de temps.

Avant cette période, tout est remis au pouvoir de la Bête. Alors le Seigneur, l'Ancien des jours qui est venu (vers. 22), prend tout en main. « Le Seigneur fera une œuvre abrégée sur la terre, » car le jugement s'établira. Le royaume sera donné *au peuple* des saints du Très-Haut, c'est-à-dire au peuple Juif, mis en rapport avec le gouvernement céleste, et sauvegardé par Lui. Afin d'éclaircir cela, passons au chapitre XIII de l'Apocalypse, où nous trouvons révélée l'histoire de cette Bête. J'en ferai usage plus tard ; maintenant je veux seulement indiquer son caractère et ce qu'elle est ; c'est la Bête romaine avec sept têtes et dix cornes. Elle reçoit son pouvoir du Dragon, elle blasphème contre Dieu et ceux qui sont dans le ciel, et fait la guerre aux saints. Elle est servie spirituellement par le pouvoir mensonger de Satan. Elle est l'instrument de la puissance de Satan sur la terre, lorsqu'il est chassé du ciel. Déjà, comme le Dragon, les Romains s'étaient joints aux Juifs pour rejeter Christ. La Bête romaine est la seule qui ait fait cela, dans la personne de Pilate. Mais alors Christ reconnaissait le pouvoir comme étant de Dieu, ainsi qu'il l'était en réalité. Il disait : « Tu n'aurais pas de pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en haut ; » quoique l'in-

* Les saints du Très-Haut sont ici, je n'en doute pas, spécialement ceux dont il est parlé en Apoc. XX, 4, qui refusent d'adorer la Bête, sont tués et ont leur place en haut.

fluence de Satan, comme prince de ce monde, dirigeât l'emploi de cette puissance. Alors le jugement était d'un côté, et la parfaite justice de l'autre. Lorsque Christ reviendra, le jugement retournera à la justice ; ces deux seront réconciliés en un (Ps. XCIV) : « L'Éternel ne rejette point son peuple et n'abandonne point son héritage ; car le jugement revient à la justice, et tous ceux qui sont droits de cœur le suivent. » Jusqu'alors les saints ne doivent pas attendre cette union. Dieu peut tenir les rênes et diriger, selon ses conseils, les puissances qui existent et qu'Il a ordonnées. Il peut aussi nous donner du repos ; nous en jouissons et nous avons à l'en remercier ; mais nous ne devons pas nous attendre à ce que les motifs des gouvernements soient la justice, telle que Dieu la voit. C'est le temps de faire le bien et de souffrir patiemment pour le bien, comme Jésus l'a fait. Lorsque Dieu lâchera les rênes au mal — lorsque Satan sera venu sur la terre — alors le vrai caractère de la puissance du mal de la part de Satan, sera pleinement manifesté. « Le Dragon lui donna sa puissance, et son trône est un grand pouvoir. » Telle est la Bête romaine dans son dernier état, « pendant un temps, des temps et une moitié de temps. » La place et le caractère distinct et défini de cette période deviennent aussi clairs que possible, en consultant la fin du chapitre IX^m de Daniel : L'ange donne au prophète l'assurance que les Juifs seront rétablis : « Tu sauras donc et tu entendras que, depuis la sortie de la parole portant qu'on s'en retourne et qu'on rebâtisse Jérusalem, jusqu'au Christ le conducteur, il y a sept semaines et soixante-deux semaines ; et les places et la brèche seront rebâties et cela en un temps d'angoisse.

Et après ces soixante-deux semaines, le Christ sera retranché et Il n'aura rien ; puis le peuple du conducteur qui viendra détruira la ville et le sanctuaire, et la fin en sera avec débordement, et les désolations sont déterminées jusqu'à la fin de la guerre. Et il confirmera l'alliance à plusieurs dans une semaine, et à la moitié de cette semaine, il fera cesser le sacrifice et l'oblation ; puis, par le moyen des ailes abominables qui causeront la désolation, même jusqu'à une consommation déterminée, la désolation fondra sur le désolé. » Il y a d'abord sept semaines, pendant lesquelles Jérusalem est rebâtie ; puis soixante-deux semaines ; en tout soixante-neuf. Le Messie a été retranché ; mais il est resté une semaine ou une partie d'une semaine. Après la fin de la soixante-neuvième semaine, le Christ fut retranché et Il n'eut rien pour Lui. Là-dessus, la nation juive, au lieu d'être restaurée, fut complètement dispersée. Nous lisons dans Luc : « Et ils tomberont sous le tranchant de l'épée, et seront menés captifs dans toutes les nations ; et Jérusalem sera foulée par les nations, jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis. » Donc la dernière semaine reste encore. Dans la première demi-semaine, en effet, le Messie est là, rejeté par la nation et reconnu seulement par le résidu. A la fin, l'Antichrist est reconnu par la nation, mais rejeté par le résidu. La Bête fait alliance avec les Juifs pour cette semaine-là, mais elle la rompt au milieu de la semaine ; la demi-semaine demeure non accomplie. Il reste donc trois ans et demi qui doivent s'accomplir, lorsque les abominations, c'est-à-dire l'idolâtrie, seront répandues sur le peuple Juif et que les temps et les lois seront changés ; dans ce même instant, Satan est descendu, comme nous le

voyons au XII^me chapitre de l'Apocalypse ; et la femme, le résidu fidèle dans Jérusalem, s'enfuit au désert — pour un temps, des temps et la moitié d'un temps. C'est le demi-semaine de Daniel. Voilà qui est clairement établi. Le résidu reconnaîtra Christ, mais les Juifs ne le reconnaîtront pas.

Il y a soixante-neuf semaines ; puis une longue parenthèse, pendant laquelle Christ est mis de côté sur la terre et les Juifs aussi, des désolations étant déterminées. Cette parenthèse dure jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis. Pendant ce temps a lieu l'appel — la vocation — de l'Eglise, la chose céleste. Ainsi le temps dans lequel nous sommes n'entre pas du tout en ligne de compte ; et les prophètes, qui ne parlent pas des Gentils comme Daniel le fait, passent par-dessus cette parenthèse, et relient la seconde venue de Christ sur la terre avec la première. Nous avons une preuve très-remarquable de cela, donnée par le Seigneur Lui-même, lorsqu'il cite Esaïe LXI : « L'Esprit du Seigneur l'Eternel est sur moi ; c'est pourquoi l'Eternel m'a oint pour évangéliser aux débonnaires : Il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour publier aux captifs la liberté, et aux prisonniers, l'ouverture de la prison ; pour publier l'année de la bienveillance de l'Eternel... » Le prophète ajoute : « et le jour de la vengeance de notre Dieu. » Christ ne lit pas ces derniers mots, mais il s'arrête court au milieu de la phrase ; après avoir lu : « pour annoncer l'année de la bienveillance de l'Eternel, » « il ferma le livre et s'assit ; » parce que le reste de la prophétie s'étendait — au delà de la période dans laquelle se trouvait alors les assistants et dans laquelle nous sommes encore — à

un temps qui est encore à venir : celui de la vengeance de l'Éternel. Pendant tout ce temps donc l'intervalle intercalé parmi les semaines de Daniel s'écoule sans être compté. Nous ne compterons pas le temps, dans le ciel ; et cet intervalle est le temps de l'appel céleste. Cela est évident en Daniel IX ; car les semaines continuent et se suivent jusqu'après la soixante-neuvième ; puis tout est vague jusqu'à la semaine finale ; mais dès que Dieu s'occupera de nouveau des Juifs, alors le cours des semaines recommencera. Si vous appliquez donc ces expressions : « le temps, les temps et la moitié d'un temps ; » ou : les « 42 mois ; » ou : les « 1260 jours » (360 jours faisant une année) à l'époque intercalée, vous êtes nécessairement sur une fausse route. De même qu'il y a plusieurs Antichrists, quoiqu'ils ne soient pas *l'Antichrist*, de même aussi je crois qu'on peut dire que, sous le rapport moral, nous avons été dans la dernière demi-semaine depuis le temps des apôtres. Mais quoiqu'il y ait une analogie, dès qu'on veut préciser, tout disparaît. La supputation des temps est uniquement en rapport avec les Juifs, et les trois ans et demi commencent lorsqu'ils sont de nouveau en scène, lorsque Satan a été précipité, et que la Bête a pris un caractère diabolique, et qu'elle est montée hors de l'abîme. Dans le chapitre XIII, vers. 2 de l'Apocalypse, nous trouvons les détails de la Bête : « Et la Bête que je vis était semblable à un Léopard, et ses pieds étaient comme les pieds d'un ours, et sa bouche était comme la bouche d'un lion ; et le dragon lui donna sa puissance, et son trône et un grand pouvoir. » Voilà l'autorité directe de Satan. Les saints du Très-Haut ne reçoivent pas alors le royaume ; nous serons enlevés et

mis entièrement hors des atteintes de cette puissance du mal. Il est dit au vers. 3 : « Et je vis l'une de ses têtes comme blessée à mort ; et sa plaie mortelle fut guérie, et toute la terre était dans l'admiration de la Bête. » Je ne doute pas que nous n'ayons ici la tête impériale autrefois détruite, mais maintenant ramenée à la vie : » Et ils rendirent hommage au Dragon, parce qu'il avait donné pouvoir à la Bête, et ils rendirent hommage à la Bête, disant : Qui est semblable à la Bête, et qui peut combattre contre elle » (vers. 4) ? Voilà le pouvoir direct de Satan dominant et publiquement reconnu. La Bête romaine impériale ainsi restaurée entraîne après elle tout le monde enthousiasmé : « Et il lui fut donné une bouche qui proférait de grandes choses et des blasphèmes — et le pouvoir d'agir 42 mois lui fut donné. Et elle ouvrit sa bouche en blasphème contre Dieu, pour blasphémer son nom, et son habitation et ceux qui habitent au ciel » (vers. 5, 6). Remarquez qu'elle ne peut pas les atteindre dans le ciel ; mais elle blasphème contre eux. Satan a été précipité ; il n'est plus un accusateur et ne peut que blasphémer contre ceux qui sont en haut. Il y en aura qui auront une place dans le ciel et dont les cœurs sont détachés de la terre. La Bête les injurie. Ceux qu'elle aurait pu tourmenter et tuer seront enlevés, sans quoi ils auraient perdu la bénédiction terrestre par leur fidélité, et n'en aurait pas eu encore une céleste.

Il y en aura qui refuseront d'adorer la Bête. Mais ceci est un détail dans lequel je n'entre pas pour le moment, vu que notre sujet est le pouvoir des Gentils et leur jugement. Mais (vers. 8) : « tous ceux qui habitent sur la terre, dont le nom n'a pas été écrit, dès la

fondation du monde, au livre de vie de l'Agneau immolé, lui rendront hommage.» Dieu préserve un résidu, mais la puissance complète est dans la main de Satan et de ses instruments. Mais en rapport avec cela, nous avons maintenant un autre pouvoir qui sort de la terre : « Et je vis une autre bête monter de la terre ; et elle avait deux cornes semblables à un agneau ; et elle parlait comme un dragon. » Voilà, je n'en doute pas, l'Antichrist ou le faux Messie, l'instrument immédiat de la fausseté de Satan sur la terre ; il n'est ici ni un sacrificateur, ni un anti-sacrificateur. Il est un faux-prophète (XIX, 20) ; et il a deux cornes comme un agneau. Les cornes sont la puissance d'un royaume ; et si se prépare à l'avoir comme l'Agneau, il prétend à la puissance du Royaume du Messie et à être le Roi désiré ; mais lorsqu'on entend sa voix, c'est évidemment celle de Satan. L'Antichrist nie le Père et le Fils, c'est-à-dire le Christianisme ; il en nie ouvertement les vérités, et il nie que Jésus soit le Christ ; ce qu'il rejette c'est la première forme, pour ainsi dire, juive, du Christianisme, quoique certainement toujours vraie ; c'est ce qu'un Juif était et sera appelé à reconnaître » (vers. 12, 13) : « Et elle exerce tout le pouvoir de la première Bête devant elle, et fait que la terre et ceux qui habitent sur elle, rendent hommage à la première Bête dont la plaie mortelle avait été guérie. Et elle fait de grands miracles, en sorte que même elle fait descendre le feu du ciel sur la terre, devant les hommes. » Cette puissance de séduction est bien solennelle. Elie employa la même preuve pour montrer que Jéhova était le vrai Dieu et non point Bahal. Ici ce pouvoir actif de Satan emploie le même signe, pour montrer que son témoi-

gnage doit être reçu, qu'on doit reconnaître la Bête et l'adorer.



Courte esquisse des Livres de la Bible.

(Suite et fin de la page 340).

LUC (Suite).

Dans l'entrée à Jérusalem du Seigneur Jésus, nous avons à remarquer cette expression : « Paix dans le ciel, » qui est particulière à Luc, indiquant que Christ détruit la puissance de Satan dans le ciel, et y établit la paix, afin d'introduire le royaume. C'est alors qu'il pleure sur Jérusalem — la place historique pour cet incident. Dans sa réponse aux Sadducéens, quand il s'adresse aux différentes classes de ses auditeurs, nous avons l'introduction de la puissance de la première résurrection, comme preuve que nous sommes fils de Dieu. Ici, comme dans Matthieu, nous avons son exaltation à la droite de Dieu, comme ce qui confond les Pharisiens quant à toute leur attente du royaume. Il juge les Scribes et loue la pauvre veuve, qui met sa pite dans le trésor, comme meilleure que tous les riches. Puis, dans la prophétie, il fait mention (ce qui n'est pas dans Matthieu) de la prochaine destruction de Jérusalem, et il ne parle pas de l'abomination de désolation, mais de Jérusalem assiégée par des armées ; puis de cette première destruction il passe à l'accomplissement du temps de Gentils. Il aime à s'arrêter sur l'esprit dans lequel ses disciples doivent rendre témoignage et sur la manière dont ils surmonteront les

difficultés qui en seront la conséquence. Nous trouvons ici, à la Pâque, le mal du cœur de l'homme, porté à l'extrême, le débat parmi les disciples pour savoir lequel d'entre eux serait le plus grand. Il y a aussi le fait de Satan qui demande à les cribler, avec une allusion spéciale à Simon, pour lequel Christ avait prié, et une claire intimation de la différence entre les circonstances actuelles et celles du temps où il exerçait la puissance, de manière à les garder sur la terre.

Dans les scènes de Gethsémané et de la croix, le Seigneur Jésus nous est, beaucoup plus complètement qu'ailleurs, présenté comme homme; nous avons là encore sa propre perfection, sa fidélité et sa grâce envers eux. Ici, ce n'est pas Jéhova frappant son compagnon, comme dans Matthieu, mais nous le voyons en agonie et sa sueur devient comme des grumeaux de sang. C'est l'homme souffrant et la perfection de la foi et de la grâce dans l'homme souffrant.

C'est ce qui caractérise Luc d'un bout à l'autre, vous y voyez plus souvent Jésus en prière : ainsi, pour n'en citer que deux exemples, lors de son baptême et de sa transfiguration. Un autre trait peut être mentionné comme caractéristique de l'évangile de Luc, c'est le rapprochement de plusieurs circonstances dans une seule expression générale, et le récit souvent détaillé de quelque fait particulier, qui présente quelque grande vérité et beauté morale, tel que le voyage à Emmaüs et d'autres. Vous avez, on Luc, le cas d'Hérode, et celui de Pilate et d'Hérode devenant amis à cause de leur inimitié contre Christ. Nous y lisons encore la conversion du brigand sur la croix, et l'ouverture du Paradis qui lui est accordée par le Seigneur, immédiatement,

en contraste avec le royaume, et son intercession pour les Juifs. A quoi je puis ajouter l'inutilité de sentiments naturels pour Christ, quand on ne le suit pas.

Vous pouvez remarquer la puissance de Christ, qui, dans une vie non épuisée, remet son esprit au Père. Le centenier le reconnaît comme un homme juste ; et l'effet produit par sa mort, et ce qui l'a accompagnée, sur les spectateurs et sur Joseph, le membre du Conseil, est aussi exposé. Quant au détail des deux disciples allant à Emmaüs, nous pouvons remarquer que Jésus leur explique les Ecritures et se fait connaître à eux par ce qui était le signe de sa mort. Il se présente tout à fait comme étant le même homme, Jésus, et mange en présence de ses disciples. Il insiste encore sur ce que les Ecritures doivent être accomplies, et ces Ecritures sont le livre que nous avons encore aujourd'hui dans l'Ancien Testament (la loi, les prophètes et les psaumes). Il ouvre leur entendement pour comprendre les Ecritures, insiste sur le fait, que c'est ainsi qu'il est écrit. La mission donnée est celle de la repentance et de la rémission des péchés en son nom, parmi les Gentils, en commençant par Jérusalem. Ils devaient être ses témoins, mais ils devaient attendre la promesse du Père, le Saint-Esprit venant du ciel ; et en les bénissant, Jésus est enlevé en haut.

Il n'est pas question ici de la Galilée, comme dans Matthieu et dans Jean, où nous avons ce qui est juif. Là c'était la connexion avec le résidu d'Israël, tandis qu'ici c'est la connexion avec le ciel.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Méditations
sur la seconde venue de Christ

MÉDITATION VII.

*Daniel VII.**(Suite et fin de la page 598).*

Les hommes sont tellement livrés à l'efficace d'erreur qu'ils croient au mensonge. Nous avons vu ailleurs qu'il fait encore faussement ce que Christ a fait pour prouver sa mission. Il amène ainsi les hommes à renier ouvertement le Christ ; il renie le Christianisme et dit qu'il est *lui-même* le Christ ; il les conduit, par ce moyen, à l'idolâtrie et à faire une image à la Bête rétable (vers. 14-16). « Elle séduit ceux qui habitent sur la terre, à cause des miracles qu'il lui fut donné de faire devant la Bête, disant à ceux qui habitaient sur la terre de faire une image à la Bête qui a la plaie de l'épée et qui vit. Et il lui fut donné de donner la respiration à l'image de la Bête (non pas *la vie* ; personne ne le peut

que Dieu), afin que l'image de la Bête parlât, et qu'elle fit que tous ceux qui ne rendraient pas hommage à l'image de la Bête, fussent mis à mort. Et elle fait qu'à tous, petits et grands, et riches et pauvres, et libres et esclaves, on leur donne une marque à la main droite, ou à leur front. » Il les force donc à devenir ses esclaves et à faire ouvertement profession de le servir.

En somme, nous trouvons une seconde Bête qui se sert d'une diabolique puissance spirituelle et qui est au service de la première Bête, laquelle a reçu son trône de la main de Satan. Voilà une espèce de trinité du mal, et une espèce de résurrection. Le Dragon donne le trône à la Bête, comme le Père à Christ ; et la seconde Bête exerce le pouvoir de la première en puissance spirituelle en sa présence, comme le Saint-Esprit le fait, quant à Christ. Voilà le résultat de l'apostasie de la Chrétienté. La première Bête a donc été tuée et sa blessure mortelle a été guérie. Au chapitre XVII, 9-14, nous trouvons d'autres aspects de la Bête ou du pouvoir gentil. L'Empire a été donné ; mais la Bête montera hors de l'abîme ; elle deviendra définitivement diabolique et s'en ira à la perdition. « Ici est l'entendement qui a de la sagesse. Les sept têtes sont sept montagnes où la femme est assise. Ce sont aussi sept rois (formes de pouvoir) : cinq sont tombés ; et l'un est ; l'autre n'est pas encore venu, et quand il sera venu, il faut qu'il demeure peu de temps. Et la Bête qui était et qui n'est pas, est, elle aussi, un huitième, et elle est d'entre les sept, et elle va à la destruction. »

C'est à dire que cinq formes de gouvernement étaient tombées au temps de l'apôtre, et l'une était ou existait alors, la forme impériale, une septième devait arriver

et durer peu de temps ; puis la dernière qui est d'entre les sept — je pense, impériale quant à sa forme — mais il est une huitième. C'est sous cette dernière forme que la Bête sort de l'abîme, et qu'elle a un caractère diabolique. Elle sera un empereur romain ; c'est lui qui sera la huitième tête et qui est la Bête, c'est-à-dire, qui concentre tout le pouvoir en sa personne. C'est lui que le monde suivra, sauf les élus seuls, en voyant revivre, dans cette huitième tête, la forme de puissance longtemps perdue. Il s'agit bien de Rome, car les sept têtes sont sept montagnes, sur lesquelles la femme est assise. Nous parlerons de cette dernière plus tard. Un autre élément important est ajouté au vers. 42. « Et les dix cornes que tu as vues, sont dix rois qui n'ont pas encore reçu de royaume, mais reçoivent pouvoir comme rois, une heure, avec la bête. » Remarquez ces derniers mots, car ils prouvent jusqu'à l'évidence que cela n'a pas eu lieu, à partir de la chute de l'empire romain, par l'invasion des nations barbares. Ces nations ont détruit la Bête pour un temps et lui ont fait une blessure mortelle ; tandis que ceux-là reçoivent le pouvoir une heure avec la Bête ; par conséquent la Bête doit surgir de nouveau. D'abord, elle a existé sans ces rois ; ensuite ces rois ont existé sans elle, et vous avez les dix rois sans la Bête. A la fin, les dix rois sont avec la Bête.

On a beau imaginer bien des combinaisons, mais dès que l'on consulte l'Écriture, on peut affirmer avec certitude que la Bête n'existo pas encore sous cette forme. Ce qui est présenté ici, ce sont des royaumes qui subsistent, mais qui, sans cesser d'être des royaumes, ont cédé leur pouvoir à un chef (une seule tête) qui les

conduit tous ensemble. « Ce sont eux qui feront la guerre à l'Agneau, et l'Agneau les vaincra, car il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois, et ceux qui sont avec lui, appelés et élus et fidèles. » Cette Bête-là, avec les royaumes qui se trouvent sous ses ordres, entre en hostilité directe contre l'autorité de Christ; tandis que Christ arrive avec ses armées pour les juger tous et les détruire. Les armées du ciel descendent; les saints arrivent avec Christ (vers. 15, 16); « Et il me dit : Les eaux que tu as vues, et où la prostituée est assise, sont des peuples, et des foules, et des nations et des langues. Et les dix cornes que tu as vues et la Bête — celles-ci haïront la prostituée, et la rendront déserte et nue, et mangeront sa chair et la brûleront au feu. » Ceci nous amène au jugement de Babylone — de Rome, de la grande prostituée, la mère des prostituées et des abominations. Nous voyons ici, non pas un changement spirituel, mais sa destruction totale au moyen de la Bête et des dix Rois, la ruine du mensonge sacerdotal; et ils la mettent en pièces, et ils dévorent ses richesses et la détruisent totalement, fatigués de sa domination et de sa fausseté. Elle l'a mérité; mais ses ennemis ne représentent pas la puissance du bien : « Car Dieu a mis dans leur cœur d'accomplir sa pensée, et d'accomplir une seule pensée, et de donner leur royaume à la Bête, jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies. »

C'est une chose incroyable de voir comment des personnes qui professent de recevoir les Écritures ont inventé toute sortes de systèmes sur le cours d'événements qui sont en rapport avec le christianisme dans ce monde. Dès que je m'en tiens à l'Écriture, tous ces

systemes s'évanouissent. On a beau parler de l'accroissement continu de la religion dans ce monde, et de la manière dont la Parole de Dieu y détruira la puissance du mal; — il est clairement enseigné que lorsque la Bête et les dix rois auront détruit le pouvoir corrompu qui les a longtemps dominés et qui a enivré les nations de ses impudicités, ils donneront leur royaume à la Bête. Vous trouverez, à la fin du chapitre XIX, les voies de Dieu avec la Bête (vers. 14-21): « Et les armées qui sont au ciel, le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur. Et une épée tranchante sortait de sa bouche, afin qu'il en frappe les nations; et lui les gouvernera avec une verge de fer, et c'est lui qui foule la cuve du vin de la fureur de la colère du Dieu tout-puissant. Et il a sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit: Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Et je vis un ange se tenant dans le soleil, et il cria à haute voix, disant à tous les oiseaux qui volent par le milieu du ciel: Venez et assemblez-vous au grand souper de Dieu; afin que vous mangiez la chair des rois, et la chair des chiliarques, et la chair des puissants, et la chair des chevaux et de ceux qui sont montés dessus, et la chair de tous, libres et esclaves, petits et grands. Et je vis la bête, et les rois de la terre, et leurs armées assemblées pour livrer combat à celui qui était monté sur le cheval et à son armée. Et la bête fut prise, et le faux prophète qui était avec elle qui avait fait devant elle les miracles par lesquelles il avait séduit ceux qui avaient reçu la marque de la bête, et ceux qui avaient rendu hommage à son image; ils furent tous deux jetés dans l'étang de feu et de soufre. Et le reste fut tué par l'épée de celui qui était monté

sur le cheval, laquelle sortait de sa bouche, et tous les oiseaux furent rassasiés de leur chair. » — Cette figure frappante de la destruction et du jugement est tirée d'Ezéchiel. Là, nous voyons qu'un pouvoir est venu, non pas l'influence de la Parole, ni la Loi, ni l'Évangile, mais un pouvoir qui abat la *puissance* du mal.

Le chapitre XX contient un complet développement du VII^{ème} de Daniel. Dans l'Apocalypse nous trouvons plus entièrement développée l'histoire de la dernière Bête, c'est-à-dire de l'Empire romain qui a déjà rejeté Christ sur la terre, d'accord avec les Juifs. En conséquence de l'exaltation de Christ à la droite de Dieu, les Juifs étant mis de côté comme nation, l'Église fut formée. Elle n'appartient pas au monde ; mais elle est l'Épouse de Christ dans les lieux célestes. Puis, quand l'Église est enlevée, la Bête qui paraissait avoir été détruite se retrouve sous une nouvelle forme, sa plaie mortelle étant guérie et, de même qu'elle avait participé au rejet de Christ, elle se trouve maintenant en association intime avec l'Antichrist. D'abord, elle entre en rapports avec les Juifs, et fait alliance avec eux ; mais dans la dernière demi-semaine de Daniel, elle se tourne contre eux, les persécute, change les temps et les lois, et fait cesser le sacrifice et l'oblation. Le Roi, l'Antichrist, établit l'idolâtrie et divise leur pays. Vous trouvez ce caractère de l'Antichrist au vers. 56 de Daniel XI : « Ce roi donc sera selon sa volonté et s'enorgueillira ; et s'élèvera par-dessus tout Dieu ; il proférera des choses étranges contre le Dieu des dieux ; et prospérera jusqu'à ce que l'indignation ait pris fin : car ce qui a été déterminé sera fait. » En un mot, dans

Daniel, ainsi que dans la portion de l'Apocalypse que j'ai mentionnée, le témoignage de la Bête est la dernière forme du pouvoir qui opprime Israël pendant sa captivité, jusqu'à ce que le Seigneur arrive, et qu'Il le délivre, tout en le jugeant.

Vient maintenant une autre puissance : l'Assyrien ; le grand ennemi d'Israël, lorsque Dieu reconnaît son peuple ; ennemi qui, lui aussi, apparaîtra sur la scène, dans sa dernière forme aux derniers jours, espérant tout accaparer après la destruction de la Bête, mais il viendra à sa fin. Nous lisons en Esaïe X, 5 : « Malheur à Assur, la verge de ma colère ; quoique le bâton qui est en leur main, soit mon indignation. » Après avoir énuméré les divers instruments dont Dieu s'est servi pour châtier Israël, il en vient au dernier et terrible envahisseur. Telle sera l'indignation de Dieu pour son peuple rebelle — l'indignation qui décrit la dernière et terrible visitation de Dieu. Comparez Esaïe XXVI, 20, 21 avec Daniel XI, 56, dont les derniers mots sont aussi une expression technique de l'œuvre abrégée que Dieu fera à la fin sur la terre, comme dans Daniel IX, 27 et Esaïe X, 25 ; comparés avec Esaïe XXVIII, 22. Si vous lisez maintenant Esaïe X, 25, vous verrez clairement l'ensemble de tout cela : « Car encore un peu de temps, un peu de temps, et mon indignation sera consommée ; et ma colère sera à leur destruction » — c'est-à-dire le jugement tout entier de Dieu sur Israël. Son indignation se termine par la destruction de l'Assyrien.

Avant de passer à Esaïe XXX, lisons XXVIII, 14-16 : « C'est pourquoi écoutez la parole de l'Eternel, vous hommes moqueurs qui dominez sur ce peuple qui

est à Jérusalem : Car vous avez dit : Nous avons fait accord avec la mort, et nous avons intelligence avec le sépulcre : quand le fléau débordé traversera, il ne viendra point sur nous ; car nous avons mis le mensonge pour notre retraite, et nous sommes cachés sous la fausseté. C'est pourquoi, ainsi a dit le Seigneur, l'Eternel : Voici, je mettrai pour fondement une pierre en Sion, une pierre éprouvée, la pierre de l'angle le plus précieux, pour être un fondement solide ; celui qui croit ne se hâtera pas. » — C'est-à-dire qu'ils feront une alliance avec le pouvoir du mal, mais en vain. Mais le résidu qui se confie en Dieu et compte sur sa promesse, quoique non délivré et ne connaissant pas encore la rédemption comme nous, mais regardant, par le moyen du témoignage donné alors, au Fils de l'Homme — la Branche que Jéhova a rendue forte pour Lui-même — ce résidu, dis-je — les sages de Daniel, dans tous les cas, avec tous les fidèles qui se reposent sur des témoignages tels que celui-ci, et Esaïe VIII, — ne se hâtent pas et ne se joignent pas à l'Antichrist, — tandis que, quant à la masse, l'espérance qu'elle a mise en lui et dans la Bête est confondue, et que le fléau débordé traversera. Ensuite à la fin, comme nous le voyons au chapitre XXIX, 4-7, c'est précisément le contraire qui a lieu : Les ennemis qui étaient prêts à dévorer sont détruits. Considérons maintenant la fin d'Esaïe XXX ; vous y trouverez cet ennemi et sa fin : « Car l'Assyrien qui frappait du bâton sera renversé par la voix de l'Eternel ; et partout où passera le bâton que l'Eternel aura fait reposer sur lui, et par lequel il aura combattu dans les batailles à bras élevé, on y entendra des tambours et des harpes. Car Topheth est déjà préparée,

et même elle est apprêtée pour le roi ; il l'a faite profonde et large ; son bûcher, c'est du feu, et il y a beaucoup de bois : le souffle de l'Eternel l'allumant comme un torrent de soufre. » Le bâton, c'est la verge décrétée par l'Eternel. Lorsqu'elle est posée sur l'Assyrien, elle devient une source de joie et de triomphe à cause de la délivrance (d'Israël), la fin de l'indignation. Ouvrez maintenant Michée V. Nous y trouvons Christ en connexion avec le jugement de l'Assyrien et la bénédiction subséquente d'Israël ; rien n'a autant frappé un rabbin avec lequel je conversais, que ce passage, vers. 1-9 : « Maintenant assemble-toi par troupes, fille de troupes ; on a mis le siège contre nous, on frappera le gouverneur d'Israël avec la verge sur la joue. Mais toi, Bethléhem Ephrata, petite pour être entre les milliers de Juda, de toi me sortira *quelqu'un* pour être dominateur en Israël, et ses issues sont d'ancienneté dès les jours éternels. C'est pourquoi il les livrera jusqu'au temps où celle-ci qui est en travail d'enfant aura enfanté, et le reste de ses frères retournera avec les enfants d'Israël. Et il se maintiendra et gouvernera par la force de l'Eternel, avec la magnificence du nom de l'Eternel son Dieu, et ils demeureront fermes, car en peu de temps il s'agrandira jusqu'aux bouts de la terre. Et c'est lui qui fera la paix. Après que l'Assyrien sera entré dans notre pays, et qu'il aura mis le pied dans nos palais, nous établirons contre lui sept pasteurs, et huit princes pris du commun. Et ils ravageront le pays d'Assyrie avec l'épée, et le pays de Nimrod, à ses portes, et il nous délivrera des Assyriens, quand ils seront entrés dans notre pays, et qu'ils auront mis le pied dans nos quartiers. Et le reste de Jacob sera au milieu

de plusieurs peuples, comme une rosée qui vient de l'Éternel, et comme une pluie menue qui tombe sur l'herbe, laquelle on n'attend point d'aucun homme, et qu'on n'espère point des enfants des hommes. Aussi le reste de Jacob sera parmi les nations, et au milieu de plusieurs peuples, comme un lion parmi les bêtes des forêts, et comme un lionceau parmi les troupeaux de brebis, lequel, y passant, foule et déchire, sans que personne en puisse rien garantir. Ta main sera élevée sur tes adversaires, et tous tes ennemis seront retranchés. »

Le Christ rejeté va maintenant s'agrandir jusqu'aux bouts de la terre. Il est la paix ; il assure la paix d'Israël lorsque l'Assyrien, leur dernière verge, est dans le pays, lui dont la destruction met fin à l'indignation. D'abord il foulera les palais d'Israël ; mais, à la fin, la puissance du Messie le détruit, et Israël sera comme un lion parmi les Gentils, quoique aussi comme une rosée de bénédiction divine. Les ennemis du Seigneur seront retranchés ; quant à Israël rebelle, Il le jugera entièrement ; mais Il exécutera aussi sur les nations la vengeance et la fureur, telles qu'elles n'en ont jamais vu. Dans ce temps-là, les Juifs sont reconnus, vus dans leur pays et, là, jugés comme le peuple de Dieu. Nous avons vu que Daniel s'occupe des Gentils pendant qu'Israël est en captivité, Jérusalem et le pays désolés. Il décrit toutes ces puissances jusqu'à leur fin ; mais jamais il ne s'occupe des bénédictions subséquentes. Le sujet qu'il traite, c'est le temps des Gentils ; tandis qu'Ezéchiel fait justement le contraire ; lui-même, un captif, il remonte jusqu'à la prise de Jérusalem par Nébucadnetzar, et de là se transporte directement

à la fin, lorsqu'Israël sera restauré et que les ennemis montent contre lui dans son pays.

Nous allons donc nous occuper d'Ezéchiel, où cette autre grande puissance se trouve amplement exposée. Chapitre XXXVIII, 1, 2 : « La parole de l'Eternel me fut adressée, en disant : Fils d'homme, tourne ta face vers Gog, au pays de Magog, prince des chefs de Mésec et de Tubal, et prophétise contre lui. » Au lieu de prince des chefs de Mésec, » il faut lire : « Prince de Rosch, Mésec et Tubal ; » puis suivent les noms des contrées qui correspondent aux noms de celles qui sont aujourd'hui sous l'influence de Rosch (Russie). Vous remarquerez que les deux chapitres précédents (XXXVI et XXXVII), contiennent la restauration et la divine revivification d'Israël ; maintenant qu'il est restauré et tranquille dans son pays, Gog monte contre lui (XXXVIII, 8), pour piller et prendre le pays ; mais c'est afin que les Gentils connaissent Jéhova ; lorsqu'il sera sanctifié en Gog, devant leurs yeux (vers. 16) ; alors ils connaîtront, par ses jugements, qu'Il est Jéhova (vers. 25). Au XXXIX, Jéhova laisse une sixième partie d'entre eux, et lorsque le jugement est ainsi exécuté, le saint Nom de Dieu est connu au milieu de son peuple d'Israël. Il ne permettra plus qu'ils souillent son saint Nom : « Et les Gentils sauront que je suis Jéhova, le Saint en Israël. » Alors Il appelle tous les oiseaux de l'air pour venir et faire un festin des victimes qu'Il a tuées pour un sacrifice ; il y en a tant qu'il faut sept mois avant que le pays en soit débarrassé. Celui-ci aussi est celui duquel Il a parlé dans les anciens temps, par ses serviteurs les prophètes, l'Assyrien des derniers jours, dans lesquels l'indignation cesse, comme ces cha-

pitres le montrent clairement. Chap. XXXVIII, 14-20 : « Toi donc, fils d'homme, prophétise, et dis à Gog : Ainsi a dit le Seigneur l'Éternel : En ce jour-là, quand mon peuple d'Israël habitera en assurance, ne le sauras-tu pas ? Et ne viendras-tu pas de ton lieu, du fond de l'Aquilon, toi, et plusieurs peuples avec toi, eux tous gens de cheval, une grande multitude, et une grosse armée ? Et ne monteras-tu pas contre mon peuple d'Israël, comme une nuée pour couvrir la terre ? Tu seras aux derniers jours, et je te ferai venir sur ma terre, afin que les nations me connaissent, quand je serai sanctifié en toi, ô Gog ! en leur présence. Ainsi a dit le Seigneur, l'Éternel : N'est-ce pas de toi que j'ai parlé autrefois par le ministère de mes serviteurs, les prophètes d'Israël, qui ont prophétisé en ce jour-là pendant plusieurs années, qu'on te ferait venir contre eux ? Mais il arrivera, en ce jour-là, au jour de la venue de Gog sur la terre d'Israël, dit le Seigneur, l'Éternel, que ma colère éclatera. Et je parlerai en ma jalousie et en l'ardeur de ma fureur, si en ce jour là il n'y a une grande agitation sur la terre d'Israël ! Et les poissons de la mer, et les oiseaux des cieux, et les bêtes des champs, et tout reptile qui rampe sur la terre ; et tous les hommes qui sont sur le dessus de la terre, seront épouvantés par ma présence : les montagnes seront renversées, les tours et les murailles seront abattues. » XXXIX, 1-8 : « Toi donc, fils d'homme, prophétise contre Gog, et dis : Ainsi a dit le Seigneur l'Éternel : Voici, j'en veux à toi, Gog, prince de Rosch, de Mésec et de Tubal. Et je te ferai retourner en arrière, n'en laissant que de six l'un, après t'avoir fait monter du fond de l'aquilon, et t'avoir fait venir sur les montagnes

d'Israël. Car je romprai ton arc dans ta main gauche, et je ferai tomber tes flèches de ta main droite. Tu tomberas sur les montagnes d'Israël, toi et toutes les troupes, et les peuples qui seront avec toi ; je t'ai livré aux oiseaux de proie entre tous les oiseaux, et aux bêtes des champs pour en être dévoré. Tu tomberas sur le dessus des champs, parce que j'ai parlé, dit le Seigneur l'Eternel. Et je mettrai le feu en Magog, et parmi ceux qui demeurent en assurance dans les îles ; et ils sauront que je suis l'Eternel. Et je ferai connaître le Nom de ma sainteté au milieu de mon peuple d'Israël ; et je ne profanerai plus le Nom de ma sainteté ; les nations sauront que je suis l'Eternel, le Saint d'Israël. Voici, cela est arrivé et a été fait, dit le Seigneur l'Eternel, c'est ici la journée dont j'ai parlé. » (Vers. 21, 22) : « Et je mettrai ma gloire entre les nations, et toutes les nations verront mon jugement que j'aurai exercé, et comment j'aurai mis ma main sur eux. Et la maison d'Israël connaîtra dès ce jour-là, et dans la suite, que je suis l'Eternel leur Dieu. » (Vers. 28, 29) : « Et ils sauront que je suis l'Eternel leur Dieu, lorsqu'après les avoir transportés entre les nations, je les aurai rassemblés en leur terre, et que je n'en aurai laissé demeurer là aucun de reste. Et je ne leur cacherai plus ma face, depuis que j'aurai répandu mon Esprit sur la maison d'Israël, dit le Seigneur l'Eternel. »

Je trouve ici cet autre principe fondamental : quand Israël est rétabli, les nations elles-mêmes, après avoir été jugées, comprennent que Jéhova, le Dieu d'Israël, est le Très-Haut ou le Souverain sur toute la terre, et elles se soumettent à Lui. Voyez cette pensée exprimée dans le Psaume VIII^m : « Jéhova, notre Seigneur, » dit

Israël, alors que Christ est élevé, non pas seulement comme Fils de David, selon le Psaume II, qui sera aussi alors accompli, mais comme Fils de l'homme, — «Jéhova, notre Seigneur! que ton nom est magnifique par toute la terre.» C'est encore là l'objet de la prière du Psaume LXVII^{me}. Ces citations seraient beaucoup trop multipliées si je voulais indiquer tous les Psaumes qui parlent de ce sujet.

Je ferai seulement allusion à une remarquable série de Psaumes — XCIV à C. Le XCIV^{me} appelle le jugement; le XCV invite Israël à la repentance; dans le XCVI^{me}, les nations sont exhortées à reconnaître Jéhova, car Il vient pour juger le monde en justice; dans le XCVII^{me}, Il arrive, en effet, sur les nuées; dans le XCVIII^{me}, le Seigneur est venu et a fait connaître son salut; dans le XCIX^{me}, Il est de nouveau connu sur la terre, et de nouveau assis entre les chérubins; et le C^{me} convie toutes les nations à venir l'adorer maintenant que son trône est établi sur la terre pour la bénédiction.

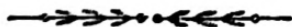
Le cri appelant la vengeance et la délivrance est le cri du résidu depuis le moment où Dieu ramène le peuple jusqu'à celui où Il s'assied sur le trône du jugement. Il enverra la délivrance par sa puissance. Le trône de l'iniquité ne partage pas le pouvoir avec Lui. Maintenant, la grâce appelle les âmes à sortir du mal pour venir à Dieu et aller au ciel, et la grâce caractérise le chrétien, quoiqu'il sache que le jour de la vengeance arrivera.

J'ai parcouru les passages qui nous donnent l'histoire de la Bête, et un nombre suffisant de ceux qui nous parlent de l'Assyrien; en sorte que l'on peut se faire une idée claire et distincte de ces deux puissances, de

nos jours concentrées dans l'Europe occidentale et orientale. Zacharie ne parle jamais de l'Assyrien. Ce prophète appartenait, au fond, à la captivité d'Israël, quoiqu'un certain nombre de Juifs eussent été ramenés, afin que le Messie pût leur être présenté ; mais les prophètes postérieurs à la captivité ne donnent pas aux Juifs le nom de peuple de Dieu, si ce n'est quand ils parlent de leur avenir, et les autres prophètes, ceux qui ont précédé la captivité, ne parlent jamais de la Bête comme telle, parce que Israël était reconnu de Dieu, dont le trône était encore au milieu d'eux. Ezéchiel, nous l'avons vu, passe par-dessus Babylone jusqu'à Israël établi de nouveau dans le pays. Nous avons dû parler surtout de la Bête, parce que le temps vient où elle dominera : seulement, en dernier résultat, cela aura lieu par une rébellion ouverte ; il y aura comme une résurrection de la Bête, à la suite d'une blessure qui semblait mortelle, résurrection avec un caractère entièrement diabolique. Dieu mettra alors au cœur d'un petit résidu juif de regarder à Lui. La nation fleurira et bourgeonnera et semblera commencer une période de parfaite prospérité dans son propre pays. Mais alors même elle est ruinée et désolée, elle devient le siège des bêtes et des oiseaux de proie. Ceux-ci sont jugés et Israël est réintégré et béni. Or si, dit l'Apôtre, leur chute est la richesse des nations, quelle sera leur réception, sinon une vie d'entre les morts pour le monde ?

Tout cela, bien-aimés, appelle nos cœurs à une intelligence, beaucoup plus divinement éclairée, de ce fait, que notre portion est au ciel, tandis que Christ est rejeté, et que Christ ayant été rejeté, les chrétiens

le sont aussi, et que Christ étant au ciel, leur conversation ou leur bourgeoisie est aussi au ciel. Nous n'avons plus du tout à vivre dans ce monde, quoique nous le traversions comme étrangers et voyageurs. Ce que nous avons à faire, c'est de convaincre le monde qu'il est une puissance qui délivre de lui, c'est de manifester Christ et les conseils de Christ dans le monde. Si, en faisant bien, vous souffrez et que vous l'enduriez, cela est agréable à Dieu. Le danger pour les saints, actuellement, c'est que, au lieu de voir le mal aller en empirant et s'élevant de plus en plus contre Dieu, ils ne se laissent séduire par les hommes, qui pensent à l'amélioration du monde ou qui prétendent le rendre bon. Ce que nous avons au-devant de nous, c'est que, dans les derniers jours, il surviendra des temps fâcheux. Mais les hommes, qui sont sages à leur propres yeux, s'imaginent qu'ils feront mieux que Christ et les Apôtres, c'est-à-dire, non pas faire des chrétiens pour Dieu, mais améliorer ou amender le monde. Le témoignage de Dieu est que l'église professante et le monde mûrissent l'un et l'autre dans le mal et pour le jugement, et que le Seigneur vient pour nous prendre auprès de Lui, et pour juger la terre habitable en justice, régner ensuite en bénédiction pour elle, et tout premièrement sur le peuple juif restauré.



Courte enquinte des Livres de la Bible.

(Suite de la page 400.)

JEAN.

En Jean, nous avons la personne divine du Seigneur, spécialement comme vie et comme lumière; subsi-

diairement, l'envoi du Consolateur ici-bas à la place de Christ, puis un aperçu du cours entier des dispensations jusqu'au royaume millénial.

Les 18 premiers versets nous présentent la personne même du Seigneur Jésus. Vers. 1-5 : d'une manière abstraite, quant à la nature et à l'effet de son apparition. Vers. 6-11 : témoignage de Jean à ce sujet, et l'effet de sa venue. Vers. 12, 13 : effet et voie de la grâce, Vers. 14-18 : la parole faite chair. Vers. 19-34 : témoignage de Jean à ce que Christ serait quant à son œuvre et à sa puissance efficace pour l'homme : Agneau de Dieu, Celui qui baptise du Saint-Esprit, reconnu comme Fils de Dieu, par le Saint-Esprit descendu sur lui. Vers. 35-42 : De fait, le témoignage de Jean envoie des disciples à Jésus ; ce qui embrasse donc toutes les voies du Seigneur avec le résidu pendant la vie de Christ, et ci-après, jusqu'à ce qu'il soit reconnu par le résidu à la fin, représenté par Nathanaël. Ensuite il est reconnu comme Fils de Dieu et Roi d'Israël ; mais il prend un titre plus étendu encore, celui de Fils de l'homme que servent les anges. Remarquez surtout (vers. 38-42) que Christ est le centre divin, Dieu manifesté en chair ; et secondement, le chemin à travers le monde : « Suis-moi. » Le monde est condamné, Christ sépare les siens du monde et les rassemble autour de Lui-même, comme Dieu révélé d'en haut, et le seul chemin pour l'homme ici-bas. Au vers. 52, il a encore un autre caractère — le ciel est ouvert sur lui comme homme, et les anges montent et descendent sur un homme. Il est, comme homme, l'objet des cieux ouverts. Notez que notre partage est comme celui d'Etienne : le ciel ouvert pour nous ; et Lui, le Fils de l'homme, étant là.

Notez encore, que tout homme a un objet, auquel il devrait regarder — et que cet objet est Christ.

Chap. II, 1-22 : Double aspect du troisième jour (action millénaire) en Israël : les noces, et le jugement de purification.

Vers. 23-25 : Le Seigneur ne peut pas être reçu maintenant selon l'intelligence de la chair ; mais, au chap. III, un homme doit naître de nouveau. Cela est vrai même pour les promesses terrestres, faites à Israël. Mais les pensées de Dieu envers l'homme vont jusqu'au ciel, d'où le Fils de l'homme est descendu, où, dans sa personne divine, Il est, et d'où Il parle. Dieu aime le monde, et lui donne son Fils pour que la foi individuelle ne périsse pas. Cela introduit la croix — le Fils de Dieu donné — le Fils de l'homme élevé comme le serpent. La condamnation dépend du fait, de croire ou de ne pas croire au Fils de Dieu, et la cause en est, que la lumière est venue dans le monde et que les hommes aiment les ténèbres. C'est là une grande vérité morale tout à fait en dehors d'Israël. Christ a parfaitement révélé le ciel, vu qu'il le connaît, et il a rendu l'homme qualifié pour le ciel, en croyant en Lui. Ensuite Jean rend témoignage à Christ, en contraste avec lui-même, et à son témoignage (à Lui) comme divin et céleste, comme venant de Celui à qui Dieu a donné toutes choses. En croyant en Lui, un homme a la vie : celui qui ne croit pas ne verra point la vie ; la colère demeure sur lui. Tout ce service précédait l'entrée de Jésus dans son ministère public, ce qui eut lieu seulement après que Jean eut été mis en prison.

Chap. IV. La jalousie des Juifs chasse Christ de la Judée. Dans la femme samaritaine, quelque chose de

nouveau, en dehors et indépendant du Judaïsme, est introduit, en principe. Dieu est là pour donner, — mais il se présente dans l'humiliation, ce qui heureusement inspire de la confiance pour demander; c'est Lui qui donne le désir, et une source spirituelle jaillissant jusqu'en la vie éternelle au dedans de l'homme. Mais la nature humaine ne peut recevoir les choses spirituelles. Dieu atteint la conscience par la Parole. Cela est reconnu comme venant de Lui; puis Christ est connu et confessé comme Sauveur *du monde*. Et quoique le salut vint des Juifs, Dieu, qui est Esprit, doit être adoré en esprit et en vérité. Et le Père (tel est son nom maintenant révélé en grâce) en cherche de tels qui l'adorent, en venant au-devant d'une âme dans le besoin. C'est là la joie de Jésus en grâce.

Chap. V : La loi, avec toutes ses ordonnances, ne peut rien faire, à cause de la faiblesse de la chair; mais maintenant la vérité est, que c'est le Père et le Fils qui travaillent, et non pas l'homme. Ils ne peuvent avoir leur sabbat dans le péché et dans la misère. Un tel sabbat n'est pas reconnu; mais comme le Père a la vie en lui-même, il a aussi donné à Jésus, le Fils, d'avoir la vie en lui-même; et Il vivifie ceux qu'il veut; et Dieu lui a remis tout jugement*, afin que tous l'honorent comme ils honorent le Père. Il n'y a pas de confusion dans ces manières de l'honorer. Celui qui entend sa Parole, et qui croit au Père qui l'a envoyé, a la vie éternelle; il ne vient point en jugement; mais il est

* Quoique amplement montré comme étant Dieu, le Seigneur, dans cet évangile, depuis le chapitre I, 14, est toujours envisagé comme un homme, vivant sur la terre, et y manifestant le Père.

passé de la mort à la vie. Il y a donc une résurrection de vie, et une résurrection de jugement.

Vers. 50-47 : Jésus-Christ est présenté comme vie à la responsabilité de l'homme ; témoignage lui est rendu par Jean Baptiste, par ses œuvres, par le Père, par les Écritures, et ils ne voulaient pas venir à lui pour avoir la vie. Les Juifs ne voulaient pas le recevoir. Quand le faux Messie viendra en son propre nom, ils le recevront ; tout comme ils rejetaient les écrits de Moïse, qui avait parlé de Christ, ils rejetaient aussi les paroles de Christ.

Chap. VI : Tableau de l'ordre des voies de Dieu en Christ. Déjà Prophète, il ne voulait pas être Roi. Il s'en va tout seul en haut pour prier. Durant ce temps-ci, les disciples luttent sans lui contre le vent, Christ les rejoint et ils abordent aussitôt. Ceci est en connexion avec la pâque, et Christ s'affirme lui-même comme le Jéhova du Psaume CXXXII^m. Au lieu de cela maintenant, il est le pain descendu du ciel pour donner la vie au monde, et il doit être reçu intérieurement comme incarné, mais aussi comme ayant été mort, vu qu'il n'y a point de vie en aucun homme ; mais c'est spirituellement qu'il faut entendre ces choses, il allait aussi remonter là où il était auparavant.

Chap. VII : Les Juifs (ses frères) ne croyaient pas en lui, et il ne peut se montrer au monde. C'est la fête des tabernacles ; mais il promet l'Esprit à ceux qui croient, au lieu de sa présence visible, comme des fleuves d'eau vive (précédemment [IV, 14], c'était comme une fontaine d'eau jaillissante jusque dans la vie éternelle). Distinguez les Juifs (de Judée) et le peuple (de Galilée etc.).

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Mammon,

ou

*C'est une racine de toutes sortes de maux
que l'amour de l'argent (1 Tim. VI. 10).*

Mammon est le dieu de l'argent et des richesses. Cette idole est aujourd'hui en grande vénération. Le monde entier la révère, comme autrefois toute l'Asie et le monde habitable vénérât « la grande déesse Diane. » Nous sommes dans le siècle de l'or, du tout-puissant dollar, comme on dit en Amérique; les richesses possèdent les cœurs : on les veut, on les recherche, on les aime. Le culte de Mammon est universel. Et en cela il n'y a rien d'étonnant, quand il s'agit des hommes du monde, dont la portion est dans cette vie. À leurs yeux rien n'est plus légitime qu'un tel amour; au lieu de le modérer, ils l'excitent; loin de croire qu'il est la racine de toutes sortes de maux, ils prétendent au contraire que la richesse est une source de bonheur; ils sont du monde : ils aiment et aimeront

toujours ce qui, dans le monde, leur procure honneur et bien-être.

Le monde fait de l'or et de l'argent ses dieux :
Un coffre vide ou plein le rend triste ou joyeux.

Mais laissons le monde. Serait-il hors de saison de faire entendre à ceux qui ne sont pas du monde, une parole d'avertissement sur ce sujet? Je ne le pense pas. N'est-il pas vrai que des croyants se laissent quelquefois ébranler, éblouir, séduire même par la bonne façon de l'idole, par ses sourires et ses promesses? N'est-il pas vrai qu'on court quelques risques de se laisser entraîner par le courant impétueux qui précipite aujourd'hui les hommes vers Mammon? Je sais bien qu'on trouverait difficilement un saint, exprimant le désir de s'enrichir, mais il n'en faut pas conclure qu'un tel désir n'existe pas. On peut facilement le cacher aux autres; et je suis très disposé à croire qu'il y a bien peu de croyants, qui n'aient pas à lutter contre ce désir insensé. Quoi qu'il en soit, l'Écriture nous met fortement en garde contre l'amour des richesses; rien n'est plus clair, plus puissant que l'enseignement qu'elle nous donne sur ce sujet. Cet enseignement peut se diviser en deux parties: il nous est fourni soit par des *exemples*, soit par une *doctrine* sur la matière. Commençons par les *exemples*; j'en rapporterai trois seulement, mais qui démontrent avec assez de force que l'amour de l'argent est la racine de toutes sortes de maux.

Rappelons d'abord celui de Balaam. Quel *apparent* mépris de l'or cet homme manifeste! « Quand Balac, dit-il, me donnerait sa maison pleine d'or et d'argent, je ne pourrais point transgresser le commandement de l'Éternel, mon Dieu, pour faire aucune chose petite ou

grande » (Nombres XXII, 28). Tel est le langage que tint Balaam aux seigneurs Moabites qui vinrent le trouver avec des présents et des promesses royales. Et plus tard il tient le même langage au roi lui-même. Celui qui parle ainsi ne paraît-il pas avoir un profond dédain pour les richesses ? Ne dirait-on pas que c'est le cri d'une conscience scrupuleuse, d'un cœur droit ? Mais l'Esprit de Dieu en, 2 Pierre II, nous dit que ce qui a conduit Balaam dans la voie tortueuse qu'il a suivie, c'est précisément l'amour de l'argent : « il *aima* le salaire d'iniquité. » Sous cet apparent mépris de l'or Dieu discerne une âme qui n'a pas d'autre culte que celui de Mammon. Poussé par une puissance divine surnaturelle, Balaam bénit l'orcément le peuple au lieu de le maudire et prononça des prophéties d'une grande beauté ; mais poussé par l'amour du salaire d'iniquité, Balaam aussi « enseignait à Balac à jeter une pierre d'achoppement devant les fils d'Israël pour qu'ils mangeassent des choses sacrifiées aux idoles et qu'ils se livrassent à la fornication » (Apoc. II, 14). L'amour de l'argent est le secret d'une aussi infâme conduite.

Un autre exemple est celui de Guéhazi, serviteur d'Elisée. L'amour de l'argent est ici manifeste, bien que Guéhazi cherche à le cacher aux autres. Il ment à Naaman ; il ment à Elisée, et finit par être blanc de lèpre comme la neige : tels sont les fruits de cet amour impur ; il est bien la racine de toutes sortes de maux. Si quelquefois nos cœurs sont alléchés par l'appât de l'or, rappelons-nous cette histoire et ces paroles pleines d'actualité : « Est-ce le temps de prendre de l'argent et de prendre des vêtements, des oliviers, des vignes, du menu et du gros bétail, des serviteurs et des servantes » (2 Rois V, 26) ?

Enfin je rappellerai l'exemple de Judas. Comme Balaam et Guébazi, Judas fait de son mieux pour cacher aux autres l'amour qui brûle au fond de son âme. « Ne pourrait-on pas vendre ce parfum plus de deux cents deniers et le donner aux pauvres? » Or Judas dit cela, non pas qu'il se souciât des pauvres, mais parce qu'il était voleur et parce qu'il avait la bourse et portait ce qu'on y mettait.... Alors l'un des douze, appelé Judas Iscariote, s'en alla vers les principaux sacrificateurs et dit : « que voulez-vous *me donner* et moi, je vous le livrerai? » Et ils lui comptèrent trente pièces d'argent (Matth. XXVI, 14). Alors Judas qui l'avait livré, voyant qu'il était condamné, ayant du remords, reporta les trente pièces d'argent aux principaux sacrificateurs et aux anciens, disant : « J'ai péché en livrant le sang innocent. Mais ils dirent : Que nous importe! tu y aviseras. Et ayant jeté l'argent dans le temple, il se retira ; et s'en étant allé, il se pendit (Matth. XXVII, 3-5).—Ce dernier cas n'a besoin d'aucun commentaire : l'amour de l'argent a conduit Judas au plus grand crime qui se puisse commettre ; Guébazi au mensonge et à la lèpre, Balaam dans une voie de perversité, et tous dans la ruine ; car il est la racine de toutes sortes de maux.

Mais il y a, dans le Nouveau Testament, une doctrine clairement exprimée sur le sujet qui nous occupe. Les passages suivants suffiront pour nous la remettre en mémoire : « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où les vers et la rouille gâtent et où les larrons percent et dérobent ; mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni les vers ni la rouille ne gâtent rien et où les larrons ne percent ni ne dérobent, car où est

vosre trésor, là aussi sera vosre cœur. Nul ne peut servir deux maîtres, car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre : vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. — Ne soyez donc pas en souci, disant : que mangerons-nous ? ou que boirons-nous ? ou de quoi serons-nous vêtus ? car les nations recherchent toutes ces choses ; car vosre Père céleste connaît que vous avez besoin de toutes ces choses : mais cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice et toutes ces choses vous seront données pardessus » (Matth. VI). « Et quelqu'un lui dit du milieu de la foule. Maître, dis à mon frère qu'il partage avec moi l'héritage. Et il lui dit : Homme, qui est-ce qui m'a établi sur vous pour être juge et pour faire vos partages ? Et il leur dit : Voyez, et gardez-vous de l'avarice, car encore qu'un homme soit riche, sa vie, pourtant n'est pas dans ses biens. Et il leur dit une parabole, disant : Les champs d'un homme riche avaient rapporté en abondance ; et il raisonnait en lui-même, disant : Que ferai-je, car je n'ai pas où je puisse assembler mes fruits ? Et il dit : Voici ce que je ferai : j'abattraï mes greniers et j'en bâtirai de plus grands, et j'y assemblerai tous mes produits et mes biens ; et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens assemblés pour beaucoup d'années ; repose-toi, mange, bois, et fais grande chère. Mais Dieu lui dit : Insensé ! cette nuit même ton âme te sera redemandée ; et ces choses que tu as préparées à qui seront elles ? Il en est ainsi de celui qui amasse des trésors pour lui-même, et qui n'est pas riche quant à Dieu. — Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu à vosre Père de vous donner le royaume. Vendez ce que vous avez et

donnez l'aumône ; faites-vous des bourses qui ne vieillissent pas, un trésor dans les cieus qui ne défaille pas, d'où le larron n'approche pas, et où la teigne ne gâte rien : car là où est votre trésor, là sera aussi votre cœur » (Luc XII). « Que votre conduite soit sans avarice, étant contents de ce que vous avez présentement, car lui-même a dit : je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point » (Hébr. XIII). « Or la piété avec le contentement d'esprit est d'un grand gain. Car nous n'avons rien apporté dans ce monde, et il est évident que nous n'en pouvons rien emporter, mais ayant la nourriture et de quoi nous couvrir que cela nous suffise. Or ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans le piège, et en plusieurs désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et la perdition, car c'est une racine de toutes sortes de maux que l'amour de l'argent ; ce que quelques-uns ayant ambitionné, ils se sont égarés de la foi et se sont transpercés eux-mêmes de beaucoup de douleurs. Mais toi, ô homme de Dieu, fuis ces choses » (1 Tim. VI). — « Si donc vous êtes ressuscités avec Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut et non à celles qui sont sur la terre ; car vous êtes morts et votre vie est cachée avec Christ en Dieu » (Col. III).

« Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs d'avoir toujours devant eux leur Bible ouverte aux chapitres dont notre feuille les entretiendra, et de chercher avec soin les passages qu'elle ne fait qu'indiquer. C'est le grand moyen de rendre leur lecture vraiment profitable pour eux. »

Cette excellente recommandation du *Messenger* n'est-

elle pas trop souvent oubliée? Dans nos lectures ne cherchons-nous pas quelquefois, *d'abord*, la pensée de l'auteur plutôt que celle de Dieu? N'est-ce pas pour cette raison qu'on renvoie à *plus tard* la lecture des passages indiqués et qu'on passe rapidement sur ceux qui sont cités textuellement? Hélas! souvent la pensée de l'auteur nous suffit et le plus tard n'arrive jamais. Sans doute la pensée d'un auteur sur un sujet de la Parole doit être celle de Dieu; mais outre qu'il est rare que celui qui expose la pensée de Dieu sur un sujet quelconque embrasse cette pensée dans toute son étendue et la saisisse sous tous ses aspects, notez qu'en ne lisant pas les passages indiqués, vous arrachez de l'exposition qui en est faite ce qu'il y a de meilleur, vous éteignez la lampe qui seule éclaire le sujet; vous vous exposez à ne pas le comprendre, puisque vous ne lisez justement pas ce qui est propre à le faire saisir. Je demande bien pardon au lecteur pour cette petite digression, mais je tenais à recommander la lecture attentive et même la méditation des passages qui ont rapport au sujet qui nous occupe. Ce n'est pas *mon* article qui vous éclairera, qui vous donnera la pensée de Dieu, c'est la Parole de Dieu.

Maintenant je demande si tous les passages ci-dessus n'ont pas un sens clair. S'agit-il d'une doctrine obscure, sujette à controverse? La pensée du Seigneur n'est-elle pas parfaitement exprimée? Ces passages n'ont-ils pas tous pour but de nous détourner du service de Mammon, de l'amour et de la recherche des richesses? Ne nous présentent-ils pas *tous* les motifs possibles pour détourner nos cœurs de ce que les vers et la rouille gâtent? Folie et inutilité des soucis; soins

vigilants de notre Père céleste, le peu de valeur des biens terrestres, l'excellence de ceux que nous sommes appelés à rechercher, tout cela est puissamment exposé dans le Nouveau Testament

Il importe de ne pas tomber dans une erreur assez répandue et il est bon qu'on se souvienne que ce contre quoi le Saint-Esprit s'élève avec tant de force, ce n'est pas contre la possession des richesses et encore moins contre les riches, mais seulement contre l'amour et la recherche des richesses, ce qui est bien différent. Oh ! je sais que Jacques tance rudement *certain*s riches, ceux qui ont frustré les ouvriers qui ont moissonné leurs champs ; aussi ne prendrai-je pas ici la défense de ces riches-là ; mais je dis que l'Écriture n'enseigne nulle part que la possession des richesses entraîne nécessairement avec elle l'amour des richesses. Identifier ces deux choses, c'est faire ce que la Parole ne fait pas, c'est tomber dans une erreur qui peut produire de fâcheuses conséquences. Je dis de plus que l'amour de l'argent peut avoir des racines tout aussi profondes dans le cœur d'un pauvre que dans celui d'un riche. Je dis enfin qu'un frère riche, s'il le veut, peut sans pécher garder tous ses biens et les faire valoir, pourvu que, comme riche, il marche dans le chemin que voici : « N'oubliez pas la bienfaisance, et de faire part de vos biens, car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices » (Hébr. XIII, 16). « Ordonne à ceux qui sont riches en ce présent siècle, qu'ils ne soient pas hautains et qu'ils ne mettent pas leur confiance dans l'incertitude des richesses, mais au Dieu vivant qui nous donne toutes choses richement pour en jouir ; qu'ils fassent du bien ; qu'ils soient riches en bonnes œuvres, qu'ils soient

prompts à donner, libéraux, s'accumulant comme trésor un bon fondement pour l'avenir, afin qu'ils saisissent ce qui est vraiment la vie » (1 Tim. VI, 17-19). Dans ce chemin-là, un riche trouvera toujours l'approbation de Dieu.

Jusqu'ici les passages que nous avons vu se rapportent directement au sujet que nous étudions ; mais il y en a d'autres qui jettent du jour sur ce sujet, quoiqu'ils ne s'y rapportent que d'une manière indirecte. Après la chute Dieu dit à Adam ; « La terre sera maudite à cause de toi ; tu en mangeras les fruits *en travail* tous les jours de ta vie. Tu mangeras le pain à la sueur de ton visage » (Gen. III). Le Christianisme confirme cette ordonnance de Dieu, en disant : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus » (2 Thess. III, 10). Le travail est donc une institution divine, et nul n'a le droit de s'y soustraire. Or Dieu, dans sa sagesse, a voulu « qu'en tout travail il y ait quelque profit » (Prov. XIV, 23). « L'ouvrier est digne de son salaire. Qui va jamais à la guerre à ses propres dépens ? Qui plante une vigne et ne mange pas de son fruit ? Qui paît un troupeau et ne mange pas du lait du troupeau » (1 Cor. IX) ? Le travail est donc obligatoire pour tous ; vivre dans l'oisiveté, c'est vivre dans le désordre ; c'est fouler aux pieds l'ordonnance de Dieu. En outre ces passages nous montrent que Dieu lui-même a attaché un salaire au travail.

Or la Parole est très claire sur ceci, savoir : l'usage que nous devons faire du salaire que nous recevons pour notre travail. Paul parle ainsi aux anciens d'Ephèse : « Je n'ai convoité ni l'argent, ni l'or, ni la robe de personne. Vous savez vous-mêmes que ces mains ont été

employées pour *mes besoins* et pour les personnes qui étaient avec moi. Je vous ai montré en toutes choses qu'en travaillant ainsi, *il faut secourir les faibles*, et se souvenir des paroles du Seigneur Jésus qui a dit : « C'est plus heureux de donner que de recevoir » (Actes XX, 35-35). — « Que celui qui dérobait ne dérobe plus, mais plutôt qu'il travaille en faisant de ses mains ce qui est bon, *afin qu'il ait de quoi donner à celui qui a besoin* » (Ephés. IV). « Car nous avons appris qu'il y en a quelques-uns parmi vous qui marchent dans le désordre, ne travaillant pas du tout, mais se mêlant de tout. Mais nous enjoignons à ceux qui sont tels et nous les exhortons par notre Seigneur Jésus-Christ, qu'en travaillant paisiblement, ils mangent *leur propre pain* (2 Thess. III).

Ces passages nous disent assez clairement ce que nous devons faire du salaire que nous recevons pour notre travail. Dieu nous dit de le destiner : 1° à nos propres besoins, à nous procurer *notre pain* et de quoi nous couvrir; et 2° aux besoins des faibles, des infirmes, des personnes âgées qui ne peuvent pas travailler. Et si notre salaire est plus que suffisant pour subvenir à nos besoins et qu'il n'y ait *aucun besoin* autour de nous, la sagesse la plus élémentaire nous enseignera à conserver ce surplus pour le moment où le besoin se manifestera, et non dans la pensée d'amasser pour nous-mêmes*. Pour répondre aux *deux* intentions du

* Ici, se présenteraient deux questions délicates : Un chrétien peut-il, sans infidélité, amasser des biens dans la prévision des infirmités dont il peut être atteint, des mauvais jours qui peuvent survenir? — Un père doit-il s'appliquer à amasser des biens pour ses enfants? — Je ne me chargerai nullement de résoudre de

Seigneur au sujet du salaire, il faut, non-seulement que nous travaillions de toutes nos forces, mais il faut de plus que nous veillions à nous créer le moins de besoins possible. Nous nous abstiendrons soigneusement, par exemple, de ce luxe effréné, inutile et parfaitement sot, qui règne dans le monde et se glisse quelquefois jusque parmi les saints.

Remarquons, en terminant, que l'enseignement de la Parole au sujet des richesses est en parfaite harmonie avec notre vocation. Cette vocation est céleste. La croix de Christ nous a retirés du présent siècle mauvais ; elle nous a crucifiés au monde et elle a crucifié le monde à notre égard (Gal. VI). Quoique nous soyons dans le monde, nous ne sommes pas du monde ; nous y sommes étrangers et voyageurs et, comme notre Maître, nous n'y trouvons rien pour reposer notre tête. D'un autre côté, la résurrection nous a introduits dans un monde nouveau. Celui qui est en Christ, c'est une nouvelle création ; les choses vieilles sont passées, toutes choses sont faites nouvelles. Tous nos intérêts sont dans ce monde nouveau : là est Jésus notre vie et notre trésor ; là, notre héritage et nos biens. Oh ! notre cœur peut sans danger aimer et rechercher ces choses d'en haut, invisibles, glorieuses, éternelles ! Aimer le monde et ce qui y est, biens, honneurs, voluptés, c'est montrer qu'on ne sait rien de la vocation chrétienne et que le cœur n'a pas encore pris place hors du camp et au dedans du voile, où nous place l'œuvre de Christ.

Or, frères, voici ce que je dis : le temps est difficile :

telles questions : je laisse ce soin à l'ensemble de l'enseignement du Saint-Esprit sur le sujet et à la conscience chrétienne de chacun.

au reste, c'est pour que ceux mêmes qui ont une femme soient comme n'en ayant pas, et ceux qui pleurent comme ne pleurant pas, et ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant pas, et ceux qui usent de ce monde comme n'en usant pas à leur gré, car la figure de ce monde passe » (1 Cor. VII, 29-31).



Marcher par la foi.

« Car nous marchons par la foi et non par la vue » (Lisez 2 Cor. IV, 6-V, 9).

On peut dire, jusqu'à un certain point, de tout vrai chrétien qu'il marche par la foi et non par la vue. Cependant la charité la plus large ne nous permet pas d'admettre que tous les chrétiens, en tout temps, marchent dans ce monde, pratiquement, par la foi et non par la vue, selon toute l'étendue du principe énoncé par l'apôtre, et la portée qu'il reçoit de la place qu'il occupe dans le contexte. Nous-mêmes, si nous interrogeons nos propres consciences, nous ne serons pas longtemps à nous demander, si jour après jour, et dans toutes les circonstances si diverses de la vie, nous avons toujours donné dans notre âme aux choses invisibles et éternelles, l'autorité et la puissance qui leur appartiennent pour juger et dominer les choses qui se voient et qui ne sont que pour un temps, en sorte que, habituellement et dans le sens qu'y attache l'apôtre, nous ayons marché par la foi et non par la vue.

Être sauvé par la foi est une chose ; et *marcher* par la foi est une autre chose ; et l'Écriture ne nous présente pas le salut et la conduite pratique comme si insépa-

rablement unis, que là où l'un se trouve, l'autre, sans soin ni souci de notre part, et sans que nous ayons à veiller ou à combattre, doit suivre nécessairement. « Vous êtes sauvés par grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu » (Eph. II, 8). Cette déclaration nous montre Dieu, comme le seul et miséricordieux auteur de notre salut, et le rend comme tel cher à nos cœurs, en même temps qu'elle nous donne un sûr et éternel fondement de confiance en sa faveur. Mais l'Écriture nous dit aussi : « Au reste donc, frères, nous vous prions et nous vous exhortons par le Seigneur Jésus, que comme vous avez reçu de nous de quelle manière il vous faut marcher et plaire à Dieu, vous y abondiez de plus en plus » (1 Thess. IV, 1). Cette exhortation fait faire à l'âme un retour sur *elle-même*, afin qu'elle examine et qu'elle juge jusqu'à quel point les habitudes et les principes, la conduite et les sentiments, ou, comme l'Écriture dit si bien : « les sources de la vie » (Prov. IV, 23) sont en accord avec la volonté de Dieu. « Car vous savez, » ajoute l'apôtre, « quels commandements nous vous avons donnés par le Seigneur Jésus. Car c'est ici la volonté de Dieu, votre sainteté » (1 Thess. IV, 2, 3).

L'équilibre de la Parole est détruit là où l'âme est exclusivement occupée de privilèges et de grâce, et a peine à supporter la pensée de devoir et d'obligation. Il est fort à craindre pour ceux qui font profession d'être séparés de la corruption générale de la chrétienté, mais dont la séparation est une chose de néant, si elle n'est pas une séparation pour Dieu et pour la sainteté, il est fort à craindre, dis-je, qu'il ne se produise parmi de telles personnes une sorte d'antinomi-

anisme nouveau et subtil, par ce fait qu'elles regardent ainsi constamment à la position et à la perfection abstraites de l'Eglise, en Christ, comme si la seule admission mentale de cette vérité assurait à chacun, individuellement, une position et une acceptation auprès de Dieu qui ne peuvent jamais être perdues, et au delà desquelles il est impossible de faire des pas en avant. Chacune des paroles de Dieu est vraie, mais elle n'est vraie dans son application, qu'autant qu'elle est appliquée selon la vérité. La vérité n'est vérité pour moi, que lorsqu'elle est devenue vie et action. Chacune des différentes déclarations de la Parole de Dieu exige pour elle une appréhension positive, par la foi, « la foi opérante par l'amour » (Gal. V, 6). La fin d'une révélation divine n'est accomplie en nous, que lorsqu'elle a mis en présence l'un de l'autre l'âme et Dieu, dans l'harmonie de la vérité communiquée et de la vérité obéie. C'est en cela, et non pas dans une adhésion insouciant et de seconde main aux termes dans lesquels la vérité est exprimée, soit dans la Parole, soit par des hommes qui en ont ressenti la puissance, que consiste l'obéissance de la foi.

« Nous marchons par la foi et non par la vue, » dit l'apôtre. Nous l'avons déjà dit, cette déclaration, selon la pensée de l'apôtre ici, est autre chose que cette autre parole du même apôtre : « Vous êtes sauvés par la foi, » quelque vraie qu'elle puisse être d'ailleurs. Le mot : « *marcher* » ne parle pas d'un certain point auquel on est arrivé, mais d'un mouvement qu'on suit en avant ; et il est impossible de réduire l'expression de « marcher par la foi » jusqu'à ne plus être qu'un vague principe général, qui laisse à l'esprit de chacun en particulier

de remplir le cadre indéterminé de son application. Rien, ce me semble, ne définit mieux et ne fait ressortir davantage la force de cette parole si simple, mais de si grande portée : « nous marchons par la foi et non par la vue, » que la manière dont l'apôtre l'introduit dans le passage que nous avons sous les yeux. Elle nous est présentée en rapport avec le développement le plus admirable du caractère et des conséquences qui signalent l'acceptation de l'évangile par l'âme, l'apôtre, poursuivant ce caractère et ces conséquences à travers toutes les vicissitudes de notre course terrestre, rendant victorieux de chaque difficulté et de la mort elle-même; rattachant à la gloire éternelle chacune des douleurs et des souffrances affrontées dans la puissance de la foi; montrant à l'âme, au milieu de la destruction de toutes ses associations présentes, « un édifice de la part de Dieu, une maison qui n'est pas faite de main » (V, 4); donnant en même temps à la mort ce simple caractère de n'être autre chose que « absent du corps et présent avec le Seigneur » (V, 8); et finalement amenant l'âme à ce simple propos de vie : « nous efforçant, soit présents, soit absents de lui être agréables » (V, 9).

L'apôtre commence par jeter un regard sur la condition du monde, et des hommes qui demeurent étrangers à l'Évangile, et en quelques paroles expressives, il en place devant nous le sombre tableau. « Si notre évangile est voilé, dit-il, il est voilé pour ceux qui périssent, chez lesquels le dieu de ce siècle a aveuglé les pensées des incrédules, pour que la lumière de l'évangile de la gloire de Christ qui est l'image de Dieu, ne leur resplendit pas » (IV, 5-4). Quoi que les hommes puissent penser et dire de contraire, Paul lie ensemble

un évangile voilé ou caché, et les âmes perdues et la puissance de Satan ; mais tandis que notre pitié, notre dévouement et notre activité doivent être ainsi excités et nous pousser à faire connaître cet évangile, l'apôtre introduit ici cette solennelle déclaration, afin de relever encore cette œuvre de Dieu qu'il se propose de mettre en lumière. Il dit : « Car c'est le Dieu qui a dit à la lumière de resplendir des ténèbres, qui a relui dans nos cœurs, pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus-Christ » (IV, 6).

On éprouve une sorte de saisissement quand on réalise l'Évangile sous cet aspect. Dieu est amené si près de notre âme ; — nous le voyons Lui, qui, dans sa puissance souveraine, en créant les mondes, dit : « que la lumière soit ! et la lumière fut, » — apportant dans l'âme, par une puissance et une action aussi directes et immédiates qu'alors, la lumière de cette révélation, qui le fait connaître, en grâce, au cœur. C'est Lui qui a « relui dans nos cœurs, » non pas pour révéler quelque chose qui déjà existait en nous, mais pour se révéler, Lui, là où il n'y avait auparavant que ténèbres et éloignement de Lui-même.

En ne s'arrêtant qu'aux effets de l'Évangile dans sa puissance salutaire envers les hommes, on perd de vue le caractère intrinsèque et véritable de l'Évangile lui-même. Ce qui demeure caché aux hommes pour qui l'évangile est voilé, et qui les laisse dans leur condition de pécheurs perdus, c'est la bonne nouvelle de la « gloire de Christ, qui est l'image de Dieu ; » et ce qui est révélé par la lumière qui reluit dans le cœur, est manifesté pour communiquer la lumière de « la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus-

Christ, » soit pour être saisi par l'âme, soit pour luire au dehors en témoignage au milieu des ténèbres du monde. Combien il est nécessaire ici, comme partout ailleurs, que nous nous souvenions toujours du principe : « nous marchons par la foi et non par la vue ! » La foi seule est capable de garder l'âme associée, si je peux m'exprimer ainsi, à cette merveilleuse révélation de ce que Dieu est, et de la proximité de Lui, dans laquelle il nous a placés par cet Evangile dont nous faisons tous profession.

Après ce premier point, l'apôtre nous présente l'effet de cette révélation en nous, et le dessein de Dieu dans les conditions de sa manifestation au milieu des circonstances de cette vie : « Mais nous avons ce trésor dans des vases de terre, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous » (IV, 7). Si la connaissance de Dieu est introduite dans le cœur, elle y produit un effet permanent, selon la parole du Seigneur lui-même : « C'est ici la *vie éternelle* qu'ils te connaissent, seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jean XVII, 3). Dieu reluit dans le cœur; mais en même temps, il faut que nous nous rappelions que le caractère de la nature de Dieu, c'est que Dieu est *lumière*. Il est aussi *amour*, sans doute; mais il est dit : « Dieu est lumière et il n'y a en Lui nulles ténèbres (1 Jean I, 5); et lorsque la *vie éternelle* est manifestée dans ce monde, dans la personne de Celui de qui il est dit qu'« Il est le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa puissance » (Hébr. I, 3), il est dit aussi qu'« en Lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes » (Jean I, 4), ou bien réciproquement que : « la lumière des hommes était la vie. » De même aussi,

l'apôtre Jean, parlant d'un commandement nouveau qu'il annonçait, dit : « ce qui est vrai en Lui et en vous, parce que les ténèbres s'en vont et la vraie lumière luit maintenant » (1 Jean II, 8). Jean fait ainsi allusion à ce que le Seigneur lui-même a exprimé en disant : « Je vous donne un nouveau commandement, que vous vous aimiez l'un l'autre; COMME, (καθώς) je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre » (Jean XIII, 34) ; il reconnaît, que pour cela il fallait être rendu participant de la nature dont cet amour découle, nature qui est celle de Dieu Lui-même. C'est pourquoi, en répétant ce nouveau commandement, il dit dans le passage cité plus haut : « ce qui est vrai en Lui et en vous, parce que les ténèbres s'en vont et que la vraie lumière luit maintenant, » réunissant ainsi en un les deux déclarations de son évangile : « la lumière luit dans les ténèbres etc., » et : « en Lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. »

Nous nous sommes arrêtés quelque peu sur ce sujet, afin de garantir l'expression : « Nous avons ce trésor etc » de toute acception vague et indéterminée. Si Dieu reluit dans nos cœurs, c'est à la fin d'y produire, par la connaissance de sa gloire dans la face de Jésus-Christ, un résultat spécifique et durable, c'est à la fin d'y produire sa propre image, de communiquer sa propre nature. Comme doctrine, nous savons que « Dieu nous a donné la vie éternelle et cette vie est dans son Fils » (1 Jean V, 11) ; — « la vraie lumière luit maintenant ! » Mais si les rayons de cette lumière reluisent dans l'âme, ce n'est pas pour n'y laisser qu'une empreinte photographique, une ombre fixe et morte de l'objet vivant qu'elle représente. Elle y apporte d'abord la vie — « la

ois était la lumière des hommes » — et ensuite elle transformera ceux qu'elle éclaire en la gloire qui est la vraie demeure de la vie. « Or nous tous, contemplant à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit. » (chap. III, 18). — « Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec Lui en gloire » (Col. III, 4). — Et encore : « Nous Lui serons semblables, car nous *Le verrons* comme Il est, » car c'est ici la puissance qui transforme finalement (1 Jean III, 2).

Je redis encore : « car nous marchons par la foi et non par la vue. » S'il n'en était pas ainsi, je demande en quoi la connaissance des doctrines de l'Écriture, qu'on rencontre parmi nous, diffère d'une froide et banale exégèse de quelque document obscur et suranné. « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas » (Matth. XXIV, 35). — « Si nous sommes incroyables, Lui demeure fidèle ; car Il ne peut se renier Lui-même » (2 Tim. II, 13).

« Mais nous avons ce trésor dans des vases de terre, » et cela non pas simplement et nécessairement par suite de la condition de notre nature ici-bas, mais afin de glorifier la puissance divine. Ce fait met en évidence la nécessité qu'il y a pour nous de connaître le conseil de Dieu à notre égard, quant à notre marche journalière de chrétiens dans ce monde, et quant à notre témoignage pour Christ ; et comment aussi il faut que nos âmes sachent se placer dans la condition nécessaire pour la manifestation de la puissance divine. Sans aucun doute, l'apôtre fit un grand pas en avant dans son

expérience personnelle de ce dont nous parlons ici, lorsque, en réponse à la prière au sujet de « l'écharde dans la chair, » il eut entendu le Seigneur Jésus lui dire : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité ; » et nous pouvons remarquer comment son âme adhéra aussitôt à la condition de la manifestation de la puissance divine dans un vase humain, un « vase de terre, » quand il ajoute immédiatement : « je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance de Christ repose sur moi » (2 Cor. XII, 9). Paul manifestait ainsi dans sa personne, individuellement, la vérité dont nous venons de parler : « portant toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps » (IV, 10). (A suivre.)

Correspondance.

On nous écrit de France : « Votre abonné T. est dé-cédé ainsi que sa femme ; l'un et l'autre étaient âgés. Ils appréciaient religieusement *le Messager*, et ne permettaient à d'autres personnes de le lire que dans leur appartement, de crainte qu'on ne le leur égarât. Leur départ de ce monde a été plein d'intérêt. La femme a délogé la première ; ce fut un coup bien pénible pour le mari survivant qui, se voyant seul, supplia le Seigneur de le retirer aussi, vu que, d'ailleurs, il avait assez vécu dans ce monde. La réponse ne se fit pas attendre : s'affaisant doucement, son esprit alla rejoindre celle dont l'absence lui était sensible. On les a inhumés tous deux dans la même fosse. »



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Marcher par la foi.*(Suite et fin de la page 440).*

« Car nous marchons par la foi et non par la vue » (Lisez 2 Cor. IV, 6-V, 9).

Il y a une proportion et un rapport entre la manifestation de la vie de Jésus et le fait de « porter toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus. » Si nous savons comprendre et suivre cette voie dans l'énergie de la grâce divine abondant en renoncement de nous-mêmes et en service pour Christ, comme c'était le cas chez l'apôtre, nous manifesterons, comme du dedans au dehors, la puissance de cette vie. Toutefois le Seigneur ne laisse pas de prendre soin de nous à cet effet et de diriger à cette fin les circonstances extérieures, — « car nous qui vivons, dit encore l'apôtre, nous sommes toujours livrés à la mort pour l'amour de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle » (IV, 11). Il y a d'un côté le propos du cœur qui, par une consécration volontaire au service

de Christ, cherche à être rendu conforme à sa mort, volontairement « portant dans le corps la mort de Jésus ; » mais il y a aussi la faiblesse de la nature, jointe à un défaut de pleine intelligence spirituelle, qui, si Dieu ne la tenait pas en échec, détournerait fréquemment les plus zélés serviteurs du Seigneur de ce chemin dans lequel la pression de la croix se fait incessamment sentir, et neutraliserait ainsi, dans cette mesure, le désir de manifester la vie de Jésus. Pour prévenir ce mal, par conséquent, et afin que le désir de glorifier Christ s'accomplisse selon Dieu chez ses serviteurs, le Seigneur dirige, de diverses manières, les circonstances extérieures de la vie de ceux-ci, de façon à ce que, comme l'apôtre le dit, ils soient livrés à la mort pour l'amour de Jésus, la direction du Seigneur intervenant pour venir au secours de la faiblesse du vase de terre, dans lequel le trésor divin est déposé. C'est pourquoi, pour ce qui concernait le service de l'Évangile en particulier, l'apôtre devait dire : « Ainsi la mort opère en nous, et la vie en vous » (IV, 12).

Mais le secret de cette acceptation volontaire à rencontrer la mort, non-seulement extérieurement, mais dans toutes les intentions du cœur, dans tous les principes et les objets d'un homme dans la chair, où gît-il ? Il est dans la possession, et la possession consciente d'une vie que la mort ne peut atteindre, d'une vie dont les triomphes se manifestent dans la mort morale à tout ce que la nature, en dehors de Dieu, aime et prise le plus, d'une vie entretenue par sa liaison avec Dieu au milieu de ce : « dans les morts souvent » qu'elle rencontre dans sa route à travers le monde ; d'une vie enfin dont la résurrection sera le triomphe, alors que

le vase de terre qui la contenait sera lui-même brisé, et gisant dans le tombeau comme un vil débris. Voilà ce qui, selon sa propre expression, poussait l'apôtre en avant dans sa course ardente : « Or ayant ce même esprit de foi, dit-il, selon qu'il est écrit : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé, » nous aussi nous croyons, c'est pourquoi aussi nous parlons, sachant que celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus, nous ressuscitera aussi par Jésus, et nous présentera avec vous » (IV, 13-14); et puis il ajoute : « C'est pourquoi nous ne nous relâchons pas; mais si notre homme extérieur se détruit, toutefois l'homme intérieur est renouvelé de jour en jour » (IV, 16).

Mais pour que ces choses ne soient pas pour nous des paroles vides de sens, des paroles de l'*Écriture*, il est vrai, mais pour nous sans aucune signification, combien il est urgent encore ici de nous rappeler cette déclaration de l'apôtre : « Car nous marchons par la foi et non par la vue. » Comment autrement, le résumé que fait l'apôtre, de sa carrière de souffrances, d'épreuves, d'afflictions dans ce monde, nous apparaîtrait-il, non pas comme un écrit confus et ampoulé, mais comme la parole d'un homme qui pèse avec calme les résultats du temps avec ses scènes changeantes et passagères, et la fin qu'apporte l'éternité avec la gloire à venir? « Car notre légère affliction qui ne fait que passer, opère pour nous un poids de gloire éternel et souverainement excellent; nos regards n'étant pas fixés sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas; car celles qui se voient sont pour un temps, mais celles qui ne se voient pas sont éternelles » (V, 17-18).

Si nos regards demeurent fermement fixés sur le monde qui ne se voit pas et qui est éternel, notre âme jouira des avant-goûts de la gloire à venir et de la bonté attractive de notre Dieu, qui demeureront inconnus du chrétien même qui est indûment occupé des choses de la terre. L'aspect des cieux étoilés et toute la gloire des sphères célestes peuvent être, à la fois, un objet de contemplation pour l'astronome qui veille et étudie dans son observatoire et pour le voyageur qui chemine dans la nuit, et qui, de temps à autre, élève un regard passager vers la voûte étoilée. Mais tandis que le premier, plongeant ses regards dans les champs sans bornes de l'espace, a l'âme remplie de la splendeur des soleils et des sphères dont son télescope lui dévoile un à un les orbites sans nombre étincelant au travers des profondeurs de l'immensité, — l'autre n'aperçoit guère qu'un dôme d'azur, émaillé d'étoiles, qui viennent diriger de leurs faibles rayons sa marche incertaine. L'objet de contemplation est le même pour ces deux hommes ; et pourtant, qu'elles sont différentes les émotions éveillées dans le cœur de chacun ! Il en est ainsi aussi du chrétien dont le regard de foi s'arrête fixement sur ce qui est révélé de ce monde que la foi seule peut saisir, et du chrétien qui, sans doute, ne *refuse* pas de croire à la révélation de ces choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment, mais qui pratiquement, du moins selon l'application que l'apôtre fait de cette parole, ne peut pas recevoir le témoignage, qu'il « marche par la foi et non par la vue. »

Nous savons que Dieu, dans sa grâce infinie, veille sur le plus faible et le plus misérable de ses enfants, de manière à faire travailler toutes choses ensemble pour

son bien. Mais la vérité qui se présentait ici à l'esprit de l'apôtre va bien plus loin. Il nous montre le chrétien dans ses intentions, ses motifs, et toute la vie de son âme, — dans l'activité du travail comme dans la souffrance patiente, — le regard tourné vers les choses qui ne se voient pas, mais qui sont éternelles, à l'exclusion de celles qui se voient et qui sont pour un temps, pour tout ce qui concerne la domination et le gouvernement de l'âme. Certainement, là où Christ et son service, sa croix et son retour, ne sont pas ce qui gouverne le cœur, le langage de ces versets n'est pas à sa place. Toutefois, n'oublions pas que s'il s'agit du jugement de l'homme, il est certain aussi que « plusieurs des premiers seront les derniers, et des derniers seront les premiers. »

Rien n'est plus admirable que la manière tranquille et puissante, selon laquelle chaque point est exposé et mis à sa place dans l'enseignement qui fait l'objet des neuf premiers versets du chapitre V. Si nous réfléchissons à ce qu'est la mort, à la domination qu'elle a acquise, à ce qu'implique le brisement de ces liens qui nous lient à la scène actuelle de notre existence ; si nous considérons l'impuissance complète de la nature devant la mort ; l'incertitude et les ténèbres qui caractérisent tous les raisonnements des philosophes au sujet de l'avenir qu'elle nous cache, — nous ne pouvons que reconnaître et admirer l'amour qui ouvre devant nous une perspective de gloire et de triomphe, comme celle que nous trouvons ici, au travers des régions de la mort et de la destruction de toute grandeur et espérance humaines. Le corps que nous avons maintenant, et qui doit dépérir et se dissoudre, n'est qu'une tente terrestre

que la mort abat, pour la remplacer par un « édifice de la part de Dieu, » une habitation éternelle dans les cieux, où Jésus a sa demeure et où la gloire de Dieu règne éternellement. Nous gémissons peut-être maintenant, il est vrai, à cause de l'infirmité de notre nature, et parce que nous sommes liés à une création qui, par suite du péché, gémit elle-même ; mais notre regard est porté ainsi d'autant plus sérieusement en avant, et nous désirons avec plus d'ardeur « de revêtir notre domicile qui est du ciel » (vers. 2).

Mais à ceux dont les désirs du cœur sont ailleurs, et à ceux qui n'ont aucun droit à ces choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment, qu'est-il réservé, sinon la confusion la plus terrible en face de cette éternité où ils sont forcés d'entrer ? Car quelle poignante douleur renferme cette expression : « si toutefois nous sommes trouvés vêtus, non pas nus ! » Cette « maison éternelle, » sur laquelle sont arrêtés les regards de l'apôtre, doit nous appartenir, l'âme doit être ainsi revêtue, sinon nous serons « trouvés nus ! » — Mais ceci n'est qu'une parenthèse dans l'ordre des pensées de l'apôtre, et il en revient de nouveau aux gémissements qui caractérisent notre habitation dans cette tente, nous montrant que le fardeau même que nous portons maintenant par suite de la mortalité qui règne par le péché, n'éveille pas seulement le désir de la délivrance que la mort peut apporter, mais de ce qui va bien au delà : « Afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie » (V, 4) ! C'est la vie et non pas la mort, que la Parole place toujours devant le croyant, comme le véritable objet de son espérance. C'est pour la vie et la gloire que Christ nous a rachetés, non pas pour la mort et la

corruption : Dieu nous a créés à cette même fin, et les arrhes de l'Esprit sont le témoin et les arrhes de l'héritage et de la gloire (V, 5).

Mais, que vienne la vie ou la mort, il y a toujours un fondement de confiance. La mort *peut* venir ! Qu'il en soit ainsi ! Si nous sommes présents dans le corps, nous sommes, pour autant, nécessairement absents du Seigneur ; si nous sommes absents du corps, nous sommes amenés à Lui qui est l'objet de nos désirs. « Nous avons de la confiance, et nous aimons mieux être absents du corps et être présents avec le Seigneur » (V, 8). Et la fin de tout, pour ceux de qui l'on peut dire en vérité, qu'ils « marchent par la foi et non par la vue, » — est résumée dans cette parole : « *C'est pourquoi aussi soit présents, soit absents, nous nous efforçons de Lui être agréables* » (V, 9). Ainsi soit-il !



L'amour du Père.

Jean XVII.

Ce que je désire placer devant vous en ce moment, chers frères, c'est cette bénédiction actuelle et positive, dont nous avons le privilège de jouir, et qui découle de ce que nous connaissons l'amour dont le Père aime le Fils. Il y a en effet, de quoi nous émouvoir profondément, lorsque nous apprenons que l'amour dont Dieu nous aime, est semblable à celui dont Il aime Jésus : « *comme tu m'as aimé* » (vers. 25). Notre association avec le Seigneur dans la gloire en sera la manifestation ; alors le monde même le connaîtra ; mais en attendant que ce jour vienne, Jésus parle ici de nous en donner

déjà maintenant, par le Saint-Esprit, la joie et la consolation.

De quelle manière l'amour du Père a-t-il été manifesté envers nous, mes frères? En ce qu' « il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés » (1 Jean IV, 10) — qui de nous ne le sait pas? Mais nous pouvons aller plus loin, et parler de l'*Esprit* qui nous rend capables de croire dans le Fils et de l'apprécier. Qui de nous mettrait si peu de prix à la capacité de croire au Fils, au point d'affirmer qu'elle peut provenir du cœur de l'homme? Il n'est pas au pouvoir de « l'esprit de l'homme, » de comprendre la valeur de ce don de Dieu, le meilleur et le plus précieux :— « *Le Fils.* » Nous n'estimons pas, comme nous le devrions, cette *grâce* qui nous a amenés à la foi. — Mais allons plus loin encore. Nous savons tous que la « *grâce* » n'est pas d'origine humaine; qu'elle nous est venue du ciel d'où Jésus est venu, qu'elle a suivi le « don » — mais n'avons-nous pas l'habitude de nous arrêter là? Je voudrais vous parler de cet amour du Père pour le Fils, auquel nous avons part par notre union avec le Fils, en nous rappelant que la *grâce* par laquelle nous croyons au Fils, n'a fait que nous placer sur un terrain, où nous avons à mieux apprendre quelle est la profondeur et la plénitude de l'amour. L'amour spécial du Père est à nous. Je ne parle pas maintenant de Christ comme étant à nous, mais de ce qui est à Christ, comme étant à nous.

Remarquez les versets 25 et 26. N'est-il pas ici question d'un amour qui repose sur nous parce, que nous avons cru en Jésus et que nous l'aimons? Nous reconnaissons, sans doute tous, que nous ne pouvons aimer le Seigneur Jésus que par l'Esprit; mais quand nous

l'avons reçu comme notre Sauveur ; quand nous découvrons en lui cette bonté, sur laquelle reposent les délices et la faveur du *Père* — le cœur, s'appuyant ainsi sur Jésus, rencontre tout l'amour du *Père*. Mes frères, aviez-vous pensé, qu'en nous reposant ainsi sur le Seigneur Jésus, nous pouvons nous attendre à une plus complète *manifestation* de l'amour du *Père* ?

Au chapitre XVI de cet évangile nous lisons : « Je ne vous dis pas que moi je ferai des demandes au PÈRE pour vous, car le PÈRE Lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti d'auprès de Dieu » (vers. 26, 27). Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela doit-il nous enlever la douceur de savoir que Jésus intercède pour nous ? Nullement ; mais cette déclaration a pour but de nous faire comprendre, que le Seigneur Jésus n'est pas la cause première de l'amour du *Père*. Il n'a fait que fournir à cet amour la liberté de se déployer ; il lui a frayé le chemin pour arriver jusqu'à nous. C'est une grave erreur, une idée tout à fait subversive, que de supposer que le Seigneur Jésus est là-haut pour détourner de dessus nous le jugement d'un Dieu irrité. L'amour de Dieu ne pouvait, il est vrai, avoir son libre cours avant que l'œuvre du Fils ne fût accomplie ; mais le don du Fils fut un effet de l'amour de Dieu.

Encore : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon PÈRE l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (XIV, 25). Ici, nous avons la *communion* avec le Père et avec le Fils liée à l'*obéissance* : il est promis une jouissance plus grande de l'amour du *Père*, comme une conséquence de l'*obéissance*. L'*obéissance* elle-même doit avoir sa source

dans l'amour, mais alors elle nous introduit dans une réalisation plus entière de l'amour du *Père*. Or, n'était-ce pas dans cet amour-là que demeurerait Jésus Lui-même ici-bas? comme il le dit : « J'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour » (XV, 10). Et ceci ne nous dit-il pas clairement, que nous aussi, en vertu de notre union avec Christ, nous pouvons marcher de manière à jouir de cette pleine *manifestation* de l'amour du *Père*? — Cette manifestation, du reste, sera toujours en proportion de notre mesure d'obéissance. En réalisant notre union avec Jésus à la droite de Dieu, l'obéissance sera produite en nous, et alors chaque pas que nous faisons, chaque œuvre d'amour, chaque parole d'amour en intercession pour les autres, ouvrira la voie à une *manifestation* plus entière de l'amour du *Père*. L'âme, stimulée par son amour pour Celui qui l'a tant aimée, sera amenée à une jouissance toujours plus grande de cet amour. — C'est un effet de la grâce de Dieu de *pousser* l'âme à l'obéissance, et c'est un autre effet de cette même grâce, de venir à elle et de la bénir dans l'obéissance.

Nous voyons que le sommaire des commandements de Jésus, c'est que nous nous aimions l'un l'autre, et le caractère de cet amour, que nous sommes appelés à nous témoigner mutuellement, doit être celui de l'amour de Jésus pour nous : — le renoncement à nous-mêmes, — le sacrifice de nous-mêmes, — savoir devenir pauvres pour en enrichir plusieurs, abandonner non-seulement ce qui est mauvais, mais aussi parfois ce qui en soi-même est parfaitement innocent. La marche sainte et joyeuse du chrétien doit être de renoncer pour lui-même, à toute chose, dès qu'en faisant ainsi il peut

devenir un instrument pour procurer la vie, la force, la bénédiction, à d'autres.— Ce n'est que de cette manière qu'il peut espérer de trouver ce que trouvera *Jésus* (l'amour manifesté du *Père*). Vous me comprendrez si je vous dis, que ce fut ici-bas que le Fils bien-aimé de Dieu apprit ce qu'il n'aurait jamais pu apprendre aussi pleinement ailleurs : l'amour du *Père*. Ce fut sur la terre, dans l'infirmité, dans l'épreuve, dans la souffrance qu'il connut cet amour, comme il n'aurait jamais appris à le connaître à la droite de Dieu. Et c'est aussi ici-bas, dans les orages et les luttes de la vie, que nous aussi, nous sommes appelés à apprendre à connaître le caractère particulier de l'amour du *Père*. Pensez-vous qu'un homme qui se tient isolé, et qui croit que la vie d'un saint ne consiste qu'à être droit, irréprochable, et non pas à se renoncer lui-même, pensez-vous qu'un tel homme saura quelque chose de l'amour du *Père*? Non! — Ce fut dans l'affliction, dans le sacrifice de lui-même, dans la mort, que le Seigneur *Jésus* connut cet amour spécial du *Père*; et ce n'est qu'en étant conduits par la grâce à le suivre dans ce chemin, que nous pourrions comprendre et expérimenter pour nous-mêmes la nature de cet amour qui reposait sur Lui. Ce n'est qu'autant que nous nous oublions nous-mêmes, en ne parlant pas de nous-mêmes, en étant contents d'être faibles pour que d'autres soient forts, en donnant notre vie pour d'autres, en étant méprisés pour d'autres, que nous serons amenés à une intelligence plus parfaite de l'amour du *Père*.

Comment pourrions-nous être heureux dans l'épreuve, si nous n'y étions pas avec Christ? Et ces mêmes épreuves, chers amis, ne proviennent-elles pas

bien souvent de l'absence de ce que produirait en nous la communion avec Christ? Et s'il en est ainsi, ces épreuves ne seront pas de nature à nous permettre d'élever nos regards vers *le Père*, dans l'attente de son approbation et de son amour. Mes frères, la mesure de joie après laquelle nos âmes devraient soupirer, n'est rien moins que le plein resplendissement de l'amour du *Père* qui reposait sur Christ.



Sur l'amour pour les enfants de Dieu.

Dieu aime selon son essence tous ses enfants : « *Dieu est amour!* » Quand je vois quelqu'un lavé dans le sang de Christ, il m'est, à cause de cela, infiniment précieux : et je dois l'estimer plus excellent que moi-même. Christ l'a aimé et s'est livré pour lui ; il l'aime et l'a lavé dans son sang... (Gal. II, 20 ; 1 Cor. VI, 11 ; Apoc. I, 5 ; V, 9 etc.) Il est doux de pouvoir dire : Voilà une personne que Christ aime ! C'est reconnaître Jésus dans un de ces petits qui croient en Lui (Matth. XVIII, 1-14). A côté de cela, Dieu a donné à la fidélité et à l'amour pour Jésus une manifestation plus grande de Lui-même, comme nous en voyons des exemples dans Hénoch, dans Abraham, dans Moïse et dans beaucoup d'autres et comme l'enseigne Jésus à ses disciples au chap. XV de l'évangile de Jean ; mais de nos jours ces exemples sont plus rares.

« Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, » dit Jésus. « Si vous demeurez en moi, » dit-il encore, « et que mes paroles demeurent en vous : vous demanderez tout ce que vous voudrez et il

vous sera fait. » Voilà une bénédiction évidente attachée à la fidélité de l'enfant du Père. « Le Père Lui-même vous aime parce que vous m'avez aimés » (Jean XVI, 27); le Père aime ses enfants comme il a aimé son Fils (Jean XVII, 25; voyez aussi Jean XIV, 21-25). Il ne s'agit pas ici de l'amour électif, de cette grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant les temps des siècles (Ephés. I, 3 et suiv.; 2 Tim. I, 9). Comme élus, Dieu aime ses enfants, parce qu'il est Père; mais un père jouit de ses enfants, quand ceux-ci sont obéissants et les enfants jouissent du Père en lui obéissant. Un père aime ses enfants méchants, mais il ne les caresse pas; il s'occupe d'eux pour les ramener, mais il ne peut pas s'épancher avec eux comme il le fait avec ceux qui sont obéissants.

L'Esprit conduit les chrétiens de la même manière. Si ma séparation d'avec le monde et d'avec un grand nombre de mes frères, pour une opinion, diminuait ou altérerait mon amour pour les pécheurs ou pour mes frères, ce serait charnel. Mais si je suis séparé du monde et de beaucoup de chrétiens, parce que je garde la parole de Jésus, et qu'eux, ils ne marchent pas avec Dieu, je glorifie Dieu en cela, et je jouirai des bénédictions attachées à la fidélité envers Lui.

Jésus Lui-même avait un disciple qu'Il aimait particulièrement. Il y a des chrétiens pour lesquels je ne puis avoir le même degré et la même sorte d'affection que je porte à ceux qui marchent fidèlement. Je le répète, si je suis séparé du monde par fidélité, la fidélité de l'épouse à l'époux (comp. 2 Cor. XI, 2-5), et que je ne trouve pas cette fidélité dans d'autres chrétiens, mes relations d'intimité avec eux ne peuvent être les mêmes

que celles qui existent entre moi et les chrétiens fidèles. Je ne crois pas que Pierre eût pu être lié avec Démas comme il l'était avec Jean ; cependant, je ne doute pas qu'il n'eût donné sa vie pour Démas.

Il y a un grand principe dans tout ceci : « Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; et je l'aimerais et je me manifesterai à lui » (Jean XIV, 21). Si la fidélité à Christ n'est pas le principe de notre union, que Dieu la détruise ! Il faut bien distinguer entre l'esprit de parti et la fidélité à Christ, entre l'attachement à des traditions et à des doctrines d'hommes, et l'obéissance à Dieu et à sa volonté révélée.



Sur la prière.

L'intercession suppose toujours que nous sommes assez près de Dieu pour être, dans les intérêts de l'Eglise, avec Dieu. L'intérêt que nous prenons à l'état des saints et du corps tout entier de l'Eglise, se traduit en prière et en intercession, et nous fait entrer dans des luttes qui indentifient l'âme avec le Seigneur Jésus, dans son affection pour l'Eglise. Dieu nous pardonne bien des choses, afin que nous nous tenions près de Lui. Nous ne pouvons intercéder pour un autre, si nous sommes avec lui dans le mal. Il y a aussi des intercessions pour un progrès de l'Eglise.

Pour le bien de l'Eglise, nous sommes en lutte avec les puissances spirituelles dans les lieux célestes (Éph. VI, 10 et suiv.), et la moitié du combat s'accomplit par la prière. La majeure partie de ce qui se fait dans l'E-

glise, se fait entre Dieu et celui qui travaille. Il y a tel chrétien qui a plus travaillé et produit de fruit par la prière, que d'autres n'ont fait par beaucoup d'activité extérieure. S'il y avait plus de fidélité parmi nous, plus de véritable intérêt pour l'avancement de la foi des saints et les progrès de l'évangile, il s'opérerait beaucoup plus par nos prières que par notre présence et notre intervention active auprès des hommes. Qu'est-ce qui me fait prendre intérêt à l'Eglise, si non l'Esprit de Christ en moi? Si je comprends l'intérêt que Christ porte à l'Eglise, cela aura pour effet que je m'en entretiendrai avec Lui, et Christ répond à mes prières, parce qu'il aime l'Eglise et qu'il la porte dans son cœur. « Il a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle...; il la nourrit et la chérit..., car nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os... » (Ephés. V, 22-25).

Je vois l'intimité et la sainte liberté des saints avec Jésus démontrées dans maints passages des Ecritures. Quand Jésus eut dit en vision à Ananias de chercher un nommé Saul de Tarse pour lui imposer les mains, Ananias répondit : « Seigneur, j'ai ouï parler à plusieurs de cet homme, combien de maux il a faits à tes saints dans Jérusalem; et ici il a pouvoir de la part des principaux sacrificateurs de lier tous ceux qui invoquent ton nom » (Actes IX, 13-16). Ce trait met en lumière l'intimité des communications de Jésus avec les siens et l'intérêt qu'il porte à son Eglise. Nous avons un autre exemple de cette intimité dans le même livre des Actes. Au chap. XXIII, vers. 44, Jésus se présente à Paul et lui dit : « Paul, aie bon courage; car comme tu as rendu témoignage des choses qui me regardent, à Jérusalem,

ainsi il faut aussi que tu rendes témoignage à Rome.»

Paul parle d'un combat qu'il avait à soutenir pour les fidèles de Colosses (voyez aussi Col. IV, 12-15); car tout avantage qu'on remporte ne peut être qu'une victoire sur l'Ennemi. L'effet de la puissance du Saint-Esprit est de mettre l'Eglise aux prises avec Satan. Quand les mains de Moïse tombaient (Exode XVII, 8-16), Hamalec avait le dessus; et quand elles étaient levées, Josué était le plus fort : il en est de même dans notre lutte. Les mains de Dieu sont soutenues en bénédiction par l'intercession (comp. aussi Hébr. VII, 25-28). Israël se battait et ignorait cette lutte de prière. Quand il y a des choses qui nous intéressent, on voit Satan les attaquer. Si je me plains de celui qui est l'instrument du mal, c'est une pensée de la chair; l'Esprit me met en rapport immédiat avec le Seigneur pour lui dire, comme le centenier : « Dis une parole seulement » (Matth. VIII, 8)!

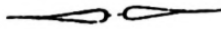
« Tenons ferme ce principe : on ne prie bien qu'après avoir lu la Parole de Dieu. » (Calvin.)

« Exposer des doctrines, faire de l'enseignement ou développer des généralités dans la prière, — c'est en méconnaître l'esprit, c'est oublier que, dans cet acte, nous parlons à Dieu pour Lui exposer nos besoins et qu'il ne nous appartient pas d'enseigner Dieu. Aussi, en le faisant, en prêchant des doctrines, ce n'est plus Dieu que nous avons en vue, mais nos auditeurs : ce n'est plus là prier; on peut dire au contraire que c'est la mort de la prière.

« Tout ce qui détourne de la prière doit être mauvais — quoi que ce puisse être. »

« Si l'esprit de supplication nous manque, commençons par l'esprit de confession et par l'esprit de louange. »

« Nous n'avons jamais un plus grand besoin de prier, que lorsque nous ne nous sentons pas disposés à prier. »



Courte esquisse des Livres de la Bible.

JEAN.

(Suite de la page 420.)

Dans le chap. VIII, nous voyons la Parole, de Christ rejetée, et dans le chap. IX, ses œuvres.

Au chap. VIII, Christ est la lumière du monde, agissant sur la conscience en contraste avec la différence entre des péchés grossiers et l'état de péché, et il est la Lumière pour conduire. Sa parole est l'absolue expression de Lui-même. Il est d'en haut, l'homme incrédule est d'en bas, et du diable, qui est menteur et meurtrier, et n'a pas persévéré dans la vérité. Lui est Dieu. Les Juifs le rejettent.

Au chap. IX, Il donne des yeux pour voir; et cela par l'incarnation qui, en elle-même, ne donne pas la vue, mais elle le fait quand, par l'Esprit et la Parole, Il est connu comme l'Envoyé de Dieu. Il est confessé comme Prophète, puis on croit en Lui comme Fils, par le moyen de la parole reçue. La brebis est mise dehors, mais Il va devant elle.

Le chapitre X nous présente les soins que Jésus prend

de ses brebis. Il entre par le chemin voulu de Dieu ; puis Il est Lui-même le chemin voulu de Dieu ; Il donne le salut, la liberté et la pâture. Il laisse sa vie pour les brebis ; cependant Il les connaît et elles le connaissent, comme son Père le connaît et comme Il connaît son Père ; en laissant sa vie, Il devient l'objet spécial de l'amour de son Père. Il a d'autres brebis (les Gentils), et il y aura un seul troupeau et un seul Berger. Il sort de son abaissement obéissant pour être un avec son Père. Le Père et le Fils sont des noms de grâce.

Chap. XI. Il est déclaré Fils de Dieu par sa puissance de résurrection. Il est la Résurrection et la Vie ; ce qui répond au caractère de sa présence. Lui présent, les morts vivent, les vivants ne meurent pas. Mais tout en montrant la puissance divine, Il est, comme homme, le Fils dépendant — Il est compatissant pour nous et Il sympathise avec nous, mais Il est toujours exaucé.

Chap. XII. Il est Fils de David et le temps de sa gloire comme *Fils de l'homme* est venu ; mais alors il faut qu'Il meure. Avant cela Il est reçu à Béthanie, où le résidu enseigné par Lui est initié à la connaissance de sa mort, en laissant pour quelque chose de nouveau le terrain où mûrit l'inimitié. Sa mort, en tant qu'Il est rejeté par l'hostilité et l'aveuglement désespérés et judiciaires d'Israël, apparaît maintenant pleinement à nos yeux.

Chap. XIII. Son départ ne doit pas mettre fin à ses services envers ses disciples. Il les rend propres à être avec Lui, puisqu'Il ne peut pas demeurer avec eux ; ce qui est essentiellement nécessaire et conséquent à sa vraie nature et à sa gloire. Il est venu de Dieu et Il s'en va à Dieu, et le Père lui a donné toutes choses entro

les mains. Parfaitement sans pareil, et, quoique dans la nature humaine, ayant toujours une pureté et une perfection divines, tout comme une position glorieuse, tout en ayant affaire avec des hommes traîtres et hostiles, Il aimait *les siens* dans ce monde et à travers tout Il les aima jusqu'à la fin. Les ayant régénérés par la Parole, Il lave leurs pieds comme étant leur serviteur, Il leur rend aussi service comme étant leur modèle, Il leur montre son amour pour eux, Il leur fait voir l'avantage d'une proximité habituelle de Lui pour être en état de comprendre ses pensées. Lorsque Judas est sorti, Il montre que le fondement de la nouvelle, mais essentielle et éternelle relation avec Dieu est posé dans la croix, où Lui prend le titre de Fils de l'homme. Le Fils de l'homme est glorifié en cela, car qu'y a-t-il de plus glorieux pour l'homme que de glorifier et de manifester tous les attributs essentiels de Dieu. Dieu est glorifié en Lui, aussi ne tardera-t-il pas de lui conférer le règne ou la gloire de l'héritage, mais Il le glorifiera en Lui-même, et Il le glorifiera incontinent. Puis, en les quittant, Il leur enjoint de s'aimer les uns les autres, et il avertit Pierre qu'Il ne pouvait le suivre maintenant. Le chemin pour cela devait passer à travers la mort, la destruction, et la colère pour l'homme, comme n'ayant que la vie naturelle. Remarquez qu'au verset 10, le premier mot traduit, ordinairement par *lavé*, est *λελουμένος*, qui signifie proprement *baigné*; cela ne peut pas se répéter. Ce sont les pieds qui ramassent de la boue dans la marche à travers un monde souillé; mais le croyant est *tout net* une fois pour toutes.

Chap. XIV. D'abord, le Seigneur fait voir que Lui, absent, est un objet de foi comme Dieu l'était. Il ne s'en

allait pas pour être en repos, en les laissant dans la détresse. Si tel eût été son but, Il le leur aurait dit. Il s'en allait pour leur préparer une place dans la maison de son Père, et Il reviendrait pour les prendre auprès de Lui. Puis nous apprenons ce qu'ils avaient par sa présence et ce qu'ils auraient après son départ. Ils savaient où Il allait, car Il allait au Père, et en Lui ils avaient vu le Père. Ils connaissaient le chemin, car en venant à Lui ils trouvaient le Père. Mais après s'en être allé, il demanderait et le Père enverrait un autre Consolateur pour être avec eux, ce que Christ ne pouvait plus, et pour demeurer en eux. Jusqu'ici Il avait seulement été avec eux. Par le moyen de ce dernier fait ils le connaîtraient. Si quelqu'un garde ses paroles, son Père l'aimera, et Lui, Jésus, se manifestera à Lui; et si quelqu'un garde sa Parole, son Père et Lui viendront et feront leur demeure avec Lui. Il leur laisse la paix, en leur donnant *sa propre* paix. Enfin, Il attendait de la part de ses disciples, un amour tel qu'ils auraient dû se réjouir de ce qu'Il s'en allait, ou en d'autres termes, — prendre intérêt à son bonheur — immense témoignage d'intimité avec Lui.

(à suivre.)



PENSÉE.

La prière, comme l'arc de Jonathan, ne retourne jamais à vide. jamais une prière fidèle ne fut perdue. Aucun marchand ne trafique avec autant d'assurance que le saint qui prie; quelques prières, il est vrai, ont un plus long voyage à faire que d'autres, mais aussi elles reviennent à la fin avec une plus riche cargaison.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Abigaïl, la femme de Nabal de Carmel.*(1 Sam. XXV.)*

Pour pouvoir être pratiquement en communion avec la pensée de Dieu, par le moyen des Ecritures, pendant que la lutte entre la chair et l'esprit est là, il faut que l'âme soit bien établie dans la grâce. Or, Satan cherche à nous cacher la simplicité de cette grâce ; mais c'est elle seule qui est venue au-devant de nous, quand nous étions morts dans nos fautes et dans nos péchés. De même que le serpent fut élevé dans le désert, ainsi Jésus fut élevé sur la croix, et Dieu le place devant nous comme l'objet de notre foi. Quand nous regardons vers Jésus, Dieu nous dit que nous avons la vie. — Une autre chose encore que Satan cherche à nous faire perdre de vue, par toutes sortes de ruses et d'inventions de son propre fonds, c'est cette grâce de Dieu par laquelle nous sommes gardés. Dieu nous garde par une puissance qui est cachée dans les cieux.

Nous sommes portés à nous appuyer sur notre expérience, sur des observances, sur une sacrificature extérieure; mais si nous ne regardons pas à ce qui est caché dans les cieux, en rapport avec le précieux sang de Christ, et avec sa sacrificature à Lui, c'est Satan qui en détourne nos regards, lui qui est « le père du mensonge. » Tout ce qui tend à nous faire croire que nous sommes gardés en dehors de Christ, ne sert qu'à nous égarer.

Il y a donc, pour tous ceux qui croient, une acceptation certaine et éternelle, par le sang de Jésus qui a été répandu pour eux. « Christ étant venu, souverain sacrificateur des biens à venir, par le tabernacle plus grand et plus parfait qui n'est pas fait de main, c'est-à-dire, qui n'est pas de cette création, et non avec le sang des veaux et des boucs, mais avec son propre sang, est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle » (Hébr. IX, 11, 12): Ceci assure à jamais notre paix et notre bonheur.

Mais nous connaissons d'autres bénédictions encore. Dieu veut que nous le comprenions et que nous l'aimions dans ses voies *ici-bas*; — dans tout ce qu'il fait au milieu d'un monde impur où Satan règne. Il veut que nous soyons en communion avec lui-même et avec ses pensées au sujet de ce qui nous entoure. Bientôt l'Eglise partagera avec le Seigneur l'exercice de la puissance envers la terre, — nous aurons part à sa gloire, car nous sommes « cohéritiers de Christ » (Rom. VIII); mais, en outre, nous sommes associés avec Christ dès maintenant pour le service, ce qui ne peut avoir lieu que dans l'humiliation. — Jésus sert Dieu dans une situation où le mal avait le dessus, et devant « la

contradiction de la part des pécheurs, » et Dieu veut que nous le servions fidèlement dans ce monde qui est le domaine de Satan, et où nous n'avons pas seulement à lutter contre le mal qui est en nous-mêmes, mais contre le mal chez les autres. Il n'y a que *sa grâce* qui puisse nous en rendre capables, C'est aussi bien la « grâce de Dieu » qui nous donne de servir, et la « grâce de Dieu » qui nous rend propres au service, que c'est la « grâce de Dieu » qui nous a sauvés au commencement.

Lorsque Christ « est monté en haut, il a donné des dons aux hommes, les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs ; en vue de la perfection des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps de Christ » (Eph. IV). Nous voyons par là comment la grâce de Dieu tend vers ce but, c'est-à-dire, à fortifier et à qualifier pour le service. C'est pourquoi, lorsque nous sommes enseignés par un homme, ce n'est pas seulement pour que nous en recevions du bien pour nous-mêmes, mais pour que nous en recevions *tellement* de bien, que nous devenions les *serviteurs des autres* ; pour que la vie qui est en nous les vivifie, fortifiant en eux ce qui a besoin d'être raffermi. Quand ceci n'est pas compris, que nous ne reconnaissons pas nos privilèges à cet égard, nous pourrons jouir beaucoup d'être enseignés, mais notre foi sera faible et nos prières seront languissantes, par la raison que nous n'aurons pas devant les yeux ce qui doit être notre véritable objet. L'enseignement parmi les saints ne doit pas seulement avoir pour but de leur développer la vérité, de leur dire ce qu'est le salut, ou de leur offrir des encouragements ; il doit tendre aussi à diriger les cœurs vers ces choses dont

Dieu veut qu'elles soient les objets de notre service, dans la foi, ainsi qu'il est dit : « votre œuvre de foi, votre travail d'amour, votre patience d'espérance de notre Seigneur Jésus-Christ » (1 Thess. I). Je n'ai pas besoin de dire, chers amis, combien souvent nous manquons à cet égard, nous contentant de nos jouissances personnelles. Mais quand une fois nous avons compris que l'intention de Dieu, en nous donnant de nouvelles forces, est que nous le servions en servant les autres, nous avons un motif d'agir tout nouveau, un but pour lequel il vaut la peine de vivre.

Je ne connais rien de plus important, et de plus doux en même temps, que d'être capable de *discerner le vrai serviteur de Christ* dans le monde ; rien ne distingue davantage une âme enseignée de l'Esprit de celle qui ne l'est pas. Lorsque le Seigneur Jésus était sur la terre, c'était une chose précieuse, c'était la grande pierre de touche de la foi, que de pouvoir le reconnaître pour ce qu'il était en effet, le Fils, l'Envoyé de Dieu, et de pouvoir le confesser comme tel. Maintenant encore, le Saint-Esprit tend toujours à nous faire voir clairement ce qui, dans le monde, est de Dieu ; et, jusqu'à ce que Jésus revienne, cela ne se trouvera que dans des conditions humbles, qui ne sont pas agréables à la chair, mais que l'Esprit distingue. Lui-même conduit l'âme à dire : « C'est là que je prendrai ma place, car là est la bénédiction. »

Les récits de l'Écriture, tels que celui dont nous nous occupons en ce moment, nous mettent en rapport avec les serviteurs de Dieu, la famille de la foi, des temps écoulés. Nous y voyons que, dans le principe, leurs épreuves étaient semblables à nos épreuves, leurs

luttés semblables à nos luttés, de sorte que nos cœurs sont unis aux leurs, comme rien autre ne saurait le produire.

David avait pris la place où nous le trouvons ici, parce qu'il marchait par la foi, ce que Saül ne faisait pas. David est la figure de l'homme avec lequel est la vérité et la vocation de Dieu. Déjà comme « jeune garçon » (1 Sam. XVII, 53), David avait appris à se confier dans le Seigneur, le Dieu d'Israël. Quand le lion et l'ours se présentèrent, ce fut dans la foi qu'il alla au-devant d'eux et les terrassa. Ceci se passait dans le secret entre David et Dieu; mais bien peu de temps après, David fut, par la foi, rendu capable de se mettre en avant, non pas pour sa propre délivrance, mais pour celle de l'Israël de Dieu. La foi le fait entrer dans le courant des pensées de Dieu. A mesure qu'un chrétien marche en avant, lors même que les épreuves qu'il rencontre deviennent toujours plus grandes, il suit le courant des conseils de Dieu, et comme le dit l'apôtre Paul : « il est mené en triomphe dans le Christ » (2 Cor. II). Il peut être appelé à accomplir des choses de plus en plus pénibles, mais dans un sens, elles lui paraîtront moins difficiles, parce qu'il connaîtra mieux la puissance de Dieu. Seulement les premiers pas dans ce chemin doivent se faire dans le secret, alors Dieu nous conduira plus loin.

Mais revenons à notre sujet. Dieu avait oint David comme roi; Saül était toujours au pouvoir, remplissant des charges, etc., que celui-là seul qui était de la foi, aurait dû remplir. David ne lève pas sa main contre Saül : il renonce à tout ce qui était de la chair, et prend sa place, simplement et uniquement, comme un exilé

dans le désert; — et quand il fut là, il jouissait de la moindre preuve de bienveillance, du moindre secours. Il en est de même, à cette heure, de tous les serviteurs de Dieu, qui cherchent à marcher selon la vérité, et qui, dans le sens spirituel, sont des descendants de David. Plus ils seront fidèles, plus ils seront sensibles au moindre témoignage de bonté et d'affection qu'ils trouveront sur leur chemin, car leurs cœurs seront souvent épuisés et fatigués. Il n'est rien de plus doux pour celui qui désire le bien des autres et la gloire de Dieu, que de voir quelqu'un se joindre à lui pour l'amour de la vérité. Le « verre d'eau froide, » la plus petite marque de bon vouloir, met en rapport celui qui les donne avec la vérité de Dieu, et devient un service réel et précieux. « En tant que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de ceux-ci, qui sont mes frères, vous me les avez faites à MOI-MÊME » (Matth. XXV, 40). Dieu seul lit dans les cœurs; mais pour celui qui accueille, qui assiste ceux qui marchent dans la vérité et souffrent pour la justice, et qui s'associe à leurs souffrances, il y a de la bénédiction.

David était dans le besoin; près de là était un homme qui n'était pas dans le besoin — un riche de la terre, environné des biens de ce monde, vivant dans l'abondance. C'était Nabal (vers. 2). David ne lui enviait pas ses richesses (au contraire, sans doute, il n'aurait pas voulu changer son sort contre celui de Nabal), et le message qu'il lui faisait parvenir n'avait rien de désobligeant (vers. 6-8) : « Que ces gens donc soient dans les bonnes grâces, puisque nous sommes venus en un bon jour. Nous te prions de donner à tes serviteurs, et à David, ton fils, ce qui te viendra en main. » Le cœur

de David était assez large pour qu'il pût se réjouir de tout ce qui aurait identifié la position de Nabal avec la sienne. Il en sera toujours ainsi chez le chrétien dont le cœur est rempli de la grâce ; il n'enviera rien à ceux qui l'entourent, et ne sera nullement porté à dire : « vois ce que je suis et ce que tu n'es pas » — non, il cherchera plutôt le lien qui peut unir les autres avec lui-même.

Dieu agit en grâce — Dieu savait quelle serait la fin de Nabal ; néanmoins Il le met miséricordieusement à l'épreuve, et s'il y avait eu, dans le cœur de Nabal, un atome de grâce, ou d'un sentiment quelconque selon Dieu, il aurait répondu à cet appel. Mais il n'y avait rien de pareil dans ce cœur. Les circonstances extérieures l'occupent seules. Il suppose avec dureté la position de David et dit : « qui est David, et qui est le fils d'Isaï ? Aujourd'hui est multiplié le nombre des serviteurs qui se débandent d'avec leurs maîtres » (vers. 10). Et ici nous avons à nous souvenir, chers amis, que tous par nature nous avons les mêmes sentiments que Nabal ; il n'y a pas de cœur qui ne les renferme, aussi bien que tout autre mal ; et à ce sujet, nous avons, même comme chrétiens, à veiller et à nous juger. Puisque nous désirons servir Dieu, y a-t-il en effet cette bonne volonté, en toute franchise de cœur, pour soutenir, encourager, autant que nous le pouvons, ceux qui en ont besoin, en les assistant, en les soulageant, en leur montrant de la sympathie dans les choses temporelles comme dans les choses spirituelles ? L'amour sait trouver bien des moyens.

Il y a, dans les temps où nous vivons, bien des chrétiens qui paraissent craindre et vouloir éviter les cir-

constances dans lesquelles ils sont placés. — Prenons garde, toutefois, de les juger légèrement, et de dire ce que Nabal dit, sans égard pour les luttes intérieures et la profonde angoisse par lesquelles ils ont peut-être passé. David avait renoncé à bien des choses : avant de prendre sa place d'exilé, il avait rompu plus d'un lien, passé par plus d'un combat avec lui-même, de sorte que, quoiqu'il fût vrai que, dans un sens, il se fût enfui loin de son maître, l'action était bien différente aux yeux de Dieu qu'à ceux de l'homme. Ce qui est extérieur attire promptement le regard, tandis que souvent il faut une recherche patiente et active pour découvrir la vérité cachée. Si l'on veut vivre dans la communion de Dieu, de ses pensées, de ses voies, cette recherche doit être là, sinon nous ne saurons jamais ce qu'il faut ou non encourager. Soyons assurés que plus une vérité sera connue et acceptée, plus elle nous isolera du reste des hommes.

Il y a pour nous une leçon profondément pratique dans ce qui est mis à découvert ici du cœur de David. Il était encore dans la chair et (ainsi que cela nous arrive fréquemment quand une chose vient à nous inattendue), il n'était pas préparé à recevoir, dans la *fermeté de la grâce*, ce qui, par la volonté de Dieu, se trouvait ici sur son chemin. Sans nul doute, il considérait l'affront que Nabal lui infligeait, comme étant plus qu'il ne pouvait supporter. — Que de fois il en est de même chez les saints de Dieu ! Ils s'arrêtent aux circonstances, au lieu de s'en détourner pour regarder à Dieu et d'agir alors selon Lui en toutes choses ! Ils se plaignent, ils murmurent — et c'est ainsi que le témoignage de la grâce se perd. Une foule de choses agissent

sur nous qui nous affectent d'une manière sensible et douloureuse. — Si elles nous trouvent en communion avec Dieu, elles seront certainement une occasion de produire des fruits à sa gloire ; sinon, nous serons souillés par elles, et nous aurons à confesser le péché, de manière que Satan, au lieu de trembler et de s'enfuir loin de nous à chaque difficulté, a au contraire l'avantage sur nous. C'est un grand bonheur quand nous pouvons louer Dieu de ce qu'Il nous a rendus capables de triompher pratiquement et de remporter la victoire. Et c'est à cela que nous devrions tendre. L'apôtre Paul pouvait dire : « J'ai combattu le bon combat ; j'ai achevé la course ; j'ai gardé la foi » (2 Tim. IV, 7). Nous pouvons toujours bénir Dieu ce qu'Il est en Lui-même, et de ce qu'Il nous a faits en Christ, mais nous pourrions aussi arriver à Le bénir de la victoire que nous remportons sur Satan et sur le monde.

Malheureusement, la condition morale dans laquelle nous nous trouvons est souvent un obstacle à ce que nous puissions bénir Dieu ainsi. Je ne dis pas cela pour que nous soyons découragés, mais plutôt pour que nous distinguions ce que nous sommes *en Christ*, et ce que nous sommes *pratiquement* comme vainqueurs. Voyez encore David. Non-seulement il était en danger de ne pas vaincre, mais d'être lui-même vaincu et de faire une chute profonde. Car comment le voyons-nous agir ? Est-ce comme un serviteur de Dieu ? Supportant avec douceur les paroles ironiques et mordantes de Nabal — les acceptant pour l'amour de Dieu ? Hélas ! non. C'est dans un esprit d'orgueil blessé qu'il les reçoit.

Cependant il y avait dans la maison de Nabal un être bien différent de Nabal, et qui lui était uni par des

liens que Dieu seul pouvait rompre : c'était une femme, appartenant au Seigneur et marchant par la foi. Abigaïl avait su discerner en David, exilé et dans le besoin, celui que le Dieu d'Israël avait oint, et auquel Il devait donner la puissance comme au chef élu de son peuple : « L'Éternel ne manquera point d'établir une maison ferme à mon seigneur, car mon seigneur conduit les batailles de l'Éternel » (vers. 28). Abigaïl pouvait suivre du regard de la foi le chemin de David, et anticiper le moment de sa gloire, et ceci nous montre qu'elle avait été enseignée de Dieu. Mais à cause même de cet enseignement, sa position dans la maison de Nabal devait être d'autant plus pénible, et sa relation avec lui un pesant fardeau. Journallement éprouvée, n'ayant aucune communion avec celui à qui elle était unie, mais rencontrant de sa part toutes sortes de difficultés — voyant la conduite insensée de Nabal en contraste avec le témoignage de l'homme de foi — elle pouvait se dire que les voies de Dieu envers elle étaient étranges. — Et plus d'une âme est ainsi placée, par le seul désir de servir Dieu, dans des circonstances pénibles et difficiles qu'elle-même n'a pas cherchées. Mais si ce désir est véritable, il ne sera pas déçu. Dieu peut nous donner les moyens de Le servir d'une manière ou d'une autre déjà maintenant, et le moment viendra où nous Le servirons à notre entière satisfaction. En attendant il y a un grand profit et une bonne discipline pour le cœur, d'avoir ainsi à nous courber sous le joug, et à être amenés à nous soumettre à Dieu. Moïse n'était pas lié à la maison de Pharaon, c'est pourquoi il la quitta par fidélité pour le Seigneur; il en fut de même pour Abraham dans sa parenté. Mais il peut y avoir des posi-

lions comme celle d'Abigaïl, où il faut supporter et porter le joug, s'attendant à Dieu, et il en résultera certainement d'abondantes bénédictions. On y passe par un brisement secret de la volonté et une mortification de la chair, dont, en servant Dieu plus tard, on reconnaît toute la nécessité.

Abigaïl, dans sa vie isolée, était bien plus en communion avec la vérité que David, tel que ce chapitre nous le présente, et ce fut à elle qu'il fut donné de réprimer le sentiment coupable qui s'élevait dans le cœur de cet homme de foi lui-même. Tandis que David était comme perdu dans les ténèbres de ses propres pensées, Abigaïl apportait et faisait luire devant lui la pure lumière de la vérité : et David l'écouta et rendit grâces à Dieu, « Béni soit l'Eternel, le Dieu d'Israël, qui t'a aujourd'hui envoyée au-devant de moi ! Et béni soit ton conseil, et bénie sois-tu, qui m'as aujourd'hui empêché d'en venir au sang, et qui en as préservé ma main ! » (vers. 32, 35). Telles furent les paroles de David, lorsqu'il eut vu le péché dans lequel son orgueil l'avait entraîné.

Qui aurait pu croire qu'Abigaïl serait jamais le conseiller de David — lui qui passait par tant de souffrances pour la cause du Seigneur, — lui, le bien-aimé de Dieu — son serviteur — haut élevé dans la grâce, dans la foi — bien au-dessus d'Abigaïl, ainsi qu'elle-même le pensait sans doute ! — Et pourtant Abigaïl fut mise à l'épreuve et retenue là où elle était seule, jusqu'à ce que le moment fût venu pour elle de montrer à David son devoir et d'intercéder pour Nabal.

Remarquez de quelle manière Dieu enseigne. Ce fut à Abigaïl qu'il fut donné de faire intercession, lorsque

David, dans sa colère, était sur le point de frapper, de se venger lui-même, au lieu de tout abandonner à Dieu ; et ainsi un des plus beaux côtés du caractère de David, celui de remettre toutes choses entre les mains de Dieu, aurait été perdu. Les paroles d'Abigaïl, au contraire, nous font voir la puissance suprême de la foi : « l'âme de mon seigneur sera liée dans le faisceau de la vie par devers l'Éternel, ton Dieu ; mais il jettera au loin, comme avec une fronde, l'âme de tes ennemis. Et il arrivera que l'Éternel fera à mon seigneur selon tout le bien qu'il t'a prédit, et il t'établira conducteur d'Israël. Que ceci donc ne te soit point en achoppement, ni un sujet de regret dans l'âme de mon seigneur, d'avoir répandu du sang sans cause et de s'être vengé lui-même. Et quand l'Éternel aura fait du bien à mon seigneur, tu te souviendras de ta servante » (vers. 29-51).

Si David s'était placé par la pensée au temps de sa gloire future, il n'aurait jamais songé à lever le bras pour répandre le sang innocent ; car peu s'en fallut, nous le savons, que ses mains ne se fussent trempées dans celui du jeune homme, qui parla de lui à Abigaïl avec tant de bienveillance (vers, 44-47). S'il s'était demandé sous quel jour cette action lui apparaîtrait au temps de sa gloire, il se serait arrêté. — La foi nous fait regarder au delà des circonstances présentes vers le moment de la fin, et de cette manière on apprend à considérer et à juger les choses selon Dieu. Abigaïl agissait ainsi ; et si nous réalisions notre union avec Dieu et le but promis de gloire, nous serions comme elle. Si dans les choses pénibles qui nous arrivent, nous pouvions, par la foi, nous identifier avec Dieu et

voir en Lui notre ami, Celui qui dit : « A moi la vengeance ; moi, je rendrai la pareille, dit le Seigneur » (Rom. XII, 19), nous ne songerions jamais à nous venger nous-mêmes, ou à nous préoccuper d'autre chose que d'intercéder pour ceux qui nous ont affligés ou maltraités. Les voies actuelles de Dieu sont en grâce et en miséricorde. Nous devons plutôt chercher à ramener, à subjuguier, à adoucir. « Ne sois pas surmonté par le mal, mais surmonte le mal par le bien » (Rom. XII, 21). Rien ne convient mieux, *maintenant*, que d'agir en grâce, et de tâcher d'en faire sentir la puissance à tout ce qui se trouve sur notre chemin, à chacun de nous individuellement. — Quel honneur pour cette pauvre femme éprouvée, témoin solitaire de Dieu dans la maison de Nabal !

L'heure doit venir où la main du Seigneur portera le coup final. David avait épargné Nabal, mais Dieu allait le rencontrer dans son propre chemin. Nabal ne se souciait de rien de ce qui se passait autour de lui. Il ne comprenait pas. On avait intercédé pour lui, il ne s'en préoccupait guère, et quant à la grâce, peu lui importait. « Et voici, il faisait un festin en sa maison, comme un festin de roi ; et Nabal avait le cœur joyeux, et était entièrement ivre » (vers. 36). Mais quand tout fut terminé, sa femme lui fit part, simplement de ce qui s'était passé — ce récit, empreint de miséricorde et de grâce, fait dans la simplicité de la vérité, fut pour Nabal comme une parole de mort. — Son cœur s'amortit en lui, et « il devint comme une pierre » (vers. 37, 38). La main de Dieu s'était levée contre lui.

Ceci donne au chapitre un caractère profondément

solennel. Telle est la fin de tout ce qui n'est pas de la foi. Les choses mêmes qui sont faites pour bénir, deviennent une puissance de destruction; et ceux-là le reconnaîtront un jour dans toute son étendue, qui, en faisant le compte des appels de la grâce qu'ils ont entendus, se trouveront séparés de toute bénédiction et loin de Dieu qui la donne. Ce sera le remords; — et rien ne sera plus affreux; car ce sera la conscience d'avoir laissé passer pour toujours les occasions où la grâce venait à nous, et d'être séparé de Dieu pour toute l'éternité!

« La voie » de Nabal était celle « du fou, » et sa fin fut celle de « l'insensé. » Il en sera de même de tous ceux qui refusent de prendre part aux souffrances et à l'humiliation du vrai David. Nabal disait : « Et prendrai-je *mon* pain, et *mon* eau, et la viande que j'ai apprêtée pour *mes* tondeurs, afin de la donner à des gens que je ne sais d'où ils sont » (vers. 41)? Abigail savait « d'où ils étaient, » et ces choses auxquelles Nabal attachait tant de prix n'étaient rien pour elle, en comparaison du service de Dieu. Nous ne sommes peut-être pas tout à fait comme Nabal, toutefois chacun de nous a le même penchant à vaincre, la même pensée qui fait dire : « *mon* pain — *ma* réputation — *ma* position, » aussitôt que le *moi* peut se mettre en travers du privilège de l'identification avec Christ dans l'abaissement. Rien ne peut nous rendre plus malheureux que d'avoir la conscience que l'Esprit nous condamne, et du moment qu'il y a cette recherche des choses qui sont de nous et non de celles qui sont de Christ, l'Esprit de Dieu doit nous condamner.

Nous avons vu la fin de Nabal; mais quelque terrible

qu'elle fût, elle délivra Abigaïl de son état de souffrance, et l'unit à celui dont elle savait que la bénédiction du Seigneur reposait sur lui (vers. 39-42). Elle abandonna sa maison, ses richesses, tout, à ce qu'il paraît, pour partager le sort de cet étranger, pourchassé et « poursuivi comme une perdrix dans les montagnes » (1 Sam. XXVI, 20). — C'est à nous de voir dans quelle condition nous nous trouvons. Nous pouvons ne pas être en état de prendre la position élevée de David — mais alors il y a celle d'Abigaïl, et nous pouvons du moins nous associer à ceux qui souffrent pour la cause de Jésus, et renoncer à tout, ou à une partie de ce que nous possédons. Il s'agit moins de la mesure ou de la valeur de ce que nous abandonnons, que du lien qui existe entre ces choses et nous.

Ce n'est qu'en entrant dans les épreuves et les difficultés des autres, que nous apprendrons à mieux connaître les Ecritures, et que notre pensée sera éclairée quant aux choses de la vie et quant aux serviteurs de Dieu avec lesquels nous devons chercher à nous identifier. Apprenons à juger les circonstances présentes, en nous placant, par la foi, au temps de la fin. Alors David verra devant lui Urie — Paul verra Etienne, à la mort duquel il consentit. — Etonnante pensée ! — mais le bonheur de Paul ou de David en sera-t-il affaibli ? Nullement : — il y aura alors une puissance de bénédiction comme Dieu seul peut la donner, et qui éloignera tout souvenir amer de ce genre. Croyez que si je m'exprime ainsi, ce n'est pas que je fasse peu de cas du péché, mais c'est afin de familiariser nos âmes avec ce moment. Rien ne peut annuler les conséquences des péchés passés — mais tâchons de ne pas avoir devant

l'esprit maintenant le souvenir des personnes ou des choses, auxquelles nous ne pouvons penser avec sérénité. En nous plaçant devant la perspective de ce dernier jour, nous serons rendus capables de discerner la véritable nature de tout ce qui nous entoure. Jamais un homme ne s'est placé sérieusement en face du jugement de Dieu, sans glorifier Dieu, et c'est à cela que la foi, quelque faible quelle soit, doit nous amener. Souvent nous avons de la foi pour les choses ordinaires, eh ! bien, c'est là que nous éprouvons combien Dieu est près. Par conséquent, que nous soyons menacés par un danger à venir ou tourmentés par des choses passées ou actuelles, recherchons la puissance de la foi — que Dieu soit notre conseiller. Que votre refuge et votre force soient réellement en Dieu. Cela seul peut soutenir le cœur. « Car si, étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, beaucoup plutôt, ayant été réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie. Et non-seulement cela, mais nous nous glorifions même en Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, par lequel nous avons maintenant obtenu la réconciliation » (Rom. V, 10, 11).

Notre bonheur est de savoir non-seulement que nous avons la paix avec Dieu, mais aussi qu'Il veille sur nous et nous conduit dans le chemin du service. Puisse-nous en faire l'expérience, comme nous trouvant sous sa main, et si nous désirons être amenés dans une communion pratique avec Lui-même et avec ses voies, recherchons-la par des prières et des supplications.



Courte esquisse des Livres de la Bible.

JEAN.

(Suite de la page 460.)

Chap. XV. Christ remplace Israël, l'ancienne, mais non pas la vraie vigne sur la terre; les disciples en sont les sarments, rendus nets par la Parole. Le Père nettoie celui qui porte du fruit, mais Il retranche les sarments qui n'en portent point. Ils devaient demeurer en Lui, et Lui en eux. Si quelqu'un (non pas eux) ne demeurerait pas en Lui, il serait jeté dehors et brûlé. Si eux demeuraient en Lui et que *ses paroles* demeurassent en eux, ils pourraient disposer de sa puissance. D'abord, dépendance, confiance; puis, Paroles de Christ, — formant les désirs et les pensées. En portant du fruit ils Lui ressembleraient.

Ensuite, ils devaient demeurer dans son amour, et cela par l'obéissance; et tout cela afin que leur joie fût accomplie. Ils devaient s'aimer les uns les autres comme Il les avait aimés. Il laissait sa vie pour ses amis : — Ils étaient ses amis (non pas Lui leur ami — c'est ce qu'Il est pour les pécheurs; mais eux ses amis) — et cela afin qu'ils s'aimassent les uns les autres. Le monde les haïrait comme il l'avait haï. Enfin, le Consolateur viendrait et rendrait témoignage de Lui. Christ l'enverrait quand Il serait glorifié, et eux aussi rendraient témoignage de Lui comme ayant été avec Lui. Remarquez que, au chap. XIV, c'est le Père qui envoie le Consolateur, lequel leur remet en mémoire tout ce que Jésus leur avait dit; ainsi leur témoignage était confirmé; mais Il voulait aussi leur révéler sa gloire

céleste. Ici Il envoie le Consolateur de la part du Père.
(à suivre.)



Poète.

Quand, dans ma course, à la borne arrivé,
Qui fait deux parts du chemin de la vie,
Je laisse au loin, de ce poste élevé,
Mes yeux errer sur la route suivie,
Ni larme, ô Dieu ! ni regret, ni soupir,
Ne vient troubler mon âme qui déborde.
Pour ton enfant il n'est qu'un souvenir,
Le souvenir de ta miséricorde !

Ab ! s'il est vrai que mes pieds ont laissé
Bien des faux pas empreints sur la poussière,
Sur mon sentier si l'obstacle dressé
M'a fait souvent retourner en arrière,
Toujours, ô Dieu ! prêt à me soutenir
Des mille soins que ta tendresse accorde,
Tu m'as prouvé qu'il n'est qu'un souvenir,
Le souvenir de ta miséricorde !

Le temps, mon âme, est proche désormais.
Bientôt le but apparaîtra sans voiles.
Le chemin monte et vers les purs sommets
Semble déjà rejoindre les étoiles.
Là haut, joyeux, dans l'immense avenir,
J'exalterai ton amour qui déborde ;
Car dans le ciel il n'est qu'un souvenir,
Le souvenir de ta miséricorde !



TABLE DES MATIERES

du sixième volume

I. ETUDES ET MÉDITATIONS SUR L'ÉCRITURE.

Christ, le serviteur (Jean I; 1 Jean I, II)	5
Les Jours de Noé (Luc XVII, 26,27)	17
Méditations sur la seconde venue de Christ :	
III ^e Méditation (Apoc. XII)	41, 61
IV ^e id. (Rom. XI)	141, 161
V ^e id. (Matth. XIII)	241, 261
VI ^e id. (Daniel II)	367
VII ^e id. (Daniel VII)	381, 401
Un homme en Christ (2 Cor. XII)	281, 301
L'étoile du matin (Apoc. XXII)	341
Jésus, le Fils de Dieu (Hébr. I, 1-4)	352, 361
Mammon (1 Tim. VI, 10)	421
Marcher par la foi (2 Cor. IV, 6—V, 9)	432, 441
Abigaïl, femme de Nabal du Carmel (1 Sam. XXV)	461

II. CONSIDÉRATIONS SUR QUELQUES SUJETS BIBLIQUES.

Le Témoignage de Dieu, ou l'épreuve de l'homme, la grâce et le gouvernement de Dieu.	21, 81, 101
Quelques réflexions pratiques sur l'épître aux Hébreux	114
La Paix de la conscience et la Paix du cœur (Jean XIV)	121
Les armes de la lumière (1 Thess. V, 8)	151
La Paix du sanctuaire (Hébr. IX, 24-28)	166
La Repentance pour la vie (Rom. II, 4).	181, 201
Les Souffrances de Christ pour la justice	211
Le vrai sentier du chrétien (Eph. IV, V)	221
Espérer parfaitement (1 Pierre I)	232
La fin du Seigneur (Hébr. XII, 1-11)	312
Le Christianisme (Phil. III)	321
L'amour du Père (Jean XVII)	447

III. EXPLICATION DE PASSAGES.

Matth. X, 23; 1 Cor. V, 5	200
1 Pierre III, 19	300
1 Jean II, 12-14	319, 340
Phil. III, 18, 19; Hébr. X, 39	340

IV. VARIÉTÉS, FRAGMENTS ET PENSÉES.

Courte Esquisse des Livres de la Bible. 39, 59, 78, 99, 120 137, 157, 177, 197, 238, 300, 317, 537, 598, 416, 457, 477	
Le Fils de Dieu, ses Paroles ou les paroles de l'homme .	332
Correspondance	440
Sur l'amour pour les enfants de Dieu	452
Sur la Prière	454
Pensées	456, 460
Poésie	478

